



Les non lieux des immigrations en Lorraine

Rapport Final
Pour
La Mission Ethnologie du Ministère de la Culture
Réf. SDARCHETIS/CH.CG 08 Lo 13

Septembre 2010

Projet de l'Université de Metz,
Présentée par le laboratoire ERASE
2L2S¹

Sous la responsabilité scientifique de

Ahmed BOUBEKER

Piero-D. GALLORO

Avec la collaboration de

Olivier Le Guillou

¹ ERASE-2L2S : Equipe de Recherche d'Anthropologie et de Sociologie de l'Expertise - Laboratoire Lorrain de Sciences Sociales

INTRODUCTION

I.1. Rappel du projet

La mémoire de l'immigration en Lorraine : une (omni)présence dans la (quasi)absence

L'immigration massive débute dans la région Lorraine après les années 1880 et elle traverse le vingtième siècle. Aux déplacements libres d'avant la Grande Guerre ont succédé des flux contrôlés par des organismes privés ou publics (SGI, ONI, OMI). Les migrants se sont installés autant dans les cités usinières du charbon ou de l'acier, que dans les garnis ou meublés des localités des quatre départements lorrains. Leur regroupement en des quartiers spécifiques a donné naissance à des petites Italie (Joeuf, Villerupt), petites Berlin (à Algrange), petites Russie (Knutange) etc... Malgré cette continuité du phénomène migratoire, le questionnement de la mémoire de l'immigration en Lorraine revient pourtant à éprouver la vieille aporie grecque de la présence de l'absence dans l'eikon, l'image des choses absentes ou non visibles. Certes on retrouve ici et là en Moselle et Meurthe et Moselle quelques noms de rues et de places en hommage à des hommes illustres d'origine italienne ou polonaise. Mais aucun site officiel chargé d'histoire à partir duquel pourrait s'instituer des pratiques commémoratives. Ainsi, le centre de sélection de Toul principal centre de sélection des immigrants de l'Est dans l'entre deux guerre, est aujourd'hui détruit. Les reconversions industrielles opérées depuis les années 1970 ont effacé du paysage local la majeure partie des équipements emblématiques de l'arrivée de ces populations et de leur installation sur place. Les lents apports se sont dilués, au point de n'avoir plus aujourd'hui de visibilité reconnue.

Cette déficience d'inscription visible marque d'interrogation le hiatus entre la (re)-connaissance des images et leur survivance (Bergson, 1939). Il existe une connaissance diffuse de la Lorraine comme terre d'accueil et de brassage (Roth, 2001). Cette image est admise communément par une population locale dont les deux tiers revendiquent des ascendances migratoires. Mais cette mimesis devient un simulacre des formes de réalités rencontrées par l'histoire de l'immigration quand, à la restitution des événements transmise par la mémoire, se substituent les illusions - l'eidolon - de la présence-absence, de discours qui voudraient imposer l'idée de migrations hiérarchisées selon des valeurs de légitimation ou de rejet. Inversement, au versant d'une revendication mémorielle affichée par certains, prédominent les silences d'une partie non moins importante des populations immigrées.

Les non-lieux de l'immigration

Au registre de l'historiographie proprement dite, P. Nora, coordinateur de l'ouvrage Les Lieux de mémoire, articule d'une part un registre de la mémoire vive ancrée dans l'expérience directe et le témoignage, et d'autre part, le registre d'une dimension symbolique qui correspondrait au niveau intersubjectif de la commémoration. Or, si les lieux de la mémoire ouvrière en Lorraine s'inscrivent dans un processus de

patrimonialisation, on ne peut que constater l'absence de lieux officiels pour l'immigration. L'histoire scientifique se constitue certes dans la distance critique, un écart à l'expérience vécue et à la mémoire des acteurs. Mais l'écart ne devient-il pas grand écart lorsque les principaux concernés se retrouvent oubliés de leur propre histoire ? C'est ainsi un enjeu essentiel que de comprendre comment ces oubliés de l'histoire sont parvenus à sauvegarder des héritages et des solidarités, comment leur existence individuelle et collective s'est construite à travers des rencontres, des alliances, des conflits, à travers des relations de mémoire et d'oubli, des choix individuels, des mouvements, ou des compromis. Yerushalmi (1982) nous l'a appris avec son *Zakhor – souviens toi !* : c'est sous le grand courant de l'histoire officielle que coule les multiples ruissellements de la mémoire souterraine des « oubliés ». En Lorraine, la notion de mémoire de l'immigration est marquée par les fortes mutations sociales et politiques opérées depuis la fin du XX^e siècle, par l'affirmation publique de générations d'héritiers nés en France et enfin par l'attention quelque peu nostalgique portée à des univers disparus après les remaniements des principaux supports industriels de la région. En filigrane de ce triptyque se trouvent posées, de manière récurrente, autant la question du souvenir en tant que trace que celle de la transmission du passé.

Dans une telle configuration, la référence aux lieux de mémoire de l'immigration ne saurait se limiter aux monuments officiels et autres rituels de commémoration, et il s'agit alors de rendre compte de « ritualités ordinaires qui mobilisent des dimensions mémorielles » (Battegay 2004) dans des lieux d'ancrage et des représentations matérielles ou symboliques, porteuses d'une mémoire comme « point de cristallisation d'un héritage collectif » (Nora, 1997). Cette orientation de recherche insiste sur le fait que ces lieux sont marqués par une volonté de se souvenir et sur l'idée d'une continuité historique à travers des formes matérielles ou sensibles de l'expression et les pratiques qui les fondent : elle prétend observer les contextes, analyser des attitudes des croyances et des imaginaires sociaux.

L'hypothèse heuristique des non-lieux de mémoire permet de comprendre ces points de cristallisation des héritages de l'immigration dans une tension avec les formes officielles de patrimonialisation, mais aussi les silences, occultations, volontés d'oubli ou retranchements de la mémoire permettant de s'interroger sur les usages politiques du passé ainsi que sur les limites de la volonté d'oubli. Dans cette perspective, les non-lieux de l'immigration ne sont pas qu'un clin d'oeil au concept développé par Marc Augé (1992) : loin de se limiter à des espaces d'anonymat d'une anthropologie des mondes contemporains, ils peuvent être conçus comme des passages (au sens de Walter Benjamin), des carrefours où il s'agit toujours de croiser des approches entre l'ici et l'ailleurs, la présence et l'absence. C'est d'une part une référence à l'idée de Halbwachs que la mémoire des absents² a une influence sur les lieux et d'autre part une évocation des traces, signes, marquage de l'espace, jalons d'une présence et autres modes d'auto reconnaissance de groupes mal connus, ostracisés ou inscrits dans un parcours inachevé de reconnaissance. Plus largement, il s'agit aussi de distinguer « public » et « officialité », car même privées

² Dans *La topographie légendaire des évangiles en terre sainte*, M. Halbwachs souligne que la mémoire de ceux qui ne se trouvent plus au Proche-Orient produit encore des récits qui gardent une importance centrale pour les lieux. En élargissant la portée que lui donnait le sociologue, on peut concevoir l'absence sur le mode d'une présence niée ou non reconnue.

de reconnaissance officielle, des formes de patrimonialisation propres aux populations immigrées restent publiquement à l'œuvre.

Nous développons cette orientation de recherche autour des trois axes suivants :

Axe 1 Malentendus de la mémoire collective, mémoires occultées et décalage entre domaines privé et public

Axe 2 Une mémoire du corps ou les limite de la narrativité

Axe 3- Les silences de la mémoire, l'indicible ou la mémoire intempestive

I.2. Éléments de méthode

Précisons en premier lieu qu'il ne s'agit en aucune manière, dans cette recherche, de prétendre à un formalisme achevé : le thème même de l'étude – les mémoires de l'immigration – ne le permet pas. Dès lors le chercheur, plus que sur n'importe quel autre terrain déjà balisé par une tradition de recherche, se doit de faire preuve de réflexivité, de saisir les opportunités pour construire de nouvelles positions d'observation et de s'interroger en permanence sur la pertinence des matériaux recueillis.

La forme de connaissance à laquelle peut prétendre notre recherche se veut ethnosociologique : elle se fonde essentiellement sur la pratique ethnographique pour ses approches du terrain tout en se référant à des problématiques sociologiques plus larges. Les procédures d'enquête s'appuient notamment sur des relations entretenues avec divers informateurs, des routines de collectes de données, des observations de rituels sociaux, des monographies, des récits de vie et la méthode repose essentiellement sur le choix des faits, l'imprégnation progressive résultant de multiples entretiens, sur la convergence de documents et de témoignages et leur mise en consonance.

Notre démarche vise non seulement à recueillir des discours, exploiter des archives, mais aussi à observer et analyser des cours d'action, des interactions entre nos interlocuteurs et d'autres acteurs locaux (publics, institutionnels, professionnels...). Ce recueil de données s'organise autour de deux principales orientations de la démarche méthodologique :

- La technique des histoires de vie inaugurée par l'école de Chicago doit nous permettre de comprendre les trajectoires individuelles et collectives et les transformations des façons de vivre et de se situer dans les milieux sociaux. Des entretiens ouverts prennent en compte l'environnement de nos interlocuteurs pour saisir comment évoluent les attitudes culturelles et les rapports familiaux et communautaires dans un rapport aux mémoires, les recompositions entre usages hérités et actualité qui ne se jouent jamais à partir d'un modèle unique de partition. Cette approche méthodologique s'intéresse au sens, à l'interprétation que les personnes enquêtées donnent à leur vécu. L'art de raconter, c'est d'abord celui d'échanger des expériences et par expérience on peut entendre comme Walter Benjamin « l'exercice pratique de la sagesse populaire ». Le récit et la relation qu'il actualise permettent d'objectiver cette expérience dans le langage, c'est à dire de la transformer en objet de connaissance disponible et de construire une mémoire partagée.

- La mise en œuvre de dispositifs d'observation et de recueil de données. C'est dans cette perspective que nous avons initiés des « échanges de services » avec la municipalité de Mont-Saint-Martin (cf annexe) et organisé la mise en œuvre d'une

exposition itinérante en Lorraine sur le thème des images des mémoires de l'immigration en partenariat avec l'ACHAC (cf annexe).

I.3. Présentation du rapport final

Trois types de terrains distincts étaient prévus pour cette recherche

- Terrain 1 - Les lieux de la mémoire publique
- Terrain 2- Lieux d'ancrage : Longwy, Mont-Saint-Martin, petites villes de la mémoire ouvrière des immigrations
- Terrain 3 - Lieux symboliques et lieux de la mémoire privée

Pour des raisons d'opportunité (sources inégales, pistes de recherches inachevées...) et de lisibilité du rapport, nous avons finalement opté pour une fusion des terrains 2 et 3 autour d'une seule piste de recherche.

Outre l'introduction et les annexes, le présent rapport se compose de trois principales parties

Dans une première partie qui correspond à un approfondissement théorique de nos hypothèses et axes de recherche, nous livrons les synthèses de réflexions et de débats sur le thème des mémoires de l'immigration dans une perspective des non-lieux, liés notamment au séminaire de recherche « Genre, Migrations et mondialisation » du Laboratoire Lorrain de sciences sociales (2L2S ERASE) au cours des années universitaires 2008-2009 ; 2009-2010

Dans une seconde partie, nous explorons une première dimension du non lieu de mémoire, au carrefour des domaines privé et public, à travers l'invention de la chanson kabyle en immigration, de la Lorraine industrielle à d'autres carrefours d'une activité de patrimonialisation mise en œuvre par les héritiers de l'immigration postcoloniale. C'est la notion deleuzienne de Ritournelle qui oriente ici notre perspective de recherche, la ritournelle vue comme un chant détourné de l'usage public – il sert d'abord à se rassurer dans le chaos en se donnant un centre qui rompt le silence de la nuit – mais qui n'en passe pas moins par les épreuves de la reconnaissance et qui renvoie plus précisément à une faculté de symbolisation, de la construction d'un ancrage à des mouvements de déterritorialisation.

Dans une troisième partie, nous explorons trois dimensions des non lieux de mémoire à travers les épreuves et les tensions d'un déni de reconnaissance dans l'espace public en analysant tour à tour,

La mémoire effacée.

Le Centre de sélection de Toul³, principal centre de sélection des immigrants de l'est dans l'entre deux guerres aujourd'hui détruit

- **La mémoire ignorée.**

Nous tentons d'abord de mettre en perspectives un état des lieux de la connaissance sur l'histoire et les mémoires de l'immigration en Lorraine en nous interrogeant sur ce « non-lieu de mémoire » qui ouvre le livre de Gérard Noiriel – « Le creuset français » – soulignant ainsi le retard des sciences sociales en France dans ce domaine. Nous interrogeons ici la mémoire des acteurs lorrains du « champ universitaire » mais aussi celle d'autres acteurs institutionnels et de terrain qui se sont tardivement investis sur les questions liées à l'immigration, malgré la forte représentation de ces minorités en Lorraine.

- **La mémoire escamotée**

Comme suite à la mémoire ignorée, l'étude de la « bibliothèque lorraine » montre à quel point les étrangers sont absents des ouvrages consacrés à l'histoire de cette région. Au-delà des incantations prônant la diversité culturelle, la nécessité de reconnaissance de l'apport immigré il existe une invisibilité des populations étrangères dans les ouvrages parus sur la Lorraine jusqu'à une date récente. Si certains migrants ont fini par obtenir droit de cité dans les livres, d'autres sont invisibilisés.

Dans ce rapport, nous livrons en annexes

- Le texte d'une conférence sur le thème de l'approche des mémoires urbaines de l'immigration sollicitée par le maire et les acteurs de terrains de Mont-Saint-Martin au cours d'un séminaire sur le thème des transformations urbaines.

Le journal de terrain d'une rencontre organisée à *Haucourt-Moulaines-Saint-Charles* dans le cadre d'une collaboration avec l'association « Frantz Fanon » et les historiens de l'Achac autour des mises en scènes publiques des images des mémoires de l'immigration.

³ PONTY (Janine), Polonais méconnus – Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux-Guerres, Publications de la Sorbonne, 1990

PARTIE 1

Approche théorique des non-lieux de l'immigration*

Paradoxes des non-lieux de l'immigration Des mémoires dans la présence / absence

La mémoire collective ou l'objet le plus clinquant de l'histoire culturelle. Celle-ci se veut en effet une histoire sociale des représentations, des formes matérielles ou sensibles de l'expression et les pratiques qui les instituent : elle prétend observer les contextes, analyser des attitudes des croyances et des imaginaires sociaux. Reste qu'à « l'ère des commémorations » (Nora, 1989) la mémoire envahit l'espace public et engendre ce que des historiens dénoncent non seulement comme une « topolâtrie » des « lieux de mémoire » mais aussi un abus, une manipulation et une réification du passé au nom des enjeux d'un « tourisme de la mémoire » ou d'un « présentisme » s'imposant comme nouveau « régime d'historicité » (Hartog, 2003). Comment la distance historique resterait-elle possible lorsque tout revient à faire mémoire ? Les abus de la mémoire menacent de coloniser l'histoire, en donnant lieu à une histoire patrimoniale taillée à la mesure d'une « mémoire collective » sans ombres. Discours dépouillé de toute part d'ambiguïté qui pourrait remettre en cause une institution des certitudes identitaire, cette histoire là n'est plus l'histoire scientifique. Elle relève au mieux du mythe ou de la fiction, au pire de l'idéologie ou d'une mémoire manipulée. L'histoire officielle du « creuset français » passe sous silence le fait que l'intégration des premières vagues d'immigration procédait moins d'une adhésion volontaire aux valeurs de la société d'accueil que d'un enracinement dans un groupe primaire et d'une lente adaptation à un système qui, jadis, garantissait une insertion sociale à long terme. De même en Lorraine, du grand récit du mouvement ouvrier préservant des zones sombres derrière une mythique solidarité de classe. Acteurs souvent « invisibles » de cette histoire, les travailleurs immigrés n'ont-ils pas été aussi des « moutons noirs » victimes de nombre de flambées de racisme ?

Certes, le passé est toujours reconstruction et de bout en bout l'histoire est réécriture fondée sur une rupture épistémologique avec la mémoire vive. Mais un autre sens du mot histoire, c'est aussi ce que l'homme fait et endure, et en deçà de la question de l'écriture de l'histoire se pose celle de comprendre comment telle ou telle culture singulière interprète son mode d'existence historique. C'est ainsi un enjeu essentiel que de comprendre comment les acteurs des immigrations d'hier et d'aujourd'hui sont parvenus à sauvegarder des héritages, des relations et des solidarités et un bon usage de la mémoire peut aussi ouvrir sur la reconnaissance de populations oubliées par l'histoire. *« Le désenchantement actuel est à la mesure de celui qui en 1905, déjà dans la violence, avait marqué la crise du paternalisme. Sur ses décombres était né le mouvement ouvrier qui aujourd'hui se décompose. Ainsi la boucle est-elle bouclée. Et la meilleure preuve que c'est tout un monde qui agonise, c'est que les ouvriers du fer commencent maintenant à intéresser les amateurs de folklore et de « mémoire collective » (...) Ainsi, de la même manière qu'aux alentours de 1900 le triomphe des grandes usines, en provoquant une crise fatale pour les*

* Les ouvrages sans citation sont référés dans le corps du texte (cf bibliographie).

campagnes, avait suscité l'engouement des folkloristes pour les vieilles coutumes de paysans qui ne faisaient plus peur, on voit actuellement grandir chaque jour d'avantage l'intérêt pour la mémoire de ces ouvriers qui bientôt ne risqueront plus d'attaquer le Commissariat »... Sur ces lignes se referme le livre que G. Noiriel a consacré, il y a plus de 20 ans, à l'Histoire de Longwy – « Longwy, immigrés et prolétaires 1880-1980 », PUF, 1984 – Cette clôture, ne peut-on pas aussi la comprendre a posteriori comme une ouverture sur une histoire de l'immigration jusqu'alors passée sous silence ? Le titre même de l'ouvrage et la place accordée aux figures de l'immigration italienne marque selon le sociologue messin J.-M. Leveratto – spécialiste de la sociologie de la culture – le passage de l'histoire sociale de la Lorraine industrielle des « hommes de fer » à l'histoire culturelle d'une terre de brassage, de tensions et de rencontres interethniques : « *l'ordre de priorité des mots n'est pas anodin, qui invite le chercheur à passer des prolétaires (figure réifiée de la rhétorique marxiste ou du discours scientifique) aux immigrés (point de départ d'une réflexion qui insiste sur la qualité des personnes)* »⁴.

Mais soulignons d'emblée combien un travail sur la mémoire ne peut prétendre à un formalisme achevé. Quelle que soit la position du chercheur, il ne peut jamais faire l'économie d'une interrogation sur la pertinence des matériaux recueillis sur le terrain, sur son implication affective et sa manière d'écouter ou de fouiller les archives. Il ne s'agit pas là de remettre en cause la démarche de recherche ou sa légitimité mais de souligner le caractère paradoxal de toute mémoire toujours équivoque, polysémique, s'exposant dans sa fuite même, toujours travaillée par l'oubli. Souligner ce caractère paradoxal non pas pour s'excuser d'avance d'une dérive subjective, interprétative, mais précisément pour se garder de celle-ci, pour souligner la spécificité d'un cadre analytique et d'une posture méthodologique fondée sur la réflexivité, sur une constance de l'interrogation critique sur les postulats, les hypothèses ou les résultats. Car, au final, l'enjeu serait de dépasser un dialogue conflictuel entre histoire et mémoire - l'une jouant sa dimension scientifique contre la prétention existentielle de l'autre - pour comprendre combien la mémoire reste porteuse d'histoire mais aussi comment la mémoire à l'épreuve de l'histoire parvient à l'assumer et à la prendre en charge : une politique de la mémoire instruite par l'histoire qui, comme le souligne Ricoeur incombe à un acteur politique « *confronté à d'autres relations au passé que l'histoire, dès lors que les mêmes événements tombent sous le jugement (...) de l'opinion publique et des médias, que l'histoire et la fiction entrent en compétition critique* »⁵.

Si autour des mémoires et de l'histoire des immigrations en Lorraine, un enjeu essentiel de reconnaissance se fraie place dans l'agenda des politiques publiques, A. Sayad précise : « *A mesure que l'immigration s'éloigne de la définition orthodoxe et de la représentation idéale que l'on s'en donne (...) les paradoxes (au sens premier du terme : para-doxa à côté de l'opinion) sur lesquels elle s'est constituée se découvrent* »⁶. C'est précisément cette question des paradoxes de la mémoire qui va nous permettre d'explorer la notion de « non-lieux des immigrations » à travers différentes lignes de tensions.

Mais auparavant, il s'agit de situer plus précisément dans un corpus théorique cette notion heuristique de non-lieu que nous proposons, avant d'aborder le contexte local qui a favorisé le nouveau dynamisme entre histoire et mémoire : la politique publique de développement au lendemain de la crise des années 80-90 et la construction patrimoniale de la Lorraine industrielle par les héritiers des anciens hommes de fer.

⁴ Leveratto J.M., Montebello F. « Faire l'histoire des hommes de fer », in A. Bensa, « Une histoire à soi », Ed. MSH, 2001

⁵ P. Ricoeur, « La mémoire, l'histoire, l'oubli », Seuil 2000

⁶ A. SAYAD, « Les paradoxes de l'altérité », Raisons d'agir, 2006, p. 22

1.1. Corpus et contexte local

1.1.1 La question des non-lieux, ses enjeux heuristiques, ses limites

Nous allons ici tenter une approche heuristique en nous référant aux travaux de différents chercheurs qui ont développé la notion de non-lieu. Nous ne reviendrons pas sur l'idée de lieux de mémoire⁷ ; précisons néanmoins que c'est à notre connaissance Gérard Noiriel qui le premier parle de « non-lieux de mémoire » - titre du chapitre I de son ouvrage « Le creuset français - pour mettre en perspectives le grand aveuglement des sciences sociales en France sur la question de l'immigration et « les origines honteuses de l'histoire de l'immigration » (Noiriel, 1992, p.34). Cette négativité du non-lieu, ou plus précisément cette définition du non-lieu comme le négatif du lieu, se retrouve dans différents travaux où elle prend de multiples sens aux frontières pluridisciplinaires de l'histoire, l'anthropologie, la sociologie et la philosophie politique. Nous nous référerons en particulier à l'ouvrage de Marc Augé, « non-lieux » (Augé, 1992) qui se présente comme une « introduction à une anthropologie de la sur modernité ». Pour tenter une approche heuristique des « non-lieux de l'immigration » dans une perspective plus « constructiviste », nous nous référerons en particulier aux travaux de Michel de Certeau et Alain Tarrus.

Ces non-lieux de l'immigration qu'évoque la vieille aporie grecque de la présence dans l'absence, ils relèvent d'abord de rapports de forces et de domination.

Certes, on pourrait considérer à la suite des travaux de chercheurs comme Dominique Schnapper sur la France de l'intégration (Schnapper, 1991) que la disparition dans le « creuset français » souligne la réussite même d'un processus d'intégration. Dans cette perspective, l'histoire de l'immigration se confond avec celle de l'intégration et, à la limite, il n'y a pas lieu de parler de mémoires immigrées sinon du point de vue du patrimoine privé des familles ou du supplément d'âme de groupes d'héritiers en mal d'identité. C'est ainsi en particulier que depuis une vingtaine d'année, les opérations de requalification urbaine ont développé ce que nombre de guides pratiques ou de repères pour l'action appellent le « travail de mémoire », « les démarches mémorielles ou patrimoniales ». La démocratie locale – appelée aussi « participation » dans le langage du travail social – apparaît comme le plus petit commun diviseur qui permet d'articuler la mémoire de l'immigration à celle des banlieues en termes de reconnaissance, entre le pôle d'une confusion dans la mémoire collective et celui d'une exacerbation de la différence. Ainsi peut-on lire en préface d'un de ces petits manuels de l'action socioculturelle : « *La mémoire n'est plus seulement un travail de la société sur elle-même, elle devient l'objet*

⁷ Rappelons néanmoins à ce propos une orientation essentielle de notre projet : la référence aux lieux de mémoire de l'immigration ne saurait se limiter aux monuments officiels et à leurs rituels de commémoration. Il s'agit plutôt de rendre compte de rituelités ordinaires qui mobilisent des dimensions mémorielles, de représentations matérielles ou symboliques, porteuses d'une mémoire comme « point de cristallisation d'un héritage collectif » (Nora, 1984). Cette orientation de recherche insiste sur le fait que ces lieux, malgré un défaut ou un déni de reconnaissance officielle, sont marqués par une volonté de se souvenir et sur l'idée d'une continuité historique à travers des formes matérielles ou sensibles de l'expression et les pratiques qui les fondent.

d'interventions sociales ou culturelles, accompagnées et financées par les travaux publics (...) initiées par les associations et de nombreux acteurs (chefs de projets, enseignants, écrivains publics, artistes...) ces actions autour de la mémoire auraient pour vertu de réduire les tensions sociales... »⁸. Certes, ce lien entre mémoire et action culturelle n'est pas nouveau : déjà à la fin des années 70 en Lorraine, Jean Hurstel avait recueilli et mis en scène dans des « photo-drames » les témoignages d'une diversité d'habitants du bassin houiller, s'inscrivant ainsi dans la lignée d'une démarche initiée par les spectacles amateurs d'Armand Gatti (lequel avait l'ambition de faire accéder la parole des exclus à l'espace public pour inscrire leur mémoire dans l'histoire du monde). Reste que, en deçà de leurs ambitions affichées de re-fondation du « vivre ensemble », la multiplication de ces entreprises mémorielles débouche le plus souvent sur une logique d'inventaires ou d'animation urbaine. Une dérive qui pourrait s'inscrire dans une perspective du non-lieu selon Marc Augé où l'évocation de la mémoire associée à une rhétorique de la question sociale permettrait de faire l'économie⁹ d'un traitement effectif des situations sur le terrain.¹⁰

Mais pour en revenir à nos « non-lieux de mémoire de l'immigration » dans une perspective de la domination (laquelle, soit dit en passant, permet aussi de comprendre la contre productivité des dispositifs publics censés apporter des solutions au « malaise des banlieues » ou au « problème de l'immigration »), il s'agit de distinguer ce qui relève de :

- **D'une part, un effacement des traces.** Les apports de telle ou telle vague d'immigration finissent par se perdre à défaut de cadres et de processus de patrimonialisation difficiles à concilier avec la précarité sociale. C'est ainsi qu'en Lorraine les reconversions industrielles ont fait disparaître du paysage l'essentiel des équipements emblématiques de l'arrivée de ces populations et de leur installation sur place. Mais l'effacement des traces peut-être publiquement orchestré, lorsque les pouvoirs publics, à l'échelle locale ou nationale, considèrent que telle ou telle population ne mérite pas un droit de cité dans la mémoire collective. C'est le cas, répétons le, pour l'immigration maghrébine qui en Lorraine traverse le vingtième siècle dans une confrontation permanente à l'invisibilité sociale (cf. plus loin). Mais c'est aussi le cas lorsqu'une nouvelle vague d'immigration occupe les lieux d'une autre plus ancienne ou parce que tout simplement la communauté qui la portait s'est dispersée : ainsi de multiples groupes en Lorraine : Ukrainiens, Russes, et mêmes Polonais dans une certaine mesure. C'est ici la capacité des minorités à marquer leur présence dans le paysage tout en désenclavant leur situation qui est essentielle. À ce propos, s'il doit être référé à ces contextes socio-historiques différents, le clivage lorrain¹¹ entre la valorisation de l'italianité, la sous représentation des populations d'Europe de l'Est¹² et la stigmatisation des Algériens relève aussi d'une fracture coloniale et postcoloniale.

⁸ « Le travail de mémoire : problématiques et enjeux », Maisons Folie de Lille-Moulins, 2005

⁹ C'est une autre perspective de l'économie que Noiriel met en avant à propos du « malaise des banlieues » et du « problème de l'immigration » : « Depuis l'assistance sociale jusqu'au sociologue, en passant par les multiples employés des organismes créés pour les besoins de la cause (...) une réalité sociale qui était invisible jusqu'ici est devenue une évidence principalement parce qu'il y a des gens pour la désigner, des gens qui vivent de cette désignation » G. Noiriel, *Etat, nation et immigration*, Gallimard, 2005, p.333

¹⁰ La référence au non lieu selon Augé - sur lequel nous revenons plus loin - est ici inspirée, à travers une propension à la mise en spectacle du monde, par un parallèle avec une pratique du tourisme qui selon le chercheur se pense davantage en termes de diapositives que d'ouverture réelle, de présence ou de découverte sur les lieux du voyage.

¹¹ Cf le site du 2L2S (colloque en ligne) à propos de ce clivage, le colloque que nous avons organisé avec ACHAC à l'université de Metz, 29 octobre 2008.

¹² Un seul ouvrage porte sur les Slovénes : Pislar-Fernandez, Marie, *Slovènes en Lorraine du fer (1919-1939) A travers des récits de familles*, Editions Migracije 5, 2004

- **D'autre part, une logique du simulacre.** C'est ainsi qu'un discours public autour de la Lorraine terre d'accueil et de brassage se conjugue à des fractures sociales et ethniques pour imposer un usage patenté de la mémoire fondé de fait sur l'idée de migrations hiérarchisées selon des valeurs de légitimation ou de rejet. Simulacre donc, au sens fort d'une manipulation mémorielle ou d'une instrumentalisation politique que lui donne Badiou : « *tous les traits formels d'une vérité sont à l'œuvre dans le simulacre : non seulement une nomination universelle d'événement (...) mais aussi l'obligation d'une fidélité et la promotion d'un simulacre de sujet érigé au-dessus de l'animalité humaine des autres, de ceux qui sont arbitrairement déclarés ne pas appartenir à la substance communautaire dont le simulacre d'événement assure la promotion et la domination* »¹³. C'est l'expérience de l'invisibilité sociale qui est ici le corollaire de la domination : celle-là se traduit aussi bien par une absence dans les archives, l'espace public, les lieux de mémoire – l'oubli de l'histoire coloniale dans les volumes des Lieux de mémoires réunis par P. Nora est à ce titre éloquent – que par l'excès inverse d'une pléthore de clichés, coulées verbales, et autres pièges des mots et des chiffres de la « domination symbolique » selon Pierre Bourdieu. Il est vrai que lorsqu'on parle d'immigration, les mots prennent un pouvoir magique, comme celui de déchaîner les passions ou de réaliser, sitôt prononcés, un semblant de consensus sur le dos des principaux intéressés. Des mots qui, pour Abdelmalek Sayad, prennent la dimension de « mots d'Etat » ne souffrant aucun débat. Des mots qui désignent à l'opprobre public sans autre forme de procès. Des mots d'apprentis sorciers qui appellent à l'existence les phénomènes qu'ils évoquent. Dès lors, même lorsqu'ils se retrouvent sous les feux de l'actualité, les immigrés restent encore anonymes. Comment sortir de ce carcan des faux-semblants d'un mensonge public entretenu tout au long du vingtième siècle pour nier les dimensions humaine, culturelle, politique et sociale du phénomène migratoire, pour en rester en toute-bonne conscience à la doxa du travailleur immigré en éternel transit ? Sayad est le premier sociologue à dévoiler le mensonge collectif qui sous-tend la « perspective orthodoxe » du fait migratoire. Un mensonge qui repose sur la complicité entre pays d'émigration et d'immigration. Un mensonge entretenu par les illusions des migrants eux-mêmes pour surmonter l'ensemble des contradictions inhérentes à leur condition. Quelles illusions ? Trois principalement : l'illusion du retour - ce mythe du retour si cher aux premières générations ! - ; l'illusion d'une présence limitée au travail ; l'illusion de la neutralité politique.

Accolée à la présence-absence de ces étrangers de l'intérieur qui ne sont plus depuis belle lurette des étrangers à la société française, cette « vignette » du transit permet d'évoquer à nouveau l'atopie selon Marc Augé. L'anthropologue nous dit que le « non-lieu » c'est d'abord un espace du passage et de la solitude qui serait propre à notre sur-modernité, mais on peut ajouter que l'expérience de l'exil des pionniers de l'immigration a depuis longtemps inauguré cette forclusion dans le transit. Drame de la désolation et des stigmates du déracinement que Thaar Ben Jelloun a traduit dans « *La plus haute des solitudes* ». *La vie nue, exposée, sans peau* : « *C'est cela l'exil, l'étranger, cette inexorable observation de l'existence telle qu'elle est vraiment pendant ces quelques heures lucides, exceptionnelles dans le temps humain, où les habitudes du pays précédent vous abandonnent sans que les autres, les nouvelles, vous aient encore suffisamment abruti (...) et il n'en faut pas davantage, la tête vous tourne, et le doute vous attire, et l'infini s'ouvre rien que pour vous, un ridicule petit infini et vous tombez dedans*¹⁴ ». Aux origines de l'immigration, le temps des garnis sordides et des bidonvilles a scellé dans la pierre ce sentiment de désolation. Maisons sans fondations pour des gens déracinés, installés dans le

¹³ A. Badiou, « Circonstances 3 », Editions Lignes, Paris, 2005, p. 39

¹⁴ L. F. Céline, « Voyage au bout de la nuit », Gallimard Folio, 1997, p. 214

vide des contradictions du système politico administratif, comme dans un « bled social et mental », une Algérie française qui campe à la lisière des villes, sur des sites qui officiellement n'existent pas. Comme le souligne Sayad : « *L'habitant du bidonville est cet être de l'entre deux, cet hybride à cheval entre deux mondes, deux mondes dont il ne peut faire partie, aucun des deux ne voulant de lui : ni rural parmi les ruraux, ni parfaitement urbain* »¹⁵. Les réfugiés des sombres temps du bidonville s'installent ainsi dans une errance immobile. Inutile de partir, bouger, changer de ville, lorsque les grands espaces et le vent du large ne font que cacher l'arrière monde de l'errance véritable, le vrai visage du pays d'accueil. Même les mots échappent aux reclus de cet arrière-pays de l'errance, bled mental d'un attermoisement sans fin, entre un passé ténébreux et un futur douteux. Il n'y a pas eu de bidonville à la dimension de ceux des grandes agglomérations de l'Hexagone en Lorraine, mais la grande majorité des Maghrébins n'ont trouvé ici que des gourbis, caves, greniers, abris de fortune dans des quartiers abandonnés, ou dans des « camps d'hébergement réservés exclusivement aux Algériens »¹⁶ décrits par A. Michel : « *Le camp A adossé aux hauts-fourneaux est situé dans l'enceinte même de l'usine ; il est isolé de la route par une palissade surmontée de fils barbelés. Pour s'y rendre, il faut parcourir 2 kilomètres de terrain vague, à partir de la cité ouvrière où sont logés les ouvriers européens et leurs familles. Ce camp A est donc complètement isolé. Une petite guérite installée à l'entrée du camp est occupée en permanence (nuit et jour) par un garde européen de l'usine en uniforme quelquefois armé. Il exige de tout visiteur un laissez-passer signé par la direction de l'usine.* »¹⁷

Pour en revenir au « non-lieu » selon Augé, rappelons qu'il le définit comme le négatif du « lieu anthropologique » ancré dans le passé et le patrimoine : « *si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu.* » (Augé, 1992, p. 100). On pourrait encore reconnaître dans cette dichotomie les deux pôles de l'errance immigrée entre les deux rives de la Méditerranée : d'une part le pays d'origine et de la nostalgie, la terre natale et sacralisée à ce titre comme une référence absolue, le lieu où l'on a laissé sa famille, ses attaches, où l'on a ancré sa mémoire et son histoire comme la dernière étoile fixe dans la tourmente de l'exil ; d'autre part le pays du déracinement et de la perte des anciens repères familiers, le non-lieu d'une présence dans l'absence, où l'on ne serait que de passage, comme une parenthèse dans l'histoire censée reprendre son cours normal le jour où l'on repartira, où il s'agirait de ne rien investir ni matériellement, ni symboliquement pour garder la certitude de ne pas être d'ici et cultiver ainsi la fidélité aux origines, le mythe du retour.

Cela dit, on ne saurait limiter l'expérience de l'immigration à cette opposition un peu trop faciles, lieux - non-lieux, qui permet par ailleurs d'illustrer les limites d'une naturalisation des Non-lieux chez Augé¹⁸. Comme l'écrit A. Gillet : « ... *cette manière de*

¹⁵ A. Sayad. « Un Nanterre Algérien, terre de bidonvilles ». Autrement, 1995 p. 32

¹⁶ La Lorraine industrielle se distingue très tôt par l'importance des flux de main d'œuvre relevant des « ouvriers coloniaux » - Cf Galloro, Boubeker, *Histoire et mémoires des immigrations en Lorraine*, Rapport Fasild - 2007, Galloro P., *Ouvriers du fer princes du vent, histoire des flux de main d'œuvre dans la sidérurgie Lorraine 1880-1939*, Ed. Serpenoise, Metz, 2001 – et par un encadrement militaire de ces populations lié à une étroite collaboration entre La société des Aciéries de Lorraine, L'armée et le pouvoir colonial en Algérie. Cf à ce propos, Andrée Michel, « L'immigration Algérienne en Moselle, Annales de Géographie, Volume 65, N° 351, 1956.

¹⁷ A. Michel, op.cit., p.357

¹⁸ Certes Augé ne s'intéresse ni à l'immigration ni aux « ban-lieux » et aux espaces interstitiels de la marginalité urbaine. Ce n'est pas là ni le terrain ni l'objet du propos du chercheur qui prétend explorer un nouveau régime de circulation dans l'espace symbolique à travers notamment les aéroports et tout autre « non-lieu » d'un passage emblématique de l'avènement d'une sur-modernité à l'heure de la mondialisation. Mais on pourrait lui rétorquer que l'immigration participe elle-même de la mondialisation – « la mondialisation par le bas » pour reprendre le

faire, si elle a l'avantage d'être claire, peut être éventuellement simplifiante. Nous pouvons bien sûr compter sur une échelle (de valeurs) qui brise la dichotomie pure et simple instaurée par ces deux polarités, mais qu'en est-il de la relation lieu / non-lieu, c'est-à-dire comment le lieu interagit-il avec le non-lieu ? Et réciproquement ? Comment passe-t-on de l'un à l'autre ? Je dirais même plus, qu'est-ce qui passe de l'un vers l'autre ? Enfin, quelles sont les résistances et les forces à l'œuvre ? »¹⁹. C'est en fait la dimension politique et langagière qui est sacrifiée dans une ethnographie pragmatique du « non-lieu » qui oublie que le désert lui-même abrite des oasis. Nous faisons ici référence à l'œuvre d'Hannah Arendt pour laquelle la politique prend naissance dans l'espace entre les hommes, dans l'ouverture d'un espace public qui permet l'avènement d'un monde. Arendt use de la métaphore du désert et de l'oasis pour souligner que si l'homme est un animal politique, la politique elle-même est rare car elle relève de l'événement et de la parole, la possibilité du dire et de l'agir. Toute société n'est donc pas politique, et elle peut être gagnée par le désert des « sombres temps », comme une interruption de la politique, un exil hors du monde comme espace ouvert entre les hommes. Reste les oasis comme espace intermédiaires, au bord du monde et du politique : « On peut circuler dans le désert, mais il faut connaître la carte des oasis, oasis de l'art, de la pensée, de l'amour... Arendt les compare à des « fontaines qui dispensent la vie » et qui nous permettent de vivre dans le désert sans se réconcilier avec lui (...) Dans les oasis, on croit encore en l'existence du monde (...) Le monde est l'ouverture d'un espace où les hommes peuvent s'entr'apparaître dans leur pluralité et se parler. Il se définit par le séjour, l'habitabilité, mais il ne tient que par des œuvres qui doivent être préservées et transmises. On comprend alors que les oasis puissent contenir des œuvres et mêmes les protéger pour un temps du désert. »²⁰

Mais pour comprendre les oasis de l'immigration dans une perspective du « non-lieu » au-delà de la négativité que lui donne Augé, il s'agit aussi de ne pas réduire la politique à une dimension de la domination. C'est encore Hannah Arendt qui a souligné la dimension essentielle d'un « vouloir vivre ensemble » qui est la condition primordiale d'un monde commun. À la suite d'Arendt, Paul Ricoeur précise que cette face cachée du politique s'inscrit dans une pluralité d'égaux mais qu'elle reste impossible à formuler clairement, quasi indicible, invisible, comme « un oubli de ce qui fait le présent de notre vivre ensemble (...) l'oublié de ce que nous sommes du seul fait d'agir ensemble – fût-ce sur le mode polémique – et l'oublié de ce que nous avons été par la force d'une fondation antérieure toujours présumée et peut-être à jamais introuvable²¹ ». Or si l'on réfère le couple lieu / non-lieu à cette tension du politique, on retrouve notamment toute une lignée de recherches sur les formes de réappropriation de la ville à travers ses marges et ses interstices. Des recherches où, loin d'être connoté négativement, le « non-lieu » prend la dimension d'un espace existentiel où se déploient des expériences et des ruses tacticiennes pour, sinon déborder « les lieux de l'autre », du moins les ouvrir à la pluralité, déranger l'ordre institué de distribution des places, remettre en cause le partage du sensible, son système établi de représentation, son consensus silencieux, ses codes et ses lisibilités contrôlées. Ainsi des travaux de Jean Duvignaud explorant ces non-lieux d'un nomadisme qui engage la ville et ses lieux institués dans « une permanente topomorphose » (Lieux et non-lieux, 1977, p. 146). Ainsi encore des passeurs de l'invention du quotidien chers à

titre de Tarrius-, qu'elle a même vécu celle-ci bien avant tout le monde et que son expérience souligne ainsi en creux les contradictions et les dérives politiques inhérentes à l'atopie d'un « devenir minoritaire de tout un chacun » - selon la formule de Deleuze.

¹⁹ A. Gillet, « Dérives atopiques. Le « non-lieu » ou les errances d'un concept. Espace temps net, Textuel, 08 05 2006, p. 2

²⁰ Goetz B., Monde, oasis, désert, in Paquot T., Younès C., Le territoire des philosophes, La découverte, 2009

²¹ P. Ricoeur, Lectures 1, autour du politique, Gallimard, 1999, p. 42

Michel de Certeau, ces passants considérables dont les passages, loin de se réduire au transport anonyme d'un lieu à l'autre comme dans l'atopie sur-moderne, relèvent des arts de faire et de dire, du détournement ou de la ruse avec les « espaces imposés » : « *ces tactiques traversières n'obéissent pas à la loi du lieu. Elles ne sont pas définies par lui* »²² et elles révèlent d'autres trames mémorielles dans l'espace urbain vu comme un milieu d'intertextualité. Un espace qui apparaît ainsi bruissant des mille voix d'un fond nocturne du vivre ensemble, d'une pluralité des mémoires et des manières de vivre la ville : mémoires familiales imbriquées à celles de communautés de vie, mémoires d'immigrations multiples, mémoires de quartiers, mémoires des territoires imaginaires du citoyen, mémoires ordinaires tissées au fil des jours pour s'approprier le paysage urbain, trouver ses marques, emboîter ses propres pas, creuser dans l'espace des coins intimes, des seuils d'évasion, des lignes de fuite, un terrain d'aventures, construire ou retrouver ainsi une ville invisible et secrète à l'abri des stéréotypes monumentaux et du sens univoque d'une mémoire collective patentée. La ville devient ainsi le carrefour des non-lieux et des lieux-dits, des allers-retours dans l'espace-temps, vagabondages de la mémoire, pérégrinations et tribulations, translation continue entre le parcours de l'espace vague et la trame des mots que tisse l'expérience de la ville, entre nostalgie, récit et action. Les frontières instauratrices d'intimités collectives traversent la ville et la mémoire se redéploie au cœur d'abris nichés dans le huis clos de la rationalité urbaine. Et à travers des passages au sens de Michel de Certeau ou encore de Walter Benjamin. Mais pour approcher ces carrefours aux antipodes du « non-lieu » vu comme un espace d'anonymat, il s'agit de faire preuve d'un regard nomade, car sinon le risque serait de les assigner à nouveau à la loi du lieu, les réduire à des sociabilités populaires ou à des sous cultures urbaines, leur ôter toute portée subversive, « *effacer ce mouvement de subjectivation qui s'opère dans l'intervalle entre plusieurs nominations et sa fragilité constitutive (...) d'un être ensemble qui est un être entre : entre plusieurs lieux et plusieurs identités, plusieurs modes de localisation et d'identification* »²³.

Pour revenir plus précisément à l'expérience de l'immigration, s'il faut constater avec Sayad « la double absence » – des illusions à la souffrance : sous titre de l'ouvrage paru en 1999 - des pionniers à travers notamment l'errance de la figure du « zoufri »²⁴ dans le non-lieu d'une acosmie du transit et ses « faubourgs du temps », on ne saurait en rester à cette perspective de la sociologie de la domination. Soulignons ainsi que tout l'enjeu de cette recherche à travers les différents objets et terrains qu'elle se donne, c'est précisément de mettre en perspective que même privé de reconnaissance, des formes de patrimonialisation propres aux populations immigrées sont à l'œuvre : des formes matérielles et symboliques, des créations culturelles, des logiques d'engagements, des controverses qui traduisent le conflit entre fidélité aux origines et adaptation, nostalgie et immigration. Loin d'être des déserts culturels, les non-lieux de l'immigration soulignent une capacité d'articuler le défaut d'identité ou plus précisément l'écart d'identité en multiplicité. Cette aptitude du migrant à se construire dans le transit est peut-être la continuité la plus profonde de sa vie. Un transit référé, qui souligne à la fois l'importance de la frontière et de la mobilité et une quête d'ouverture à la pluralité des lieux. Les travaux d'un socio anthropologue comme Alain Tarrius soulignent ainsi que loin d'être passives face aux rapports sociaux discriminatoires et ségrégatifs, les populations d'origine étrangère donnent de nouvelles significations à leurs solidarités en ouvrant ainsi des

²² M. de Certeau, *L'invention du quotidien*, Gallimard, 1990

²³ J. Rancière., *Les Noms de l'histoire*, Seuil, 1992, p.189. Le philosophe souligne ainsi les dérives de l'Histoire sociale et de l'Histoire culturelle.

²⁴ Figure du zoufri ou du travailleur immigré dans le langage des héritiers de l'immigration. Cf A. Boubeker, *Les mondes de l'ethnicité*, Baland, 2003

champs nouveaux de l'économie, de l'identification territoriale et de la mémoire urbaine. Ce qui interroge nos connaissances trop partielles de la transformation des processus de spatialisation des différences sociales. Des formes d'ancrage local se redéfinissent à partir d'une tension entre identité et mobilité et nous permettent d'observer des espaces relais dans la ville, comme des couloirs de circulation qui transforment nos conceptions de la distance et de la proximité. « *Le deuxième mode de construction sociale de la ville, dissimulé derrière l'évidence locale des juxtapositions, dit que tel lieu de la ville est un point de passage pour des populations qui tiennent leur puissance sur l'espace de leur capacité nomade, c'est-à-dire qui savent les chemins qui mènent d'un lieu de sédentarité à l'autre, et traversent ainsi tout espace d'assignation (...) Ce mode-là est fait de superpositions (...) territoires circulatoires, productions de mémoires collectives et de pratiques d'échanges sans cesse plus amples* »²⁵.

1.1.2. La mémoire du désastre industriel ou comment émerge la question de l'immigration en Lorraine

C'est dans les années 1990 que la question de l'immigration qui avait jusqu'alors été ignorée sous la question ouvrière, commence à susciter l'intérêt public. La Lorraine était encore en état de choc, bouleversée non seulement par le démantèlement de la sidérurgie et de la mine, mais aussi par le retournement de perspectives²⁶ que les pouvoirs publics, des élus locaux et des syndicalistes²⁷ tentaient de construire pour cette région sinistrée : entraîner le monde lorrain dans une dynamique de développement plutôt que de le laisser se fragmenter. Retournement de perspectives à tous niveaux puisqu'il s'agissait non seulement de penser l'avenir de la région sans sidérurgie ni mines, mais aussi de dépasser un abattement collectif consécutif à des années de luttes ouvrières et sociales qui avaient impliqué toute la société locale. Dans ce contexte, les enjeux organisationnels se sont naturellement déplacés du terrain des grandes entreprises vers le terrain politique local à travers la maîtrise des moyens liés aux programmes de reconversion. Sous la houlette de Jacques Chérèque,²⁸ figure de la CFDT lorraine nommé préfet chargé de la reconversion et du développement, ce déplacement des enjeux, du monde de la sidérurgie vers le territoire, s'opère dès le milieu des années 1980 : il s'agit alors de se saisir du patrimoine d'expérience de l'ancien univers industriel pour tenter de réinvestir les ressources collectives, le capital de formation et de solidarité dans un repositionnement stratégique de

²⁵ A. Tarrus, Territoires circulatoires et espaces urbains. Les annales de la Recherche Urbaine, n° 59-60.

²⁶ Jean Marc Mohr, vice Président du Conseil économique et social Lorraine, souligne ainsi la mobilisation de différents acteurs au cours de cette période « Les enjeux de la mutation industrielle sont de permettre à une nouvelle évolution de se construire. Ce qui décide, par anticipation ou non, de sa réussite, c'est l'indispensable lucidité et l'implication forte des acteurs politiques, industriels, économiques et syndicaux, mais aussi, bien souvent, d'hommes au charisme volontaire et visionnaire (...) La mutation industrielle ne donne pas seulement lieu à une réflexion interne dans l'entreprise. Elle débouche sur une vision de l'aménagement du territoire. Aux Charbonnages de France, les organisations syndicales se sont impliquées durablement sur les dossiers de suivi de l'industrialisation des Bassins d'emploi (...) Par ailleurs, bien avant la signature du pacte, les organisations syndicales sont à l'origine de la prise de conscience des municipalités de l'enjeu de « l'après mine ». Cette prise de conscience collective a permis la mise en place d'un volet après mine dans le cadre de contrat Etat/ Région » (J. M. Mohr, « Mutations industrielles, un challenge social fondamental », in « Annales Des Mines, Mai 2004, p. 40-42)

²⁷ Une part du grand aggiornamento de la CCFD s'est joué en Lorraine, inscrivant ainsi dans la durée un nouveau clivage avec la CGT. Un syndicalisme de négociation pour la CFDT par opposition à un syndicalisme de confrontation pour la CGT.

²⁸ Jacques Chérèque : d'abord préfet puis Secrétaire d'Etat à l'aménagement du territoire et à la reconversion industrielle, il est considéré comme un fondateur de la vision actuelle de l'aménagement du territoire.

la Région comme carrefour transfrontalier. Penser la reconversion comme une refondation, jouer sur les ressorts de la société en mouvement, transférer en quelques sortes l'héritage des cohésions locales vers la construction de nouveaux cadres communs.

C'est précisément là que l'idée de développement prend une signification pratique, qui lui donne une crédibilité aux yeux des acteurs engagés dans le conflit. Le déplacement des enjeux s'opère ainsi par la politisation des milieux syndicaux et associatifs qui s'emparent de l'idée de développement pour recomposer leurs positions en faisant en même temps du territoire le nouvel espace politique de redéfinition des rapports sociaux. C'est ainsi que le conflit lorrain engendre la figure ambivalente de l'élus développeur²⁹ entre animateur des solidarités locales et porteur de projets. Dans ce passage du monde ancien à l'actualité, c'est un véritable processus de refondation des institutions qui s'opère³⁰. Il s'agit de construire un univers de référence pour le quotidien d'une société locale dont la cohésion s'est effondrée avec « l'institution totale » que représentait la sidérurgie. Si quelques élus locaux ont par la suite investi dans le patrimoine industriel local, le régime général en ce qui concerne les friches a d'abord été l'effacement de toute trace, comme si cette disparition avait été le prix à payer pour opérer une conversion des perspectives. L'effacement de la mémoire inscrite dans les lieux et les paysages comme condition pour que ce patrimoine commun change de statut, pour qu'il passe d'un statut de socle de la société à celui d'expérience à partir de laquelle pourrait se reconfigurer le sens de l'action collective.

En fait, cette politique de la table rase dans la foulée des luttes sociales s'est doublée par ailleurs d'une obsession de la perte avec l'enjeu de l'écriture d'une nouvelle histoire sociale. Ce sont les fils des anciens ouvriers mus par un sentiment de reconnaissance qui tentent de sauver la mémoire du monde de leurs pères (Tornatore, 2006). Ce parcours pour pallier la perte, s'il peine à déboucher sur la construction de monuments dédiés à la mémoire des pères, suscite du moins une réflexion publique sur la nécessité de nouvelles médiations : comment favoriser la prise de parole de toutes les victimes du désastre lorrain et de la domination ? Le travail de mémoire ouvre ainsi sur de nouvelles problématiques du côté de la société civile lorraine et il rencontre un enjeu institutionnel résultant du redéploiement sur le territoire : la reconnaissance des mémoires et de l'histoire de l'immigration.

²⁹ Sur ce thème, cf Hervé Paris, Irène Meunier, Gilles Luquet, Thierry Gaubert. Mission d'évaluation des politiques locales d'insertion en région Lorraine. Rapport final 30-6-93. DIJ .Ministère du Travail et de la Formation professionnelle. Rapport de site Thionville (10-93), Longwy (11-93), Nord Meusien (9-93), Woippy (11-93), Nancy 9-93), Epinal (9-93)

³⁰ Citons à ce propos, un passage du rapport de H. Paris et alii évoqué dans la note précédente. « Cette refondation institutionnelle s'opère précisément à travers le double processus de conversion au développement et de reconfiguration des rôles publics avec le redéploiement des acteurs du conflit (...). Dans cette configuration, les enjeux organisationnels se sont naturellement déplacés vers le terrain politique local, entraînant une politisation extrême des problématiques d'éducation, de formation et d'aménagement du territoire. Les organismes de formation, structures d'insertion ou de développement devenant parfois même de véritables marchepieds pour la requalification de carrières syndicales en carrières politiques (...) c'est en Lorraine que s'affirme en France une nouvelle vision du développement comme cadre politique de gestion des crises économiques et sociales qui affectent un territoire dans son ensemble » (p. 234) Mission d'évaluation des politiques locales d'insertion en région Lorraine, 1993. DIJ-MTEFP

1.2. Paradoxes des non-lieux de l'immigration

1.2.1. Paradoxe de l'invisibilité : mémoire ouvrière et patrimoine d'immigration.

Mais il faut nuancer le propos. D'abord parce que la reconnaissance en question reste à l'état d'ébauche et même de vœu pieux pour les composantes non européennes de l'immigration. Ensuite parce que cette ébauche de reconnaissance publique se fait attendre plus de vingt ans : elle débute dans les années 2000 et dans l'agenda des politiques publiques elle s'inscrit dans des contextes institutionnels plus larges³¹. En Lorraine, c'est néanmoins le travail sur la mémoire ouvrière initié dans les années 1980 qui apparaît comme précurseur du nouvel intérêt public pour la mémoire des quartiers populaires et de l'immigration, à la fois dans une logique de continuité et une logique de tension. Nous verrons plus bas que pour certains acteurs associatifs ou universitaires, l'investissement d'un terrain à l'autre coulait de source malgré les obstacles rencontrés. En revanche, d'autres acteurs de terrain insistent sur une dimension conflictuelle : *« c'est la mémoire ouvrière et tout ce qui s'est développé autour en Lorraine en termes de mobilisation et de conscience unitaire qui a occulté les mémoires de l'immigration, et en premier lieu celle des Algériens »*³².

Pour ne pas tomber dans le travers de la « guerre des mémoires », soulignons d'emblée un malentendu : dans ce témoignage comme dans de nombreux autres que nous avons recueillis, en particulier auprès des héritiers de l'immigration maghrébine, la mémoire ouvrière est souvent confondue avec la « mythologie ouvrière » du grand récit ouvriériste. Or si parfois cette mémoire a pu apparaître comme la mémoire collective dans le sens où elle était une dimension essentielle de la lutte pour la reconnaissance du mouvement ouvrier, il faut constater à posteriori sa fragilité : J. L. Tornatore évoque ainsi le problème de « la maîtrise d'ouvrage de l'organisation de la mémoire ouvrière » qui débouche sur un « trou de mémoire (...) comme non lieu d'une mémoire non instituée »³³. Par ailleurs la mémoire ouvrière en Lorraine, dans ses formes les plus abouties, sinon de la maîtrise d'ouvrage du moins de la maîtrise d'œuvre, n'est ce pas surtout celle de l'immigration Italienne ? Reste qu'on ne saurait réduire la mémoire collective à une mémoire ouvrière elle-même plurielle.

³¹ Citons l'exemple la mise en place de la CNHI (Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration) et celui d'une multiplication au niveau national des opérations de requalification urbaine s'ouvrant à une thématique de la « mémoire des gens » dans un mouvement plus général de « ruée vers la mémoire ». L'expression est de P. Nora (Les lieux de mémoire, 1997) qui prévoyait un épuisement de cette nouvelle « tyrannie de la mémoire » liée à un recul de l'histoire nationale. Or comme le souligne Catherine Forêt dans un guide sur le « travail de mémoire » édité par la Délégation interministérielle à la ville, « l'engouement pour la mémoire –des lieux et des gens – ne s'est pas calmé ces dernières années. Il semble au contraire s'être démultiplié, dans un monde où le rapport vivant au passé et aux ancêtres ne cesse de se fragiliser, sous les effets conjugués de l'urbanisation, de la mondialisation et de la médiatisation » (Travail de mémoire et requalification urbaine, DIV, 2007).

³² Témoignage MK, Association Avicennes, Mont-Saint-Martin.

³³ Jean Louis Tornatore. Trou de mémoire. Une perspective post industrielle de la lorraine sidérurgique. Dans la mémoire de l'industrie. De l'usine au patrimoine. 2006.

Ainsi, si on prend l'exemple de l'usine, ce haut lieu de la mémoire Lorraine où communient Français et immigrés, force est de constater qu'il ne reste plus guère que quelques friches disséminées après le grand naufrage de la mono industrie. Avec son folklore ouvrier, ses hommes de fer, ses maîtres des forges, son paternalisme patriote, ses oeuvres sociales, plus qu'une déchirure, la fin de la grande usine représente l'écroulement d'un mode de vie. Après le déclin du grand récit ouvriériste, on ne saurait plus parler d'une mémoire ouvrière au singulier. Mais au-delà d'une nostalgie de grandeur à vocation patrimoniale et derrière la légende d'un éternel passé réduit aux reliques d'un corps social disparu, chaque groupe ne préserve-t-il pas à sa manière un « sanctuaire » de la mémoire de ses origines ? Il en sort des manières de se reconnaître, des « arts de faire », des fragments de rites, des bons mots, des images des intimités perdues, des fragments enfoncés dans les recoins des quartiers, des façons de passer ou de circuler tissant les trames mémorielles de la ville habitée.³⁴ L'hypothèse heuristique des non-lieux de mémoire permet de comprendre ces points de cristallisation des héritages de l'immigration dans une tension avec les formes officielles de patrimonialisation, mais aussi les silences, occultations, volontés d'oubli ou retranchements de la mémoire permettant de s'interroger sur les usages politiques du passé ainsi que sur les limites de la volonté d'oubli. Le décalage entre une « historiographie officielle » de la classe ouvrière et les mémoires de l'immigration pourrait ainsi s'inscrire dans une « discordance des temps ». Le paradoxe de l'invisibilité renvoie ici à une dimension de l'indicible dans un contexte donné ou à ce qui est volontairement tu ou occulté. Trop souvent, en effet, on a assimilé le silence des mémoires de l'immigration à une perte de mémoire, alors même que ce silence loin de confiner à l'oubli témoigne aussi de formes de résistance et de refus. Il y a toujours une part d'indicible dans la mémoire aux sources paradoxales du récit : ce qui ne s'échange pas, ce qui permet à un groupe de conserver des niches d'intimité face à l'injonction publique d'une transparence absolue au nom de l'écriture de l'histoire. L'immigration c'est d'abord pour l'immigré une déchirure et la singularité de cette expérience peut-elle se résumer par des mots ? Nombre de récits témoignent aussi de la réinterprétation en termes d'héritage de souffrance de souvenirs traumatisants. Cette résistance de la mémoire souterraine trouve refuge dans des récits d'une expérience partagée avant de se déployer à travers des réseaux informels ou associatifs qui attendent leur « heure de vérité » comme des situations d'épreuve de leur légitimité. L'immigration ne s'est jamais totalement intégrée à la grande liturgie de la mémoire politique ouvrière même si certaines de ses composantes en ont été des acteurs principaux. On ne saurait séparer les nouveaux enjeux publics autour de l'histoire de l'immigration d'une émergence publique d'une revendication de reconnaissance portée par ses héritiers et les luttes de la génération « beur » pour se réapproprier son passé. La visibilité et la reconnaissance d'une mémoire dépendent aussi de la force de ceux qui la portent et il s'agit ainsi de prendre en compte un refus des héritiers de l'immigration maghrébine de s'identifier à un monde ouvrier qui n'a pas gardé trace de la mémoire de leurs pères.

Fils des anciens ouvriers immigrés ou héritiers de l'immigration ? De l'ordre d'une tautologie à première vue, cette question, si on la creuse, permet non seulement de distinguer différents modes de construction de « l'histoire comme expérience vécue »³⁵ dans les mondes de l'immigration, mais aussi différents modes d'approches scientifiques de cette « expérience de l'histoire »³⁶ qui recourent des clivages disciplinaires. Il ne s'agit

³⁴ Ahmed Boubeker, *Les carrefours de la mémoire dans la ville habitée*, ARIESE-Ministère de la Culture, 2002

³⁵ Paul Ricoeur, « L'herméneutique biblique », Editions du Cerf, Paris 2001, p. 284

³⁶ Dans son ouvrage « L'expérience de l'histoire » (Seuil, 1997) Reynard Koselleck écrit que le concept moderne d'histoire n'épuise pas les formes de l'histoire. Et cela en vertu de sa souplesse analytique qui désigne « aussi bien la réalité que la connaissance qu'on en a » - en français comme en allemand, le même

pas de rentrer dans le détail, mais soulignons que les approches françaises de l'histoire de l'immigration – très influencées par les approches marxistes et le plus souvent limitées au cadre de l'Etat nation – sont aujourd'hui discutées par d'autres regards sur l'Histoire³⁷. Ces regards ne sont pas simplement ceux de spécialistes des sciences humaines³⁸ mais aussi ceux de nouveaux « entrepreneurs de mémoire » au premier rang desquels se retrouvent des « héritiers de l'immigration ». Car ce terme prend tout son sens dans une référence à une histoire globale de l'immigration qu'on se saurait limiter à l'expérience du monde ouvrier : les enfants de l'immigration maghrébine se réclament ainsi d'une histoire décentrée du grand récit ouvrier qui leur apparaît comme une construction idéologique occultant la mémoire blessée de leurs parents. On pourrait objecter que les vagues d'immigrations européennes ont aussi subi le racisme ouvrier : la Lorraine a ainsi connu nombre de flambées de violence, contre les Italiens, les Allemands et les Polonais confondus avec ces derniers en particulier. Ce qui n'a pas empêché ces derniers de trouver non seulement place, mais de s'imposer comme des acteurs essentiels du mouvement ouvrier. Mais c'est peut-être ce qui constitue une distinction essentielle avec l'immigration maghrébine ou plus précisément Algérienne - population du Maghreb majoritaire depuis toujours en Lorraine – qui traverse le vingtième siècle aux marges du monde ouvrier. Citons à ce propos le témoignage d'un acteur associatif Lorrain : « *Les Italiens ont souffert en Lorraine mais c'était hier. Hier ou avant-hier, il y a longtemps en tout cas. Aujourd'hui, en majorité, ils sont devenus des Français comme les autres, avec un pavillon, un compte en banque et un boulot peinard (...) il peuvent aujourd'hui s'offrir le luxe d'un regard détaché, mais moi en tant que kabyle fils de mon père qui a débarqué ici en 1954, lui-même gendre de mon grand père arrivé à Mont-Saint-Martin en 1925, moi j'ai gardé la rage, je ne peux pas me permettre un regard dépassionné (...) Comment voulez-vous que je fasse la paix avec la mémoire, la mienne et celle de la Lorraine en général, lorsqu'on n'arrête pas de me déclarer la guerre, de me dire que je suis un étranger alors que mon grand père est arrivé en même temps que les ritals ? Je suis peut-être un peu parano, mais c'est une parano qui a quelques raisons sociales ! Parce que non seulement ça se passe mal aujourd'hui en Lorraine -et en France en général- pour nous*

mot histoire peut se référer à la réalité vécue, à son récit ou à la connaissance scientifique. « Sur le plan anthropologique, il existe des traits communs minimaux, antérieurs à toute mutation de l'expérience et à tout changement de méthode et qui permettent d'établir un lien entre ces deux niveaux sans qu'il faille pour autant abandonner l'unité de ce qu'on appelle l'histoire » (p. 204) On pourrait dès lors penser l'histoire comme un enregistrement des mutations de l'expérience dans des contextes déterminés. Mais, corrige Koselleck, c'est oublier qu'il existe des regards historiques qui construisent les contextes en question, des attitudes et des façons de faire de l'histoire qui bâtissent de nouvelles valeurs du rapport à la vérité historique : « la réalité et son élaboration consciente renvoient toujours l'une à l'autre, se fondent l'une sur l'autre sans pour autant être complètement déductibles l'une de l'autre » (p. 206)

³⁷ L'histoire culturelle, la sociohistoire dont se revendique Gérard Noiriel, ou encore une version de la *world history* inspirée par les *post colonial studies*. Mais c'est aussi l'ethnologie et la sociologie et même la psychologie qui disputent ce domaine de recherche à la discipline elle-même, soulignant à la fois le retard des historiens et l'enjeu des approches pluridisciplinaires.

³⁸ Encore que les spécialistes en question puissent aussi être des héritiers de l'immigration. C'est le cas pour les deux auteurs de ce rapport. Mais peut-on être l'ethnologue de sa propre tribu ? J'ai souligné dans d'autres travaux – A. Boubeker, « Les mondes de l'ethnicité », Balland, 2003 – toute la difficulté de cette démarche dans le monde universitaire français où un soupçon de subjectivisme élude tout débat sur la scientificité des travaux de « l'ethnographie indigène ». Alors qu'en pays anglo-saxons l'implication des chercheurs issus des minorités ethniques a été déterminante pour une créativité aussi bien théorique qu'en termes de méthodes. Sur la question de la distinction entre « fils des anciens ouvriers immigrés » et « héritiers de l'immigration », les deux auteurs se rejoignent sur l'enjeu de ne pas limiter la mémoire et l'histoire de l'immigration à l'expérience du monde ouvrier. Et l'intérêt d'un regard croisé et d'autant plus marqué que ce sont non seulement nos parcours de recherche qui sont différents, mais aussi nos parts d'héritage migratoire référées à des histoires distinctes.

les anciens colonisés, mais ça se passe de plus en plus mal (...) ça s'est toujours mal passé, hier comme aujourd'hui, mais on sent que le pire est à venir. Car à la rigueur, hier mon grand père il pouvait partager quelque chose avec les ouvriers lorrains, il pouvait se reconnaître malgré tout dans ce grand mélange de la misère et de l'exil qui était un lot commun (...) c'est le décalage total ! »³⁹

Ce décalage est à la mesure de l'opposition entre les registres de l'histoire publique de ces deux principaux groupes d'héritiers de l'immigration. En effet, entre le modèle italien d'une héroïsation de l'intégration au fil des générations et celui algérien d'une reproduction de l'échec dans un confinement victimaire, nous retrouvons deux figures de l'invisibilité qui selon notre hypothèse participent de la construction d'une trame essentielle de la légende ouvrière en Lorraine.⁴⁰ Ou, plus précisément, de la disparition du patrimoine de l'immigration dans le creuset du monde ouvrier. En d'autres termes et pour faire court, même si différentes vagues d'immigrations en Lorraine ont trouvé place dans le monde ouvrier, au point d'y être parfois majoritaires et de participer à l'avant-garde du mouvement social, on ne saurait confondre le patrimoine migratoire⁴¹ avec la mémoire ouvrière. S'agit-il de promouvoir une mémoire alternative (sur le modèle anglo-saxon des « *history workshops* » tournés vers les « exclus ») ? L'enjeu serait plutôt de décentrer l'histoire de l'immigration de celle du monde ouvrier. Ce cadre de référence analytique ne permet pas de comprendre l'expérience des héritiers de l'immigration qui apparaît trop souvent sous l'angle exclusif d'une dérive liée à l'exclusion sociale et à la disparition des solidarités ouvrières. Tout ce qui fait le vécu des acteurs est alors analysé sous le seul prisme du « problème social » et même les formes de contestation et de révolte, à l'image de celles des banlieues, sont perçues comme l'expression du vide social à la différence du mouvement ouvrier qui lui a été source de cohésion sociale.

Nombre de travaux de recherches nourrissent ainsi une réification conceptuelle qui de fait participe de la légitimation du mépris social à l'égard de l'expérience des dits « galériens », victimes de « la misère du monde ». Mais cette réduction à une causalité linéaire, on la retrouve plus généralement à propos la question de l'intégration avec laquelle la réification prend parfois même une dimension « constructiviste ». Citons ainsi Gérard Noiriel : « *Parmi les sujets qui font débat aujourd'hui je ne citerai que le plus important, concernant le problème de « l'intégration (...) deux grands pôles. Le premier est occupé par les chercheurs qui abordent la question de l'intégration des immigrés en termes normatifs. Au sein de cet ensemble, on trouve d'un côté, le courant que j'appellerai*

³⁹ Extrait de témoignage, E. A., militant associatif Mont-Saint-Martin.

⁴⁰ Pour les Maghrébins, cette figure de l'invisibilité reste incontestée, que ce soit par les acteurs associatifs ou institutionnels ou les chercheurs déplorant « une présence restée dans l'ombre de l'intégration italienne » (Paul Néro, 1989). L'invisibilité des Italiens en revanche relèverait sans doute plutôt d'une sur-visibilité car si en Lorraine l'histoire de l'immigration est souvent confondue avec celle de cette population, les témoignages que nous avons recueillis soulignent une grande disparité de situations (en fonction des différentes vagues d'immigration, des régions d'origine, des positions sociales...) qui invalide la réduction de l'expérience migratoire à celle d'une intégration héroïque dans le creuset lorrain de « l'aristocratie » ouvrière, même si grosso modo, avec le recul du temps, la mémoire ouvrière est acceptée comme une référence commune. On pourrait en conclure à une sorte de complot de la mémoire ouvrière – complot au sens de « ce qui se trame », ce qui s'est tramé pour aboutir à la mémoire collective comme forme sociologique – un complot du meilleur et du pire. Pour les Italiens, aujourd'hui apparaît meilleur qu'hier ; la mémoire revisite l'histoire et elle passe par pertes et profits les épisodes les plus malheureux, ce qui rejoint un propos de Renan : il faut oublier des tas de choses pour fonder une conscience commune. Pour les Algériens en revanche, c'est une perspective à rebours qui conforte aussi la construction sociale de la mémoire ouvrière : si aujourd'hui apparaît pire qu'hier, c'est qu'entre temps quelque chose de commun s'est perdu. Dans un sens comme dans l'autre, la conscience ouvrière se trouve légitimée

⁴¹ Sur la notion de patrimoine migratoire, cf A. Boubeker, « Familles de l'intégration. », Stock, 1999.

« réformiste », favorable à la politique d'intégration (D. Schnapper et P. Weil) et, d'un autre côté, le courant critique qui dénonce l'intégration comme une forme de néocolonialisme (A. Boubeker). Le second pôle, dont je me sens beaucoup plus proche, a tenté de réagir contre cette pression médiatique en introduisant dans la réflexion sur l'immigration, les problématiques développées par des sociologues comme Emile Durkheim ou Norbert Elias. Cette démarche combinant histoire et sociologie, que nous appelons la socio-histoire, s'intéresse surtout à la dimension sociale du processus d'intégration au sein d'un Etat national. »⁴²

Or, il ne s'agit pas de dénoncer l'intégration comme une forme de néocolonialisme comme nous le prète Noiriél, mais précisément de décentrer l'histoire de l'immigration : passer d'une intégration de l'immigration à l'histoire nationale⁴³ à une histoire globale de l'immigration. Dans cette perspective, l'enjeu n'est pas de chanter les louanges de mémoires oubliées ou méprisées, mais de ne pas en rester à une simple perspective de la domination pour comprendre plutôt comment s'opèrent des articulations nouvelles, des relations de sens qui peuvent se faire à différentes échelles de temps et d'espace. Car l'héritage de l'immigration, c'est d'abord la capacité de se reconnaître ou de se référer pour échapper à la réification sociale. Une capacité de se reconnaître dans sa propre expérience, d'avoir confiance dans sa capacité à articuler cette expérience contre la colonisation de la vie quotidienne. Colonialisme de l'intégration ? Je parlerais plutôt d'une colonisation du monde vécu au sens de la philosophie critique car on ne se baigne pas deux fois dans les mêmes eaux boueuses de l'histoire même si l'expérience historique du colonialisme a tissé une toile de significations qui reste loin d'être décousue. L'héritage de l'immigration peut effectivement établir des connexions avec cette histoire de la colonisation sans tomber dans les travers de l'auto-réification des « indigènes de la République »⁴⁴.

Si le grand récit ouvrier est sans doute le plus emblématique de la modernité et de son projet d'autonomie, on pourrait parler aujourd'hui avec certains auteurs d'une « indigénisation de la modernité ». Contre une conception de la modernité limitée au seul héritage des lumières occidentales, Charles Taylor⁴⁵ souligne l'existence d'une diversité des imaginaires sociaux de la modernité. Or si l'immigration est emblématique de l'actualité de notre modernité, c'est que non seulement les cultures occidentales n'ont pas le monopole de l'historicité mais que notre modèle sociétal réfractaire aux héritages communautaires ne tient plus. Les cultures immigrées ont la capacité de subsumer notre modernité dans leurs propres langages et référence, ou selon les termes de Marshall Salhins de « renverser centre et périphéries » : « aujourd'hui l'énorme phénomène des migrations

⁴² Gérard Noiriél, Immigration et nationalisme en France. Entre histoire et mémoire. Conférence inaugurale du Centre Marc Bloch (Berlin). Date non précisée.

⁴³ Dans la même conférence, Noiriél souligne que l'émergence de l'extrême droite sur la scène politique française est à l'origine d'un sursaut des historiens sur le thème de l'immigration : « Non seulement le Front National a mis l'immigration au centre de sa propagande, mais en réactivant les vieux discours nationalistes sur l'identité française, ce parti a fortement contribué à placer au cœur du débat la question de la mémoire. Ce contexte politique a eu d'importantes répercussions sur les débats entre universitaires ». Noiriél ajoute plus loin : « le fait que les historiens soient pris dans les enjeux de mémoire de leur époque explique aussi que, bien souvent, c'est sous l'aiguillon de la mémoire que la discipline s'ouvre à de nouveaux objets ». Faut-il en conclure que le pour l'historien qui écrit par ailleurs que « les jeunes d'origine immigrée n'existent pas » (Etat, nation et immigration, Folio histoire, 2005, p. 325) que le combat pour la mémoire des héritiers de l'immigration – combat qui marque un besoin d'histoire autre que celle de l'intégration au creuset français – n'a pas encore porté ses fruits ?

⁴⁴ Mouvement de jeunes intellectuels issus de l'immigration maghrébine et africaine qui eux effectivement dénoncent l'intégration – mais aussi le rapport des hommes politiques et des médias à l'immigration – comme une forme de néocolonialisme

⁴⁵ Charles Taylor ., Modern social imaginaries, Duke university press, 2004

circulaires crée un nouveau type de formation culturelle (...) s'étendant de façon transculturelle et souvent transnationale d'un centre rural du tiers monde au chez soi de la métropole, le tout uni par l'aller-retour des biens, des idées et des gens en transit »⁴⁶. Dans sa dimension transculturelle qui se traduit par la création d'espace sociaux transnationaux ou de « corridors culturels », une nouvelle culture des cultures modernes est marquée par l'émergence de formes hybrides traduisant une « indigénisation de la modernité » (Sahlins, 1999).

Au-delà d'une histoire trop souvent assimilée à la légende dorée d'un creuset français, il s'agirait alors de considérer plus radicalement que l'immigration est une histoire – et c'est là tout l'enjeu d'une exploration des « non-lieux » de mémoire – : une histoire vécue, à travers un travail d'exploration et de compréhension d'elle-même, une histoire démystifiant la gloire sans éclipse de notre modèle national d'intégration. Une histoire de luttes pour la reconnaissance aussi. Comme le souligne Axel Honneth, la question de la reconnaissance ne se pose pas sur le plan normatif des principes de justices (ou d'intégration). Ce débat de philosophie politique passe sous silence le fait que les normes sociales sont aujourd'hui flottantes et qu'il s'agirait plutôt de penser « l'oubli de la reconnaissance »⁴⁷ qui se confond à la réification comme une sorte de pathologie sociale. Dès lors il ne suffit pas de croire aux mérites de l'interdisciplinarité en passant des cadres historiques aux cadres sociaux de la mémoire pour parvenir à échapper à une construction disciplinaire de la réification de l'expérience. Surtout lorsqu'on prétend observer, comme Durkheim, les faits sociaux comme des choses !

1.2.2. Paradoxe de la fragmentation : identité narrative et clivages mémoriels

S'il s'agit de considérer l'immigration comme une histoire vécue, il ne faudrait pas pour autant réifier les parcours migratoires. D'abord parce que l'immigration ne se conjugue jamais au singulier – déjà plus de 22 nationalités présentes dans le bassin de Longwy avant la première guerre mondiale .

Par ailleurs, si, comme nous l'avons dit, le décalage entre l'historiographie officielle de la classe ouvrière et les mémoires de l'immigration pourrait s'inscrire dans une « discordance des temps », c'est aussi au sein des groupes et des familles que se rencontrent ces décalages mémoriels. Dans le mémorable se mêlent les silences et les légendes, les obsessions et les trous de mémoire, les obstinations et les tabous. Ces ambiguïtés et ces incohérences sont le lot de toutes les mémoires collectives de l'immigration, comme si la passion des origines servait aussi à cautionner des formes d'amnésie. Chaque mémoire a ses parts d'ombre, ses épisodes peu glorieux qui sont tus, et au sein de chaque immigration, des minorités sont réduites à l'invisibilité ou du moins à leur plus simple expression. Les prétentions à une identité narrative sont ainsi contestées par de multiples clivages mémoriels qui soulignent la dispersion des parcours migratoires. Ce sont en premier lieu des clivages générationnels qui marquent les mémoires des immigrations. Les premières générations, quelles que soient leurs origines et la date d'arrivée en Lorraine, ont mythifié le pays des origines. La génération suivante a subi les choix culturels des parents, mais elle a souvent tenté d'écrire sa propre version de l'histoire de France à travers l'engagement, de l'investissement au parti communiste de la seconde génération des immigrés italiens au mouvement associatif des jeunes Maghrébins de

⁴⁶ Marshall Sahlins, *Les lumières en Anthropologie*, Société d'ethnologie, 1999, p. 28

⁴⁷ Axel Honneth, *La réification*, Gallimard, 2007

France. La troisième génération est souvent plus complexe. Soit elle s'identifie difficilement à la mémoire parentale et en reste au folklore, soit elle prétend à une reconquête de ses racines et cherche à réécrire l'histoire des parents, avec souvent le regret de ne pas parler la langue du pays d'origine.

Les clivages générationnels s'articulent eux-mêmes à des clivages sociaux et socioculturels. La mémoire collective, toujours rétrospective, construit ses représentations en fonction du présent. Elle ne retient que ce qui fait sens et gomme « ce qu'il vaut mieux oublier » selon l'expression de l'un de nos interlocuteurs. On peut comprendre dès lors que la conscience d'appartenir à une communauté pluriculturelle de la Lorraine ouvrière soit mieux marquée pour certaines immigrations que pour d'autres. Ainsi, malgré l'expérience de la xénophobie et toutes les épreuves de rejet qu'elle a traversée à travers son parcours de la reconnaissance, la communauté italienne partage globalement l'idéal social de réciprocité de la mémoire ouvrière. En revanche, la présence maghrébine qui traverse le vingtième siècle lorrain est restée dans « les faubourgs du temps » selon la formule d'Octavio Paz à propos du tiers-monde. Ce décalage est à la mesure du malentendu de l'opposition des registres de l'histoire publique de ces deux principaux « groupes » d'héritiers de l'immigration. Mais les disparités mémorielles, d'une nationalité d'origine à l'autre, ne sont pas seules constitutives d'une diversité de la mémoire lorraine de l'immigration : au sein d'un même groupe, d'une vague d'immigration à l'autre, les pôles d'origine et d'installation différents, les parcours sont multiples et les rapports à la mémoire se distinguent aussi selon les positions dans la hiérarchie sociale, les situations socioprofessionnelles, le niveau de formation, les convictions politiques et religieuses.⁴⁸

L'expérience d'une « mémoire dominée » au sein de l'immigration renvoie aussi au clivage des genres. Les femmes immigrées anonymes derrière la figure du travailleur immigré pourraient se dire victimes d'une double discrimination dans les représentations publiques de la mémoire ouvrière. Ce mutisme des femmes et leur quasi-absence dans les associations de mémoire étudiées par les chercheurs depuis les années 80, doivent être reconsidérés à la lumière de leur présence croissante dans l'espace associatif lorrain, la volonté de témoigner de leur vécu spécifique. En fait, les femmes sont doublement porteuses de la mémoire. D'une part ayant vécu la migration ou ayant assumé son héritage elles témoignent autant, sinon plus que les hommes, de leurs parcours et de celui de leur famille ; d'autre part en imbriquant leurs bribes de souvenirs pour témoigner de leur expérience, elles se révèlent souvent à leur insu des passeuses essentielles dans la transmission d'une mémoire liée à l'expérience immigrée de la condition ouvrière en Lorraine. Une condition qu'elles ont vécue doublement : d'abord à travers leur engagement dans le monde du travail qui ne se limite pas aux murs de l'usine et ensuite du fait de leur position de soutien et de témoin impliqué au quotidien dans l'activité des membres masculins de leur famille.

Aux yeux de l'observateur, ces langages différents, souvent dissonants, peuvent s'entendre comme un défaut de perspectives partagées. On peut en effet s'interroger sur ces clivages : participent-ils d'un défaut de reconnaissance des porte-parole de la mémoire (les groupes intermédiaires dont parle Halbwachs) ? Mais ce questionnement qui relève sinon d'une conception substantialiste de la communauté, du moins de la nostalgie de la solidarité organique semble oublier que les immigrés en question font partie de la société globale et qu'ils s'inscrivent aussi dans des dynamiques d'individualisation et une diversité de perspectives. Certes, cette conception des groupes traversés par des multiplicités ne colle pas à la représentation de la communauté – plus précisément, l'assignation identitaire – dans un langage univoque du lieu ou de l'origine, mais au-delà d'un postulat de l'existence collective qui relèverait d'un simple héritage culturel, de

⁴⁸ Cf pour plus de précision, Galloro, Boubeker, « Histoire et mémoires... » op. cit.

communauté, le chercheur n'en rencontre qu'une forme paradoxale : elle existe dans le sens où elle entretient une conversation, un débat passionné sur l'immigration – un débat qui traverse l'espace des familles et des groupes comme la scène publique - et elle n'existe pas en même temps car il n'y a d'accord global, ni sur le terme immigré, ni sur les formes d'appartenance auxquelles il renvoie. Ce type de controverse serait même une dimension constitutive des groupes toujours en train de se défaire et de se refaire,⁴⁹ laissant ainsi des traces qu'on peut comprendre comme « les bordures de multiplicités »⁵⁰, ou encore comme « les lieux du référé »⁵¹ d'une mémoire à l'œuvre. L'identité d'un groupe apparaît ainsi toujours paradoxale, toujours liée à un processus d'identification qui s'accroche à toutes les ressources disponibles de son milieu, lieu réel ou imaginaire, espaces aux frontières toujours en mouvement, source de conflits, de négociation et de compromis instables. Et de l'identité à la mémoire, c'est précisément la question de l'identité narrative qui est posée. Constituée par les récits que nous faisons sur nous-mêmes et qui nous racontent qui nous sommes, celle-ci ne se confond que dans ses dérives avec celle d'un « même » substantiel. C'est du moins la définition du concept que propose Ricoeur (Ricoeur, 1990) pour rendre compte de l'expérience d'un « soi responsable » dont les histoires se racontent toujours au pluriel, enchevêtrées qu'elles sont dans celles des autres. Dans cette perspective, un groupe qui se constitue en se racontant son histoire se doit de non seulement admettre la différence constitutive du « soi-même comme un autre », mais sans cette grande marge de variation qui fait de l'identité une question toujours problématique, il fait preuve d'une méconnaissance de lui-même en tant que personnage collectif.

Au-delà d'une logique de la fragmentation, les héritiers de l'immigration donnent de nouvelles significations à leurs solidarités en ouvrant ainsi des champs nouveaux de l'économie, de l'identification territoriale et de la mémoire urbaine. Ce qui, de fait, à l'échelle de la ville comme haut lieu de la diversité, interroge nos connaissances trop partielles de la transformation des processus de spatialisation des différences sociales. Est ce que les représentations publiques ou officielles de la fragmentation ne contribueraient-elles pas à masquer des dynamiques concrètes d'agrégation et de construction du lien social⁵² ? Ces représentations n'expriment-elles pas avant tout une nostalgie de

⁴⁹ Se référer à Bruno Latour, «Changer la société, refaire de la sociologie», La découverte 2007. En particulier le premier chapitre : «Première source d'incertitude, pas de groupes mais des regroupements» pp. 41-62

⁵⁰ G. Deleuze, F. Guattari, « Mille plateaux », Minuit, 1980. Dans leur étude des devenirs, les auteurs soulignent « l'existence d'une bordure suivant chaque multiplicité, qui n'est nullement un centre, mais la ligne enveloppante ou l'extrême dimension en fonction de laquelle on peut compter les autres » (p. 299)

⁵¹ Hervé Paris souligne ainsi : « le travail d'enquête ne vise pas seulement reconstituer et à expliquer l'évolution des postures et des discours mais surtout à identifier les moments ou instances de délibéré qui participent de pratiques de référé : des pratiques par lesquelles des groupes reviennent sur l'expérience, en sélectionnent des aspects et les inscrivent dans un récit pour élaborer des références communes au groupe, celles-ci participant tout autant de la perception du monde comme champ d'action possible, que de la détermination des champs d'action eux-mêmes (...) Dans cette perspective, le travail mémoriel, à travers les pratiques du référé procéderait d'une production « d'externalités collectives », c'est à dire où l'action d'un acteur produit des effets sur les autres, sans faire l'objet de compensation directe, sans obligations de réciprocité directe » in Boubeker A., Paris H., Demanget M., « Passeurs de la mémoire vive... », Ministère de la culture, Novembre 2007, p. 37

⁵² A travers la construction de leurs territoires entre la ville et les quartiers, le public et le politique, les héritiers de l'immigration s'imposent comme des entrepreneurs de mondes contemporains, négociant la légitimité de modes singuliers de présence de différents milieux de l'immigration dans la vie de la cité. Ils accompagnent ainsi l'affirmation publique de multiples manières de vivre la ville : ainsi, les constructions de l'ethnicité n'apparaissent plus seulement comme des héritages, mais aussi comme des tentatives de reconstruction de lieux communs donnant sens à des expériences partagées et à la recherche de significations

l'homogénéité du social, une perspective mono-culturelle des lieux, alors que toute dynamique collective repose sur la constitution d'univers singuliers comme autant de lieux où se forge l'intercompréhension ?

1.2.3. Paradoxe de la disparité : identité narrative et disparité des moments de la mémoire

Comment se raconte l'immigration par les migrants et leurs héritiers ? Comment se constitue une mémoire de la migration ? Difficile à ce propos de prétendre à la précision chronologique quelle que soit l'immigration à laquelle on fait référence.

Bien que chaque histoire vécue soit liée à une décision d'immigrer qui pourrait servir de marqueur à l'origine - à travers une durée plutôt courte qui, si elle ne facilite pas la distance historique, devrait favoriser l'unité d'un cadre temporel - il ne s'agit jamais d'une histoire simple. Le déroulement des événements reste sans unité incontestée car c'est d'abord leur charge symbolique qui prime : par ses soubresauts, ses remises en causes, ses doutes et surtout par le déni de reconnaissance à laquelle elle se heurte, chaque mémoire remet en cause l'unité d'un cadre de compréhension et se retrouve en miettes non seulement dans ses évolutions mais aussi à travers ses origines

De fait, les mémoires de l'immigration n'émergent jamais spontanément et ne sont jamais socialement neutres car elles sont toujours portées par des acteurs et des groupes inscrits dans des rapports de force ou une lutte pour la reconnaissance. Par ailleurs les souvenirs à l'épreuve du temps et de l'oubli se déforment d'autant plus qu'ils sont le plus souvent sortis de leur contexte. Fables et légendes de la mémoire participent dès lors des façons de raconter l'histoire vécue et il ne s'agit en aucune manière de prétendre à une remémoration qui permettrait de vérifier l'historiographie.

M. Halbwachs nous a appris que des cadres sociaux pouvaient néanmoins servir de structures pour recaler les souvenirs. Il souligne ainsi que si un groupe marque les lieux de son empreinte, *« les événements exceptionnels se replacent aussi dans ce cadre spatial mais parce qu'à leur occasion le groupe a pris conscience avec plus d'intensité de ce qu'il était depuis longtemps et jusqu'à ce moment, et que les liens qui le rattachaient au lieu lui sont apparus avec plus de netteté au moment où ils allaient se briser. Mais un événement vraiment grave en, traîne toujours un changement des rapports du groupe avec le lieu (...) A partir de ce moment, ce ne sera plus exactement le même groupe, ni la même mémoire collective. »*⁵³ La référence, à des moments clés, distincts selon les groupes et construits comme des idéaux types - dans la grande disparité des souvenirs - s'inscrit dans ce cadrage mnésique.⁵⁴

Deux moments polonais sont ainsi mis en avant dans les témoignages. Le premier s'inscrit dans le souvenir des descendants à la seconde ou troisième génération des migrants venus de Pologne au début du vingtième siècle jusqu'à l'entre-deux-guerres. Il s'agit de la principale vague migratoire polonaise en Lorraine, une immigration de travail dont le mobilier urbain garde quelques traces (nom de rue, églises...). De la fin de la seconde guerre mondiale à la période de la guerre froide et du socialisme polonais, le second moment polonais est celui de nouveaux venus, des exilés notamment. Très

communes. Sans doute ce commun échappe-t-il en partie à ces acteurs, mais c'est précisément ce qui fait d'eux des traducteurs d'un pluralisme des modes de vie urbains (Battagay, Boubeker, 2002)

⁵³ M. Halbwachs, *La mémoire collective*, Albin Michel, 1997, p. 197

⁵⁴ Nous nous référons ici pour distinguer ces moments aux témoignages recueillis lors de la recherche : Galloro, Boubeker, « Histoire et mémoires des immigrations en Lorraine », ERASE-FASILD, 2007

minoritaires, ces migrants ont un rapport beaucoup plus passionné au pays d'origine qui passe par des formes d'engagement militants et politiques.

Pour les Italiens, les témoignages distinguent trois moments. Le premier s'inscrit de la fin du dix neuvième siècle à la première guerre. Les pionniers italiens en Lorraine sont des jeunes hommes isolés qui viennent en très large majorité du nord de l'Italie, du Piémont notamment puis peu à peu du centre. Ce sont le plus souvent des pauvres journaliers illettrés ou d'anciens ouvriers agricoles qui fuient la misère dans une Italie où le système de métayage dans les grandes coopératives agricoles les a réduits à des positions de dépendance totale à l'égard d'employeurs qui les rémunèrent en nature et qui jouent sur la concurrence des bras en étendant la main d'œuvre au travail des femmes et des enfants. Les migrants italiens entretiennent des relations étroites avec leurs familles restées au pays et cultivent le mythe du retour. Le second moment, c'est l'entre-deux-guerres avec une période charnière dans les années 20. Les populations migrantes sont toujours des pauvres ruraux originaires en très large majorité des régions du centre de l'Italie (entre les Marches et la Romagne) et encore du Nord. Une part beaucoup plus importante qu'au premier moment de la migration est constituée par des femmes et des familles. Mais dans une Italie où s'installe le fascisme, c'est aussi la présence d'exilés politiques qui se double d'une vraie précarité qui marque les mémoires. Le troisième moment va de la fin de la seconde guerre mondiale à la fin des années cinquante. Il s'agit de la vague la plus nombreuse, des familles du centre de 1945 à 1950, puis massivement des familles du *mezzo giorno* (Sicile, Pouilles, Calabre) qui souvent n'ont pas pu s'installer dans le nord de l'Italie.

Quatre moments maghrébins se différencient dans la mémoire de l'immigration en Lorraine. Le premier s'inscrit aussi dans la mémoire des descendants à la seconde ou troisième génération des pionniers venus du Maghreb (essentiellement Algériens, originaires de plus souvent de Kabylie) au début du XX^e siècle jusqu'à l'entre-deux-guerres. Une immigration de jeunes hommes célibataires dont les traces sont souvent absentes. Le second moment, des acteurs en témoignent encore directement. Il marque la grande noria des années de la reconstruction à la guerre d'Algérie. Le troisième moment, c'est la mémoire de l'installation avec une immigration familiale qui s'affirme de la guerre d'Algérie aux années 80. L'immigration familiale algérienne est suivie par l'arrivée des familles marocaines et tunisiennes (très minoritaires en Lorraine) après l'adoption des mesures relatives au regroupement familial. Le quatrième moment qui débute dans les années 90 rejoint une mémoire de l'actualité avec de nouvelles vagues migratoires entre le Maghreb et la France, en particulier des Algériens demandeurs d'Asile.

L'immigration portugaise en Lorraine se souvient de deux moments essentiels. D'abord le moment du grand flux migratoire de 1958 à 1970. On pourrait retrouver témoignage d'une période pionnière précédente, mais le grand moment de l'arrivée des portugais en Lorraine s'inscrit entre la fin des années 50 et l'année 1970 qui comptabilise à elle seule 14% des arrivées. Puis de 1971 à 2007, la tendance s'inverse. C'est à partir de 1970 que commence le reflux de la présence portugaise en Lorraine. Nombre de familles se sont installées non seulement dans les vallées industrielles mais aussi dans des zones rurales de la Meuse et des Vosges hors des espaces historiques de l'immigration en Lorraine. Le déclin de la présence Portugaise est non seulement lié à la révolution des œillets en 1974 mais aussi à de nouvelles émigrations vers le Luxembourg notamment qui offre des conditions de salaire et d'accueil plus favorables.

La mémoire de l'immigration turque se décline quant à elle en trois temps. Le premier moment de 1967 à 1980. C'est à la fin des années 60, après la signature des accords franco-turcs de 1966 que débute vraiment l'immigration turque en Lorraine. Elle est d'abord constituée de populations rurales venues d'Anatolie centrale et orientale, des célibataires bientôt rejoints par leurs familles par le biais du regroupement familial. Le

second moment turc que l'on peut assimiler à la période d'installation liée notamment au regroupement familial va des années 1980 aux années 1993. Il débute avec le coup d'état militaire de 1980 et se termine par les restrictions apportées au regroupement familial en 1993 qui vont changer la donne. C'est aussi la période d'apparition d'une seconde génération dont les liens avec le pays d'origine, s'ils se maintiennent, sont néanmoins différents de ceux de la première génération. Troisième moment, 1993-2007. Les limites apportées au regroupement familial par la loi de 1993 influencent fortement la communauté turque dont les rangs cessent de gonfler. Une diversité s'affirme néanmoins, liée à des clivages religieux, ethniques ou politiques.

Ces mémoires distincts des immigrations en Lorraine se recoupent néanmoins à travers quelques figures.⁵⁵ En particulier à travers des figures communes du départ. Dans les mémoires de migrants, quelles que soient leurs origines, le départ est le plus souvent lié à une obligation au nom de la survie, à une situation de dépendance liée à la misère, la guerre ou la privation de liberté. Dans les situations rurales notamment, la migration s'impose au nom de la survie de la famille et du village. C'est ainsi que d'une immigration à l'autre se racontent les récits (récits héroïques, récits de commisération, récits de célébration...) du sacrifice du départ. Mais le départ, c'est aussi le maintien d'une présence malgré l'absence car la promesse de fidélité du migrant s'articule à une volonté de garder sa place. Une présence maintenue par de multiples relais d'informations mais aussi par les devoirs et droits du migrant sur sa famille et sa terre. Cette figure du sacrifice du départ est nuancée par celle de la migration comme aventure de pionniers. Victimes des conditions socio-économiques et politiques, les candidats au départ sont souvent jeunes et la fièvre de la fortune fraie leur piste. Ainsi les motifs invoqués tels que fuir la misère ne sont en partie qu'un discours de légitimation. Parfois les candidats au départ sont déjà en rupture avec la société traditionnelle et dans certains contextes socioculturels (conflits de générations...) le départ est clairement un choix individuel en vue d'émancipation. Cette aspiration à l'autonomie est entretenue par des épopées de migration narrant une légende des pionniers, d'autant plus que la migration s'inscrit souvent dans une longue lignée de voyageurs enracinés : point de génération spontanée mais plutôt l'affirmation progressive de projets migratoires.⁵⁶ On pourrait même dans certains cas parler d'une mémoire familiale de la migration à travers laquelle s'opère la transmission d'un « savoir circuler » d'une génération à l'autre.

Un effort de légitimation public permet ainsi de consacrer des dates significatives, des lieux symboliques, des héros fondateurs. Mais la mémoire peut se référer à des origines plus modestes que les grandes dates d'un mouvement social ou à la geste de héros incontestés. Le sacrifice d'une figure du pionnier - comme celle des pères de la première génération - peut apparaître comme une source de légitimation aussi solide que les hauts-faits d'une histoire reconnue. Si toute immigration tente de cultiver un souvenir collectif se mesurant à l'aune d'un écheveau de pratiques et de croyances qui permet à chacun de se reconnaître⁵⁷ et au groupe de se maintenir, peu de travaux en revanche se sont intéressés à

⁵⁵ Halbwachs propose lui-même cette notion de figure pour souligner que « La mémoire a besoin de se « figurer les lieux » (Halbwachs, 1997 : 231) et au-delà du marquage de l'espace et même des formes instituées de la vie collectives, en dehors même des tableaux de famille, des gravures ou des livres, « le passé a laissé bien des traces, visibles quelquefois, et qu'on perçoit aussi dans l'expression des figures (...) dans les façons de penser et de sentir inconsciemment conservées et reproduites par telles personnes et dans tels milieux. On n'y prend point garde d'ordinaire. Mais il suffit que l'attention se tourne de ce côté pour qu'on s'aperçoive que les coutumes modernes reposent sur des couches anciennes qui affleurent à plus d'un endroit » (Halbwachs, 1997 : 115)

⁵⁶ A. Sayad. « Les trois âges de l'émigration algérienne ». Actes de la recherche en sciences sociales. 1977.

⁵⁷ Les non lieux de la mémoire s'inscrivent dans une tension aux limites de la narrativité, à travers une relation affective, une mémoire du corps qui implique toujours une compréhension vécue des liens entre

l'effort désespéré des pionniers pour revivifier cette mémoire perdue du pays d'origine. De fait, la mémoire et le désir d'histoire des héritiers s'inscrit toujours dans une rupture avec cette mémoire des pionniers : la nouvelle génération précipite le déclin de la mémoire des origines car sa mémoire prétend toujours ouvrir l'espace d'expérience sur de nouveaux horizons d'attente. Nous avons ainsi proposé dans d'autres travaux quelques figures symboliques des « mondes de l'ethnicité » pour rendre compte d'une mémoire des ruptures et des passages d'une génération à l'autre comme autant de seuils de refondation du vivre ensemble, de mutations de l'expérience vécue et de significations mobilisées par les héritiers de l'immigration pour négocier leur présence dans la société française. Les figures que nous avons esquissées incarnent plus précisément des fondations successives dans l'histoire des rencontres entre l'immigration et la société française. Dans le grand laboratoire urbain de la ville monde, elles se situent toujours au carrefour où se pose la question de l'identité et de la culture non pas en termes de traditions et de substance mais de processus, de relations plus ou moins prégnantes entre deux termes. Comme une quête toujours inachevée, un détour nécessaire dans des topologies différentes, des limites et des seuils qui recomposent à la fois la subjectivité de l'individu et les frontières des groupes, un dialogisme de l'identité et de la reconnaissance qui se nouerait ainsi dans un récit aux accents multiples.

On peut néanmoins se poser la question : comment ces multiples passages peuvent-ils être compatibles avec une continuité de la mémoire collective d'un groupe ? C'est encore Halbwachs qui fournit la réponse : « *La mémoire collective est un tableau des ressemblances, et il est naturel qu'elle se persuade que le groupe reste, est resté le même, parce qu'elle fixe son attention sur le groupe, et que tout ce qui a changé ce sont les relations au contact du groupe avec les autres. Puisque le groupe est toujours le même, il faut bien que les changements soient apparents : les changements, c'est à dire les événements qui se sont produits dans le groupe, se résolvent eux-mêmes en similitude, puisqu'ils semblent avoir pour rôle de développer sous divers aspects un contenu identique, c'est à dire les divers traits fondamentaux (une même figure) du groupe lui même* »⁵⁸(140)

Conclusion

Les non-lieux de l'immigration posent la question essentielle des malentendus entre histoire et mémoire. Les paradoxes que nous avons évoqués permettent ainsi de comprendre l'invisibilité et l'indicible dans un décalage entre les images officielles de l'immigration et des mémoires vivantes. D'autres récits qui relevaient de mémoires clandestines trouvent place sur la scène médiatique et culturelle, soulignant ainsi la « discordance des temps » ou le décalage avec les discours officiels relatifs à une mémoire publique patentée. C'est dans ce décalage à travers la question de la transmission familiale, les tentatives non abouties des groupes ayant pour objectif de rendre visible et audible cette mémoire et le travail des historiens que l'on peut approcher les non-lieux de mémoire.

personnes plus profonds que l'accord ou les valeurs sensées régler les action. On peut se référer ainsi à un pouvoir émotionnel des formes irréductible à une objectivité du discours ou de la norme. Cette dimension qui renvoie toujours à la fidélité à un monde autre – en particulier le pays de la nostalgie des origines - on peut la comprendre comme une familiarité antérieure à toute argumentation, comme des jeux de langage dans lesquels s'ancrent des choix éthiques et des pratiques communicationnelles où l'on apprend ce qui signifie vouloir vivre en commun. Ce feeling commun peut-être référé à des espaces du familier, des manières qui permettent de retrouver traces des personnages, des lieux ou des décors de ces mémoires avec des objets emblématiques ou des signes de ralliement qui les préservent. Plus largement, la mémoire d'un groupe ou d'une communauté nécessite une reconnaissance préalable d'une origine qui ne se dégage jamais avec précision. Elle est souvent légendaire dans son rapport à des pionniers.

⁵⁸ M. Halbwachs, *op.cit.* , p. 140

Ainsi, si l'apport à la construction régionale des premières vagues d'immigration européenne semble aujourd'hui faire l'unanimité, d'autres nouveaux venus – nouveaux et anciens à la fois si on se réfère à l'expérience migratoire des Algériens qui traverse le XX^e siècle – restent au seuil d'un droit de citer dans l'Histoire locale. La confrontation des sources et témoignages oriente la controverse entre chercheurs, mais ce conflit ne saurait se limiter à la science car il ressurgit au niveau des luttes pour la reconnaissance publique de différentes traditions mémorielles. Il faut en effet insister sur un malentendu de la reconnaissance lorsque l'historien gardien du temple de l'inventaire des mémoriaux de la nation ne répond pas au citoyen victime du mépris social - mais néanmoins lui aussi en quête d'identité narrative ! L'historien nous dit Eric Vigne doit se faire agents de réparation d'oubli, d'autant que ses travaux s'inscrivent dans l'espace public : *« lorsque des mémoires sans lieu s'affirment, persuadées que c'est aussi faute de lieu dans le récit historique que les discriminations et la citoyenneté de seconde zone dont elles sont victimes paraissent sinon légitimes du moins inessentiels, on ne saurait claquemurer le grand récit national au prétexte que la commémoration sature l'espace public et qu'il faut que l'histoire, dans la quiétude de ses recherches et le silence ouaté de ses archives remette de l'ordre hiérarchique entre les mémoires partielles des communautés et la mémoire officielle de la nation. »*⁵⁹.

C'est en ce sens que l'immigration pose la question essentielle des malentendus entre histoire et mémoire. Le lien entre mémoire collective et mémoire nationale est remis en cause par des débordements dans l'espace public qui font que d'autres récits qui relevaient de mémoires clandestines trouvent place sur la scène médiatique et culturelle, soulignant ainsi le décalage avec les discours officiels relatifs à une mémoire publique patentée. Quand bien même cherche-t-elle encore ses formes et son sens, avec des portes parole souvent inexpérimentés, l'émergence d'une mémoire plurielle de l'immigration souligne la nécessité d'une révision critique du grand récit national. Penser l'histoire aussi du pont de vue de sa réception ou de sa réappropriation par une mémoire que l'histoire a blessée ou oubliée, pour élargir les sources de l'histoire et dépasser l'immigration des « peuples sans histoire » - pour reprendre l'expression Hégélienne – prétendument coincée dans une mémoire d'affects et d'images. C'est dans ce contexte que le témoignage de l'expérience vécue des immigrés s'impose comme retour de la mémoire et remise en cause des anciennes hiérarchies dans l'écriture du passé. Le témoin écrit E. Traverso peut aider l'historien en augmentant les sources mais aussi pour *« restituer la qualité d'une expérience historique qui change de texture une fois enrichie par le vécu des acteurs »*.⁶⁰ On assisterait dès lors au déclin d'une histoire structurale des multiples strates d'une époque ne laissant pas voix au chapitre à la subjectivité des acteurs de l'histoire. L'historien du présent ne saurait désormais enfermer la mémoire des témoins dans les anciennes cages normatives d'écriture de la modernité : *« sa tâche consiste plutôt à inscrire cette singularité de l'expérience vécue dans un contexte historique global en essayant d'en éclairer les causes, les conditions, les structures, la dynamique d'ensemble. Cela signifie apprendre de la mémoire tout en la passant au crible d'une vérification objective, empirique, documentaire et factuelle (...) Cela peut aider le souvenir à se préciser, à prendre des contours plus clairs, à devenir plus exigeant et aussi à mettre en lumière ce qui dans la remembrance n'est pas réductible aux éléments factuels »* (ibid, p.22)

Nous verrons plus loin qu'en Lorraine, le lien entre mémoire et histoire passe par des logiques d'engagement de chercheurs, d'abord dans l'indifférence de l'université. Mais qu'en est-il plus précisément de cette dynamique solidaire permettant de dépasser la

⁵⁹ E. Vigne, *Esprit*, Avril 2006, p. 42

⁶⁰ E. Traverso, *Le passé mode d'emploi*, La Fabrique, 2005, p.15

concurrence entre histoire et mémoire ? Il s'agit d'abord de ne pas s'imaginer que n'importe quelle construction mémorielle pourrait prétendre à ce « travail de mémoire ». Dans sa plus haute portée, la mémoire se veut anamnèse qui seule peut prétendre « au petit miracle » de la reconnaissance. Mais seule une démarche critique peut en effet étendre le domaine de la mémoire collective au point de sortir du champ clos de la rumination confinant à la prison mémorielle et au refus de considérer les souffrances des autres. La mémoire qui opère ce travail critique qui ouvre sur le sens de la justice participe d'une écriture de l'histoire à travers un développement de l'expérience. Todorov souligne ce rapport entre « mémoire exemplaire » et justice à l'opposé d'une « mémoire littérale » : le souvenir, sans nier la singularité de l'événement permet de l'adapter pour comprendre des situations nouvelles : *« l'opération est double : d'une part comme dans le travail d'analyse ou de deuil, je désamorçe la douleur causée par le souvenir en le domestiquant et en le marginalisant ; mais d'autre part, et c'est en cela que notre conduite cesse d'être purement privée et entre dans la sphère publique, j'ouvre ce souvenir (...) j'en fait un exemplum et j'en tire une leçon, le passé devient principe d'action pour le présent »*⁶¹

Soulignons ainsi pour conclure avec le sociologue Alain Battagay que, même privés de reconnaissance, des mémoires ignorées restent publiquement à l'œuvre et on peut concevoir des formes de patrimonialisation propres aux populations immigrées qui échappent aux auspices de l'action publique. Mais s'il faut dès lors distinguer « public » et « officialité », ces mémoires ne sauraient échapper à l'épreuve d'une confrontation aux dispositifs officiels dans leur mobilisation des ressources urbaines d'interculturalité et dans leurs « manières de faire et de ce qui fait patrimoine aux yeux des uns et des autres » (Battagay, 2004).

⁶¹ T. Todorov, *La mémoire et ses abus*, Esprit, Juillet 1993, p. 40

PARTIE 2

Lieux d'ancrage ou lieux symboliques

« ...nous nous plaçons d'emblée dans un lieu pré-conceptuel, un plan sans repère fixe, sans pôle donné, sans concept a priori pour nous orienter. Pour parler de la ritournelle, et la faire parvenir au concept, nous faudra-t-il donc une ritournelle ? Nous faudra-t-il un petit air mélodique et rythmé pour introduire le "grand chant du concept" ? Pour dramatiser légèrement le discours, on peut dire que nous sommes comme l'enfant perdu dans le noir, "saisi par la peur" que provoque brusquement la perte de tous ses repères, de tous ses points fixes et stables (...) Mais la ritournelle n'est pas exclusivement du côté du pré-conceptuel ; elle est essentiellement un entre-deux, ou plutôt un point de croisement et de force entre le chaos et le monde, entre le pré-conceptuel et le conceptuel. De l'un à l'autre, elle est un moment dynamique (...) On peut la comprendre plus généralement comme une épreuve par laquelle se fait sentir un besoin de reconnaissance. En effet, cette nuit dans laquelle survient la ritournelle est d'abord un non-lieu, un espace non-spatial caractérisable seulement négativement... » La ritournelle se définit ainsi plus précisément : rompant l'indifférence du silence primitif, elle dessine dans le même mouvement les limites d'un espace, dans lequel elle distribue, hiérarchise, équilibre les éléments créateurs, les rythmes et les sons musicaux (...) par le jeu tâtonnant de combinaisons qui doit mener à un "agencement territorial", à un sol habitable.

(La Ritournelle. Guillaume Sibertin-Blanc, CERPHI)

**Les ritournelles de l'immigration Kabyle
En passant par la Lorraine**

Rester ou s'en aller...

S'en aller ou rester...

Refrain

Mon Cœur pourtant réfléchit
S'il doit rester ou s'en aller,
S'il doit s'en aller ou rester ;
Ni il s'en est allé, ni il est resté,
Ni il est resté ni il s'en est allé.
Sa maladie s'est installée ancienne,
Et sa vie, le malheureux, tient à un fil.

(...)

Il s'est en allé un jour mais en pensée,
Il est revenu avant d'être parti.

Notre droit n'a rien réglé ni décidé

Notre chance est petite.

Si je m'en allais, il veut rester

Si je restais, il veut s'en aller

Tandis que je demeure perplexe

Lui saigne de ses blessures.

Sliman Azem, 1958

2.1. Introduction

La ritournelle est territoriale nous ont appris Deleuze et Guattari, «elle emporte toujours de la terre avec soi...»⁶². La Lorraine industrielle a été le refuge de toutes les misères du monde. Ici la planète s'est donné rendez-vous par vagues successives de voyageurs exilés, errants, nomades, vagabonds ou va-nu-pieds, fuyant la misère ou la tyrannie. Les souvenirs de jeunesse de nos interlocuteurs locaux sont bercés par les accordéons italiens des bals musette d'une culture ouvrière de la vallée. En chœur, chaque immigration a tenté de frayer ses chemins, fonder son lieu, laisser sa trace dans le paysage en cultivant des accents d'exil. Flamenco. Fado des immigrés portugais. Chaabi des Algériens. Autant de nostalgies de la terre natale. Car la ritournelle est la dernière valise de l'immigré. A la fois complainte du déraciné et ballade du pionnier qui laboure sa nouvelle terre. Le quartier vu comme le pays perdu dans la tête qui se réinventerait en France. On croit rejouer ce qu'on jouait là-bas, mais le respect de chaque partition est travaillé par des accents nouveaux, des rencontres. L'immigration est rencontres.

La chanson est longtemps restée une expression centrale de la culture populaire et de la transmission de la mémoire. Dans la Lorraine ouvrière, les cabarets, les bistrots ou les rues étaient des lieux où chacun poussait la ritournelle. Le chanteur de rue était présent sur toutes les places et dans les cours d'immeuble avec ou sans instrument. Il chantait la famille, l'usine, la terre, la nostalgie ou l'espérance. Ce grand communicant ne limitait pas son répertoire à la romance ou à la complainte moralisante. Il chantait aussi les faits divers qui étaient ainsi gravés dans la mémoire populaire comme les grands drames liés à l'usine ou à la mine. Mais c'est la chanson sociale qui traduit le mieux son engagement dans les luttes du monde ouvrier et son rôle essentiel dans la diffusion des idées nouvelles. Au delà de la chanson-mémoire, la chanson engagée s'inscrit déjà dans une dimension réflexive de l'expérience du monde ouvrier qui est à l'origine d'une prise de conscience collective et du mouvement ouvrier. Le support logistique de diffusion reposait sur les cabarets et les bistrots, à la fois cellules de base de la culture populaire et lieux de siège des comités de grève. Les groupes musicaux ont, jusqu'à nos jours, animé les soirées des vallées usinières en adaptant des chants traditionnels de la migration ou repris certains standards qui y font allusion⁶³.

Chaque immigration en Lorraine a ses propres chants. La tradition lorraine du poète conteur se retrouve dans la geste des migrants dans une diversité de formes qui sont autant de supports de la mémoire contre l'oubli. La ritournelle deleuzienne des mouvements de déterritorialisation trouve une traduction concrète dans le fait que la chanson a toujours accompagné la migration. Elle en même souvent un produit du déracinement, comme une conjugaison de la mémoire au présent entre le souvenir et l'oubli.

Dès le XIX^e siècle, les chansons des migrants cisalpins partant vers les Amériques vont alimenter le folklore des Italiens de Lorraine dans les orchestres locaux avec des chansons reprises encore de nos jours dans le cercle des fêtes d'associations comme :

Mamma mia dammi cento lire
che in America voglio andar
cento lire te le do, ma l'America no no no... »

⁶²G. Deleuze, F. Guattari. *Mille plateaux*. Minuit. 1980

⁶³ Ainsi, une animation locale comme le traditionnel CARNAVAL D'HAGONDANGE 2007 annonçait en avril 2007: "Grande soirée dansante sur le thème de l'Italie avec la participation de « TONI ROMANO » et son grand orchestre" et "Animation musicale sur podium avec le groupe Les Gens d'R (succès répertoire Italien)".

Ce chant fait allusion à l'argent qu'il fallait déboursier pour partir vers l'eldorado symbolisé au début du XX^e siècle par l'Amérique - mais qui, ensuite pour beaucoup, est devenu la Lorraine, ce Texas français des années d'après guerre -, à l'exil et aux sentiments d'angoisse d'avoir à quitter sa famille et de ne plus revoir les siens⁶⁴. D'autres chants font directement référence aux chimériques destinations où, au lieu de s'enrichir, le migrant est victime des conditions de travail difficiles comme le texte de 1927 sur la "Miniera", de Bixio-Cherubini faisant allusion aux accidents qui guettent les travailleurs.

« Va l'emigrante ognor con la sua chimera
lascia la vecchia mamma il suo casolare
e spesso la sua vita in una miniera! »

C'est aussi un écho de l'œuvre de Franco Trincale "Ballata di Attilio", écrite après le terrible accident de Marcinelle en Belgique de 1956 où les ouvriers italiens ont payé le prix fort

"Se vuoi veder l'inferno, amico mio,
vieni con me che ti ci porto io,
si chiama Mattmark e Marcinelle".

On retrouve également ce thème dans les complaintes chantées dans un dialecte du sud de la péninsule par Otello Profazio, "Lu trenu de lu soli" (1963). Ces œuvres sont des éléments incontournables de la discographie des familles italiennes de Lorraine tandis que leurs homologues maghrébins ne sont pas en reste avec des groupes folkloriques qui chantent l'exil⁶⁵ ou des poèmes berbères-marocains évoquant la figure de Mora, celui qui aurait recruté la grande majorité des Marocains pour les envoyer vers les mines françaises en particulier vers les bassins miniers mosellan⁶⁶ :

« Il fut un temps où les hommes furent vendus à d'autres
Mora le négrier, tu les as emmenés au fond de la terre
Mora est venu à l'étable d'Elkelaa
Il a choisi les béliers et il a laissé les brebis
Filles ! Mettons le voile du deuil
Mora nous a humiliés et est parti
Ceux de l'étranger que Dieu redouble vos peines
Celui qui est en France est un mort
Il part et abandonne ses enfants
La France est de la magie
Celui qui arrive appelle les autres »

Cette dimension patrimoniale de la chanson populaire, nous avons choisi de l'étudier à partir de l'exemple de l'immigration kabyle en Lorraine.

Les premiers modes de regroupements de l'immigration Algérienne et la configuration urbaine des villes de la lorraine industrielle sont fortement marqués par une

⁶⁴ FRANZINA (Emilio), Merica! Merica! Emigrazione e colonizzazione nelle lettere dei contadini veneti e friulani in America latina (1876-1902), Cierre Edizioni, 1994 ; Ouvrage collectif, Les Passagers du Solstice, Editions Serpenoise-Ville de Thionville, 1987.

⁶⁵ Groupe folklorique marocain de Thionville, Njoum Ellil (Les Etoiles de la Nuit)

⁶⁶ GALLORO (Piero-D.) – PASCUTTO (Tamara) – SERRE (Alexia), Le mineur Maghrébin du Bassin Houiller de Lorraine, Recherche ACSE, 2007-2009, en cours de réalisation ; CEGARRA (Marie), La mémoire confisquée – Les mineurs marocains dans le nord de la France, Ed. du Septentrion, 1999

présence berbère, kabyle en particulier. L'implantation de cette immigration s'est réalisée dans les cités minières, les quartiers ouvriers, les quartiers anciens de centre-ville. Les entreprises sont alors de grandes dévoreuses de main d'œuvre algérienne et les premiers arrivés servent de relais à leurs pairs pour des embauches à la porte des usines. De même pour le logement. Le frère fraie le chemin du frère qui recueille son cousin. Ce dernier ouvre la route à d'autres cousins et ainsi de suite. La chaîne migratoire oriente les destins. Aussi lointains soient-ils, les liens de sang sont mis en avant comme un pacte d'alliance. C'est ainsi que ces migrations géographiques – pôles migratoires – vont relier les kabyles du Djurdjura à la Moselle tandis que ceux de la région de Tizi-Ouzou vont privilégier la Meurthe et Moselle. Jusque dans les années 50, la Moselle qui accueille 17% de cette immigration berbère vient en second rang après l'agglomération parisienne.

Certaines créations culturelles traduisent le conflit de mémoire de ces quartiers de l'immigration, entre fidélité aux origines et adaptation, entre nostalgie et immigration : la musique kabyle a ainsi suscité des vocations artistiques dans l'immigration et marque encore les pratiques festives de la communauté algérienne.

2.1.1. Démarche de recherche

S'il n'y a que très peu de travaux de recherche (cf biblio) sur la chanson en immigration berbère, il existe en revanche de nombreux articles de presse et autres travaux de vulgarisation. On note que ces écrits s'inscrivent le plus souvent entre deux limites qui marquent les pierres d'achoppement de ces approches :

- d'une part une attention exclusive au texte qui débouche au mieux sur une analyse de discours et qui retombe le plus souvent sur des clichés de la victimisation de l'immigration sans prendre en compte les contextes : sociohistorique, politique, culturel ou linguistique.

- d'autre part une attention exclusive à des biographies d'artistes qui retrouve ce que Pierre Bourdieu appelait « L'illusion biographique » (Actes de la recherche en sciences sociales, n° 62-63, 1986) avec une héroïsation des récits de vie ou une célébration de la réussite.

Notre démarche ne prétend pas à l'étude d'un champ artistique kabyle⁶⁷ qui s'inscrirait dans un champ artistique de l'immigration (ou un champ de la chanson dite arabe qui peut participer de l'immigration sans s'y limiter du fait de la grande tradition de la chanson orientale) et dans le champ de la production artistique globale.

Partant de l'hypothèse de la chanson kabyle en immigration comme dimension constitutive d'un domaine de représentations dans la conscience collective d'un groupe, notre démarche d'étude consiste plutôt à interroger ces représentations pour mettre en perspectives des médiations artistiques d'une mémoire de l'immigration maghrébine

⁶⁷ Soulignons, soit dit en passant, la pertinence d'un projet d'expertise culturelle autour de l'hypothèse de ce champ, aux frontières d'autres champs (économique, social, politique, médiatique...) à travers la mobilisation des ressources et les compétences de multiples acteurs (artistes, compositeurs, éditeurs, producteurs, journalistes, publics, militants...) situés dans différents « mondes sociaux », différents espaces géographiques et linguistiques, différents réseaux de production, diffusion et de commercialisation (réseaux informels, commerces ethniques, industries culturelles...) dans une perspective qui pourrait recouper « Les mondes de l'art » selon Howard Becker.

passant⁶⁸ par la Lorraine, leurs transformations d'un contexte sociohistorique à l'autre. Soulignons d'emblée à propos de cette question des représentations, une difficulté que soulève la grande dispersion de celles-ci déjà relevée par les initiateurs du colloque de la MSH Paris nord (19-20 mars 2009) « Chanson kabyle en France et mémoire de l'immigration » (le seul à notre connaissance sur le thème) : « *La représentation de la chanson kabyle de l'immigration, enregistrée et diffusée, est omniprésente au travers de nombreux discours littéraires, journalistiques ou publics. Il s'en dégage des perceptions diverses sur l'objet général que sont la chanson kabyle en France et la mémoire immigrée, et en particulier des figures socialement construites d'acteurs culturels impliqués. Ces discours qu'ils soient de l'époque ou bien actuels vont produire des objets comme les esquisses biographiques, les portraits d'artistes ou des représentations romanesques, ou des portraits construits par l'analyse d'autres discours, ceux des artistes sur eux-mêmes, ceux des journalistes et des producteurs de programmes radio et télé sur les artistes, ainsi que ceux de l'ensemble des acteurs de la musique et de la chanson commercialisée (producteurs, disquaires, consommateurs de produits) et ceux du public* ».

Notre objet de recherche nous permet de limiter ces représentations aux figures et controverses autour de la mémoire et de la construction d'un patrimoine en immigration. On s'interrogera sur la spécificité de la chanson kabyle en immigration par rapport à la chanson existant en Algérie. En quel sens peut-elle se comprendre comme un lieu de la représentation de la situation des travailleurs immigrés kabyles en Lorraine et dans l'hexagone ? Comment traduit-elle ou construit-elle une spécificité de cette immigration ? S'agit-il d'un vécu spécifique lié à certaines conditions de l'immigration kabyle ou d'une expression s'inscrivant dans la lignée d'une tradition culturelle antérieure au phénomène migratoire ? Quelle est la part d'innovation et d'héritage relativement à la chanson traditionnelle – ou plutôt de la poésie chantée – kabyle ? Qu'est ce qui relève d'un registre pluriculturel dans cette chanson kabyle ? Plus largement en quoi la chanson kabyle (et ses acteurs) participe-t-elle à la construction d'un patrimoine culturel d'immigration ?

2.1.2. Contexte

« Plutôt une fin effroyable qu'un effroi sans fin » écrit Marx dans « Le dix huit brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte » (Editions sociales, 1992) soulignant ainsi la mise en marche de l'histoire et de ses acteurs. Or c'est bel et bien l'effroi sans fin qui prédomine dans une expérience commune de l'histoire, où si on ne saurait jurer de l'abolition du sens, on peut du moins porter le deuil du *telos* d'une raison historique marquée du sceau du progrès, du chaos vers la lumière. La fin des grands récits comme la montée des incertitudes dans nos sociétés doutant de leur modernité (post ?) témoignent de cette propension à un nouveau désenchantement où d'ajournement en ajournement la construction de l'histoire semble se confondre avec le récit de son propre effacement. L'histoire aurait perdu sa fin et comme l'écrit Stéphane Mosès, « lorsque le pacte social ne repose plus que sur la conscience désabusée que rien d'essentiel ne changera jamais, c'est-à-dire sur la frustration de toutes les espérances, l'énergie utopique désormais sans objet s'investira toute entière – comme par compensation – dans des rêveries eschatologiques, dans l'attente de la catastrophe finale qui détruira le monde.⁶⁹ » Ce constat d'une crise historique n'est pas nouveau et dans un contexte de mondialisation qui déstabilise les

⁶⁸ Passant par la Lorraine : au-delà du clin d'œil à la chanson, s'agissant de l'immigration la référence au passage souligne la difficulté de circonscrire ou localiser la mémoire et la nécessité de l'inscrire dans une tension toujours renouvelée entre dedans et dehors

⁶⁹ S. Mosès *L'ange de l'histoire*, Gallimard, 2006, p. 18

socles nationaux sur lesquels reposaient les lieux d'une mémoire collective patentée, c'est la métaphore de la tour de Babel ou de la citadelle de la muse Clio assiégée par la guerre des mémoires qui fait référence. La *Clio*⁷⁰ de Péguy ne croulait-elle pas déjà sous les sources et ses récits n'en restaient-ils pas ainsi à jamais inachevés ? Comment instituer ces lieux de mémoire si chers à Pierre Nora et à l'histoire de France à l'ère d'une profusion des témoins⁷¹ ?

Mais on peut aussi cesser de pleurer sous le soleil couchant d'une histoire universelle estampillée par un modèle monoculturel de la modernité : la destruction de la tour de Babel n'a-t-elle pas été une chance ? Loin d'être une catastrophe punitive, le don de la multiplicité des langues et des cultures n'est-il pas un incommensurable bienfait⁷² ? L'ethnologie corrige ici une certaine *hybris* historique déboussolée, mais c'est aussi la notion d'historicité qui permet de rendre compte plus largement d'un tournant pragmatique des sciences humaines notamment à travers le développement de nouveaux champs de recherche – essentiellement en pays Anglo-saxon, plus timidement chez nous – comme les *Gender*, *postcolonial* ou *subaltern studies*. A contre courant d'une histoire universelle écrite d'un seul point de vue dominant, ces travaux explorent d'autres dimensions pour retrouver les traces d'autres trames de l'histoire hors de l'histoire officielle, comme des doublures cachées, des envers invisibles : des non lieux s'évertuant à devenir en révélant le lieu d'une absence dans l'histoire universelle « ou plutôt dans la conscience que l'occident s'est forgé de cette histoire.⁷³ » De ce point de vue, le répertoire de ce qui peut faire sens est autrement plus riche qu'une mesure de l'histoire, de ses succès ou échecs, fondée sur un avatar du jugement dernier théologico-politique. C'est l'histoire des vaincus, chère à Walter Benjamin, dans toute sa discontinuité : une histoire faite d'échecs, de failles, de tentatives avortées, d'événements effacés de la mémoire officielle mais qui n'en continuent pas moins à hanter notre présent, à rayonner comme des réserves de sens dans les non lieux de mémoire où ils sont cantonnés. Certains moments et certaines expériences sont propices aux résurgences de ces autres histoires laissées pour compte ou passées par pertes et profits de l'idéal asymptotique d'un progrès histocico-babélien. Ainsi de la guerre mondiale qui laisse transparaître selon Stéphane Mosès : « l'impossibilité de maintenir l'idée du progrès historique, ou du sens de l'histoire, face à la réalité irréductible de la souffrance humaine. La guerre vécue comme commencement absolu, ne se laisse pas réduire à un épisode de l'histoire du Sens (...) les souffrances passées ne sont pas abolies par l'avenir, même triomphant, qui prétend leur donner un sens, pas plus que les espoirs déçus ne sont réfutés par les échecs qui semblent les sanctionner.⁷⁴ »

La guerre mais aussi l'immigration : celle-ci ne traduit-elle pas les brisures du temps du vingtième siècle, ce temps des grands bouleversements d'un monde qui vole en éclats, et n'apparaît-elle pas en ce sens comme une expérience révélatrice d'une absurdité de l'histoire cumulative ? C'est la promesse du retour qui borne l'horizon d'attente de toute immigration. Or non seulement les choses ne se passent jamais comme prévu, non seulement l'horizon du retour recule au point de devenir mythique, mais les espoirs militants d'une lutte pour la reconnaissance restent aussi le plus souvent déçus. C'est du moins l'expérience de l'immigration maghrébine en France au vingtième siècle marquée du sceau de la précarité, de l'invisibilité et du mépris social. Si l'utopie du retour apparaît comme un idéal inatteignable dont on reconnaît l'inanité à la seconde génération sans pour

⁷⁰ Charles Péguy, *Clio*, Gallimard, 1931

⁷¹ Annette Wieviorka, *L'ère du Témoin*, Hachette 2002

⁷² C'est la perspective défendue par G. Steiner dans son ouvrage *Après Babel* (Albin Michel, 1978) car « chaque langue humaine constitue une expérience, une perception, une construction intégrale du monde »

⁷³ S. Mosès, op. cit.; p. 94.

⁷⁴ Ibid, p. 29-30

autant trouver place dans le creuset français, ni la résignation de la victime, ni la militance héroïque n'offrent d'alternative au découragement.

2.1.3 L'hypothèse de la ritournelle immigrée comme non lieu de mémoire

Les formes collectives des mémoires de l'immigration ne sauraient être approchées sans tenir compte des structures sociales et matérielles de la transmission, des dynamiques interculturelles et bien entendu des supports et des traces de ces mémoires. Toute la difficulté réside dans le fait qu'à défaut d'archives officielles, ces traces relèvent le plus souvent du non lieu de mémoire dans la mesure où elles ne sont pas légitimées et reconnues par des institutions – quand bien même des organisations informelles ou associatives prétendent à un travail d'encadrement de la mémoire – et qu'elles restent de ce fait méconnues, invisibles ou ambiguës. Ce qui ne préjuge en rien de la dimension pragmatique et opératoire de ces mémoires et de leur capacité à jouer du paradoxe pour prendre corps à travers des voies de traverses, des tensions ou tactiques de contrebande dans « les lieux de l'autre » pour reprendre l'expression de Michel De Certeau.

Si on prend l'exemple de la chanson kabyle en immigration, on constate que des travailleurs immigrés qui non seulement n'avaient pas le statut d'artiste mais qui le plus souvent n'avaient d'autre ambition que de pousser la ritournelle pour soulager la blessure de l'exil apparaissent pour la génération suivante comme des pionniers d'une prise de conscience culturelle et de l'expression artistique de l'immigration. Leurs chansons prennent la dimension d'un patrimoine culturel aux yeux des héritiers de l'immigration mais aussi pour un public plus large entre les deux rives de la Méditerranée. C'est la fonction de transmission qui apparaît ici essentielle au-delà ou plutôt en deçà de toute prétention à faire mémoire et il s'agit donc de s'interroger sur les supports concrets ayant permis la transmission parfois à l'insu même des auteurs. La problématique des non lieux de mémoire vu comme des « polarités fuyantes » permet de poser la question de la mémoire dans une certaine indépendance vis-à-vis du discours militant. Ce ne sont pas les illusions militantes de la représentation qui fondent la mémoire mais ce sont les ritournelles des anti-héros du quotidien de l'immigration qui fraient la voie au discours sur la mémoire du militant conscientisé.

Dans cette perspective, l'histoire de la chanson kabyle dans l'immigration est celle d'artistes ouvriers aux carrières chaotiques qui se doivent d'être référées à la fois à un ancrage communautaire, à des réseaux de diffusion et à des formes techniques de médiatisation. Loin d'être un simple corpus de texte, la ritournelle immigrée se construit au carrefour mouvant de ces trois pôles entre une circulation de signes, de symboles et de sens et une production d'événements médiatisés. Du café au cabaret, des petites salles de quartier aux véritables salles de concert, les références communautaires se transforment comme les publics mais c'est aussi les moyens techniques qui changent la donne, du poste transistor à la cassette audio, du scotophone à la parabole. C'est encore un milieu d'acteurs culturels impliqués (artistes, professionnels du disque, éditeurs, producteurs de musique, militants...) qui se métamorphose pour s'adapter aux exigences variables de la diffusion et de la rentabilité et au registre mouvant des compétences nécessaires (savoir chanter, savoir circuler, savoir éditer, savoir produire...). L'histoire de la ritournelle immigrée permet ainsi d'articuler le moment social de la transmission à des formes de mobilité et d'ancrage et à des moments techniques plutôt qu'à des discours sur la mémoire ou le patrimoine dont la reconnaissance reste sinon incertaine du moins sujette à controverses. L'enjeu de cette étude serait de dégager différentes figures d'acteurs de la ritournelle kabyle dans leurs rapports à une diversité d'acteurs, de la chaîne de production à la scène communautaire ou

militante qui dans des contextes socioculturels différents ont « fait patrimoine » de l'histoire des rencontres entre l'immigration et la société française. Même si ses frontières restent incertaines entre les deux rives de la Méditerranée, il y a un style musical kabyle de l'exil qui au-delà de la variété des expériences migratoires marque précisément un feeling commun, dénote un territoire musical à travers une expressivité du rythme qui dit toujours la rencontre, la confrontation avec la tradition et la modernité, le passage à d'autres milieux sonores avec des transcodages se nouant dans des moments critiques, des ruptures ou des variations.

On peut avoir une vision de la chanson kabyle immigrée comme non lieu dans un sens restrictif en la référant à un genre mineur, une « voix des acteurs faibles⁷⁵ » pour reprendre l'expression de J. P. Payet, qui s'inscrirait et se perdrait à la fois dans une tension entre histoire et mémoire vouée au déni de reconnaissance, au paradoxe d'une quête de lieu propre comme bien commun se heurtant à une cacophonie des voix, une prolifération ne trouvant aucune place dans les lieux de mémoire institués. C'est ici l'idée de Ackbar Abbas d'une « culture de la disparition » que nous retenons comme référence conceptuelle : des créations fragiles et éphémères pour une culture qui semble vouée à la disparition à la fois du fait de l'immigration et de la domination ici ou là bas « ce qui en même temps est là et n'est plus là »⁷⁶. La disparition renvoie aussi à l'invisibilité sociale, à la méconnaissance publique : ce type de chanson populaire ne se heurte-t-il pas à un certain mépris social mâtiné de condescendance ? N'est-il pas ramené au folklore d'une ruralité ethnique, à une opposition entre tradition et modernité, orient et occident ? La chanson kabyle ne cesse de disparaître dans la mesure où son histoire est sans cesse dissimulée par des clichés publics.

Mais on peut sortir de cette opposition conceptuelle instituée à partir d'une perspective pragmatique qui considère de facto la ritournelle kabyle – et l'usage du terme ici peut être pris au sens Deleuzien – comme un objet patrimonial marqueur d'un monde de l'ethnicité franco-berbère qui s'inscrit :

- d'une part dans une tension avec une pléthore d'impulsions émotives et de voix de la mémoire que l'on peut ramener aux « motifs Deleuzien » qui forment des figures ou « personnages rythmiques ».

- d'autre part dans une tension avec des formes instituées de reconnaissance publique que l'on peut ramener aux « contrepoints » Deleuziens ou à des « paysages mélodiques ».

Dans cette double tension, le non lieu prend la dimension d'un hors lieu dans le sens où il excède toujours ses limites. On ne saurait parler de reconnaissance pleine et entière – malgré quelques percées médiatiques illustrées en particulier par Idir et sa folk song – car il est même difficile de parler d'un genre kabyle ou berbère en immigration. Au lieu de chercher à fixer une identité diasporique, il vaudrait mieux suivre les linéaments artistiques, culturels, mais aussi sociaux ou politiques « d'une subjectivité qui émerge précisément d'un espace de disparition.⁷⁷ » Il faut apprendre à survivre dans ce contexte de précarité en se confrontant aux contraintes de la domination, apprendre « à travailler avec la disparition et à la déplacer, à utiliser la disparition pour traiter avec elle.⁷⁸ » C'est ainsi que sans jamais venir à bout de l'invisibilité sociale, la chanson kabyle en immigration a su faire bouger les frontières et d'une certaine manière à imposer des sonorités nouvelles sur la scène publique en jouant sur des dispositifs médiatiques, sur le marché et sur une

⁷⁵ Jean Paul Payet et alii, *La voix des acteurs faibles*, PU Rennes, 2008

⁷⁶ Ackbar Abbas Hong Kong, *Culture and the politics of disappearance*, Minneapolis, university of Minnesota press, 1997, p 53. Cite par S. Grunzinski, *La pensée Métisse*, Fayard 1999, p. 312.

⁷⁷ A. Abbas, op. cit. p. 11

⁷⁸ Ibid p. 8

pluralité des « sphères de justices⁷⁹ » au-delà d'une forme politique univoque de la reconnaissance : en jouant sur les frontières entre genres musicaux, les héritages divers, les rencontres et les hybridations, en mobilisant de multiples ressources pour sinon subvertir de l'intérieur les formes reconnues de la pratique artistique du moins contourner les impasses discriminantes de la représentation. Aussi s'agit-il de ne pas en rester aux impasses du non lieu de mémoire pour s'inscrire plutôt dans une perspective alternative à la critique historique que propose notamment Jean Louis Tornatore dans son introduction à « L'invention de la Lorraine industrielle » : « Loin de la dénonciation régulièrement énoncée depuis le champ patrimonial de l'importance croissante du passé dans notre présent au point de nous y engluer, il s'agirait d'en considérer la présence problématique et sans cesse questionnées en ce qu'elle tente de résoudre la perspective peu encourageante d'un futur barré⁸⁰ »

Notre étude part ainsi du constat que se fait jour un effort de collecte, de conservation et de réhabilitation de la chanson kabyle immigrée : apparaissent ainsi des références et des figures jusqu'alors ignorées dans le domaine public à la faveur d'initiatives associatives d'héritiers de l'immigration (comme c'est le cas en Lorraine avec notamment la figure de Slimane Azem qui a désormais une Esplanade à son nom à Longwy suite à l'action d'une association berbère de Longwy- cf plus bas) ou de procès d'institutionnalisation et de patrimonialisation qui traduisent aussi un opportunisme politique qui ne dit pas son nom. Mais selon notre hypothèse, la construction de l'objet patrimonial s'opère d'abord par des transformations silencieuses antérieures par lesquelles se mettent en place des normes et des pratiques, des dénominations et des catégorisations qui deviennent au fil du temps des données participant d'un savoir partagé. On retrouve la ritournelle deleuzienne dont « Les qualités expressives trouvent une objectivité dans le territoire qu'elles tracent (...) Plus l'œuvre se développe plus les motifs entrent en conjonction, plus ils conquièrent leur propre plan, plus ils prennent de l'autonomie par rapport à l'action dramatique, aux impulsions, aux situations, plus ils sont indépendants des personnages et des paysages pour devenir eux-mêmes paysages mélodiques, personnages rythmiques qui ne cessent d'enrichir leurs relations internes.⁸¹ » Ainsi la ritournelle « emporte et développe en elle des paysages qui n'existent plus en dehors⁸² ». C'est toute la dimension patrimoniale de la chanson kabyle que de s'affirmer dans la nostalgie ouverte – un souvenir sans lieu, hors lieu – une tension entre la disparition et le retour, la perte et une remémoration benjaminienne pour sauver de l'oubli l'héritage de l'immigration berbère en péril d'une rive à l'autre. La prise en charge de cette fragilité à l'heure du danger à travers une responsabilité de la transmission relève d'une capacité à faire patrimoine ou d'une décision éthique : l'éthique mélodique du pionnier Cheikh El Hasnaoui selon le chercheur Rachid Mokhtari : « De son exil mouvant et fondateur d'une éthique mélodique, cheikh El Hasnaoui par sa voix des absences et des manques (...) qui s'interpellent, erratiques, comme les mélodies qu'elles habitent, nourrit une inlassable quête de terres inachevées, sans cesse remodelées, caressées par les souvenirs mués en rêves ou fouettées par les flots d'amertume (...) L'exil dans ses mélodies déconstruites, brèves, surgissant des gouffres des déracinements affectifs et effectifs, n'est ni un départ ni une illusion de retour, mais un espace- île, cette *tamurt* qui remplit les lieux originels de ses chansons télégraphiques, ces petites terres qui se refusent aux blocs, aux continents, aux appartenances tectoniques⁸³ ... ».

⁷⁹ M. Walzer, *Sphères de justices*, Seuil 1998

⁸⁰ J. L. Tornatore (dir.) *L'invention de la Lorraine industrielle*, Riveneuve, 2010, p. 11

⁸¹ G. Deleuze, F. Guattari, *Mille Plateaux*, Minuit, 1980, p. 392

⁸² Ibid p. 393.

⁸³ Rachid Mokhtari, *Chant des terres inachevées*, Alger, Le Matin, 15 08 2002

2.2. Les quatre temps d'une dynamique migratoire de la chanson kabyle

« Les premières générations de l'immigration avaient préservé à travers leurs chants une improbable patrie de chairs, de terres ingrates et de soleil têtue. Mais peu à peu, comme une sorte de fil d'Ariane, dans le labyrinthe des métropoles urbaines du nord, ces musiques ont construit des repères, exorcisé l'étrangeté de l'exil pour amener peu à peu la parole enfuie et apeurée de ces soutiers de la prospérité à balbutier leurs frustrations, à rajuster leur dignité, à revendiquer enfin leur place dans la grande humanité » (Daoudi Bouziane, Miliani Hadj, *Beurs'mélodies*, Séguier, Paris 2002, p. 138)

Comme le souligne Ferhat Mehenni à propos de la chanson kabyle, en France comme en Algérie : « Il n'y a pas d'étude ni sur sa sociologie musicale, sur sa typologie, sur ses influences, ni enfin sur sa variété thématique, orchestrale ou stylistique⁸⁴. » Mais plus largement, les productions culturelles ou artistiques de l'immigration maghrébine sont longtemps restées dans l'ombre de l'exception culturelle française : réduites au mieux à des survivances folkloriques ou des lambeaux culturels momifiés. Or cette vision pour le moins stéréotypée n'a jamais pris en compte la dimension structurante pour l'immigration de sensibilités artistiques et de dynamiques culturelles, miroir de logiques identitaires, de formes de luttes pour la reconnaissance, de partages, de conflits ou d'influences croisées au cœur même de ces hauts lieux de la modernité que sont les grandes villes de l'hexagone. La production musicale dans l'immigration kabyle notamment illustre ces dynamiques culturelles en perpétuelles recomposition en donnant même une dimension de passeurs de mémoire aux auteurs de ces ritournelles : « les historiens d'une histoire qui n'a pas d'histoire » selon la formule de Mohammed Harbi⁸⁵. Car cette histoire qui semble ainsi relever du non lieu de mémoire, ce n'est pas simplement celle d'un champ artistique ou professionnel ou se font et défont de nouveaux modes de production musical ainsi que tel ou tel mode de diffusion et de réception de la chanson. C'est une histoire plus globale, au carrefour des influences croisées entre culture d'origine et culture française, mais aussi plus largement entre orient et occident, entre tradition et modernité, ville et héritage rural. Une histoire qui dit aussi les heurts, malheurs et trop rares bonheurs dans la rencontre – ou plutôt « la confrontation autiste » selon l'expression de Daoudi et Miliani - entre immigration et société française, du temps des colonies à l'actualité des banlieues de la fracture postcoloniale. Une histoire qui parle encore de la conjonction entre l'histoire des immigrés et celle du pays d'origine, de la relation toujours nostalgique, souvent passionnelle, critique, parfois désabusée, ambivalente, entre mémoire et oubli, du migrant à sa terre natale : « C'est bien sûr à l'aune de cette histoire convulsive que les repères migrants vont se constituer dans la musique et les chants qui jalonnent l'évolution de

⁸⁴ Ferhat, Mehenni. *La chanson kabyle depuis dix ans*. Dans: *Tafsut*, Tizi-Ouzou. Source : internet

⁸⁵ Harbi Mohammed, préface à l'ouvrage de Mehenna Mahfoufi, *Chants kabyles de la guerre d'indépendance*, Séguier, Paris 2002, p.12

l'immigration maghrébine. Il faut donc remonter le cours des temps pour desceller, recenser aux premiers âges de cette migration les prémices de cette expression musicale à travers ses créateurs, ses répertoires, ses lieux d'énonciation et de réception. On verra ainsi que loin de s'exprimer comme refuge communautaire essentiellement, les musiques et les chants sont dès la fin des années 1940, des terrains féconds pour le métissage culturel »⁸⁶.

Une histoire globale qui a aussi une dimension locale que nous allons explorer à travers le cas Lorrain. L'histoire de la chanson kabyle recoupe ainsi les quatre moments maghrébins que nous avons identifiés dans d'autres travaux⁸⁷ comme spécifiques à une mémoire de l'immigration en Lorraine :

- Le premier s'inscrit dans la mémoire des descendants à la seconde ou troisième génération des pionniers du début du XX^e siècle jusqu'à l'entre-deux-guerres. Une immigration de jeunes hommes célibataires dont les traces sont souvent absentes.

- Le second moment, des acteurs en témoignent encore directement. Il marque la grande noria des années de la reconstruction à la guerre d'Algérie.

- Le troisième moment, c'est la mémoire de l'installation avec une immigration familiale qui s'affirme de la guerre d'Algérie aux années 80

- Le quatrième moment qui débute dans les années 90 rejoint une mémoire de l'actualité avec de nouvelles vagues migratoires entre le Maghreb et la France dans un contexte de mondialisation.

⁸⁶ Daoudi Bouziane, Miliani Hadj, *Beurs 'mélodies*, Séguier, Paris 2002, p. 14

⁸⁷ P. D. Galloro, A. Boubeker, *Histoire et mémoire des immigrations en Lorraine*, Rapport pour le FASILD, ERASE-2L2S, 2007

2.2.1. Le temps des héritiers

Un numéro spécial de la revue « Origines contrôlées » (N°3 Automne 2007) initiée par Les Motivés de Toulouse titre sur les Chansons de l'immigration comme « Patrimoine culturel et politique » : L'éditorial résume le propos et la démarche :

« Les stéréotypes sur les premières générations de l'immigration ont la peau dure : incultes, victimes passives du mektoub, soumis et murés dans le silence, ces gens-là n'ont rien transmis (...) notre démarche prouve le contraire. C'est la société qui est restée aveugle et sourde (...) Des chansons, des spectacles, des initiatives culturelles. Voilà une partie de l'héritage culturel qui nous est laissé ! Toutes ces œuvres sont de véritables marqueurs. Leurs créateurs révèlent la vie quotidienne et les préoccupations sociales de ces hommes et femmes qui pensaient alors que l'exil ne durerait pas. Les chansons en particulier sont le reflet d'une parole qui a été prise, évoluant constamment au fil des temps vécus (...) nous voulons être les passeurs concernés du patrimoine culturel de l'immigration dans son ampleur et sa diversité. Ce travail de réappropriation n'entend pas bercer les nouvelles générations dans la seule nostalgie d'une production culturelle du passé, méconnue et mal comprises. Il ne se limite pas à souligner l'actualité de certaines chansons engagées. Il s'agit de construire une véritable conscience de soi comme acteur historique. »

Ainsi s'opère une redécouverte d'artistes par une génération qui apprend que le désert culturel dont elle se croyait issue a abrité tout un patrimoine. Une logique de réappropriation est à l'œuvre comme le prouve les initiatives associatives à l'image du festival *Origines contrôlées*, l'exposition du collectif Génériques – pionnier en ce domaine – « *Génération : un siècle d'histoire culturelle des maghrébins en France* » mais aussi les réappropriations de l'héritage à travers les reprises des chansons de l'exil par des artistes de notoriété internationale comme Rachid Taha, Mouss et Hakim de l'ex groupe Zebda, des groupes de Rap comme 113.

Partant de cette source, nous avons découvert que la Lorraine est un lieu de référence pour cette « reconquête culturel » des héritiers de l'immigration kabyle

Lu dans le Républicain Lorrain du 4 juin 2004

Le festival du film berbère rend hommage à un "poète visionnaire"

Culture 7e art. Après le festival du film italien de Villerupt ou plus récemment celui de Cannes, place est faite à la production cinématographique berbère avec l'organisation d'un premier festival partagé entre Longwy et Longuyon. « Protéger la langue et la culture berbère dans un esprit de citoyenneté française », tel est l'objectif que s'est fixé Rachid Moukah, président de la coordination franco-berbère de Longwy. C'est dans cet esprit que se tiendra le premier festival du film berbère du bassin de Longwy qui se déroulera à partir d'aujourd'hui (...) le second long-métrage qui reprend, sous forme d'hommage, la vie et l'œuvre de Slimane Azem, chanteur berbère longovicien qui a travaillé dans les mines du bassin. Cet artiste, que l'on compare régulièrement à Georges Brassens, est une véritable référence au sein de la communauté berbère. Ses textes ont notamment dénoncé « l'hogra », qui est la corruption qui règne en Algérie. Un chanteur engagé qui s'est vu interdire l'accès au territoire algérien, le message véhiculé par ses textes étant jugé par les autorités subversif... Qualifié régulièrement de « poète visionnaire », les chansons de Slimane Azem rencontrent toujours un grand succès que ce soit auprès des personnes de sa génération mais également chez les jeunes. La première édition de ce festival s'inscrit dans une volonté de reconnaissance de la communauté berbère. Les responsables des divers mouvements berbères nationaux s'inquiètent en effet de la disparition progressive de leur

langue et d'une manière générale de leurs traditions : « Par le biais de ce genre d'opération ponctuelle, mais également avec la tenue d'activités continues comme les cours de danse Kabyle les lundis à Saint-Charles ou encore les leçons de langue berbère à Alfred-Mézières, nous souhaitons redonner vie à notre culture qui a tendance à tomber dans l'oubli ». Les pouvoirs publics ont également été sollicités, « nous attendons désormais que des actes accompagnent les promesses faites. Si tout se passe comme prévu, l'espace des Cantines à Mont-Saint-Martin ainsi qu'une rue de Longwy devraient être prochainement baptisés Slimane Azem.

Promesse tenue par le maire de Longwy E. Jacques le 20 septembre 2008 qui inaugure en grandes pompes l'Esplanade Slimane Azem lors de la journée européenne du patrimoine. « Longwy a la berbère attitude » titre le républicain Lorrain qui consacre une page à l'événement le 21 septembre. Chapeau de l'article : « Outre ses vieilles pierres et ses murailles, Longwy met également son patrimoine humain à l'honneur ».

Mais qui est donc ce mystérieux monsieur Azem inconnu de la plupart des Lorrains à l'exception des vieux maghrébins et auquel l'association franco berbère de Longwy rendait encore hommage le 31 janvier 2009 – dépôt d'une gerbe de fleur sous la plaque commémorative et discours du Président – 26 ans après sa disparition ?

C'est la grande figure de la chanson kabyle immigrée, l'artiste de la première génération qui sans doute a le mieux chanté l'immigration⁸⁸. Débarquée à Longwy en 1937 où il travaille trois ans dans les aciéries⁸⁹ avant d'être déporté en Allemagne, il découvre sa vocation dans les cafés kabyles - il a lui même été tenancier de bistrot dans la Meuse – et malgré les 400 chansons qu'il consacre à l'exil il ne revoit jamais le pays perdu qu'il a mythifié toute sa vie. Il fonde son premier orchestre à Paris au lendemain de la seconde guerre mondiale où il tourne dans les bars restaurants et cabarets pour, dit-il, « cultiver le souvenir du bled » dans l'esprit de ses compatriotes. Porté par son succès auprès de ce public de travailleurs célibataires, il enregistre ses premiers disques et se lance dans une carrière professionnelle avec le soutien des productions Pathé-Marconi. Au-delà de la chanson kabyle traditionnelle, Azem invente un style nouveau. Cette musique populaire existait déjà entre les deux rives de la Méditerranée, mais Azem recompose sa partition aux frontières de la tradition. Sa ritournelle puise dans l'héritage maghrébin, mais c'est le contraire du folklore, le contraire d'un retour au passé vers des lambeaux culturels momifiés. Et cela, même si Azem est le symbole même de la nostalgie du pays, le chantre du retour :

"Mon pays bien aimé,
Je t'ai quitté malgré moi (...)
Génies gardiens qui habitez nos montagnes,
Les montagnes de notre terre,
Je compte sur vous pour me lancer une corde,
Et prier pour que je revienne !
Me voici encerclé par la mer
Elle me coupe de ma terre natale
Mon bien aimé pays..."

⁸⁸ Slimane Azem, a obtenu un disque d'or en 1970 pour l'ensemble de ses chansons éditées chez Pathé Marconi. La Chanteuse Kabyle Noura a été également primée la même année.

⁸⁹ Slimane Azem reçoit de son frère l'argent pour les frais de son voyage et rejoint celui-ci à Longwy le 2 janvier 1937. Il trouve un emploi dans la section « train-fil » chez Lachère où son frère Ouali travaille déjà.

Azem est porté par le déracinement et s'il aspire au retour, il ne cesse de s'éloigner de l'Algérie réelle, d'inventer un bled imaginaire dans lequel se reconnaissent tout ceux qui mangent le pain noir de l'exil. Le récit musical de la mémoire passe ainsi par une certaine forme d'oubli, et la chanson de Slimane Azem apparaît aux antipodes d'une expression musicale figée dans un conservatoire de l'identité. Elle se veut ainsi une musique vivante, l'expression d'une recherche pour rester soi-même dans un environnement étranger, une conjugaison de la mémoire au présent entre le souvenir et l'oubli. Ritournelle d'une Algérie imaginaire condamnée par l'Algérie du FLN : Slimane Azem devient ainsi un exilé à perpétuité. Mais il n'est pas pour autant un chanteur engagé au sens classique du terme – même si ce maestro de la métaphore a dénoncé les dérives du pouvoir algérien après son célèbre « Criquets quittez mon pays ! » contre le colonialisme français. Il s'inspire d'abord en effet du quotidien de l'immigration avec sa nostalgie, ses larmes, mais aussi ses rires, son sens de la dérision, son regard caustique sur l'Algérie ou la France, ses coups de gueule. Azem porte toutes les petites misères de l'immigration sur son dos et il en fait des chansons qui participent d'une formation morale et spirituelle, première prise de conscience culturelle des Maghrébins de France. En chantant le bled perdu, il construisait ici le territoire de l'immigration en rendant audibles les forces cachées de la musique des cœurs. C'est le chant de la terre, un peu comme une symphonie qui se compose de multiples mouvements, chant de l'enfance ou flûtes des bergers du Djurdjura, chants des milles tavernes des cités ouvrières, chants de l'exil et de la nostalgie : la vie des pionniers de l'immigration est à l'image de cette ritournelle, se prolongeant par variations, ruptures brutales et qu'il s'agit de recomposer à l'épreuve des jours. Epreuve dont les partitions, les notes et les mots se sont souvent perdus.

Non lieux de mémoire : des archives disparues...

Odéon, Pathé, Pacific, Teppaz, Phillips, etc., ont édité des centaines de chansons appartenant à des dizaines de chanteurs et de chanteuses kabyles. Mais qu'en reste-t-il en effet ? Quelles traces rechercher lorsque la plupart des archives ont été détruites.

Ainsi, les œuvres enregistrées par la radio et la télévision dans les années 50-60 ont été pour la plupart mises au pilon. La première date de 1962 et de la fin de la guerre d'Algérie : « les services financiers de la RTF avaient procédé à la vente d'un stock de bandes magnétiques usagées dont celles issues des ELAB (Emissions en langue arabe et berbère de radio Paris). Ce stock passé au fer à repasser afin de les effacer avait été acquis par un marchand de radioélectricité qui le destinait à la vente au détail ⁹⁰ ». Une seconde destruction date de la fin de l'ORTF en 1974. Selon les sources officielles, le catalogue arabe et berbère – chansons, poésies, pièces de théâtre – aurait été « mis au pilon faute de place dans les armoires de rangement de l'institution radiophonique. »⁹¹ Véronique Mortaigne nous apprend quant à elle que lorsque Pathé Marconi, abandonne ses activités dans le Maghreb au lendemain des indépendances, « elle se retrouve à la tête d'un catalogue dont elle évalue la valeur marchande au degré zéro⁹² ». Sur un registre proche, Michèle Collery qui a réalisé avec Anaïs Prosaïc le documentaire « Trésors de scopitones⁹³

⁹⁰ M. Mahfoufi, *Chants kabyles de la guerre d'indépendance*, Séguier, 2002. p. 28

⁹¹ Ibid p. 28

⁹² V. Mortaigne, *Musiques du Maghreb*, Ed Du Chêne, 2002, p. 62

⁹³ Lorsqu'on parle des scopitones, on évoque souvent des petits films ancêtres des clips musicaux en oubliant que le terme lui-même désigne d'abord l'appareil destiné à les projeter. Cette machine en vogue dans les années 60 est une sorte de juke-box à images dont le nom est un mixage de deux mots grecs, scopein : regarder et tonos : la tonalité. Il permet de stocker 36 films 16 mm d'une durée moyenne de 3 minutes projetés sur un écran de 54 cm. 680 films sont ainsi réalisés pour la CAMEGA (société productrice) notamment par Claude Lelouch. Le succès des scopitones est lié au fait que pour la somme de 1 franc, en pleine mode yéyé, on peut visionner la chanson de son choix alors qu'à l'époque, au début des années 1960,

arabes, kabyles et berbères » témoigne : « En 1996, alors que nous nous trouvions, Anaïs et moi, chez la productrice Mme Davis-Boyer à rechercher des scopitones pour un documentaire musical sur la musique judéo-arabe, mes yeux tombent, par hasard, sur quatre boîtes contenant des bobines de films en 35 et 70 mm. Le mot « arabe », inscrit à la craie sur les boîtes éveille ma curiosité. Posant la question à la productrice, celle-ci répond que ce sont des négatifs de films musicaux arabes destinés à la clientèle immigrée des cafés des années 70. Convaincue de leur inutilité et « qu'aujourd'hui plus personne ne s'intéresse à ça », Mme Davis-Boyer, heureuse de s'en débarrasser, me fait cadeau de ses films⁹⁴ ». Nous reviendrons plus bas sur ce phénomène scopitone - et sur le rôle dans sa diffusion de l'ancien ouvrier Lorrain Salah Saadaoui - qui permet le développement d'une économie des juke-boxes à images dans les bars de l'exil à laquelle le journal Le Monde consacre un article, « Un franc dans les scopitones » le 20 avril 1978 : le quotidien confirme que le scopitone vise désormais la clientèle maghrébine « plus intéressante financièrement » et que 199 appareils sur 200 appareils cinématographique dans Paris et banlieue sont placés dans des cafés maghrébins. Mais déjà en 1971, la part des commandes d'artistes européens dans les catalogues ne représente que 10% du marché. Pourtant aujourd'hui, aucune trace du moindre chanteur maghrébin (hormis Enrico Macias) sur le site officiel du Scopitone ni sur la liste des artistes reprise dans Wikipédia. Ces petits films, vecteurs de représentations à l'égard de toute une communauté et donc véritable patrimoine culturel ont été relégués, sinon dans les poubelles, du moins au placard et lorsqu'ils sont valorisés comme sur le site internet officiel, toute dimension de la chanson maghrébine a été effacée. On ne peut pas non plus accéder aux archives de Mosaïque, le « juke-box » des familles comme on a surnommé cette émission de variétés sous tutelle institutionnelle, le seul programme spécifique à l'adresse de l'immigration de 1977 à 1987. Alors que normalement c'est l'INA qui aurait du gérer ces archives pour les sauvegarder, celles-ci ont été rangées en vrac dans un hangar de banlieue et « les bordereaux avec le descriptif des contenus ont été éparpillés » selon le journaliste Mouloud Mimoun, ancien animateur des plateaux de l'émission.

Non lieux de mémoire : des lieux au bord de la disparition...

« L'homme du patrimoine » : c'est ainsi que l'association Génériques qualifie Ahmed Hachlaf, auquel elle rend hommage dès le début des années 1990 dans une exposition à l'Arche de la Défense « France des étrangers, France des libertés » parmi des figures emblématiques de l'histoire de l'immigration et des lieux ou moments symboliques de cette histoire. Lorsque Pathé Marconi décide dans les années 60 de se débarrasser de son catalogue arabe et Berbère, c'est Ahmed Hachlaf – alors directeur artistique chez Pathé Marconi – qui en sauve une partie et en 1972, il crée avec son frère Mohamed Le Club du disque arabe qui produira 5000 chansons et s'imposera ainsi au carrefour du Maghreb, du Machreq et de la France de l'immigration comme le haut lieu de la production, de la diffusion et de la préservation des musiques ou chansons arabes et berbères. Auteurs d'une monumentale « Anthologie de la musique arabe (1906-1960) » les frères Hachlaf qui ont longtemps tenu boutique à Barbès sont aussi bien connus en Moselle... par les services de police, pour leur soutien aux militants nationalistes durant la guerre d'Algérie ! (cf plus

seuls 13 % des ménages français ont un téléviseur - les artistes en vogue ne sont que rarement programmés sur l'unique chaîne. La tendance va s'inverser en une décennie avec la démocratisation de la télévision, l'émergence des émissions de variété et la fin des années yéyé. Les Scopitones sont alors délaissés par le public français mais ils trouvent une nouvelle audience auprès de la clientèle maghrébine.

⁹⁴ Michèle Collery, Présentation du documentaire « Trésors de scopitones ». Source : internet.

bas). Après la mort, de son frère, Mohamed Elhabib Hachlaf, poète, parolier, traducteur, producteur radio, dirige seul le Club avant de s'éteindre au courant de l'été 2005.

Lu dans La dépêche de Kabylie, janvier 2006 : « La mémoire patrimoniale franco-maghrébine de référence, créée en 1972 par Mohamed Hachlaf dont le label appartenait à Pathé Marconi, se meurt aujourd'hui dans l'indifférence totale. Il est clair que c'est triste de voir une entreprise de grande envergure qui a fait le succès d'illustres artistes de la chanson du Grand Maghreb et du monde arabe également disparaître. Le club du disque arabe est mort suite au décès de Mohamed Hachlaf. Après la mort de Mohamed Hachlaf, le fils a essayé tout de même d'assumer cette immense responsabilité pour préserver la maison. (...) L'héritier du Club du disque arabe se retrouve, dans ce terrain inconnu, face à des problèmes encore plus compliqués : ceux des piratages des produits enregistrés dans le club. (...) Il ne reste plus rien. On ne sait pas, jusqu'à ce jour, où sont passés les innombrables œuvres de Slimane Azem, Abdel Ouahab Doukali, Saâdaoui Salah, Noura, Farid El Atrache, les Abranis, El Anka, El Ankis et tant d'autres artistes dont les chansons étaient enregistrées dans ce club. Ahmed Hachlaf n'est plus, son œuvre aussi (...) ce n'est pas uniquement le club du disque arabe qui a fait disparaître la mémoire franco-maghrébine mais tout Barbès. Dans les années précédentes, toutes les ruelles de la ville étaient animées de musiques annoncées par les disquaires. De nombreuses boîtes de production, qui faisaient concurrence dans les années 70 et 80, ont également annoncé la fermeture après avoir fait faillite.

De Barbès à Mont-Saint-Martin ou Longwy, la chanson kabyle - et son pouvoir d'invocation de la mémoire de l'immigration - a longtemps participé d'un cosmopolitisme urbain à travers des circuits économiques et culturels spécifiques. Des circuits communautaires où, à l'occasion de fêtes familiales ou religieuses, la musique se pratique dans des fonds de café. Des circuits souterrains où les enregistrements pirates de chansons kabyles se vendent sur des marchés et voisinent dans des bazars avec les disques de chanteurs de raï, de musique classique type maalouf ou arabo-andalou de Constantine. Toutes ces musiques du Maghreb et de l'immigration sont aussi présentes dans les circuits socioculturels où elles contribuent à transformer les styles musicaux. Des spécialistes de jazz s'associant avec des joueurs de "oud" (luth arabe), des pionniers de la musique électrique avec des auteurs compositeurs berbères, pour former une sorte de "world music" locale qui donne un sens à l'interculturalité dans l'univers d'Euterpe. Ces pratiques musicales introduisent de nouvelles ritualités dans les villes et participent de la construction d'un espace d'expression de la pluralité à travers un réseau de liens et de lieux où la mémoire se conjugue à l'actualité. Après le retrait des grandes maisons de disques françaises, à Paris c'est le système Barbès qui est devenu le cœur de réseau de ce que certains ont qualifié de ghetto musical de la chanson arabo-berbère. Centralité commerciale immigrée où on pouvait être producteur, manager, organisateur de spectacle et vendeur de disques à la fois, Barbès est depuis plusieurs années en crise chronique. Ce quartier reste un espace urbain à faible légitimité qui s'expose et se dérobe à la fois, un espace de la création et de l'entreprise éphémères toujours au bord de la disparition. Une culture de l'adaptation à la précarité souligne une réaction construite avec les moyens du bord pour penser la situation dans laquelle le quartier a toujours vécu : une situation de mondes intriqués qui expérimentent de nouveaux modes d'existence et de gestion d'affaires. Avec des passeurs de l'entre deux apprenant à survivre à la faillite pour s'orienter et tirer profit de mutations en cours. Mais Barbès est de plus en plus hors jeu de l'économie du disque et ce haut lieu de la musique Maghrébine en France pourrait connaître la même fin que le quartier latin des cabarets orientaux des années cinquante avertit le Journaliste Nidam Abdi : « Il suffit de voir le documentaire the Soul Man de Wim Wenders pour comprendre

comment aujourd'hui en France il y a un racisme anti Barbès (...) lorsque le concept de musiques du monde a été créé à Paris à la fin des années 80, les producteurs barbésiens ont été tenus à distance (...) trouve-t-on normal que 20 ans après l'émergence du Raï sur la scène internationale, on ne trouve pas un enfant de l'immigration à la tête d'une major ou d'une maison de disque indépendante »⁹⁵

Pourtant, faut-il ainsi se limiter à une explication par les discriminations alors même que c'est la configuration de l'immigration qui a changé, comme son rapport aux lieux communautaires et au pays d'origine ? Pour la dernière génération des héritiers dont les goûts musicaux s'inscrivent dans l'univers polyphonique des musiques du monde, la coupure avec l'Algérie est depuis longtemps accomplie. Même les chanteurs ne chantent plus qu'un pays imaginaire « qui existe par ce qu'il n'existe pas » selon la formule de Nabil Farrès, un non lieu ou une contrée perdue d'une nostalgie émancipée du souvenir et chargé d'une symbolique où « la tradition se mue en régions imaginaires de la mémoire. Les lieux perdus se transforment en espaces de fiction offerts au deuil et au recueillement d'un passé. »⁹⁶ Dans les cités immigrées de Mont Saint Martin où ont vécu les pionniers de la chanson kabyle, les familles regroupées selon une logique de pôles migratoires ont pu longtemps s'imaginer recréer un semblant de leurs villages d'origine. Mais depuis les années 1980, les lieux de reconnaissance d'une identité partagée sont minés par les conflits de mémoire que suscitent ou traduisent l'évolution des modes de vie, par les changements de populations liés aux déménagements, par les conflits de générations. Vient ainsi le temps du déclin de la mémoire. Lieu d'une communauté devenue imaginaire, supplétive du pays d'avant depuis trop longtemps et qui finit comme lui par n'exister que parce qu'elle n'existe pas, le quartier du pionnier se replie sur sa nostalgie et se ruine dans la sauvegarde des apparences. A force de cultiver le souvenir du bled perdu et le mythe du retour, nombre de vieux « zoufris »⁹⁷ finissent par s'exiler dans l'origine, se couper du monde. Finalement, on sait que très peu repartiront. L'histoire finit par les rattraper dans leur sanctuaire et révéler au grand jour les contradictions de la mémoire des origines.

Non lieux de mémoire : l'immigration a changé d'horizon...

Comme l'écrit le directeur de l'agence Im'Média, Mogniss Hamed Abdallah, c'est par un curieux hasard de l'histoire que c'est au moment même où s'affirment les héritiers de l'immigration dans l'espace public, que disparaissent les grandes voix de l'exil telles celles de Dahmane El Harrachi, Hanifa ou Slimane Azem. Le journaliste-militant ajoute qu'il a fallu attendre le tournant de la fin du vingtième siècle pour voir un réel processus de réappropriation de ce patrimoine vivant de la culture de l'immigration : « avec, il faut le dire, des risques sérieux de récupération multiples par le show biz, les « entrepreneurs de la mémoire » et autres adeptes d'une (ré)écriture institutionnelle de l'histoire de l'immigration réduite à son inscription dans le seul « roman national »⁹⁸ ».

A Mont Saint Martin comme à Barbès ou ailleurs dans les quartiers de l'immigration, Il n'y a plus de mode de vie communautaire et de bain culturel dans lequel ont baigné les premiers groupes. La dispersion communautaire est un fait de l'évolution de la morphologie de l'immigration maghrébine. Dans ce contexte, la reconquête culturelle passe par des bricolages identitaires qui relèvent du non lieu de mémoire : le silence des

⁹⁵ N. Abdi, *Barbès production story*, in Revue Origines Contrôlées 3, Automne 2007, p. 15

⁹⁶ M. de Certeau, *L'actif et le passif des appartenances*, Esprit, juin 1985, p 169

⁹⁷ Sur la figure du Zoufri –vieux travailleur immigré, cf A. Boubeker, *Les mondes de l'ethnicité*, Balland, 2003

⁹⁸ Mogniss H. Abdallah, *Paroles et chansons de l'immigration maghrébine*, Vacarmes n°44, été 2008

anciens, loin d'être un obstacle conditionne cette reconquête. Ainsi du groupe Rockin' Babouches qui se propose de réer un rock kabyle au début des années 80 tout en avouant ignorer la langue et leur méconnaissance de cette tradition musicale : c'est le feeling qui compte : « nous avons le feeling le rythme dans la peau, l'oreille musicale (...) notre apprentissage nous l'avons fait sur le tas⁹⁹ ».

Mais que veut dire concrètement être un Kabyle ou un Berbère de France au vingt et unième siècle ? N'est ce pas tomber dans la folklorisation que de revendiquer une mémoire dont les traces, les textes et les lieux se sont pour la plupart perdus ? Lorsque pour la grande majorité des héritiers de l'immigration non militants de la mémoire ou d'une quelconque cause ethnique Slimane Azem et ses chansons semblent reléguées au rang des nostalgies dépassées et des accents d'exil des vieux « zoufris » comme les tourne disques du temps jadis, le chanteur Mustapha Amokrane (fondateur du groupe Zebda) a raison de s'interroger : « Qui sommes-nous et quelle reconnaissance est-on en droit d'attendre de la société française ? »

Une question qui renvoie de fait à une chaîne de paradoxes : la reconnaissance d'un legs, comme un leitmotiv dans les chansons de l'exil réinterprétées par Rachid Taha, Zebda ou l'orchestre national de Barbès, si elle ouvre sur une critique des stéréotypes postcoloniaux et des oubliettes mémorielles de la société Française, ne renvoie-t-elle pas aussi aux propres aveuglement de la génération des héritiers qui a elle-même entretenu le cliché du travailleur immigré silencieux et pleurnichard de Mektoub ? Par ailleurs, alors même que nombre d'artistes se réclament de ce patrimoine, comme nous l'avons déjà dit très peu de travaux de recherche dignes de ce nom ont été initiés sur le thème. N'empêche : les concerts des artistes de l'immigration berbère ou arabe ont parfois lieu aujourd'hui dans des salles restées longtemps inaccessibles comme l'*Olympia*, le *Zénith*, le *Palais des Congrès*, le *Théâtre de la ville*. De fait, la fidélité renouvelée du public kabyle de l'immigration a toujours servi les artistes, mais comment expliquer ce fait alors même que la culture musicale de la nouvelle génération a été influencée par le rock, le funky, le rock ou le Reggae ?

Un élément de réponse est lié au fait que la musique kabyle a su évoluer et s'adapter dans les années 1990-2000 aux nouveaux courants de la World Music. Ainsi, alors même que la folk-song berbériste initiée dans les années 1970 par des chanteurs comme Idir s'était essoufflée, de nouveaux styles vont apparaître, comme la Yal music de Takfarinas, qui développe, avec son arrangeur, un langage musical neuf. Le choix des musiques en particulier laisse une grande part à la technicité et au mixage des genres. Empruntant son nom de scène à un ancien prince berbère, Talkfarinas, « Talk », est en fait l'artiste modèle de la nouvelle génération franco-berbère. Installé aujourd'hui en France, son succès, au-delà des deux rives de la Méditerranée, a donné une dimension planétaire aux mélodies kabyles. Chanteur engagé d'une Algérie déchirée, Hacène Zermani alias Talkfarinas a ainsi inauguré un nouveau style de musique. Il marie la chanson berbère à d'autres cultures, flamenco ou Gospel, Dans ses spectacles, les danseuses de Sidi bel Abbes ou de Roubaix associent les pas de rock et de Rap à la « Rif danse » des villages kabyles, les cuivres et les synthétiseurs de la « Yal music » cohabitent avec des instruments ancestraux, ghaïta (flûte) ou Karkabous (castagnettes métalliques).

Au-delà des styles musicaux, ce sont aussi les relais médiatiques qui sont essentiels pour la conservation et la diffusion de la chanson. L'apparition, ces dernières années, de médias spécifiques à l'immigration traduit une nouvelle donne dans les rapports de communication entre la société française et ses minorités. Témoin d'une participation des immigrés à la mondialisation de la diffusion médiatique, le phénomène parabole – TV par satellites - favorise aussi des pratiques culturelles articulant une sauvegarde des traditions

⁹⁹ Daoudi Bouziane, Miliani Hadj, *Beurs'mélodies*, Séguier, Paris 2002, p. 83

et de nouvelles perspectives branchées sur l'ère des nouvelles autoroutes de l'information. La parabole apparaît alors comme le signe affiché d'un ensemble de pratiques de transmission, un opérateur de circulation au sens des « médias embrayeurs »¹⁰⁰ selon Michel de Certeau. Dans une recherche¹⁰¹ menée au courant des années 1990, nous avons montré que loin d'être des vecteurs d'un repli communautaire, les « paraboles du lien social » pouvaient raviver les mémoires et actualiser des voix oubliées comme celles des pionniers de la chanson kabyle : à travers la sélection, le choix et la construction d'un corpus de programmes, à travers les façons de les regarder et de les interpréter, se dessinent en creux des espaces culturels marqués par une multiplicité de perspectives. Ces choix, eux-mêmes liés à des relations de voisinage ou à des réseaux de sociabilités délocalisés génèrent une confrontation entre patrimoine et actualité qui incite à revisiter la mémoire, à réviser des traditions figées dans des parcours d'immigration et à dépasser une version de la culture de l'immigré qui se limiterait au folklore ou aux reliques d'un corps social perdu.

Mais les entrepreneurs de la mémoire berbère en immigration ont su aussi fonder de nouveaux médias. Berbère TV se veut ainsi une chaîne de TV communautaire en langue berbère et en Français. Elle a été fondée en 2000, sous le nom BRTV – Berbère radio et Télévision - en affirmant sa vocation d'un média ouvert sur la découverte du monde berbère « et l'ouverture vers le monde de cette culture ». La Chaîne diffuse 24/24 depuis 2004 et elle a donné naissance depuis 2008 à un bouquet berbère (Berbère Music + Berbère Jeunesse) :

« Berbère Music est la première chaîne de télévision 100% musique qui offre un panorama complet de la musique berbère depuis les grands classiques des années 50-60 jusqu'aux derniers tubes à succès. Une large place est consacrée à la « world music » et la nouvelle scène française toute catégorie confondue (variétés, soul, rock, rap...). Le tout est ponctué de plusieurs émissions musicales avec les artistes du moment pour être au courant de toutes les actualités » (source : site internet de BRTV).

Avec un capital de départ de 1 million d'Euros, la TV berbère de Montreuil a longtemps vivoté avant d'atteindre un équilibre financier que lui permet son audience internationale notamment en Algérie. Cela dit, la réputation de la chaîne en Kabylie comme dans l'immigration a été ternie par le conflit juridique qui l'oppose depuis quelques années à un autre média, le site kabyle.com. Les accusations d'absence de professionnalisme reprochée à la Chaîne par ses détracteurs ont trouvé récemment le renfort d'un avertissement¹⁰² du Conseil Supérieur de l'Audiovisuel. C'est plus largement une OPA sur la culture berbère dans une dérive folklorisante qui est reprochée aux frères Saadi qui ont su gérer leurs propres carrières et leurs propres intérêts en lien avec leur rôle d'entrepreneur moral – l'ethnic business de la mémoire selon certaines mauvaises langues. Ainsi peut-on lire dans Jeune Afrique : « Mohamed Saadi est à la tête d'un cabinet d'expertise comptable qui réalise un chiffre d'affaires de 5 millions d'euros, dirige Berbère Radio Télévision (BRTV), la seule chaîne berbère du paysage audiovisuel français, figure dans le Who's Who depuis 2007, habite la très chic île de la Cité, à Paris, et possède une résidence secondaire avec piscine en Normandie. » (Jeune Afrique 24 novembre 2009). Quant au second Frère Mustapha, il est avocat, directeur du groupe BRTV Média, président fondateur de la coordination des Berbères de France – réseau associatif berbère le plus important en France – activité militante qui lui a permis d'accéder au monde politique

¹⁰⁰ M. de Certeau. La prise de parole. Seuil, 1994

¹⁰¹ A. Boubeker, « Les Paraboles du lien social », FASILD-Cité Publique, 1995

¹⁰² Le 18 août 2010, Berbère Télévision est mise en demeure de fournir au CSA son rapport sur les conditions d'exécution de ses obligations et engagements pour l'exercice 2009 et de se conformer, à l'avenir, aux exigences que les conventions respectives prévoient en la matière.

et d'obtenir en 2008 un siège de conseiller régional Ile de France... au centre droit de l'échiquier.

Une nouvelle génération de militants

Quelques éléments de terrain...

A) Communiqué de l'association culturelle Berbère (ACB 54) : Le samedi 10 janvier 2009 à 11h aura lieu l'inauguration de l'Allée Lounès Matoub à Nancy. « La Ville de Nancy rend ainsi hommage à Lounès Matoub en consacrant le nom d'une rue pour que sa mémoire ne soit jamais oubliée. « Allée Lounès Matoub » Chanteur et poète kabyle 1956-1998 Ce sont ces mots que nous lirons désormais sur la plaque de rue lorsque l'on se trouve à Nancy près de la Place Robert LAVERNY. Cet évènement a lieu 13 ans après le passage à Nancy de Matoub pour un concert mémorable salle Poirel. L'Allée Lounès Matoub sera inaugurée samedi 10 janvier 2009 à 11 heures Par le Maire de Nancy, André Rossinot en présence de Malika Matoub, Présidente de la Fondation Matoub Lounès et sœur de l'artiste Venons nombreux monter notre attachement à la mémoire de Matoub Lounès, ami de l'ACB. Le verre de l'amitié sera offert à l'issue de la cérémonie à l'école Moselly - 2, allée Aimé Césaire - Nancy (située à proximité).

B) Communiqué de la Coordination des Franco-Berbères du Bassin de Longwy (CFBBL) Le samedi 20 octobre 200 : Journée sur la mémoire des Berbères La parole retrouvée "Awal itidufen". Pour la première fois dans le bassin de Longwy, la parole est donnée à des Imazighen (Berbères) pour être diffusée au public dans le cadre d'un reportage vidéo. Pour la première fois, il est proposé à ces immigrés d'Afrique du Nord dans le Pays Haut, de dire leur passé, leur famille là-bas, le « pourquoi » de leur immigration, le lien qui unit leur passé d'exil et leur présent en France incarné par leurs enfants... Les diverses immigrations dans le bassin, italienne, polonaise, portugaise, espagnole, font tant bien que mal l'objet d'études et de réalisations documentaires. Les Berbères de la grande agglomération de Longwy, composante majeure de son immigration nord africaine, se sentent lésés par cette absence de leur passage et de leur vécu, dans l'Histoire commune. À juste titre, car ces Berbères ont donné leur force de travail, voire leur vie, en échange d'une rétribution et d'une reconnaissance toujours insuffisantes, afin que l'économie de la France sinistrée au lendemain des deux guerres se redresse. Ils vivaient regroupés dans des camps, cités-dortoirs, plus tard dans les ZUP, mais leurs paroles demeurent éteintes, aphones et cela depuis des décennies. Qu'on s'intéresse à eux est le moins que l'on puisse faire. Car ils méritent tant. Que soit réalisé un reportage, un documentaire sur eux est un devoir de mémoire et de reconnaissance. Il est urgent d'immortaliser leur vécu, leur témoignage avant qu'il ne soit trop tard, car ces pionniers disparaissent un à un. Et ceux qui peuvent encore raconter leur vie se comptent sur les doigts d'une main. Leurs familles ont hâte de les entendre dérouler le fil de leur de mémoire devant une caméra. Plus que jamais, c'est maintenant et avec leurs moyens que les enfants de ces « premiers » Imazighen du bassin de Longwy ont décidé de prendre en main leur destin en se fixant pour objectif de raconter la vie de leurs prédécesseurs, de leurs aînés, dans la vallée de la Chiers. Pour pouvoir la partager avec leurs amis, concitoyens. Pour pouvoir la transmettre à leurs propres enfants. Pour pouvoir construire un avenir ensemble, imprégnée de cette Histoire commune, constitutive d'une nation ouverte, solidaire, fraternelle. La Coordination des Franco-Berbères du Bassin de Longwy

s'est engagée à faire émerger la parole des Imazighen du bassin ; cette parole enfouie s'exprime avec difficulté, pudeur... Cette Parole retrouvée, il conviendra de la prolonger, de l'exploiter, de la continuer. La Porte est ouverte. « Awal Itidufen » est une première rencontre. Rien n'est figé, ce n'est que le commencement.

Programme

- **15h** - Accueil au cinéma Utopolis de Longwy, salle de réception : Jean-Marc Forunel, Maire de Longwy ; Belkacem Lounès, Président du Congrès Mondial Amazigh ; Yazid Ikdoumi, Président de la Coordination des berbères de France ; Dinar Sadoune, Présidente CFBBL
- **16h** - Conférence - "L'immigration maghrébine et la transmission de la mémoire ; une base stable pour une cohésion sociale durable.", Docteur H. Bendahmane psychanalyste.
- **17h30** - Projection du documentaire "La parole retrouvée", "Awal itidufen"
- **21h** - Concert en hommage à Slimane Azem, à la "Vieille Église" de Mont-Saint-Martin

C) Le même réseau de la CBF Lorraine organise le 1 mars 2008, à quelques jours des Municipales, un colloque national à l'Université de Metz intitulé « La mémoire de l'immigration et sa transmission » en présence du président de l'Université, du maire sortant J. M. Rausch, du futur maire D. Gros. Ce colloque qui prétend rassembler « militants associatifs, chercheurs et politiques » n'a en fait rien de scientifique et c'est sans doute une autre dimension du non lieu de mémoire de l'immigration d'accéder parfois à des formes de visibilités publiques pour le moins ambiguës¹⁰³.

Le réseau CBF de Mustapha Saadi

Les associations que nous avons évoquées s'inscrivent toutes dans le réseau de la Coordination des Berbères de France (lequel compte une soixantaine d'association dans l'hexagone dont quatre en Lorraine). La CBF a tenu ses premières assises nationales en décembre 2004 : le président Mustapha Saadi a alors prôné des valeurs de résistance, au nom « d'une identité franco berbère » et d'un « travail de réappropriation de la mémoire (...) nous affirmer tels que nous sommes, s'intéresser à notre patrimoine civilisationnel ». Un autre fondateurs du réseau nous déclarait il y a déjà une décennie : « Nous ne prétendons pas à une représentation communautaire, mais au dépassement. Dépasser une perspective culturelle figée par l'immigration car il ne suffit pas d'être kabyle pour porter la culture berbère. Dépasser la fraternité pour situer les enjeux de l'action culturelle au-delà d'une nostalgie des origines qui entretient l'ambiguïté des appartenances entre les deux rives de la méditerranée ». En Lorraine notamment, le réseau CBF affiche son ambition de dresser les fondations d'un milieu culturel de référence. Retrouver ses origines culturelles au terme d'un travail d'anamnèse. Une culture est évolutive, jamais figée, et les héritiers de

¹⁰³ Les chercheurs de l'Université de Metz spécialistes de l'histoire de l'immigration et auteurs de ce rapport n'ont pas été invités à ce colloque. Il faut préciser qu'au moins pour l'un d'entre eux, ils connaissaient de longue date le réseau CBF mais se refusaient à toute confusion entre militantisme et recherche. La présence au sein de l'Université de Metz d'une association étudiante berbériste ainsi que celle d'un responsable de la CBF lorraine au sein des instances dirigeantes de l'Université peut expliquer l'événement... Il y a le fait aussi que le président de l'Université sortant se présentait sur la liste socialiste. Pourtant on ne saurait imaginer, même à Metz, un colloque sur par exemple la littérature médiévale ou sur la tectonique des plaques sans la présence des spécialistes locaux de ce domaine de recherche. C'est sans doute une dimension du non lieu de mémoire qui fait que les formes médiatiques de reconnaissance cachent parfois des formes de mépris social qui peuvent confiner à la mémoire manipulée.

l'immigration se devraient ainsi d'assumer leur double appartenance pour construire leur démarche : « considérer l'identité berbère comme une identité locale, du moins pour ce qui nous concerne, comme une problématique franco-française et non comme un simple problème maghrébin (...) la construire comme un fait localement nécessaire et pertinent, ne pas la subir, à travers les versions et références des origines, c'est lui éviter une mort certaine comme folklore suranné ou stigmaté dévalorisant. »²⁴

La chanson Kabyle loin de réduire la culture au folklore apparaît dans cette perspective militante comme l'affirmation publique d'un patrimoine qui relève d'une lutte pour la reconnaissance, une forme de conservation de la langue et de la culture berbère à travers ses transformations au-delà de la simple mémoire des origines, un « passeport identitaire, linguistique et culturel » selon la formule du chanteur Ferhat Mehenni qui est aussi leader du Mouvement pour l'Autonomie de la Kabylie : « La chanson est ainsi, pour nous, le livre dont nous a privés l'Histoire. L'accumulation des savoirs et la transmission de la mémoire et du patrimoine immatériel étaient jusque là aléatoires dans une société à tradition orale. Ce n'est que depuis l'émergence de la chanson que nous pouvons revenir sur nos pas en nous basant sur des archives issues de cette écriture orale. En devenant un livre, elle devient une mémoire¹⁰⁴ ».

*

Ce programme d'une reconquête mémorielle pour renforcer les sentiments d'appartenance, renouer avec une dimension narrative de la mémoire et lutter ainsi contre son déclin en stock de folklores et d'antiquités, on le retrouve en filigrane à travers différents types de militantismes et d'acteurs de réseaux qui depuis le mitant du vingtième siècle ont accompagné les métamorphoses de la chanson kabyle en s'imposant comme des relais essentiels – quitte à jouer le rôle d'hommes orchestres – de sa production et de sa diffusion.

Le tableau ci-dessous résume à gros traits quelques profils sur lesquels nous revenons dans cette étude

	Homme(s) orchestre	Fonction structure	Réseau	Type milita associé	Médias relais
Années 2000	Frères Saadi	Cabinet conseil Direction BRTV médias	Réseau associatif CBF	Militantisme culturel	BRTV(câble, numérique)
Années 1980	N. Khezzane	Direction Radio beur	Mouvance beur ; réseau radio beur	Militantisme citoyen	Radio lib (radio beur...)
Années 1970-1980	Institutions	FAS ADRI			FR3 Mosaïque
Années 1970	S. Saadaoui	Direction artistique Société Cinématiques	cafés arabes berbères	Militantisme régionaliste	Scopitones
Années 1960	C. Kheddami	Producteur Emission « chanteurs de demain »	Franco Algérien	Militantisme tiers-mondiste	Radio Algérienne
Années 1950-1990	Frères Hachlaf	Direction artistique Pathé-Marconi ; direction Club disque arabe	Cabarets, système Barbès	Politique de l'identité	ELAB/radio Paris Catalogue Club disque arabe

²⁴ Témoignage cité dans Ahmed Boubeker, *Familles de l'intégration*, Stock 2000

¹⁰⁴ Ferhat, Mehenni. La chanson kabyle depuis dix ans. Dans: *Tafsut*, Tizi-Ouzou. Source : internet

2.2.2. Le temps de la nostalgie militante

Lu dans le Républicain Lorrain 21/ 09/ 2008. Le jour de l'inauguration de l'esplanade Slimane Azem à Longwy, lors de la journée européenne du patrimoine.

Le chanteur Idir véritable star de la musique Kabyle est arrivé. Et lui aussi salue la mémoire de Slimane Azem. « C'était un homme de la terre mais il jouait de la musique comme un citoyen. Il a eu plus d'influence sur la musique berbère que les Beatles l'ont fait sur la musique en général. Cette inauguration, c'est le minimum qu'on puisse faire. Il était l'âme de l'Algérie ».

Idir : son nom d'artiste signifie en kabyle : « il vivra » : c'est le nom que l'on donne aux enfants qui ont rencontré quelques difficultés à venir au monde pour les encourager à tenir bon. Idir va tenir son bonhomme de chemin en musique : dès son plus jeune âge, il se fabrique lui-même ses instruments – une flûte avec un roseau, une première guitare avec un jerricane d'essence et des fils de nylon – et en 1976 il signe un contrat avec Pathé Marconi qui lui produit son premier album : *A vava inouva*. Le titre s'impose très vite comme un succès international : traduit en 15 langues, il fait passer la chanson kabyle du rayon de la chanson exotique arabe à celui de la variété internationale. *A vava Inouva* porte sur l'exil et si les thèmes des chansons d'Idir sont divers, ils ramènent tous à une nostalgie des origines et des valeurs traditionnelles de la culture kabyle. Mais ce qui fait la force de ses textes, ce n'est pas la célébration de l'identité berbère en elle-même mais l'évocation de sa fragilité au moment même où elle se retrouve menacée de disparition. Un de ses titres porte ainsi sur le souvenir – *Cfir* : je me souviens – mais celui qui a révélé le chanteur au public Kabyle – *Tamurt u Mmaziġh* : terre du berbère – est emblématique du non lieu de mémoire dans lequel toute une génération s'est reconnue :

« Je ne sais d'où je viens / je ne vois pas où je vais/ dès que je me mets à poser des questions / je trouve la situation troublée / comme si je tombais des nues / bien fait pour moi qui oublie ! »

Idir est une figure emblématique qui renvoie à la troisième génération de la chanson kabyle en immigration. Des années 60 aux années 80, c'est l'époque où les chanteurs jusqu'alors cantonnés à des publics restreints rencontrent la nostalgie des familles qui va changer leur audience. C'est aussi l'époque où la thématique des chansons en revient à une célébration de la terre d'origine, entre poésie et folk-song. Mais c'est aussi un temps d'engagement avec la montée des revendications berbères en Algérie (Printemps berbère de 1980) qui investissent la chanson kabyle immigrée.

Le temps de la rupture

Durant cette période, nombre des pionniers comme Chérif Kheddami (cf plus bas) retournent au pays et l'écoute de la radio algérienne où certains trouvent place (Kheddam est le promoteur d'Idir et d'autres talents des années 70) prend une importance centrale : la chanson immigrée n'est plus que l'écho de ce qui se crée outre Méditerranée. De nouvelles figures s'imposent dans un contexte où le pouvoir du FLN voudrait inventer la culture nationale d'une Algérie socialiste. Les lendemains de l'indépendance sont aussi ceux d'une grande désillusion : espoirs trahis, idéaux de justice et promesses de la révolution oubliés, passés par pertes et profit d'un pouvoir militaire qui s'engage dans une arabisation idéologique de la société algérienne. Le désenchantement se double chez les berbères d'un sentiment d'humiliation du fait même d'un mépris déclaré du parti omnipotent.

Dans les années 70, une nouvelle orchestration du type folk Song s'inscrit ouvertement dans une dimension militante berbériste en rompant avec le mélange cosmopolite des styles musicaux kabyle juif et arabe de la génération précédente. Pour

contourner les formes d'orchestration à l'égyptienne imposées par les chaînes nationales - les radios I en Arabe et II en Kabyle - de nouveaux groupes se constituent (Ferhat du groupe *Imazighen Imoula*, le groupe *Abranis*, le groupe informel d'Idir) qui choisissent des instruments et un style de musique affranchis des normes de l'orchestre de la radio qui est d'abord celui de l'état. Les chansons ne sont plus accompagnées par une diversité orchestrale - flûte ney, cithare kanoun, luth oud, violoncelle ou contrebasse - mais par une guitare sèche, une flûte ou une derbouka. Mais le rejet de l'accompagnement orientalisé induit de fait une occidentalisation de la chanson : « Cette occidentalisation, caractérisée par l'utilisation d'instruments exogènes et le type d'accompagnement polyphonique nouveau, n'était pas au départ un projet foncièrement voulu et recherché. Le cachet occidental marqué de la nouvelle chanson kabyle réside donc dans son instrumentation (batterie, piano, guitare d'accompagnement, orgue électrique puis synthétiseur, etc.), dans son orchestration polyphonique.¹⁰⁵ » Cette tendance est renforcée par l'arrivée en France d'artistes algériens comme Idir, Aït Menguellet, Djamel Allam, Farhat (suivis plus tard par Maatoub Lounes, Malika Domrane) qui vont apporter un certain renouveau de la chanson kabyle. Farhat dont les tournées dans l'hexagone sont aussi passées par la Lorraine justifie l'importance de la rupture avec l'Arabe : « Jusque dans les années soixante, un Kabyle s'exprimant dans sa langue a une considération des siens proportionnelle au taux de termes arabes qu'il insère dans son discours. Grâce au travail de cette chanson centrée sur la revendication identitaire et culturelle amazighe, nous en sommes arrivés à l'exact contraire de cette posture¹⁰⁶ ». C'est néanmoins encore un paradoxe de la chanson kabyle en immigration : le succès des chansons à thèmes nouveaux, construites sur des rythmes occidentalisés est d'abord le fait d'artistes venus tardivement en France. Vers 1973, la rupture radicale avec la chanson kabyle de la génération précédente et la chanson arabe semble définitivement consommée, pourtant le parcours d'un chanteur arabophone comme Dhamane El Harrachi prouve que les artistes kabyles ne sont pas les seuls à s'émanciper de la politique musicale des institutions algériennes. Cet illustre représentant de la musique Chaabi¹⁰⁷ a vécu en Moselle, et de Metz à Paris sa carrière est menée essentiellement parmi le public kabyle. Avec sa voix roque et cassée par le tabac et l'alcool, il chante la désillusion et sa nostalgie algéroise comme s'il était l'absent de sa propre histoire : ainsi de Liyem, (les jours) :

« Ô les jours, pourquoi cette trahison / je suis comme l'oiseau blessé qui ne peut ni pleurer / ni conter son histoire »

Nostalgie militante

« J'ai vécu dans le paradoxe, reconnaît Idir. L'euphorie de l'indépendance drainait des icônes de la liberté des peuples tels que Fidel Castro et Che Guevara à Alger, devenue pour l'occasion la Mecque des peuples opprimés, alors que ma langue et ma culture, le tamazight, se retrouvaient opprimées. On nous demandait de nous identifier aux peuples qui luttent pour leur liberté alors qu'on nous ordonnait, aussi paradoxal que cela puisse paraître, de taire notre propre identité et de céder notre liberté. C'est un peu ce contexte qui m'a forgé et poussé, ainsi que les jeunes de ma génération, à m'affirmer, notamment dans le domaine artistique. » (Algérie-dz.com 26 12 2004)

¹⁰⁵ M. Mahfoufi, *Chants kabyles de la guerre d'indépendance*, Séguier, 2002

¹⁰⁶ Ferhat, Mehenni. La chanson kabyle depuis dix ans. Dans: *Tafsut*, Tizi-Ouzou. Source : internet

¹⁰⁷ Chaabi : musique née au début du XXe siècle. Exprimée en arabe dialectal et en kabyle, elle dérive de la musique arabo-andalouse, avec plusieurs influences berbères (Achewiq kabyle essentiellement). Musique urbaine, elle est pratiquée surtout dans la région d'Alger.

La kabylité est un combat parce que la kabylité est combattue ! Tel est le mot d'ordre de la nouvelle génération de chanteurs engagés. Les années 70 militantes vont ainsi enrichir le répertoire de la nostalgie avec des chants de lutte. Idir s'installe à Paris en 1976 bientôt rejoint en 1978 par Ferhat qui enregistre son premier album. Militant convaincu, à la fois chanteur et politique, ce dernier a une haute idée de la chanson qui pour lui est devenue à la fois un exutoire, une plateforme de revendication et le miroir des états d'âme du peuple berbère : « La chanson kabyle est en soi un phénomène révolutionnaire. Elle participe de la libération de son peuple des carcans idéologiques et politiques dont il est prisonnier. A son corps défendant la plupart du temps. En effet, malgré des chanteurs ancrés dans la tradition et le fatalisme religieux, elle a été un vecteur important d'évolution des mentalités. Elle a commencé par casser le tabou tel que le fait de chanter, puis elle s'est emparée de ce que l'on appelle communément la chose politique ». Entre l'agglomération parisienne, la Lorraine et les autres grandes régions de l'immigration kabyle, c'est un véritable travail de mémoire et de réveil des consciences qui est mené dans le cadre de structures comme l'Association des Berbères de France dans lesquelles se retrouvent des musiciens, des militants et des intellectuels. Mais si le combat politique et identitaire amazigh est désormais assumé et revendiqué au grand jour, il n'est pas le seul terrain de luttes. D'autres chanteurs, souvent issus soit dit en passant de la génération précédente des années 50-60, s'adressent directement à un public français – avec des textes en partie en Français - pour dire leurs craintes et leur indignation face à la montée du racisme et à un climat social qui désigne l'immigré comme bouc émissaire soumis à l'arbitraire, la précarité administrative et l'expulsion. Mogniss Hamed Abdallah souligne ainsi que « en réaction au « million Stoléro » censé inciter les immigrés au retour, la génération des chanteurs de l'exil produit plusieurs morceaux sur la carte de résidence aux allures de protest-songs. « De l'exil je n'ai plus rien à espérer / Dépose la carte de résidence / Arabe retourne chez toi, ces terres haïssent mon cœur », chante Fatima Soukarassia. L'ambiguïté entre rester ou partir, Mazouni, Azem, ou encore Saadaoui en jouent aussi, dans des textes déclamés pour la circonstance sur un mix linguistique franco-arabo-berbère. « On me dira plus jamais bicot, bougnoule / va-t'en rentre chez toi » s'insurge Saadaoui. « Les racistes c'est des mahboul. Je fais mon déménagement ! » Plus sobrement, Slimane Azem conclut : « Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, si je dois vous dire adieu / Sachez que mes aïeux ont combattu pour la France. » Comme un mémo pour l'histoire¹⁰⁸.

Le « système Barbès »¹⁰⁹ et les réseaux du ghetto musical

On ne saurait comprendre la dimension militante kabyle dans sa revendication pour l'identité amazigh sans la référer au précédent de la revendication nationaliste dans la période coloniale.

C'est d'ailleurs parfois les mêmes artistes qui reprennent le flambeau de la lutte. Dès 1965, Azem critique le pouvoir de Boumédiène et d'autres chanteurs comme l'ancien ouvrier de Longwy Salah Saadaoui font de même. Plusieurs d'entre eux se retrouvent dans les galas de l'Académie Berbère de Paris entre 1969 et 1970. Mais l'anathème du pouvoir algérien vise d'abord Slimane Azem, considéré comme traître à sa patrie. Dès la fin des années 50, Slimane Azem n'a pas épargné le FLN en ironisant sur les nouveaux dictateurs dans « *Inas i leflani* ». Censuré par les autorités algériennes et interdit de séjour, Azem répond que c'est la culture kabyle qui est visée.

Au lendemain des indépendances, les grandes sociétés françaises du disque arrêtent toute production au Maghreb. Nous avons signalé qu'une nouvelle donne pour la chanson kabyle va s'opérer par le biais de la radio algérienne, mais en France d'autres initiatives

¹⁰⁸ Mogniss H. Abdallah, *Paroles et chansons de l'immigration maghrébine*, Vacarmes n°44, été 2008

¹⁰⁹ Cf Nidam Abdi, *Barbes Production story*, in Revue Origines Contrôlées N°3, Automne 2007

sont menées par des immigrés de longue date, notamment des chanteurs ou musiciens, pour construire des lieux de production et de diffusion ouvrant sur une certaine autonomie. Ce sont les réseaux du « système Barbès » qui vont ainsi progressivement se mettre en place à partir des années 60 et favoriser la promotion des nouveaux venus des années 70 chanteurs militants de la kabylité, lesquels, comme nous l'avons vu, n'auront même pas la reconnaissance du ventre en déclarant sclérosé le mode de chanson kabyle de leurs prédécesseurs. C'est durant cette période que les frères Hachlaf fondent le club du disque arabe après avoir racheté une partie du catalogue Pathé Marconi. Les premières maisons de disques et boutiques de distribution maghrébines se multiplient dans les quartiers comme Barbès délaissés par les labels français. Nombre d'anciens ouvriers-chanteurs se lancent dans l'aventure, en créant leur propre label comme Salah Saadaoui ou encore en ouvrant des cafés ou des boutiques. Bouziane Daoudi et Hadj Miliანი soulignent que, des années 60 aux années 80, les réseaux nationaux et internationaux du système Barbès vont prospérer comme un haut lieu de « l'ethnic-business » : « leur production dopée par le développement du 45 tour constitue pratiquement la première activité intra maghrébine. C'est-à-dire que producteurs, éditeurs distributeurs (souvent les mêmes) artistes et client sont exclusivement des immigrés nord africains.¹¹⁰

Une dynamique qui fait que nombre d'artistes algériens viennent enregistrer sinon s'installer en France. S'ouvrent alors les grandes heures de la diffusion des musiques maghrébines dopées par le droit d'association accordé en 1981 aux immigrés et par les radios libres. L'immigration a sa fréquence dans la plupart des grandes villes et partout s'écoulent les cassettes-audio par centaines de milliers d'exemplaire dans un marché ouvert au piratage et publicisé par la popularité de la chanson kabyle.

Les scopitones du patrimoine

Suite – cf plus haut - de la présentation du documentaire « Trésors de scopitones » par Michèle Collery. Source : internet.

Pressentant que je viens de récupérer un trésor, je parle de notre trouvaille à Canal + pour qui nous travaillons, et à qui nous proposons la réalisation d'un documentaire. (...) Contrairement aux apparences et malgré les trente ans passés dans un garage, la plupart des films sont en bon état. Le visionnage se révèle une véritable révélation. Après le travail de restauration qui s'impose, les films sont montés bout à bout. Nous nous lançons à la recherche des chanteurs et auteurs de ces merveilles, et retrouvons les algériens des Abranis, Karim Abranis le guitariste talentueux du groupe et Shamy Elbaz, l'organiste ; nous retrouvons également les chanteurs Djamel Allam ; Rachid Mosbahi ; Kamel Hamadi ; le marocain Abdelwahab Doukkali. Salah Sadaoui qui tient un magasin à Barbès accepte la diffusion de ses films et sketches. Nous invitons ceux que nous avons retrouvés à venir redécouvrir ces films qu'ils n'avaient plus revus depuis 30 ans (...) mais aussi des représentants de la nouvelle génération, Khaled, Cheb Mami, Rachid Taha, la jeune chanteuse Massa Bouchafa, ainsi que des noctambules de l'époque, et des jeunes d'aujourd'hui. Tous, les anciens, comme la nouvelle génération, restent ébahis devant les images diffusées par le moniteur installé dans un café du boulevard de la Villette, dans le quartier de Belleville à Paris. Le moment des retrouvailles est très fort, très chaleureux. Chacun y va de son commentaire. Les langues se délient, les souvenirs affluents (...). Les uns et les autres sont heureux et reconnaissants que nous ayons exhumé ces pépites oubliées. Ce film a été diffusé en mars 1998 sur Canal +. Depuis, je me bats pour le diffuser le plus possible dans des soirées privées ou des circuits parallèles. Je me suis donné pour mission de le faire découvrir à un public le plus large possible. Heureusement que les associations et les festivals existent pour remplir ce rôle. Le grand public est séduit,

¹¹⁰ Daoudi Bouziane, Miliანი Hadj, *Beurs'mélodies*, Séguier, Paris 2002, p. 55

autant que les jeunes d'origine maghrébine qui ouvrent d'autres yeux sur un passé souvent douloureux. Ce film leur permet de retrouver des traces d'histoire de leurs parents immigrés ; des immigrés déchirés, nostalgiques, mais pas tristes pour autant ! »

Les scopitones ont pallié l'absence d'images d'artistes maghrébins dans les années 70 : la télé n'est pas encore à la portée des immigrés et s'ils fréquentent les salles projetant des films arabes comme l'Eden dans l'agglomération de Longwy¹¹¹, il n'y a pas de film mettant en scène des artistes kabyles. Scopitone : du grec regarder le son, juke-box à écran, ancêtre du vidéo clip, emblématique de la France des yéyés des années 60. Un concept de support musical dont la modernité est vite rattrapée par la démocratisation de la TV. Le scopitone se trouve relégué dans les bars arabo-berbères à partir des années 70, alors même que la société promotrice pouvait être fière d'avoir des appareils dans le monde entier, de New York à Hong Kong, et de compter parmi ses réalisateurs des grands noms du septième art comme Claude Lelouch. Un nouvel appareil est lancé le Cinématique 50 par une société concurrente (SMC) : après les agences de voyage, les hôpitaux suisses, c'est l'idée d'une manutentionnaire Saïd Dadouche d'implanter les appareils dans les cafés maghrébins qui va faire recette. Le relais du chanteur Salah Saadaoui, ancien ouvrier lorrain nommé directeur artistique de la SMC, est essentiel et il débouche sur un catalogue de 350 titres : pour un franc, la nostalgie du travailleur immigré s'incarne dans des images et une ambiance sonore : « cette idée formidable assura à la société une vie confortable jusqu'au début des années 1980 (...) le partage s'effectuait sur le comptoir du bar entre la part revenant aux cafetiers (20%) et celle récupérée par l'exploitant (80%) qui s'acquittait des droits à la SACEM et des taxes étatiques. Une caisse pleine représentait environ 3000 francs. Ainsi pendant plusieurs années, le chiffre d'affaire qui s'élevait en 1978 à 5 millions de francs se composa de millions de pièces de un franc »¹¹²

Salah Saadaoui, la cheville ouvrière du réseau Cinématique est passé par Longwy comme Slimane Azem. Il a chanté les « plaies » de l'immigration : « Tiercé », « Soukarji » (Alcool) tel un chroniqueur social du quotidien de ses compatriotes en exil. Mais il se lance aussi dans le genre comique - « Alach François khire meni (pourquoi François serait-il mieux que moi - et la chanson patriotique comme Ana el Djazaïri (Moi l'Algérien). A la fin des années 70, il chante en Français « Déménagements » pour protester contre les conditions faites aux immigrés. Mais Saadaoui est aussi un des grands noms de l'organisation de la scène musicale de l'immigration des années 50-60. Il dirige le cabaret l'Oasis dans les années 60 à Paris et il devient un des piliers du Barbès de la production de disque (maison d'édition Sadaoui phone). C'est dans son bar parisien que sont filmés nombre de scopitones et il parvient d'autant plus à mouiller son réseau qu'à l'époque, non seulement la télévision n'a pas encore gagné les foyers maghrébins, mais les juke-boxes à images sont aussi un moyen de promotion original et encore inédit du disque par l'image : les maisons de disque et le club du disque arabe ne s'y tromperont pas, conscients de l'impact sur les ventes. Sur l'ensemble du catalogue qui regroupe chanteurs immigrés et chanteurs du Machreq et Maghreb, 199 scopitones concernent 67 chanteurs maghrébins dont 77% sont Algériens et plus de la moitié Berbères. Cette situation originale est certainement due à l'influence de Saadaoui qui impose son réseau artistique - ce qui explique aussi, soit dit en passant, la place essentielle des thématiques liées à l'immigration et à l'exil. Comme on est jamais mieux bien servi que par soi-même, c'est Sadaoui lui-même qui détient le record (11 films) des tournages loin devant Azem (4 films).

Le catalogue disparu dont on retrouve quelques morceaux ici et là apparaît comme une galerie de portrait d'artistes en même temps qu'un « conservatoire des styles

¹¹¹ Cf plus bas Fabrice Montebello, « Films égyptiens et ouvriers algériens dans la Lorraine industrielle », Alpha, Institut de recherche sur le Maghreb Contemporain.

¹¹² J. C. Scagnetti, *L'aventure scopitone 1957-1983*, Autrement, 2010, p 85.

vestimentaires et des attitudes » selon la formule de J. C. Scagnetti. Il s'agit en fait d'une juxtaposition souvent contradictoire d'images et de sons qui a donné sa couleur locale au scopitone : sur fond de libération sexuelle et de mode de la mini jupe, les réalisateurs affectionnent les larges décolletés et autres tenues féminines légères tandis que les textes en Kabyle ou en Arabe chantent la souffrance et la nostalgie. Le non lieu est aussi dans ce décalage. On découvre un autre décalage entre les scopitones orientaux de la grande tradition du chant arabe et ceux tournés en banlieue française : « Les espaces urbains accueillirent (...) les extérieurs en limitant les frais (...) cette manière de tourner avec un budget serré et des contraintes matérielles ancre les chansons de l'immigration dans un quotidien, dans une géographie de l'exil.¹¹³ » Johanne Larrouzé, auteur d'un ouvrage¹¹⁴ sur les scopitones n'hésite pas à parler d'instrumentation concernant l'image des travailleurs immigrés. Mais il ne s'agit pas de manipuler l'image, car en fait les producteurs n'accordent pas le moindre intérêt au thème des chansons : ils ne font qu'appliquer aux chansons arabo-berbères la vieille recette des scopitones légers du temps du yéyé qui ont fait la renommée du catalogue. Aucune spécificité n'est accordée au chanteur maghrébin qui d'une certaine manière est invisible comme si les affres de l'exil pouvaient se confondre avec le style du temps des copains et des surprises parties : « Sans comprendre le sens des chansons, l'image qui se dégageait globalement des films était celle d'hommes heureux, plutôt bien habillés (costume cravate) qui passaient leur temps à boire, à jouer, à draguer¹¹⁵ ». Ce sont des clichés hérités de la France coloniale qui se seraient ainsi imprimés sur les pellicules des Scopitones ajoute Larrouzé, alors même que les textes s'adressent à l'épouse ou la mère restées au pays. Et même lorsque les textes mettent en scène parfois de manière comique le drame de l'immigré devenu alcoolique – ainsi le sketch de Slimane Azem, « Madame encore un verre » - « L'effet produit par le tournage répété dans les bars est particulier, il y a une forme de mise en abîme : des immigrés au café en train de regarder des chanteurs immigrés eux-mêmes au café. C'est un peu comme si on renvoyait à ces hommes une image d'eux-mêmes déformée et fantasmée, une réalité distordue.¹¹⁶ »

Mont-Saint-Martin et le temps de l'immigration Familiale

Il y a eu aussi des scopitones dans les bars kabyles de la Lorraine comme en témoigne Farid T. retraité, installé à Mont Saint Martin depuis 1955 :

« Il y avait un appareil qui est resté longtemps, jusqu'en 1979 je crois, dans le bar que je fréquentais et qui était tenu par un certain Mohand-Saïd qui était venu des Ouhadias dans les années cinquante (...) bien sûr qu'il y avait quelques chansons arabes : la grande Oum Kalthoum, quand tu entendais sa voix, tu pleurais, les ouvriers comme nous ici ou les rois du pétrole en Arabie. On écoutait aussi Dhamane - Dhamane El Harrachi – qui est venu plusieurs fois ici à Mont saint Martin à l'époque où il était du côté de Metz. Mais bien sûr on écoutait surtout les gens de chez nous, Imazihen, Mis-n-tamurt-nar – les berbères, fils de notre terre. Ils sont tous venus ici (...) moi j'ai bien connu Salah – Salah Saadaoui – et mon oncle qui est arrivé à Mont Saint Martin en 1929, il a partagé la misère avec le grand Slimane – Slimane Azem. Aujourd'hui tous ces anciens ils sont morts (...) déjà à l'époque on ne pouvait plus les écouter comme avant dans les cafés parce qu'ils étaient montés à Paris ou ils étaient rentrés au bled comme Rabah Taleb. Alors on les écoutait dans le Juke-box (le scopitone). Combien de pièces de cent balles (1F) on a passé là-dedans ! J'en ai connu certains qui dépensaient une bonne partie de leur paie quand ils

¹¹³ Ibid, p. 143

¹¹⁴ Johanne Larrouzé, *L'exil a duré*, Ed. La Compagnie, 2006.

¹¹⁵ Johanne Larrouzé in *Revue Origines Contrôlées* N°3, Automne 2007 p. 18

¹¹⁶ Ibid p. 18

avaient bu une bière ou un rouge de trop (...) on jouait aux dominos et la musique ça donnait une ambiance un peu comme chez nous ... »

A Mont Saint Martin au temps des scapitones, le quartier d'habitation c'est encore le sanctuaire d'une mémoire des origines. Jusqu'au tournant des années 70, dans les cités ouvrières immigrées de l'avant naufrage de la société industrielle, chacun connaît son voisin et se sait connu de lui. Chacun semble rester à sa place. Se réclamer d'une même identité rurale et algérienne, malgré l'usine et l'immigration. Une identité préservée par le statu quo d'une exclusion réciproque entre l'immigration maghrébine et la société française. Chacun se réfère à une mémoire antérieure à l'arrivée en France pour justifier son action. Et la perspective d'un futur retour au pays oriente tout projet. Dans ce contexte, les immigrés s'adaptent à la ségrégation non par résignation mais plutôt par respect de la tradition et de la promesse du retour, au nom d'un conservatisme culturel qui permet de limiter la portée de l'événement même de l'immigration. Chacun remplit ainsi son rôle et assume son devoir dans l'ordre des rituels et des coutumes. Chacun continue comme avant, persuadé que le temps de l'exil n'est qu'une parenthèse. Ainsi, plutôt qu'une mémoire biographique, la mémoire du quartier immigré apparaît comme un sens pratique qui permet de ne pas se couper de ses origines, de se reconnaître avant de se connaître. Dès le début des années soixante, avec l'immigration familiale, les artistes kabyles commencent à animer des fêtes familiales. Plusieurs chanteurs sont alors accompagnés par des musiciens arabes pour les instruments qu'ils ne maîtrisent pas encore (la cithare *qanoun*, le luth *oud*, la flûte *nay* et parfois le violon et le banjo).

*

L'immigration investit très tôt dans la technique. Et avant le temps des images de la télévision, de la vidéo et de la parabole, il y eu celui des cassettes et du transistor. Les cassettes audio sont l'ancêtre de la radio. Par ce biais médiatique, des familles immigrées ont pu réinvestir des pans entiers de la culture traditionnelle, la musique populaire du Maghreb en particulier. Les cassettes circulaient entre les deux rives de la Méditerranée. D'abord sous le manteau, dans les circuits de l'économie souterraine de « l'ethnic-business ». Puis par le canal des ondes, les radios maghrébines mais surtout les radios libres dont l'apparition a révolutionné les modes de diffusion de la chanson kabyle en lui donnant une audience encore inédite.

Radio beur est le premier grand média promoteur dans les familles de la chanson berbère, ce qui a pu faire dire à certains militants des années 80 que le terme beur était une abréviation de berbères d'Europe. Lancée en 1981, notamment grâce au soutien financier d'Idir qui lui verse l'intégralité de la recette d'un de ses concerts, radio beur est devenue beur FM, une radio commerciale diffusée sur douze villes en France et au Maghreb et qui se réclame de 300 000 auditeurs en France et dix millions au Maghreb. Malgré sa métamorphose, beur FM a gardé la dimension associative qu'elle a cultivée durant dix ans. C'est le Kabyle Nasser Khezzane, une des principales figures parisiennes de la galaxie beur des années 80 qui a toujours présidé aux destinées de la seule radio de l'immigration maghrébine qui ait pris une telle dimension. Médecin et public relation des beurs auprès de la gauche et de la presse parisienne, Nasser Khezzane s'est toujours gardé d'un militantisme berbériste pour faire valoir l'enracinement de radio beur et de ses auditeurs dans la réalité de la société française. De fait, la radio est sans doute la principale réussite du mouvement beur dans sa logique de rupture avec la condition immigrée. Une différence que souligne l'un de nos interlocuteurs Hammoudi qui a longtemps vécu à Mont Saint Martin où réside encore sa famille et qui a été producteur de disques :

“ Il est vrai que Radio beur est l’affaire de la génération suivante qui n’a pas nos complexes avec la France. D’une certaine manière, ils ont réussi à rentabiliser leur absence de mémoire. Un peu comme si l’amnésie payait et que l’oubli était un pilier de l’histoire. Cap sur la communication au-delà de l’expression militante. ”

Radio Beur s’était battue en 1981 pour ne pas être mêlée à la fréquence de l’immigration, Beur FM tisse son réseau international. Installée sur Canal Satellite, Beur Fm est captée en numérique sur toute l’Europe et touche le Maghreb et le Canada grâce au satellite Telecom 2-B. Une vingtaine de salariés anime la programmation autour de plusieurs axes. La musique, mais aussi une logique culturelle plus large liée à l’information sur les traditions religieuses ou à un espace franco-maghrébin, à une couverture de l’actualité s’inscrivant dans une proximité socioculturelle entre les deux rives de la Méditerranée dont se réclament les auditeurs. La radio se revendique comme une radio communautaire, thématique à vocation généraliste. C’est radio Beur qui a été le principal promoteur à la fois des musiques du Maghreb mais aussi de certains talents de l’immigration. Combien d’artistes aujourd’hui reconnus ont-ils été lancés par cette radio ? Ce tableau d’une réussite ne doit pourtant pas faire illusion selon Hammoudi :

“ Beur Fm se présente comme une radio communautaire thématique à vocation généraliste. C’est une manière de jouer sur tous les tableaux qui ne permet pas néanmoins d’éluder la question : de quelle communauté nous parle radio Beur ? La radio noie le poisson en jouant encore une fois la communication entre les deux rives de la Méditerranée (...) C’est là que le bat blesse car on a affaire aujourd’hui à deux France beurs qui n’ont guère de liens entre elles et encore moins d’esprit de solidarité. D’un côté une beur-geoisie, avec des cadres, des médecins, des employés, des fonctionnaires qui se retrouvent dans la vitrine de radio Beur, ses valeurs humanistes et antiracistes de gauche, sa perspective néo libérale avec le mythe de la réussite à la force du poignet et de l’entreprise contre le ghetto. De l’autre côté, côté banlieue, les zombies sociaux. D’un côté des beurs intégrés à la société française et qui cultivent un rapport au folklore maghrébin, la chanson kabyle notamment, comme un supplément d’âme, de l’autre des zonards qui ont oublié leurs origines culturelles et qui se complaisent dans le cliché made in USA d’un rap de la misère et du ressentiment. Je prétends que la beur-geoisie dont radio Beur est la vitrine se heurte à un problème central. Si l’on prétend à une identité, beur ou autre, il faut apporter la preuve de sa capacité collective de création. Or quelle est l’expression beur spécifique ? Il n’y a aucun mouvement ni aucune expression derrière radio Beur. Ni le Raï trop algérien ni le rap trop américain (...) Quant à la chanson kabyle, c’est devenu la panacée du folklore... »

Mais ce discours militant sous estime l’importance de la dimension familiale de l’immigration : la génération des héritiers n’a-t-elle pas été imprégnée par la musique écoutée par les parents dans le salon familial autour du radio-transistor ? Et surtout du fait du rituel du dimanche matin devant Mosaïque sur FR3, la seule émission où l’on a pu entendre et voir des chanteurs kabyles à une époque, le début des années 80, où la télé entre enfin dans les foyers immigrés. « Les jeunes ne se souciaient vraiment pas du sens de paroles chantées dans des langues plus ou moins incompréhensibles pour eux. Les jeunes d’alors étaient très loin d’imaginer que leurs parents, désespérément discrets à leurs yeux, aient pu eux aussi investir la musique comme moyen d’expression de leurs vécus, attentes et aspirations, voire en faire un usage subversif. Et cela bien avant les yéyés arabes ou berbères des scopitones ¹¹⁷ ».

¹¹⁷ Mogniss H. Abdallah, op.cit.

2.2.3. La grande noria des fondateurs

Lu dans le quotidien algérien L'Expression 5 juin 2008. HOMMAGE A TALEB RABAH. L'aède au grand cœur. En 1956 il intègre la Fédération de France du FLN comme chef de groupe et ce, jusqu'en 1962.

Sous l'égide de la direction de la culture, MAS Production organise à la Maison de la culture Mouloud-Mammeri de Tizi Ouzou, la célébration de la Journée nationale de l'artiste, en rendant hommage à Taleb Rabah (...) Taleb Rabah est né en 1930 au village de Tizit, dans la commune d'Illilten dans la daïra d'Iferhounen. Fils de paysan confiné dans les monts aux terres schisteuses. Il gratta la terre aux côtés de son père puis émigra en France où il travailla comme ouvrier dans une usine de sidérurgie à Rombès en Moselle, de 1950 à 1956. Taleb Rabah a pris le temps de fréquenter une école à Hagondange toujours en Moselle. La Guerre d'indépendance le rattrape tout comme les jeunes de son âge. Aussi, sur ordre du FLN, il abandonne son travail et rejoint Paris. En 1956, il intègre la Fédération de France du FLN comme chef de groupe et ce, jusqu'en 1962. Il enregistre sa première chanson intitulée Ayemma yemma et participe à des émissions radiophoniques dès 1955. En 1959, il enregistre chez Barclay son premier microsillon Ifuk ezit di imesbah (...) Taleb Rabah composa plus de 150 oeuvres. Taleb Rabah a chanté l'exil, la guerre, la souffrance et aussi la joie. Il avait côtoyé la plupart des artistes de l'époque tels Akli Yahiatène, Slimane Azem, Oukil Amar, Salah Saâdaoui, Hsissen, Mustapha El Anka, Mohamed El Djamoussi et aussi Mahmoud Aziz et Abdelhamid Ababsa.

On se souvient de Taleb Rabah le Lorrain d'adoption dans l'agglomération de Longwy et dans ses bars. On se souvient aussi bien sûr de Slimane Azem, ou même de Salah Saadaoui qui chantait les hauts fourneaux :

Dans les hauts-fourneaux, /Sur les chemins de fer /Jusqu'à des heures tardives je travaillais /Les jours passent, /Combien de temps me reste-t-il encore ? (Salah Saadaoui, Mel Ghorba Barkan : assez de l'exil !)

On se souvient de beaucoup d'autres pionniers de la chanson Kabyle, soit parce qu'ils ont vécu en Lorraine, ce grand pôle migratoire de la grande noria des travailleurs de Kabylie, soit parce qu'ils sont passés par la Lorraine et ses cafés berbères au cœur du réseau national de diffusion de la chanson kabyle. Personne en revanche – du moins parmi nos interlocuteurs de terrain – ne se souvient ni n'a entendu parler du passage de Chérif Kheddam par la Lorraine. Pourtant si Slimane Azem est une légende de la chanson kabyle, Chérif Kheddam est sans doute la grande cheville ouvrière de ses mutations. Des années 40 à la fin des années 50, c'est le temps de l'errance et de l'immigration des célibataires mais c'est aussi celui de la naissance de la chanson kabyle moderne à travers son hybridation avec d'autres styles musicaux arabes, juifs ou occidentaux. Les chanteurs sont alors pour la plupart à la fois ouvriers et artistes. C'est à l'époque aussi que se construit le réseau des cafés Kabyles qui va permettre les circulations et faire de la chanson Kabyle, des petits bars lorrains aux cabarets parisiens, une dimension essentielle de la chanson dite orientale. C'est encore dans cette période que les industries culturelles et des majors de la production (Pathé Marconi) et de la diffusion investissent dans ce domaine de la chanson. Kheddam a donc été au cœur de ces métamorphoses : « Son œuvre musicale s'inscrit dans ce que nous appellerons la *première révolution* de la chanson kabyle: écriture des mélodies en vue de leur dépôt à la SACEM par un chanteur kabyle (...) Le compositeur kabyle attiré par *l'orchestration à l'égyptienne* se rapproche, à Paris, d'artistes arabophones : les répliques instrumentales sont désormais fixées par écrit dans les chansons du chanteur, alors que dans le reste des chansons berbères de la même époque elles continuent à dépendre de

l'inspiration spontanée du musicien accompagnateur »¹¹⁸. Auteur compositeur à une époque où les chanteurs kabyles ignorent le solfège, Chérif Kheddam est aussi un passeur de savoirs, le relais générationnel qui a permis une relève de la chanson kabyle dans les années 1970. A l'indépendance de l'Algérie, il choisit en effet de rentrer pour s'occuper de la nouvelle chaîne de radio kabyle qui manque cruellement de production. «*On devait sauver notre patrimoine, confie-t-il en 2006, trouver un moyen pour que la chaîne ne disparaisse pas. L'idée était donc d'enrichir la discothèque et de découvrir de jeunes talents pour remplacer notre génération*¹¹⁹. » C'est lui qui sauve la discographie en se faisant homme orchestre : documentaliste, archiviste, discothécaire et - surtout - dénicheur de talents. « Grâce à son émission «*Les chanteurs de demain* », la chanson kabyle prend un nouvel envol. Aït Menguellet, Noura, Idir, Ferhat, Malika Doumrane, Karima, Zahra... étaient ses élèves avant de s'envoler de leurs propres ailes.¹²⁰ »

Reconnu tardivement en Algérie comme un maestro, l'homme a été oublié en Lorraine et dans la plupart des lieux de l'immigration, absent de la mémoire et pourtant acteur de premier rang de l'histoire de la chanson kabyle. C'est encore une perspective du non lieu de mémoire qui s'exprime dans ce défaut de reconnaissance, cet oubli paradoxal de la part de ceux là même qui ont partagé le pain noir de l'exil avec Kheddam lequel, «*durant son séjour en France, a plus vécu en milieu ouvrier que parmi la nouvelle chanson kabyle (...) il a toujours refusé de s'en instaurer parrain, maître ou cacique, un indéniable précurseur...* »¹²¹. Cette impasse de la mémoire qui de fait a été corrigée par l'histoire (en l'occurrence par les experts de l'histoire de la musique du Maghreb) s'explique notamment par l'anachronisme du personnage. Chanteur, musicien et compositeur parmi des chanteurs-ouvriers ; intellectuel-autodidacte dans un milieu analphabète «*Nous, artistes kabyles, déclare-t-il, devons avoir le succès modeste. Nous chantons pour un peuple peu nombreux, mais l'universel commence chez soi...* »¹²² ; cosmopolite chez les damnés de la terre et de l'usine : «*Je suis, dit-il, méditerranéen et ma musique est méditerranéenne, turque, grecque, italienne, algérienne. Je pars de ma spécificité pour toucher l'universel. Seule l'authenticité peut donner tout son sens à une œuvre, musicale ou autre...* »¹²³ Kheddam est aussi avant-gardiste dans un milieu traditionnaliste : le chanteur Farhat lui rend ainsi hommage : «*chanter les droits de la femme comme il l'avait fait en 1961 («*d acu d lehjav n therrit* ») ou, trois années plus tard, contre l'obscurantisme religieux («*W ivghan yelli-s ad-t îâuz* ») était une prise de risque important sur le plan de sa popularité. Seule une infime partie des élites le suivait davantage pour ses mélodies ciselées que pour ses textes.* »¹²⁴

Homme du bord ou «*chef de meute* » d'un devenir deleuzienne¹²⁵, Kheddam dit la ritournelle par sa vie même où il ne cesse de construire son style en outrepassant les frontières (physiques, musicales, sociales, intellectuelles...) de son petit milieu qu'il veut brancher sur l'universel.

¹¹⁸ M. Mahfoufi, *La chanson kabyle en immigration*, in Hommes et Migrations.. N° 1179 - septembre 1994

¹¹⁹ La-kabylie. com, 2 février 2006

¹²⁰ ibid

¹²¹ ibid

¹²² ibid

¹²³ ibid

¹²⁴ Ferhat, Mehenni. *La chanson kabyle depuis dix ans*, op.cit.

¹²⁵ Deleuze et Guattari écrivent ainsi que chaque multiplicité ne cesse de se transformer à travers l'effectuation d'une puissance de meute qui relève d'un «*devenir animal* » et fait vaciller tout rapport à l'identité. Or, partout où il y a multiplicité, on trouverait un «*individu exceptionnel* », «*chef de meute* » ou en bordure, outsider : «*l'outsider a plusieurs fonctions : non seulement il borde chaque multiplicité dont il détermine avec la dimension maximale provisoire la stabilité temporaire ou locale , non seulement il est la condition de l'alliance nécessaire au devenir, mais il conduit les transformations du devenir ou les passages de multiplicités toujours plus loin sur la ligne de fuite* » (Mille Plateaux, Minuit, p. 305)

Un milieu qui prend sa revanche par l'oubli et c'est là le défaut d'ancrage de Kheddam révélateur des limites de la territorialité construite par cette génération fondatrice de la ritournelle kabyle. Il est vrai que Kheddam à la différence de Azem n'est pas originaire du petit coin de grande Kabylie d'où sont issus les premiers grands pionniers de la chanson Kabyle ainsi qu'une grande partie des familles de l'agglomération de Longwy-Mont-Saint-Martin. Une même région au sud de Tizi Ouzou, d'une dizaine de Km de rayon a en effet vu naître Cheikh El Hasnaoui, Slimane Azem (Agouni Gueghrane) Abchiche Balaïd (Agouni Gueghrane), Farid Ali (Bounouh) Mohand Saïd Oubelaïd (Bounouh), Akli Yahiatene (ait Mendes) Oukil amar (Ait Mendes).

Le réseau des cafés.

Le principal lieu où peuvent se produire les chanteurs kabyles durant cette période, ce sont des cafés arabo-berbères encore nombreux en Lorraine. Le réseau régional et national des cafés a autant servi de lieu culturel que de lieu stratégique. On sait aujourd'hui le rôle joué par ces « bouis-bouis » comme lieu stratégique de diffusion de la révolution algérienne, mais on connaît moins l'importance de la chanson dans cette diffusion et il faudrait ici se référer à Fanon pour comprendre ce lien entre culture et politique : la culture de l'immigration, ce sont d'abord les efforts sur le plan de l'expression et de la pensée pour chanter et justifier l'action à travers laquelle l'immigration se constitue, résiste et se maintient malgré l'adversité et les forces de dispersion. Par ailleurs, ce réseau des cafés est une affaire qui marche. A défaut d'accès à la scène publique, les artistes de l'immigration y établissent leurs quartiers. Dans le fond des bars se gèrent ainsi des carrières et un marché souterrain du travail de musicien. Les artistes tournent ainsi à travers ce circuit culturel et économique, quadrillant les grosses agglomérations françaises. Des rendez-vous sont fixés et certains deviennent des passages obligés pour les tournées : Le Béjaïa à Paris, le café RaBah Labidi à Lyon, Chez Kader à Longlaville en Moselle

Le réseau dans l'agglomération de Longwy (source : enquête Hassan Hacémi, M2 Ethnologie et socio-anthropologie)

1. à Mont Saint Martin : un bar repris par des héritiers de l'immigration dans les années 1995 : **le Royal**

2. à Mont Saint Martin : un café tenu par des kabyles de la région de Beni Bouaddou : **le "29"**

3. à Longlaville : café-hôtel **chez kader** : l'un des plus anciens cafés kabyles de la région. Des vieux kabyles anciens ouvriers de la sidérurgie y logent encore. Slimane Azem , Farhat Mehni , Idir , Salah Saadaoui et d'autres artistes l'ont fréquenté dans les années 60-70 voire 80. Il est toujours tenu par le même patron, rue des Victimes du Nazisme 54810 Longlaville. Il est surtout fréquenté aujourd'hui par des hommes récemment arrivés d'Algérie. Certains soirs des personnes viennent dans ce café guitare ou Mandole à la main et y chantent des chansons de la période Azem, Saddaoui

4. à Longwy bas : un café plus récent: **l'excelsior**

5. à Gouraincourt : Un café restaurant kabyle : **chez Ali**

C'est ainsi que des vedettes comme Slimane Azem se sont affirmées, au contact des réalités de l'immigration, dans une rencontre se jouant au jour le jour. Aux temps de l'immigration des hommes seuls, le partage de la parole s'est joué dans des espaces de convivialité comme les cafés où chacun peut prendre des nouvelles de la famille et des voisins restés aux pays. Des cafés sans confort, insalubres même, mais malgré le délabrement, ici se recomposent des fragments de la culture d'origine. Et pas seulement à travers une larme à l'œil nostalgique ou des loisirs d'exilés autour du café à la menthe. Le

partage de la parole se décline surtout en termes d'informations : la fréquentation de tel ou tel café pour entretenir des relations avec tel ou tel village d'origine, pour se tenir informé par le « téléphone arabe », rester à l'écoute des rumeurs ou informations colportées entre les deux rives de la Méditerranée par les derniers venus. Le café qui est aussi un lieu de rendez-vous, un lieu de retrouvailles pour des amis perdus de vue, un lieu d'intimité où chacun peut baisser les masques, oublier la pudeur, faire part de sa souffrance aux autres, dicter ou faire lire son courrier. Les chanteurs font la tournée hebdomadaire des cafés et se produisent le vendredi soir, le samedi soir et le dimanche après-midi jusqu'à 22 h. Jusqu'à la fin des années soixante, pendant la période de ramadan, l'activité musicale prend plus d'importance et se déroule du mercredi soir au dimanche soir. Les routes de Slimane Azem passent ainsi, même après son départ pour Paris, par l'agglomération de Longwy, Mont Saint-Martin en particulier. Il entretient des liens étroits avec plusieurs grandes familles originaires de son coin de montagne de Kabylie. A l'occasion des mariages ou durant les fêtes du Ramadan, ses concerts attirent un très large public.

Mais au-delà même du cas exemplaire d'Azem, c'est dans ces cafés que des artistes sans formation musicale, sans répertoire autre que la tradition orale d'un répertoire collectif anonyme, improvisent pour composer leurs accents d'exil :

« Nous voilà chenu avant l'âge / Par un quotidien de misère (...) même si nous ne savons pas lire / notre parole est clairement édictée / sans pour autant l'avoir écrite / nous n'avons pas de complexes à nous faire entendre » (Akli Yahiatene « nous voilà chenus avant l'âge »)

Par ailleurs, vu leurs origines rurales, on constate que ces artistes autodidactes ont su s'adapter aux exigences de la production musicale urbaine, suivant l'exemple d'Azem comme le reconnaît le chanteur Kamal Hamadi, époux de la grande Noura : « L'apport essentiel de Slimane Azem dans la chanson kabyle du début des années 1950, était précisément que ses chansons s'inscrivaient dans un courant moderne spécifique capable de se faire une place dans le cadre de la chanson citadine. Une grande partie de la communauté kabyle vivant dans les grandes villes avait plus de propension à écouter la chanson en Arabe ... »¹²⁶

Un répertoire de la mémoire

C'est l'exil et son cortège d'épreuves qui revient comme un leitmotiv dans ces chansons. Nombre de textes font référence à la terre perdue : « *Maison blanche* » de Cheikh El Hasnaoui dénonce l'exode massif de la jeunesse : « les villages se sont vidés, seules les femmes y sont restées / pour qui a le cœur compatissant, plus grande misère il n'est point (1948) ». La terre perdue dont il faut à tout prix se souvenir pour ne pas se perdre définitivement dans l'exil : « *Ô oiseaux d'hirondelles* » (1956) de Slimane Azem - voyage de l'oiseau migrateur et métaphore du migrant - mémorise tous les lieux de Kabylie comme une topologie de la mémoire contre le danger de la perte de l'identité et de la dispersion et pour que personne n'oublie la promesse du retour. Ce thème du terroir est relié à celui de la solidarité dans l'épreuve contre, l'oubli, l'individualisme et la perte des valeurs (S. Azem : « Les amis et les frères sont séparés chacun en fait à sa tête / Ils s'entretuent, chacun ignorant qui est son adversaire ») contre la solitude les maux de la ville comme l'alcool, (S. Azem : « *Je dois m'arrêter de boire.* » (1956) Il s'agit donc de résister en gardant la mémoire.

¹²⁶ Cite par M. Mahfoufi op.cit. p. 33. Les chanteurs de la génération suivante tels Farhat ou Idir verront dans cette attitude un complexe d'infériorité syndrome minoritaire d'une ethnie pourtant longtemps majoritaire en immigration.

Mais se souvenir, c'est aussi lutter pour construire les cadres sociaux de la mémoire : on chante la fraternité des compagnons d'exils qui sont « Enfants du pays » - « *Mes-n-tamurt* » : Saïd Barkoun 1953 - ; se battre pour maintenir des valeurs familiales en se rappelant l'épouse ou la mère laissée au pays (Farid Ali : « Ô mère courage ne te lamente pas / En ton cœur ne pers pas espoir ») ou en se référant aux anciens (Youcef Abdjaoui : « Amis préparez vous à partir dans la joie et l'allégresse / au pays des amis et des aïeux / nos manquements seront oubliés et finira la misère ») ou encore en évoquant les futures générations pour ne pas oublier tel Ulysse le retour. Encore que ce répertoire de la chanson apparaît aussi comme un appel à une remémoration, un autre récit de l'identité qui serait passé par l'immigration : ainsi de la chanson d'amour qui n'existe pas traditionnellement en Kabylie¹²⁷ et qui se développe en immigration comme une dimension sentimentale du répertoire. Avec « *Nadia-Djurdjura* » Cherif Kheddoum mêle ainsi le genre amoureux à l'amour de la terre natale et à la nostalgie de l'exil. Cette hantise de la « femme-natale¹²⁸ » selon la formule de Rachid Mokhtari, on la retrouve aussi dans l'œuvre du pionnier Cheikh Hasnaoui : « La perte de son amour de jeunesse, Fadhma (...) personnifie peu à peu la terre natale avec laquelle le dialogue douloureux de la séparation reprend tout au long du répertoire *A fadhma, A Fadhma*, 1955).¹²⁹ » Mais ce thème de l'amour est surtout lié au fait que « L'arrivée des chanteuses dès les années 50 a bouleversé en partie la place traditionnelle des femmes dans le paysage musical¹³⁰ » : la grande Noura chante « *Houa, Houa* » (Lui, Lui), Hanifa en duo avec Kamal Hamadi chante la noblesse de la femme « *Yidem, yidem* » (avec toi, avec toi), tandis que Bahia Farah se lamente sur son « homme des rues perdues » (*yeqqes iyi wezrem*). Un troisième thème des premières décennies de la chanson kabyle en immigration est le domaine religieux avec des mélodrames empreints d'un fatalisme du mektoub pour endurer les épreuves et supporter la vie malgré tout : ainsi de la chanson « *Ô Dieu bon conseiller* » de Slimane Azem : « Dieu bon conseiller essuie nous les larmes / Clément, ô sauveur, accorde ta clémence aux défunts / Procure la paix et le courage aux survivants ». Pourtant, malgré ce conservatisme dans la résignation, le chant religieux a pu servir, durant cette période liée à la colonisation, à réveiller les consciences¹³¹. C'est ainsi que se décline selon B. Daoudi et H. Méliani le répertoire d'une mémoire vivante de la chanson kabyle en immigration : « la dimension linguistique est essentielle dans la chanson de la première immigration car on y voit se profiler les modes de conservation et d'adaptation de l'univers vécu dans l'exil et la manière dont va se constituer une mémoire de l'univers abandonné ... Formulés dans des structures poétiques, ces mots vont acquérir une dimension dramatique plus forte parce qu'ils capitalisent dans une forme ramassée un espace et ses référents, un univers et ses valeurs le plus souvent altérés, bousculés par les nouveaux temps, les vicissitudes de l'exil.¹³² » Mais au-delà de la

¹²⁷ Sur la quatrième de couverture de son ouvrage « L'Izli ou l'amour chanté en kabyle », Tassadit Yacine écrit : « Une légende tenace veut que l'amour dans la société kabyle traditionnelle n'existe pas. La langue n'a pas de mots pour le dire. Le discours ordinaire le gomme, la grande poésie, réservée aux thèmes majeurs de la religion ou de la guerre, ne le traite qu'à coups d'allusions métaphoriques et lointaines. Enfin, le nif, le code souvent rigoureux de l'honneur, dont le sens commun fait de l'essence même de la kabyllité, l'ignore ou bien souvent le réprime dans la tragédie". Tassadit Yacine montre que cette dimension de la poésie existe néanmoins dans la société kabyle.

¹²⁸ Rachid Mokhtari, *La femme natale et l'émigré vacant*, in Hadj Méliani, *Les chanteurs de l'exil, voix natales*, Alger Casbah Editions, 2001.

¹²⁹ Naima Yahia, « *Les femmes connaissent la chanson* », in *Génération*, Gallimard, Génériques, CNHI, 2010, p. 141

¹³⁰ Ibid, p. 145

¹³¹ Ce qui tranche avec la génération suivante avec des chanteurs comme Idir ou Matoub Lounes qui dénoncent la religion comme un moyen de domination culturelle et politique.

¹³² B. Daoudi, H. Méliani, op. cit. p. 45.

simple mémoire, ces ritournelles d'une identité qui passerait par ses transformations ont une traduction politique : la chanson est engagée contre l'oppression colonialiste et pour l'indépendance de l'Algérie.

Les cafés de la cinquième colonne

L'engagement nationaliste des chanteurs kabyles immigrés est marqué au point que la thématique de la lutte devient omniprésente. Ainsi peut-on lire dans la presse algérienne un véritable panégyrique : « Leur chanson avait une fonction sociale et politique des plus importantes. Ils ont chanté la terre spoliée, la terre abandonnée, l'enrôlement en Indochine, les bagnes tropicaux, l'émigration, la misère des mères et femmes délaissées, les amours impossibles, la faim (...) leurs œuvres aujourd'hui peuvent se lire comme un seul roman : celui de la résistance d'un peuple à un empire colonial.¹³³ » S'il faut relativiser cet enthousiasme révolutionnaire, il n'en est pas moins établi que certains artistes organisent des galas pour soutenir financièrement la révolution et deviennent même des agents de liaison à l'image du Mosellan Rabah Taleb qui sur ordre du FLN se rend à Paris pour recruter des militants dans les cafés. Le réseau régional et national des cafés kabyles a autant servi de lieu culturel que de lieu stratégique pour la cinquième colonne de la révolution algérienne. Les travailleurs immigrés n'ont pas été aussi résignés qu'on se l'imagine souvent et leur engagement a une histoire méconnue. L'engagement est souvent antérieur à la guerre d'Algérie : ainsi de Slimane Azem : « Dans le courant de cette année 1937, comme son frère, Slimane adhère au Parti du peuple algérien (PPA) le parti nationaliste algérien, dont il devient un membre actif. À l'occasion du défilé des travailleurs de Longwy, le premier mai 1938, Slimane sort dans la rue parmi la foule de ses compatriotes, coiffé du fès, la fameuse chéchia « stambouli », qui marque son appartenance à ce mouvement¹³⁴ ». Des premiers temps de L'Etoile Nord Africaine, au PPA (Parti du Peuple Algérien) puis au MTLD (Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques) les cafés sont déjà des lieux de mobilisation politique où s'organisent dans les grandes villes de l'immigration notamment en Moselle et Meurthe et Moselle les tournées de chanteurs kabyle. Ils deviennent par la suite un champ de bataille dans la concurrence sanglante entre le MNA et le FLN.¹³⁵ Comme les soirées musicales génèrent des ressources importantes, des collecteurs de fonds du FLN passent régulièrement pour réclamer 20% des recettes. Parmi eux Akli Yahiaten qui, arrêté, compose en prison sa fameuse chanson El Menfi (Le Banni). Hanifa, une des rares femmes à chanter dans ces cafés masculins a elle aussi participé à la collecte de « l'impôt révolutionnaire ». L'un des principaux chants kabyles de la guerre d'indépendance¹³⁶ est encore l'œuvre de Slimane Azem : « Criquets quittez mon pays ! » (1956) qui trompe la censure est qui est diffusée sur les ondes de radio Paris. En Lorraine toujours, Abchiche Bélaïd a longtemps accompagné Slimane Azem dans ses tournées. Cet ouvrier de Mont saint martin est aussi un des chanteur les plus engagés dans la composition de chants de luttes : ainsi de la chanson « *Combattant, tu chemines vers la lumière* » : « Ô combattant vers la lumière tu avances, de beaux jours te viendront / Ton ennemi sera chassé, le drapeau de l'Algérie flottera ». Cette chanson est reprise par d'autres artistes comme Hanifa, Salah Saadaoui ou Youcef Abdjaoui. Kamal Hamadi chante lui aussi l'indépendance : « Si aujourd'hui tu endures des misères, demain ce sera la joie / L'impatience est de mauvais aloi ! / Quelle

¹³³ Article relatif à Farid Ali, chanteur kabyle qui a rejoint la troupe artistique du FLN. Algérie actualité du 15 mai 1986.

¹³⁴ Mario Scolas. Publié sur le site Musiques algériennes d'expression berbère.

¹³⁵ Slimane Azem est ainsi menacé de mort car une de ses chansons est comprise comme un soutien au MNA

¹³⁶ M.Mahfoufi, *Chants kabyles de la guerre d'indépendance*, Séguier, 2002.

que soit la situation, résiste ! » clame-t-il à la radio. C'est dans cette même période de la guerre d'indépendance que l'on retrouve pour la première fois une référence à Mohamed Hachlaf, futur créateur du club du disque arabe : un rapport de police soupçonne la Troupe des artistes arabes associés qu'il dirige alors d'avoir facilité la distribution de tract du MNA lors de ses représentations à Forbach (11. 12 1955) et Sarreguemines (12 12 1955)

Du café au Cabaret, de Longwy au quartier latin

Au-delà d'un simple répertoire la nostalgie, la chanson kabyle immigrée est aussi une ouverture à la modernité dans la rupture avec les formes musicales traditionnelles à travers la rencontre avec la musique orientale notamment. Le musicologue Mehenna Mahfoufi écrit ainsi : « Il fallait aux artistes des années 40 inventer un langage musical nouveau et parfois recourir à des emprunts étrangers (au genre occidental comme au genre moyen oriental). C'est ainsi qu'ils découvriront la polyphonie, et l'adopteront alors que le chant traditionnel kabyle est exclusivement à base d'homophonie (...) la chanson kabyle s'est nourrie à diverses sources. Les musiciens se familiarisent avec le rythme clavé de la rumba, celui du cha-cha-cha, du passo-doblo ou encore de la valse¹³⁷ ».

Des rythmes présents dans les grandes villes des années 30-50, Paris en particulier, et nombre de pionniers qui n'utilisent au départ que la derbouka se mettent à guitare ou le luth. C'est donc un milieu urbain cosmopolite qui favorise ces rencontres et avant tout la découverte, par le public kabyle et par ses artistes, de la musique du Moyen-Orient, des films égypto-libanais et des orchestres des cabarets orientaux de Paris. Si la chanson égyptienne est alors le sésame pour tout maghrébin cherchant à faire carrière dans la capitale, le public kabyle lorrain est déjà familier des comédies musicales égyptiennes. Fabrice Montebello souligne ainsi que les kabyles de Lorraine ont été des spectateurs assidus des films égyptiens projetés à l'Eden, l'unique salle de l'agglomération de Longwy (Longlaville) à proposer des films en langue arabe. Slimane Azem lui-même fréquente la salle de cinéma de la ville deux à trois fois par semaine. Comment expliquer que des Kabyles qui le plus souvent ne parlent pas l'Arabe littéraire affectionnent ce type de spectacle ? Il y a bien sûr le nationalisme algérien véhiculé par un imaginaire arabo-musulman, mais il y a aussi la misère de l'exil – el ghorba : « En se découvrant un autre dans le choc lumineux des images égyptiennes et des ténèbres de la réalité française, on comprend enfin d'où l'on vient. Cette reconnaissance de sa propre humanité que produit l'estime de soi est aussi ce qui rend possible la réconciliation du présent et du passé, et qui autorise donc la possibilité d'agir, d'entrevoir un futur meilleur, un rayon de soleil dans le ciel sombre de el ghorba (...) Les chants, les danses, les musiques et les mélodrames du cinéma égyptien produisaient un signifiant inaccessible, mais on parvenait au signifié grâce à l'émotion artistique qui se dégageait – dans le spectacle – de la rencontre des corps sophistiqués d'artistes arabes et de celles des corps fatigués des ouvriers algériens de Lorraine (...) Ce que les militants nationalistes ont désespérément cherchés à accomplir par les armes de la politique et la politique des armes, le cinéma aura contribué à le réaliser à sa manière. »¹³⁸

Propices au mélange des genres, les comédies musicales égyptiennes ont permis l'exportation de la musique arabe moderne mais si l'Egypte d'après guerre est le haut lieu de la chanson arabe et de ses modes de diffusion, c'est aussi parce que ce pays est la première et longtemps la seule succursale dans le monde arabe de grandes maisons de disque comme EMI-Pathé Marconi. Dans son catalogue, on retrouve, au tournant du vingtième siècle, l'Ecole du Caire et celle sans lieu référé de la migration, les divas arabes

¹³⁷ Ibid, p. 20

¹³⁸ F. Montebello, « Films égyptiens et ouvriers algériens dans la Lorraine industrielle », Alpha, Institut de recherche sur le Maghreb Contemporain, p. 24.

comme Fayrouz, Oum Kalsoum – figure du panarabisme Nassérien - et les Rastignac kabyles comme Slimane Azem. Celui-ci a été introduit chez Pathé par la célèbre disquaire du boulevard de la Chapelle Madame Sauviat de la maison Sauviat, première boutique de Musique Maghrébine ouverte à Paris, et passage obligé de tous les artistes en quête d'un lieu de diffusion de leurs œuvres à une époque où les producteurs maghrébins sont rarissimes. C'est dans ce contexte que la chanson kabyle s'orientalise en adoptant le modèle d'orchestre correspondant à celui que font découvrir les films égypto-libanais puis la radio du Caire. Mais cette ouverture à la polyphonie est aussi le fait d'un petit milieu de noctambules du quartier latin. En effet, le réseau national des cafés kabyles s'ouvre¹³⁹ parfois sur les cabarets orientaux de ce quartier de la capitale où s'est jouée la modernisation de la chanson berbère en immigration. Des cabarets dont il ne reste rien sinon le souvenir et des noms : El Djazaïr rue de la Huchette - ouvert dès 1935 par le célèbre compositeur M. Iguerbouchen puis racheté par un ouvrier kabyle ce cabaret produit les représentations de la plupart des grands noms de la chanson maghrébine jusqu'aux années 1980 – Le Bagdad rue Saint André des arts, mais aussi La Koutoubia, Le Maroc, Les Nuits du Liban... les travailleurs immigrés pouvaient y croiser des vedettes comme Maurice Chevalier, Charles Aznavour, Marcello Mastroeni, ou Farid El Attrach, des hommes politiques comme François Mitterrand ou Habib Bourguiba, ou encore Eddy Barclay, James Baldwin, Mistinguett, ou Jean Cocteau.

Mais ce qui se trame avant tout en ces lieux pour les artistes, c'est un partage des savoirs et une professionnalisation à travers une symbiose musicale : « Pour tous, les cabarets sont la nuit venue des lieux d'apprentissage et des scènes où les débutants font leurs premiers pas et où les chanteurs confirmés présentent en avant première leurs dernières compositions. Ils facilitent également la découverte mutuelle et l'entraide : à la veille d'un concert ou d'un enregistrement, c'est là que chaque artiste recrute son orchestre. »¹⁴⁰ Les cabarets du quartier latin sont ainsi au carrefour de toutes les influences musicales et des rencontres entre musiciens arabes, juifs ou kabyles. Des lieux d'une sociabilité transnationale du brassage et du cosmopolitisme qui participent de fait de la construction de la mode orientaliste et du goût pour l'exotisme typiques d'une rive gauche qui fait aussi le renom touristique de la ville lumière. Dans ces cabarets se produisent aussi des duos : Slimane Azem et Fatma-Zohra, Salah Saadaoui et Meriem Abed, Kamal Hamadi et Hnifa...

Hnifa, enregistrée par Pathé Marconi en 1953, qualifiée de « chanteuse de l'exil » meurt seule dans un hôtel miteux un soir de décembre 1981. Un destin tragique emblématique d'un choix de vie à contre courant des traditions : « Les chanteuses kabyles — comme les hommes — ont dû rompre totalement avec le groupe pour exister par elles-mêmes. D'ailleurs on remarquera qu'elles ne gardent en public que leur prénom (souvent d'emprunt). Elles n'ont pas de nom, ni d'appartenance (Chérifa, Hanifa, Ourida, Djamila, Anissa, El Djida, Karima, etc.), donc pas d'insertion explicite à une généalogie. Le chant individuel est souvent l'expression d'une révolte contre la société. Les grandes figures féminines qui ont marqué la société ont souvent connu un destin tragique : elles ont dû fuir leur village, leur famille et souvent un mari imposé¹⁴¹ »

¹³⁹ On peut soulever une controverse à propos de cet accès. Cafés et cabarets sont-ils interconnectés comme semble le montrer le fait que les propriétaires de ces établissements sont quelques fois les mêmes ? Ou bien faut-il insister sur un clivage social entre une avant-garde moderniste dans quelques lieux de renom qui vont adopter les airs orientaux et occidentaux à la mode et l'immense majorité des artistes inconnus du grand public et cantonnés aux cafés et hôtels maghrébins ?

¹⁴⁰ Driss el Yazami, Paris scène Maghrébine, in *Généralisations*, op. cit. p.136

¹⁴¹ Tassadit Yacine, *Femmes et littérature orale chez les Berbères*, EHESS Paris, p. 6

La radio des origines

« **La disparition d'Ahmed El Habib Hachlaf. L'homme du patrimoine. Migrance - n°8** » par Driss El Yazami (...) Ahmed Hachlaf, fondateur et directeur du Club du Disque Arabe (...) Arrivé en France à la libération le jeune Hachlaf se fait embaucher en 1946 à Paris-Inter où il est chargé d'animer une émission radiophonique quotidienne destinée aux travailleurs maghrébins : « Je me suis trouvé du jour au lendemain, racontera plus tard Ahmed Hachlaf, à la tête d'un service important. Les émissions arabes de la radiodiffusion française prenant de plus en plus d'ampleur et, ne pouvant me contenter des disques existant sur le marché, je fus conduit à demander un budget artistique pour faire des enregistrements nouveaux. A cette époque, il y avait à Paris un grand nombre de cabarets orientaux : le Koutoubia, Eldjazair, l'Oasis tunisienne, le Bagdad, les Nuits du Liban, la Kasbah et d'autres encore. C'est là que commença ma vie nocturne : je faisais des reportages dans les différents cabarets, interviewant les artistes, enregistrant certaines des chansons qu'ils chantaient en public. Ce fut pour moi une bonne école de journaliste doublée d'une bonne école de directeur artistique car j'intervenais souvent dans les programmes de la soirée pour établir des programmes complets, prêts à la diffusion. La fréquentation des artistes me mena insensiblement à les engager pour enregistrer leurs nouvelles compositions et donner à mes programmes de radio une vie constamment renouvelée." Ahmed Hachlaf qui rencontre tous les artistes de passage ou séjournant dans la capitale (les maghrébins Slimane Azem, Ahmed Fouiteh, Ahmed Wahby, Abelwahab Agoumi, Missoum, Mohamed Jamoussi et les moyen orientaux Mohamed Abdelwahab, Oum Kalsoum, Farid El Atrache) diversifie ses programmes. Cette carrière radiophonique prend fin en avril 1956, à l'occasion de la crise de Suez. Les animateurs des émissions en arabe refusent de participer à la propagande anti-nassérienne et se mettent en grève. Licencié, Ahmed Hachlaf va enfin pouvoir se consacrer à sa deuxième passion : la production, métier qu'il pratiquait en fait depuis des années déjà. Dès 1947 en effet, A. Hachlaf avait été contacté par la société Decca puis par Pathé-Marconi qui l'avait embauché comme directeur artistique. En peu de temps, il s'assure ce qu'il appelait lui-même "un quasi-monopole du disque arabe", soit en passant des contrats avec les maisons de disques spécialisées (Baïdaphone, Cairophone, La Voix de l'Orient, La Voix de l'Islam,...)

La carrière d'Ahmed Hachlaf montre le lien étroit entre radio, cabarets et maisons de disque qui a permis la structuration d'un milieu et facilité la diffusion et une certaine production autonome de la chanson kabyle en immigration. Dès la fin des années quarante, la Radiodiffusion télévision française développe une section Emission en langue arabe et berbère (ELAB) au sein de Radio Paris. Un programme est réservé aux seuls enregistrements en Kabyle : un studio spécialisé dans l'enregistrement de pièce de théâtre et de chansons est localisé aux frontières de la Lorraine, « dans la région de Reims » selon Mahfoufi. La radio prend vite un rôle central et les émissions ont de plus en plus d'audience : en 1949, le courrier des auditeurs qui se limite à 126 passe à 10045 en 1955 (Rapport sur les activités des émissions de langue arabe de la radiodiffusion française, Paris 1955) Cette même année 1955, le programme de « musique nord africaine » compte 1062 enregistrements par 66 artistes différents. A partir de 1957, le volume de production de la section kabyle atteint 6h de diffusion quotidienne.

Mais l'enjeu de ces programmes radio, c'est d'abord de concurrencer les radios arabes favorables au FLN comme Radio Le Caire. Ainsi nous confie Hammoudi, Lorrain et ancien vendeur de disques : « *Avant même la radio du bled, les anciens se branchaient surtout sur les radios arabes du Caire et de Tripoli. Ils y retrouvaient une identité par procuration dans les accents qui célébraient la grande nation arabe. Le lien avec South el Arab (la voix des arabes) du Caire était historique : c'est un peu le radio Londres de*

l'Algérie coloniale et des ses immigrés qui pouvaient y entendre la voix des leaders de la révolution en exil. Mais il ne faut pas pour autant oublier le décalage des langues : ça peut paraître bizarre, mais le public immigré ne comprenait que les accents dans le sens ou l'Arabe littéraire et le dialecte ne se confondent pas. ”

L'accent avant le message, c'est aussi la priorité de la ritournelle : la chanson arabe, les voix magiques de Farid El Atrache, d'Oum Kalsoum sont les fédérateurs du mythe d'une grande nation arabe. Un mythe auquel se raccrochaient aussi les travailleurs exilés dans les circuits de l'économie française. La ritournelle, comme une extase et une relation directe avec une origine devenue mythique où le pays d'émigration se confondait peu à peu avec le hors lieu d'une culture d'origine, comme un refuge imaginaire, une faille dans l'espace temps, loin, très loin du quotidien de l'immigration. Le temps et l'espace ainsi annihilés sur commande.

Mais il s'agit aussi de faire le lien entre imaginaire et mémoire de l'immigration selon Hammoudi : *“ Il ne faut pas oublier que c'est ainsi que notre tradition orale a été sauvée de l'oubli par le refuge dans la chansonnette, que notre force orale coupée de ses racines et tournant à vide en terre d'exil a trouvé refuge (...) C'est ainsi que s'est maintenu un plus petit commun dénominateur entre nous, que le drame de la déculturation a pu être évité. Malgré la langue de bois, l'écoute des radios du bled a été un vecteur essentiel de ressourcement culturel. Car il faut voir aussi le folklore comme une forme d'hibernation et de régime de survie qui permet de cultiver le souvenir, de reproduire des gestes devenus insignifiants qui ont été les maillons préservant notre mémoire de l'oubli. C'est comme ça que se préparent les révolutions... »*

2.2.4. La légende des pionniers

Combien de chansons kabyles ont-elles été consacrées à l'exil ?

Des centaines ou plus sans doute. Selon le musicologue Mehenna Mahfoufi l'une des plus anciennes répertoriées est une mélodie de Si Mohand (*Recueil de poésies kabyles*, 1904: LXXI). Les premiers enregistrements de musique kabyle connus, édités en France datent de 1910. M'hamed el Anka, Kabyle algérois, grand nom du chaabi, enregistre son premier disque à Paris en 1929, Mohamed Iguerbouchen fait ses débuts de pianiste en 1925 dans les grandes salles Européennes, mais les premiers groupes, durant les années folles, sont des troupes de tambourinaires reprenant les traditions musicales villageoise.

Déjà dans les cafés hôtels, des « travailleurs indigènes » ou vendeurs ambulants poussaient la ritournelle ou improvisaient leurs airs d'exil avec des sketches, poèmes et autres formes d'expression populaires. L'organisation de Messali Hadj, l'Etoile Nord Africaine (1926) favorise celles-ci et, au-delà de la mode orientaliste et d'un intérêt ethnographique, c'est aussi pour contrecarrer l'influence du mouvement nationaliste qu'en 1931, dans le contexte de la tenue à Paris de l'exposition coloniale, le musée de la Parole et du Geste entreprend de « fixer sur disques la musique et les parlers coloniaux », au nom d'une œuvre scientifique et « de large propagande française ». Ce sont alors 173 disques 78 tours qui sont produits et portés au catalogue Pathé Marconi.

Mais il faut attendre la fin des années 30 pour voir apparaître de véritables ensembles musicaux professionnels.

Mahfoufi souligne que Le chanteur réputé être le plus ancien connu à ce jour est Cheikh Amar El Hasnaoui. Or celui-ci n'est arrivé à Paris qu'en 1932, alors que des disques kabyles existaient depuis le début du siècle. Yamina et Houria, Si Moh et Si Saïd (1910), Si Saïd Benahmed (1911), Saïd Ou Mohand (1924), Saïd Elghoundillot (1927), Fettouma Blidia (1927), Amar Chaqal (1929), Yasmina (1932) et d'autres, avaient déjà leurs chansons sur disques en Europe.

Mahfoufi ajoute que parmi les noms cités, seul celui d'Amar Chaqal est souvent cité par les vieux immigrés kabyles.

Mais ici l'absence de traces et la précarité des sources de la tradition orale font que les commentaires sur l'histoire frappent à la porte de la légende.

1- Deux figures de légende

L'un a vécu en Lorraine, l'autre n'a fait qu'y passer, Slimane Azem et Cheikh Hasnaoui.

Le film de Rachid Méribet, « Slimane Azem : une légende de l'exil » (France, 2005, documentaire, 52 min) commence ainsi :

« Selon la légende, Slimane Azem aurait développé son genre poétique suite à une rencontre avec un vieillard qui lui aurait dit : « Dieu te destine au bonheur, dis moi ce que tu veux : ou tu auras une intelligence accomplie, ou tu auras un foyer avec beaucoup d'enfants. Il choisit d'être poète visionnaire »

A) Slimane Azem : le passeur d'histoire aux portes de la légende

Son nom et son œuvre traverse les quatre temps de la chanson kabyle en immigration.

S'il n'a pas vécu les origines de la migration berbère du premier quart du vingtième siècle, il se veut passeur au carrefour : « *J'ai toujours écrit dans la tradition de poètes antiques et des fabulistes, les idées que j'expose sont des vérités premières communes à tous les moralistes tels que Si Moha ou M'hand, Sidi Lakhdar, Ben Kchouf et Sidi Abderrahmane Elmejdoub (...)* »

Slimane Azem dans l'Encyclopédie berbère, tome VIII (D. Abrous)

Du point de vue de son contenu, ce répertoire présente des ressemblances frappantes avec celui de Si Mohand, grand poète kabyle du XIXe siècle. Dans un contexte socio-historique différent, Slimane Azem a, en effet, représenté pour le XXe siècle ce que Si Mohand fut pour le siècle dernier : le témoin privilégié d'un monde qui vole en éclats, d'une société dont les assises ont été ébranlées en profondeur et dont les valeurs vacillent - même si quelquefois elles se raidissent - face à celles, implacables, du système capitaliste.

Le répertoire de Slimane Azem est donc - à l'image de la société qu'il traduit - traversé en profondeur par ces bouleversements; sa thématique est, à cet égard, tout à fait significative. Sur les soixante-dix chansons recensées en 1979 et qui composent ce répertoire, plus de la moitié sont consacrées à ce renversement de valeurs avec des titres très évocateurs :

Ilah ghaleb, Kulci yeqlab Ô Dieu, tout est inversé

Zzman tura yexxerwed : les temps sont, à présent, troublés

Terwi tebberwi : tout est sens dessus-dessous.

Dans ces chansons du chaos, zik (autrefois) est fondamentalement opposé à tura (aujourd'hui).

Dans cet ouragan qui déferle, rien n'échappe au tourbillon : c'est le règne du «ventre» (aàbûd) c'est-à-dire des intérêts basement matériels, de l'argent (idrimen), de l'égoïsme, etc. au détriment de l'honneur (nnif), de la solidarité agnatique (tagmat). Cet éclatement charrie tout son cortège de maux, de misères dont : la paupérisation, l'alcool (a hafid a settâr, berka yi tissit n ccrab), etc. face à l'alcool, Slimane Azem oscille toujours, au même titre que Si Mohand, entre la transgression et le repentir.

Enfin devant la force de l'avalanche cèdent aussi les rapports entre les sexes, rempart ultime de l'édifice social, et Slimane Azem de décrire, tantôt avec humour, tantôt avec une ironie caustique, ces hommes sur lesquels les femmes arrivent à avoir de l'ascendant (lalla mergaza d win terna tmettût : dame omelette qui est dominé(e) par sa femme). Car ce sont bien les valeurs de la société traditionnelle que Slimane Azem défend, au besoin en évoquant Dieu à grand renfort; la dimension religieuse - sans être dominante - est incontestablement présente dans son répertoire.

Cependant, cette description d'un monde quasi apocalyptique - bien que récurrente - n'a pas l'exclusivité dans l'oeuvre de Slimane Azem; il était et il reste pour toute une génération de Kabyles - par dessus tout - le poète de l'exil : son évocation de la Kabylie, toute empreinte de pudeur, rappelle la douleur d'une plaie demeurée à vif, en témoignent des chansons comme :

d'aghrib d aberrani : exilé et étranger

ay afrux ifilelles : ô hirondelle, oiseau messenger

a tamurt-iw aàzizen : ô mon pays bien-aimé

Propulsé dans le tourbillon du monde moderne, Slimane Azem ne s'est pas contenté de se réfugier dans le giron incertain des valeurs traditionnelles, son regard s'est ouvert grand sur le monde et nous lui devons de véritables poèmes de... politique internationale dans lesquels le ton volontiers satirique n'altère en rien l'acuité du regard : amek ara nili sustâ ? Comment pourrions-nous nous trouver bien ? Par ailleurs terwi tebberwi : tout est sans dessus dessous est dans la même veine. Il faut préciser que Slimane Azem, puisant dans le vieux patrimoine berbère, a «fait parler» les animaux, arme subtile mais à peine voilée d'une critique politique acerbe :

baba ghayu : le perroquet

tlata yeqjan : les trois chiens

En cela il marque une fidélité indéfectible au caractère traditionnellement contestataire de la poésie kabyle, l'une de ses dernières chansons salue avec éclat et avec un titre très évocateur : (ghef teqbaylit yuli was : sur le Kabyle (ou la Kabylité) se lève le jour), l'émergence de la revendication culturelle berbère lors du printemps 1980.

Azem poète plutôt que chanteur ? Ne se revendiquait-il pas lui-même de la tradition du barde fabuliste et moraliste, de la poésie de veine religieuse et de critique sociale des *imeddahen* ?

La chanson kabyle des pionniers comme Slimane Azem hérite en fait de plusieurs traditions musicales¹⁴² : celle des *imeddahen*, ces fous itinérants qui chantaient pour gagner leur pain de village en village ; celle des chansons de berger ; celle des *adekker*, ces chants funèbres la tradition religieuse ; celle enfin des chants de femmes, berceuses ou *izlan*, chants collectifs pour les mariages et fêtes rituelles. Plus précisément, la chanson kabyle a puisé dans la poésie traditionnelle des manières de récits épiques, de sagesse, ou de résistance, mais aussi des formes de mélodie et des images.

Deux genres poétiques s'opposent dans la tradition selon Tassadit Yacine : « la poésie du cœur (*ul, lqelb*) et la poésie des «tripes» (*lkarch*). Autrefois en Kabylie, on distinguait la poésie des valeurs (*tigsidin*) de la poésie de la honte (*lâar, lâib*), les *izlan* (chants dits aussi *leqwal*, dit, et par dérision *leqwad*), la première appartient à la catégorie des nobles, des hommes pieux; la seconde aux bergers, aux femmes. La distinction est liée non seulement à l'éthique mais aussi aux positions sociales et spatiales. Le premier genre concerne en effet l'orthodoxie, les valeurs morales, spirituelles, religieuses ; le second l'hétérodoxie, les sentiments¹⁴³ ».

Dans une société traditionnelle marquée par la rudesse, l'expression des sentiments était plutôt mal vue et sa désignation avait un sens péjoratif : *Tamedyazt imaksawen* (la poésie des bergers), par opposition à *Tamedyazt imousnawen* (poésie savante) qui seule avait droit de cité. On comprend dès lors que la famille kabyle traditionnelle n'accepte pas de musiciens en son sein qui n'ont pas d'autres choix possible que d'émigrer vers la ville. « Tu as vendu ta voix et dévoilé les secrets de la famille ! » C'est ainsi qu'aurait réagi la mère d'Idir en apprenant qu'il chantait. Ferhat Mehenni précise : « Faut-il le rappeler qu'il y a moins d'un siècle chanter était encore honteux pour tout homme digne de ce nom. Chanter était le fait de parias, de fous ou de niais qui déshonoraient leurs proches. Chikh Nordin, le premier à s'y être aventuré, était renié par son père pour avoir commis le crime de devenir un chanteur. Quant aux femmes, même s'il leur était permis de s'adonner au chant pour faire dormir les bébés, et on les entendait depuis les ruelles du village, même si elles étaient autorisées à chanter en groupe lors des fêtes, il était inadmissible que l'une d'elle se produise dans un spectacle ou à la radio. Cherifa, par exemple (...) avant de devenir la Diva de nos jours, n'oublions pas qu'elle a été pendant des années femme de ménage à Alger où elle s'était réfugiée pour échapper à son lynchage par sa famille et ce, malgré son succès et sa renommée. Hanifa, pour avoir défié l'interdit communautaire, était répudiée et n'avait pu se remarier. L'émergence de chanteurs et de chanteuses en Kabylie a généré une évolution de la société dans le sens de plus de tolérance et de moins de rigorisme dans les traditions et les pratiques religieuses¹⁴⁴. »

On comprend dès lors que Slimane Azem prenne une dimension de légende lui qui a su marier les deux genres poétiques, les populariser dans l'immigration et les mettre en musique alors même que le chanteur accompagné par un chœur mixte et un orchestre n'existe pas dans la tradition kabyle : c'est une invention de l'immigration dit Mahfoufi. : « Le chanteur des années 40 n'a pas eu à reproduire un répertoire proprement villageois existant, un style musical rodé auquel il aurait été habitué. Il a eu simplement à inventer un

¹⁴² Lorsqu'on évoque le chant kabyle traditionnel, on parle généralement de l'*achewiq* qui regroupe l'ensemble des chants séculaires accompagnant et rythmant les activités de la vie quotidienne. C'est d'abord les femmes qui sont ainsi les gardiennes de la tradition orale.

¹⁴³ Tassadit Yacine, op. cit.

¹⁴⁴ Ferhat Mehenni op. cit.

langage musical nouveau propre à la chanson faites d'emprunts tels qu'elle se fait depuis une soixantaine d'années par les trois générations qui se sont succédées¹⁴⁵ »

B) Cheikh El Hasnaoui, le fondateur d'une éthique mélodique

Une légende peut en cacher une autre. Cheikh El Hasnaoui à la différence de Slimane Azem était aussi un musicien, une des grandes figures du Chaabi d'expression berbère. Un personnage de légende donc dont l'œuvre a donné lieu à plusieurs ouvrages, un site internet et même un colloque en juin 2009 à Tizi ouzou.

A sa mort en 2002, sa mémoire est unanimement saluée

Le matin, 15 08 2002. Chant des terres inachevées par Rachid Mokhtari.

Nul mieux que lui n'a senti, compris et traduit avec autant de sensibilité vocale, mélodique et textuelle les tourments psychoaffectifs de l'émigré de la première génération des partants. Cheikh El Hasnaoui est décédé à 92 ans sur l'île de la Réunion le samedi 6 juillet 2002.

De son exil mouvant et fondateur d'une éthique mélodique, cheikh El Hasnaoui par sa voix des absences et des manques, celles de « la femme natale » et de « l'homme vaquant » qui s'interpellent, erratiques, comme les mélodies qu'elles habitent, nourrit une inlassable quête de terres inachevées, sans cesse remodelées, caressées par les souvenirs mués en rêves ou fouettées par les flots d'amertume. L'île volcanique de l'océan Indien, sur laquelle il finissait son siècle et le siècle des turbulences de l'humanité, au relief tourmenté, aux rivières torrentielles, est, par cette abondance des géographies aurales, la halte dernière de ces voix qui ont accompagné à tir d'ailes tous les bateaux en partance. L'exil dans ses mélodies déconstruites, brèves, surgissant des gouffres des déracinements affectifs et effectifs, n'est ni un départ ni une illusion de retour, mais un espace-île, cette tamurt qui remplit les lieux originels de ses chansons télégraphiques, ces petites terres qui se refusent aux blocs, aux continents, aux appartenances tectoniques, émaillant les océans, émeraudes des solitudes. Cheikh El Hasnaoui – Khelouat Mohamed pour l'état civil – est la voix mythique de la chanson de l'exil ; un exil partagé entre les données historiques de l'émigration algérienne en France, alors métropole coloniale, et l'aventure individuelle d'un amour passionnel qui, interdit au pays, a pris pour viatique ses blessures dans la solitude d'outre-mer. Son exil a servi l'Algérie en exprimant, dans le contexte des plus grands bouleversements socioéconomiques du XXe siècle, la sensibilité algérienne dans ce qu'elle a de vrai et de tragique. Les quarante-quatre chansons enregistrées qui composent son répertoire bilingue (kabyle et arabe parlé) ont marqué le substrat émotionnel maghrébin. Depuis son départ en France vers 1937, il ne revit plus cette tamurt qu'il a quittée dans la déroute collective et dont il fit l'espace natal de ses mélodies (...) L'originalité des créations de cheikh El Hasnaoui relève moins, pensons-nous, de la thématique de l'exil dont toute l'œuvre est marquée que de leur mise en forme dans des structures mélodiques et des modalités énonciatives originales. Les formes mélodiques de ses chansons dénotent par la variété de l'agencement leur structure interne, la quête d'une esthétique hors de tout modèle itératif.

Mais comme une légende ne meurt jamais, Cheikh El Hasnaoui a été donné mort plusieurs fois

¹⁴⁵ M. Mahfoufi, op. cit., p. 21

Journal Liberté, Mardi 9 juillet 2002. Et jusqu'au bout l'exil a duré par Nassira Belloula

Alger, octobre 1999. La rumeur donne encore une fois de plus El-Hasnaoui pour mort. Cette fois-ci, le temps finit par rattraper ce singulier destin, celui d'un homme voué aux enfers des exils et des amours perdues. Cheikh El-Hasnaoui a rejoint ses « Ndjoums ellil » qu'il aimait tant chanter, qu'il aimait tant contempler d'un regard nostalgique en rêvant à un bout de ciel laissé, oublié sur une terre de Kabylie la sienne.

C'est vrai que l'errance est le propre des poètes et des troubadours, souvent à la recherche d'une terre intérieure pour s'y cacher, s'y retrouver, fuir ses propres tourments, mais en vain, car souvent aussi, leur itinéraire est fait de souffrances et de privations, des substances qui nourrissent pourtant la voix et l'âme du chanteur (...) Au déracinement inséparable de l'exil, à un amour maudit, El-Hasnaoui oppose dans son chant d'une manière évidente ses deux déchirements, rejetant d'emblée cet exil qui va l'absorber, pourtant, plus d'une soixantaine d'années, et cet amour fou, impossible, qui va nourrir une constante créativité. « Tous sont revenus, excepté lui, l'exilé lointain " ou encore "Je n'ai ni amis, ni parents, j'erre dans l'exil ? » La légende qui se crée autour du personnage, singulier, resté mystérieux, jaloux de leur intimité par la force de se soustraire aux regards et aux indiscretions, a mystifié le personnage d'El-Hasnaoui, qui est en soi un roman ouvert, tant ses textes vibrants sont indicatifs de ses états d'âmes, de ses errances et de sa passion brisée (...) Cette Fadhma, qui, d'après certains proches d'El-Hasnaoui, existe ou a existé, prend d'autres noms, d'autres figures dans la complainte amoureuse d'El-Hasnaoui (...) Cheikh El-Hasnaoui vient de mourir dans l'île de la Réunion, coincé par les flots d'une mer jalouse qui l'a gardé emprisonné et qui l'a inspiré comme une femme fatale :

El-Hasnaoui, comme les peintres mythiques qui ont choisi les îles pour peindre leur âme en perdition, s'est réfugié lui aussi dans les bras de cet éden retrouvé après que sa terre se fut effritée dans sa mémoire ne gardant que des brides de couleurs et de rêves.

L'œuvre musicale de Cheikh El Hasnaoui comme sa vie et sa légende reposent sur le paradoxe d'un amour perdu, objet de souffrance - « Tu m'as tué, tu m'as égorgé, tu m'as fait tellement souffrir Fadhma, c'est pour toi que je chante » et à la fois de délivrance - « Ton amour a des racines dans mon cœur, il a fleuri ».

Ce paradoxe est plus largement celui des pionniers de l'immigration. Leurs histoires de vie sont en effet trop souvent limitées à une mémoire de la souffrance, du sacrifice et de la nostalgie résumée par le cliché du travailleur immigré traînant ses accents d'exil du chantier au foyer Sonacotra. On oublie ainsi que ces hommes étaient aussi des Rastignac qui ont passé la mer en quête d'un rêve de fortune et d'émancipation, que ces vagabonds des deux rives de la grande bleue étaient certes victimes des conditions socio-économiques et politiques, mais aussi jeunes et rebelles, hantés par les icônes de la modernité. La migration, comme une aventure de pionniers selon Malika Chafi et Nancy Spinousa : « *Les motifs invoqués tels que fuir la misère n'étaient en partie qu'un discours de légitimation. Fondamentalement, ceux qui ont immigré étaient déjà en rupture avec les concepts de la société traditionnelle (...) S'attacher aux parcours des familles offre l'opportunité d'explorer les logiques, toutes aussi importantes bien qu'invisibilisées des acteurs eux-mêmes*¹⁴⁶ ».

¹⁴⁶ M. Chafi et N. Spinousa, *Parcours d'adaptation des Algériens : des dispositions aux acquisitions*, Rapport pour le FASILD, 1997.

Une perspective similaire est développée par Milan Kundera dans son roman « L'ignorance ¹⁴⁷ » : l'immigré est le grand souffrant de l'histoire européenne nous dit l'auteur, mais pourquoi se limiter ainsi à une vision de l'émigration comme un malheur, pourquoi ne serait-elle pas aussi une issue ? On peut en effet devenir plus libre en se débarrassant du fardeau de la mémoire qui attache à un lieu et qui impose qu'on la cultive en lien avec les autres proches : à mesure que l'oubli s'impose on peut se libérer de son fardeau. Et Kundera d'en conclure que « Le drame de l'émigration recoupe celui de la modernité des exilés métaphysiques que nous sommes tous, incapables de s'établir à nouveau sur le sol de notre nostalgie ». C'est au cœur de ce paradoxe que se loge notre perspective du non lieu de mémoire et qu'on découvre en suivant les parcours de ces artistes, leurs histoires de vie marquées par des ruptures obligées avec leurs familles, leur terre d'origine, du fait de l'immigration de travail mais aussi au nom de l'affirmation individuelle et de la volonté d'assumer une identité d'artiste maudite par la société kabyle traditionnelle. Des histoires de vie donc, des hommes mais aussi des femmes qui ont du fuir et cacher leur propre nom, à la fois cœurs blessés et héroïnes de l'émancipation : ainsi de l'exemple d'Hnifa que nous avons évoqué, adulée comme la chanteuse de l'exil et mourant seule dans une chambre d'hôtel. C'est la tension entre traditions et modernité que mettent en perspective ces vies d'artistes mais aussi la ritournelle elle-même. Se voulant enracinée dans le passé, la chanson Kabyle repose en fait sur un mélange hétéroclite de genres poétiques et malgré le vide de ses fondations, elle se découvre elle-même à travers le détour de l'immigration, le passage par l'exil, *el ghorba*, la confrontation avec la modernité qui permet de préserver, redécouvrir ou réinventer un héritage linguistique et culturel ancestral.

« Ne lâche jamais la terre / car tu es un laboureur (...) laboure toujours ta terre ici et ailleurs / ne vends jamais la terre / car elle est ta lignée (...) la terre de tes ancêtres (...) la terre par où tu passes ».

Comme le dit Mohand Slimani dans cette chanson, la ritournelle Kabyle a su labourer sa terre même en exil. En passant par la Lorraine notamment. Puis en élargissant son territoire, du réseau des cafés de l'exil aux cabarets parisiens, d'une quasi clandestinité à une audience internationale. Pourtant on le voit avec l'exemple Lorrain, à travers la quête de reconnaissance des associations franco-berbères qui passe par des formes de patrimonialisation, des célébrations, des cérémonies du souvenir, des noms de rue à la mémoire de certains passants considérables : si elle s'est frayée d'autres chemins, d'autres territoires, la ritournelle laboure toujours la terre par où elle est déjà passée.

Et cela, même si elle ne revient jamais.

II L'impossible retour

Plutôt que sur un lieu nous dit Jankélévitch, la nostalgie porte sur le temps, comme « une réaction contre l'irréversible. ¹⁴⁸ » Ce qui est passé ne reviendra pas et c'est ce qui est insupportable pour la conscience. C'est moins la terre natale que l'on regrette que les jours qui s'en sont allés - « Ni temps passés ni les amours reviennent / sous le pont Mirabeau... » - mais le souvenir du pays perdu permet de spatialiser le temps, le figer en quelques sortes dans une seule image. C'est tout le drame d'une nostalgie fermée sur elle-même, lorsque le souvenir lui-même s'estompe, se vide, pour ne plus laisser place qu'à cette image construite d'une passéité qui se suffit à elle-même, une misère de l'irréversible

¹⁴⁷ M. Kundera, *L'ignorance*, Gallimard, 2005

¹⁴⁸ Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie*, Flammarion, 1983, p. 369

se délectant de son tourment, un trou noir « d'un oubli qui est l'illusion du souvenir ». La double absence de l'immigré recoupe le drame du nostalgique « en même temps ici et là-bas, ni ici ni là, présent et absent, deux fois présent et deux fois absent (...) nulle part ¹⁴⁹ ». Ou, pour le chanter comme Slimane Azem : « ni il est parti, ni il est resté ». Mais la nostalgie chantée n'est plus tout à fait sans portes ni fenêtres. Elle s'ouvre ostensiblement. Se déplace – la nostalgie est aussi « un mal migrateur » nous dit Jankélévitch – en jetant sur elle-même un regard caustique, ironique ou critique. Ce qui m'évoque, soit dit en passant, un vieux scopitone de Mazouni en Français repris par Rachid Taha : « Ecoute moi bien au camarade »... Le chanteur s'adresse à un interlocuteur imaginaire amoureux d'une jeune fille – laquelle pourrait aussi personnifier la patrie d'une jeunesse révolue – qui lui « joue la double face » :

Regarde toi bien dans la glace / Et réfléchis c'est important / Tu deviens saoulard A cause d'une fillette (...) Mais qui est ce camarade? / Je parle seul, personne n'est là / Alors c'est moi le camarade /Le pauvre con, et me voila.

Ce qui se joue dans cette ironie réflexive du chant, c'est une échappée belle hors de l'exil ou de la présence absente dans la patrie invisible de la nostalgie : celui qui chante n'est plus un somnambule qui confond le rêve et la réalité et s'il reste à l'écoute des sirènes du passé, ces voix intérieures lui « chuchotent leur secret nostalgique dans la langue de la musique et de la poésie ¹⁵⁰ ». Le pouvoir de s'absenter sur place pour trouver refuge dans un ailleurs imaginaire, c'est le pouvoir humain entre tous ajoute Jankélévitch, le pouvoir de l'imagination qui peut ouvrir sur une autre perspective de la nostalgie. La nostalgie est ouverte lorsqu'elle se met en récit ou en chant. La terre natale ne serait ainsi qu'un prétexte, un charme ou plutôt une cristallisation topographique qui permet de se fixer dans l'errance et la dispersion des idées, comme dans la chanson de Slimane Azem que nous évoquions plus haut. Mais l'enjeu de la nostalgie ouverte, c'est bel et bien « d'assigner le siège de ce partout nulle part ¹⁵¹ » ou ce « non lieu », d'esquisser la topologie d'une autre contrée, « une nouvelle Ithaque », le bled de l'utopie, construire la communauté imaginaire des « enfants du pays » : *tamurt-imazihen*, la terre des hommes libres, que Slimane l'exilé interdit de séjour en Algérie retrouve avec son public : « *Quant à l'interprétation de mes œuvres dans un sens ou dans l'autre, il suffit que je vous dise qu'en tant que poète estimé de son public je me dois de participer à son éducation morale et spirituelle. J'ai toujours écrit dans la tradition de poètes antiques et des fabulistes, les idées que j'expose sont des vérités premières communes à tous les moralistes tels que Si Moha ou M'hand, Sidi Lakhdar, Ben Kchouf et Sidi Abderrahmane Elmejdoub (...) je vis actuellement au milieu des 700 000 algériens jouissant de leur estime et gagnant largement ma vie auprès d'eux, et œuvrant dans le sein de cette vaste colonie sujette à toutes sortes de propagandes pour maintenir l'attachement au pays natal* ¹⁵² ... »

*

Qu'écoute le fan d'Azem ou le client des cafés de l'exil derrière le scopitone de Mazouni se parlant à lui-même – *Ecoute moi camarade ?* Il est comme Ulysse dans le palais d'Alkinoss qui écoute son propre chant ¹⁵³ narré par l'aède Demodocos : il pleure et

¹⁴⁹ Ibid, p. 346

¹⁵⁰ ibid

¹⁵¹ Ibid p.360

¹⁵² Slimane Azem, Lettre au ministre algérien de l'information, 8 01 1969

¹⁵³ Quand il arrive comme un naufragé chez les Phéaciens, c'est la dernière étape de son voyage, et il a perdu tous ses compagnons. Il n'a plus rien et il est devenu « personne » comme il l'avait dit par ruse, au Cyclope. Ulysse ne sait plus se raconter tant il s'est perdu dans les confins de la nostalgie : il n'a plus de mot pour faire le lien entre le héros de Troie et le mendiant qu'il est devenu, il n'a pas de catégorie du passé lui permettant de dire « c'était moi hier, c'est moi aujourd'hui » ; il est submergé par l'émotion en écoutant son histoire raconté par un autre comme s'il était mort. Jusqu'à ce moment « *Ulysse se tient encore dans cet entre deux*

se souvient, « car c'est le sortilège musical interprète du passé irréversible qui nous arrache les larmes du regret de la tendresse et de l'amour.¹⁵⁴ » Ce n'est qu'en entendant sa propre histoire racontée par l'aède Démodocos qu'il parvient à retrouver son identité : il redécouvre l'Ulysse passé, le héros de l'épopée, et il peut ainsi mettre en perspective sa propre existence. Il peut se reconnaître comme identique et différent. Mais en même temps il fait l'expérience existentielle d'une distance entre soi et soi et selon Hannah Arendt c'est la prise de conscience de cette distance qui permet l'élaboration de la catégorie du passé et la première rencontre de l'historicité. La nostalgie ouverte l'est précisément sur un horizon d'attente et entre le passé révolu et l'avenir, Jankélévitch écrit que c'est la langueur « qui tapisse la continuation de l'intervalle temporel » : « Au temps invertébré de l'ennui, la langueur ajoute le principe de la perspective et de l'orientation.¹⁵⁵ » On ne revient jamais et les nouveaux départs font l'histoire : l'histoire comme détour entre départs et retour suspendu. Si l'odyssée est une odyssée du retour, elle apparaît en même temps comme un retour impossible aux origines : Ulysse l'immigré fait un voyage vers la source qui ne cesse de le mener ailleurs, mais c'est précisément, ce détour, cette distance qui le sauve des sirènes du fondamentalisme de l'identité et de la nostalgie des origines.

Il faut ainsi reconnaître l'impossible retour aux sources¹⁵⁶ de l'immigré, car quand bien même retournerait-il chez lui, il n'y trouverait qu'une fausse reconnaissance : il n'y a que dans la chanson qu'on peut faire son déménagement avec Salah Saadaoui ou dire avec Mazouni « adieu la France, bonjour l'Algérie / finie souffrance, finie l'indifférence / bientôt je serai avec toi ô ma chérie. » Même le grand Chérif Keddou rentré en Algérie au lendemain de l'indépendance est revenu en France en 1995. Plus nombreux sont ceux en fait qui se sont installés dans l'entre deux des allers retours permanents comme s'ils revendiquaient d'être d'ici et de là-bas et d'assumer cette ambivalence de l'identité : « si le désir du retour est le symptôme d'une nostalgie close, le désappointement qui s'empare du nostalgique à son retour et la bougeotte infinie qui est la suite de cette déception sont les symptômes d'une nostalgie ouverte.¹⁵⁷ » Et le philosophe d'ajouter sur le registre de la reconnaissance : « l'homme qui retourne vieilli à ses sources, à son origine, à son innocence, revient où il n'est jamais allé, revoit ce qu'il n'a jamais vu, et cette fausse reconnaissance est plus vraie que la vraie.¹⁵⁸ » C'est Judith Butler qui nous donne la clef morale de cette vraie fausse reconnaissance : « On ne peut offrir et recevoir de reconnaissance qu'à la condition d'être détourné de soi par autre chose que soi, de subir un décentrage et d'échouer à réaliser l'identité à soi. Le monde l'éthique prend un sens à partir de cet échec et d'une volonté de reconnaître les limites de la reconnaissance elle-même¹⁵⁹. »

La reconnaissance vient toujours trop tard. En se retournant sur sa vie, on réalise qu'on était toujours sur le point d'être, toujours dans l'attente d'une révélation de soi qui

où il n'est plus et n'est pas encore Ulysse lui qui n'a pas encore réussi à prononcer : je suis Ulysse. Dans cette distance éprouvée entre altérité et identité, quoi vient se loger sinon une expérience du temps l'expérience d'une distance de soi à soi que je nomme rencontre avec l'historicité » (F. Hartog, Régimes d'historicité, p. 64))

¹⁵⁴ Jankélévitch op. cit. p. 381

¹⁵⁵ Ibid p. 366

¹⁵⁶ La référence à Paul Ricœur est implicite. Pour pallier la nostalgie des origines, il s'agit de reconnaître que ce qui s'est réellement passé est l'absent de notre histoire, ce qui fait qu'elle n'est jamais fermée sur elle-même. Mais si c'est bel et bien à partir de ce qui leur échappe que notre histoire, nos récits et nos chants sont écrits, il s'agit néanmoins de toujours refaire ce mouvement vers le point de fuite de l'absent. L'absent fondateur comme une présence dans l'absence.

¹⁵⁷ Jankélévitch op. cit. p. 360

¹⁵⁸ Ibid p. 386

¹⁵⁹ J. Butler, *Le récit de soi*, PUF, 2007

n'a pas eu lieu et qui est restée quelque part dans l'inachevé. Reste les regrets pour accepter la perte, faire de sa souffrance non pas un destin mais un moyen de vivre une autre vie. La morale du pas suivant, pour Musil, c'est une morale du regret sans repentir qui ouvre de nouveaux horizons et donne son corps à l'action : « quand tu regrettes quelque chose, tu peux trouver dans l'acte même du regret la force de faire quelque chose de bien dont tu n'aurais pas été capable autrement. Ce n'est jamais ce que l'on fait qui est décisif mais toujours ce qu'on fait après (...) ce qui compte ce n'est pas le faux pas mais le pas qui suit ¹⁶⁰ ... ».

Ce que le poète-chanteur Rachid Kibili dit autrement :

« De l'obstacle fais un appui / de tes pleurs un sourire / de tes regrets un chant »

¹⁶⁰ R. Musil, *L'homme sans qualité* tome 2, Seuil 1995

Annexe : Les sources Algériennes

Existe-t-il une musique et un chant spécifiquement immigré ? Non, pas plus qu'il n'existerait une culture ou une identité substantielle des Maghrébins de France. Ce que l'on constate en revanche c'est que ces populations très diverses ont pu traduire leur expérience vécue, leurs déchirements, leurs ruptures ou les métamorphoses de leurs imaginaires à travers des « modes d'expression et de consommation musicaux ou se retrouvent les rythmes et chants des musiques des pays et régions d'origine, une tradition chantée liée à la situation d'immigration et une variété de mouvements musicaux inscrits dans la culture jeune, française et internationale.¹⁶¹ » Il s'agit donc de dire quelques mots sur les sources algériennes, sans oublier bien entendu que les ritournelles de l'immigration en Kabyle ou en Arabe se composent à travers des processus de deterritorialisation, de recomposition ou d'hybridation. Sur le plan musical, l'Algérie est réputée pour son riche répertoire. On y retrouve plusieurs styles : le classique arabo-andalou et ses Noubats, le Charqi ou la chanson de variétés d'inspiration orientale, le Chaâbi ou la musique citadine le raï, le chant Bedouin, l'Achwwiq kabyle, la musique gnawi et plus récemment le rock, ou le rap. La musique algérienne se distingue également par la richesse linguistique de son répertoire mêlant arabe classique, arabe algérien, et langues berbères (kabyle, chaoui, touareg.)

Rai

Musique algérienne née au début du XXe siècle. Exprimée en arabe dialectal, elle est née dans la région d'Oran puis s'est popularisée en Algérie avant de déferler sur le monde.

Kabyle

Style traditionnel de la Kabylie qui dérive essentiellement de l'achewiq et qui se recompose en immigration.

Staïfi

Après le "Rai" et le "Kabyle", c'est la 3ème musique populaire de fête en Algérie. Elle est basée sur un rythme originaire de Constantine.

Malouf

Le malouf désigne le chant arabo-andalou pratiqué dans l'est de l'Algérie (Constantinois),. Il se distingue du genre andalou d'Alger par le fait qu'il intègre des chants d'extase de la confrérie des Aïssawa, une branche importante du soufisme nord-africain.

Chaabi

Musique née au début du XXe siècle et pratiqué en milieu urbain, surtout dans la région d'Alger. Exprimée en arabe dialectal et en kabyle, elle dérive de la musique arabo-andalouse, avec plusieurs influences berbères (Achewiq kabyle essentiellement).

Bibliographie indicative (sur la chanson berbère)

- Abdallah, Mogniss *Paroles et chansons de l'immigration maghrébine*, Vacarmes n°44, été 2008
Abdi, Nidam, *Barbès production story*, in Revue Origines Contrôlées 3, Automne 2007
Boulifa, Si Amar n Saïd (dit) *Recueil de poésies kabyles*. Alger, 1904, A. Jourdan.
Bovi Michelle, *La chanson maghrébine de l'exil en France 1950-1970*, Ecart d'identité, numéro spécial, 2009
Daoudi Bouziane, Miliani Hadj, *Beurs' mélodies*, Séguier, Paris 2002
El Yazami Driss, Gastaut Yvan, Yahi Naïma (dir.) *Génération : un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins*, Paris Gallimard CNHI, 2009
Hachlaf Ahmed et Mohamed, *Anthologie de la chanson arabe, 1906-1960* ; Publisud, 1993

¹⁶¹ Daoudi Bouziane, Miliani Hadj, *Beurs' mélodies*, Séguier, Paris 2002, p. 138

Khouas, Arezki, *Pression à l'uniformisation et stratégies individuelles et collectives de différenciation sociale. Le cas de la chanson kabyle contemporaine*. Thèse de 3ème cycle. Université de Paris VII, 1988

Larrouzé, Johanne *L'exil a duré*, Ed. La Compagnie, 2006.

Mahfoufi, Mehenna *Chants kabyles de la guerre d'indépendance*, Séguier, Paris 2002

Mehenni, Ferhat, *La chanson kabyle depuis dix ans*. Dans: *Tafsut*, 1: 65-71, série spéciale: "études et débats". Tizi-Ouzou, 1983

Mokhtari Rachid, *Chant des terres inachevées*, Alger, Le Matin, 15 08 2002 ; *La femme natale et l'émigré vacant*, in Hadj Méliani, *Les chanteurs de l'exil, voix natales*, Alger Casbah Editions 2001.

Montebello, Fabrice, « *Films égyptiens et ouvriers algériens dans la Lorraine industrielle* », Alpha, Institut de recherche sur le Maghreb Contemporain.

Mortaigne, Véronique *Musiques du Maghreb*, Ed Du Chêne, 2002

Nacib, Youcef, *Anthologie de la poésie kabyle*. Ed. Andalouses. Alger. 1993

Ouary, Malek, *Poèmes et chants de Kabylie*. Paris. Libr. de Saint-Germain des Près. (Poésie) 1974

Scagnetti Jean Charles, *L'aventure scopitone 1957-1983*, Paris, Autrement, 2010

Yacine, Tassadit, *Aït Manguellat chante ; Bouchène/ Awal*. Alger. (Poésie). 1990 ; *Femmes et littérature orale chez les berbères*, EHESS Paris

Yahi, Naima « *Les femmes connaissent la chanson* », in *Génération*, Gallimard, Génériques, CNHI, 2010

Zoulef, Boudjema, *L'identité culturelle au Maghreb à travers un corpus de chants contemporains*. Dans: *Annuaire d'Afrique du Nord (A.A.A.) XX*: 1022-1051, Paris, édition du CNRS. (Chants kabyles) 1981

PARTIE 3

LIEUX PUBLICS

- I La mémoire effacée**
- II La mémoire ignorée**
- III La mémoire escamotée**

3.1 LA MEMOIRE EFFACEE

LE DEPOT DE TRAVAILLEURS ETRANGERS DE TOUL : UN « NON-LIEU DE MEMOIRE » DE L'IMMIGRATION EN LORRAINE ?

Le contexte historique de l'existence du Dépôt de travailleurs étrangers de Toul, en Lorraine, est bien connu : sa création a lieu en 1919, dans l'immédiate après Première guerre mondiale, alors que la France est confrontée à un très grand manque de main-d'œuvre, dans une situation où la force de travail est plus que nécessaire au redémarrage de l'économie nationale. L'Etat décide alors de s'engager en partie, de différentes manières, dans l'organisation et la régulation des flux d'immigrants à destination de la France. Des « dépôts », reflets de l'institutionnalisation du recrutement extérieur, sont créés, près des différentes frontières, à l'image de ceux existants dans le Sud-Ouest près de l'Espagne. Pour la région Nord-Est le dépôt d'accueil principal va être celui de Toul, mis en place afin d'accueillir les migrants originaires de pays d'Europe centrale et orientale. Ce dépôt de Toul existera de 1919 à 1935. Les archives disponibles le concernant ont été, dans leur majeure partie, dépouillées depuis plus d'une vingtaine d'années, par plusieurs historiens, et son histoire est donc d'ores et déjà assez bien connue.

Mais ce Dépôt de travailleurs étrangers est aussi, depuis maintenant une trentaine d'années, au cœur d'enjeux entre histoire et mémoire liés à la question plus vaste de la confrontation de la société française aux réalités de son histoire de l'immigration et aux mémoires de ces phénomènes : l'oubli de l'existence passée en France de tels types de dépôts est l'un des arguments montrant la longue occultation dans ce pays de l'histoire de l'immigration, au contraire de ce qui se déroule aux Etats-Unis où les différentes vagues d'immigrations seraient valorisées, honorées, ainsi que le prouve par exemple la transformation de l'ancienne structure d'accueil située à Ellis Island en un musée de l'histoire de l'immigration, Ellis Island qui sert de façon récurrente de point de comparaison avec la déshérence mémorielle qui a frappé la structure de Toul. Le Dépôt de Toul a donc été en quelque sorte oublié, jusqu'à la fin des années 1970, dans le cadre de la Lorraine comme à l'échelle nationale, comme a été alors oubliée plus généralement une grande partie de l'histoire de l'immigration en France. Le Dépôt de Toul serait ainsi en première approximation un des « non-lieux de mémoire » de l'immigration en Lorraine, une institution dont la présence et l'histoire ont purement et simplement disparu des mémoires collectives locales, régionales et nationales.

Dans ce contexte notre enquête peut s'articuler autour de plusieurs interrogations : il s'agit d'abord de rappeler à grands traits les caractéristiques de ce Dépôt, éventuellement d'en souligner certains aspects moins connus ; il faut aussi déterminer ce que sont devenus après l'existence du Dépôt les lieux où il était situé ; nous devons voir ce qu'il en est de la « mémoire » de cette institution, au moins localement et essayer d'expliquer les mécanismes de ce « trou de mémoire », si effectivement il y a trou de mémoire aussi au niveau local. Dans le cours de ces interrogations, il nous faudra bien sûr prendre en compte la façon dont l'histoire de ce Dépôt et sa transformation en « question de mémoire » ont été effectuées par les historiens, depuis les années 1970.

- Pourquoi le choix de Toul en 1919 ?

En 1919, différents dépôts sont donc installés près des frontières françaises : près de l'Espagne, de l'Italie, sur les bords de la Méditerranée, près de la Belgique...¹⁶². Le Dépôt

¹⁶² « Le 23 octobre 1919, un arrêté ministériel prévoit l'ouverture de sept nouveaux bureaux d'immigration chargés d'accomplir les formalités relatives à l'introduction de la main d'œuvre étrangère (...) Parmi eux, Toul

des travailleurs étrangers de Toul est un de ces « bureaux frontaliers ». Le choix de Toul peut être explicité par plusieurs séries de facteurs. Comme l'a souligné Janine Ponty, la ville de Toul bénéficie d'une très bonne situation géographique : elle est au croisement de plusieurs voies de passage, tant routières que ferroviaires, des canaux la desservent, elle est à proximité d'une grande ville (Nancy), de plusieurs importants bassins d'emploi, elle est proche des « Régions libérées » (occupées par les Allemands pendant la guerre) et de l'Alsace-Moselle, revenue dans le territoire national : le gouvernement veut particulièrement cibler son action sur ces territoires, dont Toul est proche¹⁶³.

De plus le site lui-même est relativement bien adapté à l'installation d'une telle structure, dans la mesure où sont présentes à Toul plusieurs casernes utilisables, laissées vacantes par les autorités militaires¹⁶⁴. Par ailleurs, les élites toulouses ont bien compris que la fin du conflit et l'éloignement de la frontière allaient signifier le début d'une période nouvelle pour leur ville, qui ne pourrait bientôt plus compter sur une aussi importante présence militaire : ainsi, pour répondre à ces préoccupations quant à l'avenir de la ville est créé en 1919 un « comité d'initiative » pour l'avenir de Toul¹⁶⁵. Peut-être le choix de Toul pour implanter le Dépôt des travailleurs étrangers était une partie de la réponse des autorités à ces interrogations sur l'avenir de la ville.

Par ailleurs, dans ce contexte d'atouts de la ville, ce choix de Toul peut aussi manifester, en creux, une forme de continuité au niveau de la situation de ce type de structures devant accueillir des populations considérées plus ou moins comme « marginales » voire dangereuses, on pense ici à différents groupes d'institutions, que ce soit des casernes, des hôpitaux, des prisons, des centres d'hébergement pour « populations flottantes », des « camps » pour étrangers... Ce type d'installations se retrouve fréquemment dans des marges géographiques, correspondant en un sens aux marges sociales qu'elles concernent. Dans le cas qui nous préoccupe ici, le Dépôt est d'emblée suffisamment loin des grandes villes (Nancy) et il est à l'écart de la ville moyenne retenue, dans un site fonctionnel, une « marge » de Toul, puisqu'il sera d'abord installé à la périphérie de la commune de Toul, bien à l'extérieur des murs, puis ensuite en dehors de Toul même, dans une commune limitrophe, Ecrouves, ainsi que nous le verrons ci-dessous.

en Lorraine », Janine Ponty, *Polonais méconnus. Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1990, p. 55. Pour la liste des bureaux frontaliers mis alors en place par le service de la main d'œuvre étrangère du ministère du Travail cf. Ralph Schor, *Histoire de l'immigration en France de la fin du XIXe siècle à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1996, pp. 52-53.

¹⁶³ Cf. Janine Ponty, *Polonais méconnus, op. cit.*, pp. 55 et suivantes.

¹⁶⁴ Cf. Janine Ponty, *idem*. Toul et sa région étaient essentielles d'un point de vue militaire dans les plans des stratégies français de l'avant 1914 : étaient ainsi situés dans la ville ou à proximité de très nombreuses casernes, installations militaires, forts retranchés, et pendant la guerre Toul eut un rôle très important de base arrière, un peu en retrait du front, à Toul étaient notamment installés plusieurs hôpitaux militaires.

¹⁶⁵ *L'Echo toulousain*, 1919. Cf. par exemple *L'Echo toulousain*, n° 2316, samedi 18 octobre 1919, p.4 : un article « Toul », écrit par un officier originaire de Toul, article destiné à vanter les atouts de la ville pour des futures implantations industrielles : « (...) quel merveilleux champ d'action pour nos industriels ! Toul, arrosée par la Moselle, desservie par les canaux de l'Est et de la Marne au Rhin ; nœud ferré de première importance, en relation directe avec Paris, Strasbourg, Metz, Dijon ; desservie par un réseau routier très important, offre déjà une situation exceptionnelle pour y créer des exploitations industrielles. Cette merveilleuse situation géographique n'avait pu, jusqu'à ce jour, être exploitée par l'industrie en raison des servitudes militaires. Il n'en est plus de même aujourd'hui et, là où était l'armée, doit s'installer l'industrie. (...) Capitalistes et industriels venez à Toul, l'armée partie sur le Rhin laisse le champ libre à vos initiatives, à votre activité ».

3.1.1. Un lieu à géométrie variable

Variations des dénominations de l'installation : « dépôt », « centre », « camp », « bureau » ?

Les archives nous montrent l'utilisation de dénominations différentes pour ce Dépôt de travailleurs étrangers, Janine Ponty écrit ainsi : « *Bureau, centre, camp, dépôt : quatre termes à peu près interchangeables pour désigner une même réalité. A l'époque on les utilise tous les quatre, avec une prédilection pour le dernier*¹⁶⁶ ». Pour Yves Frey : « *Si, à Myslowice [en Pologne], on employait le terme de centre (de recrutement), à Toul, on utilisa plutôt celui de dépôt qui fait davantage penser à l'incarcération policière qu'à un accueil*¹⁶⁷ ». Dans les archives de Meurthe-et-Moselle consacrées au Dépôt, nous avons trouvé les expressions suivantes pour le désigner :

- « Dépôt de travailleurs étrangers de Toul »
- « Bureau d'immigration de Toul »
- « Bureau d'immigration polonais de Toul »
- « Bureau d'immigration »
- « Dépôt d'immigration de Toul »
- « Dépôt de Toul »¹⁶⁸.

Cette diversité d'appellations n'est pas anecdotique, elle renvoie à plusieurs éléments essentiels ; tout d'abord à une certaine indétermination dans la nature du lieu, qui correspond à une équivalente indétermination de ses fonctions : s'agit-il d'un simple lieu de transit, neutre, en vue de « répartir » des travailleurs vers les différents sites ayant besoin de cette main-d'œuvre ? Mais qu'en est-il alors des fonctions d'identification et de police, qui y sont aussi localisées ? Le Dépôt exerce en effet des procédures de tri, voire de rejet, notamment couplées à l'activité médicale qui s'y déroule. Ce relatif flou des fonctions, ce mélange de différents types d'activités, introduit une autre question, liée elle aussi à la diversité des appellations : peut-on considérer ce Dépôt comme apparenté à des « lieux d'internement » et donc le rattacher à un ensemble de lieux caractéristiques et ayant pour fonction de « gérer » de façon coercitive des populations étrangères et/ou considérées comme marginales ? Si la réponse n'est pas *a priori* évidente, on peut en première analyse relier ce Dépôt à ce type de lieux, au moins dans une certaine mesure : même si on est bien d'accord que ce genre de centre de tri n'est pas un camp d'internement, il y a des caractéristiques communes, et on le voit dans ces variations lexicales, notamment bien sûr dans l'emploi du mot « camp » ou dans celui de « centre »¹⁶⁹. Le Dépôt des travailleurs étrangers peut probablement prendre sa place

¹⁶⁶ Janine Ponty, *Polonais méconnus...*, op. cit, p. 55.

¹⁶⁷ Yves Frey, *Polonais d'Alsace. Pratiques patronales et mineurs polonais dans le bassin potassique de Haute-Alsace. 1918-1948*, Besançon, Presses Universitaires franc-comtoises, 2003, p. 114-115.

¹⁶⁸ Archives départementales de Meurthe-et-Moselle (AD M&M), 10 M 37.

¹⁶⁹ Sur l'importance des variations des dénominations des « centres » d'internement, cf. par exemple l'article de Marc Bernardot, « Le pays au mille et un camps. Approche socio-historique des espaces d'internement en France au XXe siècle », in *Cahiers du CERIEM* (Univ. Rennes II), n° 10, décembre 2002 (Source : www.reseau-terra.eu/articles542.html) : « Les qualifications des camps sont en effet nombreuses. Certaines donnent à entendre explicitement la nature répressive du regroupement (surveillé, militaire, administratif, disciplinaire, spécial, de détention, d'internement, de regroupement, d'assignation). D'autres en euphémisent la destination véritable (hébergement, accueil, résidence, séjour, urgence, hôpital) sans en changer l'usage effectif. Lorsqu'il s'agit d'un camp de travail, les dénominations sont aussi diverses : hameaux, chantiers, groupements, dépôts, cantonnements. » Cf. aussi Gérard Noiriel : [à propos des camps en France particulièrement entre 1938 et 1944] :

dans cette collection française de lieux de mise à l'écart, d'identification, de tri, de sélection, qui courent au long du XX^e siècle.

- Une évolution significative de la localisation du Dépôt, de plus en plus loin du centre de la ville de Toul :

Un autre facteur peut aussi permettre de relier le Dépôt à ces catégories de lieux de « mise à l'écart », il s'agit de la localisation de cette structure. Le Dépôt est en effet tout d'abord situé dans une caserne (prêtée par l'autorité militaire, comme le souligne Janine Ponty) à la périphérie de Toul, et en partie dans une « annexe » de cette caserne : les documents indiquent nettement l'appellation « Caserne Thouvenot », puis « Annexe Caserne Thouvenot » ; nous sommes donc bien à Toul, mais en dehors des murs, à l'opposé du centre-ville, non-loin de la gare, dont l'emplacement à une relative proximité est bien sûr essentiel pour l'acheminement des travailleurs.

Ce site est donc déjà périphérique, mais il va encore être éloigné, sans plus tenir compte qu'auparavant du fait que les immigrants doivent parcourir à pied les kilomètres séparant la gare du Dépôt ; en effet, à partir de juillet 1924 le Dépôt est placé à Ecouves, commune limitrophe de Toul, dans une caserne désaffectée : la « Caserne Marceau »¹⁷⁰, c'est-à-dire, ainsi que noté par les différents historiens évoquant le Dépôt, à 4 km (vallonnés) de la gare. Les bâtiments de cette caserne dateraient de 1913¹⁷¹.

Que ce soit pour le premier ou le deuxième emplacement du Dépôt, nous sommes donc en présence d'anciennes installations militaires et de sites « à l'écart », à l'écart des villes, et même des villages, à l'écart des populations, donc un phénomène suivant en quelque sorte un schéma « habituel », pourrait-on dire ; encore un point de rapprochement avec des caractéristiques de lieux d'internement, comme ceux qu'étudie par exemple Marc Bernardot : « *Qu'est-ce qu'un camp d'internement ? Il s'agit d'un regroupement imposé et arbitraire de civils en dehors du système pénitentiaire, visant à les enfermer, les rééduquer ou les faire travailler. Il est pratiqué sur un site ad hoc ou existant, le plus souvent en dehors des villes, à*

« (...) Cas extrêmes, périodes extrêmes, dira-t-on. Oui, à condition de voir qu'il s'agit là de la caricature d'un processus beaucoup plus vaste, s'il est moins dramatique. L'histoire de l'immigration c'est aussi en effet l'histoire d'une « mise à part », si ce n'est d'une « prise à partie » : l'isolement en un lieu déterminé pour y subir l'examen de passage » (Noiriel Gérard, *Le creuset français. Histoire de l'immigration, XIXe-XXe siècle*, Paris, Le Seuil, 1992 (1988), p. 156).

¹⁷⁰ Sur des cartes postales d'avant-guerre, d'avant 1914, les installations militaires d'Ecouves sont qualifiées du terme de « baraquements » : un indice de l'état des lieux ? Cf. les reproductions de cartes postales de ces baraquements d'Ecouves au début du 20^{ème} siècle, en annexe

¹⁷¹ Cf. Janine Ponty, *op. cité*, pp. 76 et suivantes. Sur la date du déplacement des locaux du Dépôt, juillet 1924, cf. par exemple Yves Frey, *op. cité*, p. 11 ; cf. aussi une lettre du 30 septembre 1924 de l'Inspecteur départemental des services d'hygiène au Préfet de Meurthe-et-Moselle : « *Le siège du dépôt qui était à la caserne Thouvenot de Toul a été déplacé dernièrement et se trouve actuellement à la caserne Marceau, située très près de la commune d'Ecouves* » (AD M&M, 10 M 37). La cession officielle date cependant de quelques années plus tard : cf. une lettre du 28 juillet 1934 du Général de Division Jeanpierre, commandant la 20^{ème} Région militaire, au Préfet de Meurthe-et-Moselle : « (...) *la Caserne Marceau, cédée par Décret du 17 juin 1928 au Ministre du Travail et de l'Hygiène (J.O. du 22 juin 1928), pour y héberger des Travailleurs étrangers (...) Les bâtiments qui composent cette caserne sont en effet des bâtiments à simple rez-de-chaussée, type 1913-1914 (...)* » (AD M&M, 10 M 37).

Sur le mauvais état probable de la Caserne Marceau au début des années 1920, cf. une lettre en 1921 du Dr Gocłowski (qui est alors le médecin du Dépôt) au Directeur départemental de l'Hygiène, à Nancy : le Docteur voudrait transférer un appareil de douche au Dépôt : cet appareil est « *dans la caserne Marceau (caserne presque abandonnée et en partie en ruines)* » (AD M&M, 10 M 37).

*des fins militaires, policières, économiques et sociales. (...) Les premiers camps s'installent dans des propriétés ecclésiastiques réquisitionnées et des forts. »*¹⁷².

- Le fonctionnement du Dépôt : un lieu de « tri », d' « hygiène » et d'identification.

Le fonctionnement du Dépôt a déjà été largement étudié, tout d'abord par Janine Ponty ; on trouve aussi de nombreux éléments dans les travaux de Gérard Noiriel, d'Yves Frey et de Ralph Schor¹⁷³. Les populations concernées par le passage dans ce Dépôt furent essentiellement des Polonais, des Tchécoslovaques, des Yougoslaves, des Russes, des Ukrainiens, des Autrichiens, des Roumains... donc des populations originaires d'Europe centrale et orientale, selon la localisation du Dépôt, qui était spécifiquement chargé des immigrants venant de ces parties de l'Europe¹⁷⁴. La principale fonction du Dépôt était ainsi de faire converger des travailleurs, à « expédier » ensuite un peu partout en France, tant pour l'industrie que pour l'agriculture. On notait la présence de quatre services différents : un service de « Sûreté générale », qui effectuait un interrogatoire de police, une prise des empreintes digitales, une prise du poids et affectait les immigrants d'un numéro d'identification ; un service « Hygiène et vaccination », qui se chargeait d'une visite médicale (en fait au moins la 2^{ème}, après celle(s) faite(s) avant leur départ), une vaccination antivariolique, une douche et un épouillage (ceci jusqu'au 29 juillet 1924) ; les immigrants étaient ensuite répartis, selon leur futur emploi, entre le service de la main-d'œuvre industrielle et celui de la main-d'œuvre agricole.

Le Dépôt s'occupait alors de l'envoi des travailleurs vers leur employeur. Toutes ces procédures étaient effectuées pendant un séjour relativement court des immigrants, une semaine au début de l'existence du Dépôt, de 1 à 3 jours environ, rarement plus, à partir de 1920 (Janine Ponty, *op. cité*, p. 58) Regardons maintenant pour documenter ce processus le témoignage de Jan Stapinski, recueilli par Jean Anglade : Jan Stapinski venait de Galicie, était

¹⁷² Cf. Marc Bernardot, « Le pays au mille et un camps. Approche socio-historique des espaces d'internement en France au XX^e siècle », *art. cité*.

¹⁷³ Cf. Janine Ponty, *Polonais méconnus, op. cité* ; Gérard Noiriel, *Le creuset français, op. cité* ; Yves Frey, *Polonais d'Alsace, op. cité*, p. 115 ; Ralph Schor, *L'opinion française et les étrangers en France, 1919-1939*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1985, notamment p. 420 et suivantes. Je remercie aussi Philippe Rygiel de m'avoir donné les notes de sa communication du 19/12/2007, « Du dépôt de Toul à Ellis Island », journée « America ! America ! L'immigration, son histoire et ses représentations », organisée par la Cité nationale de l'histoire de l'immigration et l'EHESS. Janine Ponty doit aussi publier prochainement un article de synthèse sur le Dépôt de Toul dans le cadre du catalogue de l'exposition « Polonais en France, de 1830 à 2011 », organisée par la Cité nationale de l'histoire de l'immigration pour le premier semestre 2011.

¹⁷⁴ Il est d'ailleurs à noter que l'on insiste en général surtout sur les Polonais passés par le Dépôt, d'une part parce qu'ils représentaient les effectifs les plus importants et d'autre part parce que l'étude la plus développée du fonctionnement du Dépôt a été faite par Janine Ponty dans le cadre de ses travaux sur les immigrants polonais. On a quelques éléments sur les Roumains grâce au document reproduit dans le livre de Serge Bonnet, *L'homme du fer* (Serge Bonnet, avec la collaboration d'Etienne Kagan et Michel Maigret, *L'Homme du fer. Mineurs de fer et ouvriers sidérurgistes lorrains, tome 1, 1889-1930*, Nancy-Metz, Presses universitaires de Nancy – Editions Serpenoise, 2^e édition, 1986 (1^{ère} édition : 1975), pp. 280-281). Sur les réfugiés russes, on peut noter avec Catherine Gousseff (à propos des Russes en Moselle dans l'entre-deux-guerres) : « Il y eut également des embauches collectives faites à partir du centre d'accueil de Toul où avaient été regroupés des contingents de l'Armée blanche qui devaient être dispersés par petits groupes dans les centres industriels français » (Catherine Gousseff, *L'exil russe. La fabrique du réfugié apatride (1920-1939)*, Paris, CNRS Editions, 2008, p. 172). Le livre de Michel Colica sur l'histoire de la Société métallurgique de Knutange (SMK) évoque lui aussi le passage de Russes par le Dépôt de Toul : « En février 1924, arrivait à la SMK un convoi de 97 ouvriers. Il était composé de 57 Ukrainiens et de 40 Russes (...) Tous ces étrangers étaient passés par le service régulateur de Toul, où un contrôle d'identité et de vaccination était effectué. » (Michel Colica, *Société Métallurgique de Knutange. 100 ans d'Histoire*, Knutange, Fensch Vallée éditions, Collection Mémoire du fer lorrain, 2000, pp. 114-115). On sait par ailleurs que ce passage par la Lorraine, et précisément par Knutange, a été une étape pour nombre de Russes avant de se diriger vers la région parisienne et particulièrement vers l'emploi dans les grandes usines automobiles, Renault à Boulogne-Billancourt et Citroën dans le XV^{ème} arrondissement de Paris.

l'aîné des garçons dans une famille paysanne de six enfants, son père décida en 1923 de l'envoyer en France pour travailler ; après une visite médicale, il est sélectionné au centre de recrutement de Jaroslaw, la ville proche de son village, et s'inscrit pour devenir mineur ; il est envoyé ensuite au centre plus important de Myslowice ; là, de nouveau, des visites médicales : « (...) tous passaient sous la douche ; puis un autre docteur les reprenait en main. Il en éliminait encore. Enfin, le restant fut désinfecté, vacciné, tondu, photographié. Ceux qui avaient des hardes trop infectes en recevaient de nouvelles. Jan signa son contrat d'embauche, où il apprit le nom de son patron français : Compagnie des Houillères du Nord ; et il reçut une liasse de papiers divers, parmi lesquels un passeport¹⁷⁵ ». C'est ensuite le long voyage en train jusqu'à la France : « Voici Strasbourg et la France enfin. Dernier déshabillage, dernier interrogatoire devant des fonctionnaires français assistés d'interprètes (...) A Toul, ils attendent deux jours leur destination finale. Au bout de ce temps, une vingtaine sont désignés pour Ostricourt (Nord). Le convoyeur leur explique qu'ils y trouveront beaucoup d'autres Polonais déjà installés depuis des mois (...) Ça, ce sont des cartons qu'il suspend par une ficelle au cou de trois ou quatre d'entre eux. Avec une inscription qu'il traduit : M. Van Hoot, à Ostricourt (Nord). Prière aux agents de la Compagnie intéressée de donner aux porteurs tous renseignements leur permettant de se rendre à l'adresse sus-indiquée. Ainsi, sans savoir un mot de français, les émigrants arriveront à bon port, comme des colis postaux, car tous les cheminots les aideront en cours de route¹⁷⁶ ».

Janine Ponty synthétise ainsi l'ensemble de cette étape de Toul pour ces immigrants polonais : « Le dépôt de Toul, installé dans d'anciennes casernes militaires lorraines, ne laisse pas que de bons souvenirs à ceux qui y ont séjourné. Certes, on leur sert des repas chauds. Mais ils doivent se soumettre à un questionnaire de police avec prise des empreintes digitales, se faire photographier « de face et sans chapeau » tenant devant eux une ardoise qui indique leur numéro d'identification, subir une nouvelle visite médicale, parfois assortie de nouvelles vaccinations, passer à la douche et à l'épouillage, leurs vêtements nettoyés à l'étuve. Des ouvriers agricoles qui vont poursuivre seuls le reste du voyage se retrouvent avec une pancarte suspendue au cou, sur laquelle est écrit leur lieu de destination. L'épouillage, la pancarte, autant d'humiliations jamais oubliées. »¹⁷⁷

Quelques semaines après son ouverture, le Dépôt est présenté dans *L'Echo toulinois* de façon très positive dans ses aspects d'installation et d'organisation, mais bien sûr sans rentrer dans les détails de l'Odyssée que vécurent Jan Stapinski et des milliers d'autres immigrants : « Un dépôt de Travailleurs étrangers, vient d'être installé à Toul par les soins du Ministère du Travail. Ce dépôt est la première étape de la main-d'œuvre étrangère pénétrant en France, par l'Est. Il a été installé dans l'annexe Thouvenot route de Paris. Ce sont ces immenses locaux qui abritent momentanément les ouvriers étrangers. Nous sommes allés visiter cette organisation et c'est avec une réelle satisfaction que nous avons constaté que tout y avait été minutieusement préparé et que tous les divers services fonctionnent avec le maximum de garantie¹⁷⁸ ». L'article évoque ensuite une « minutieuse visite sanitaire », un service de douches « admirablement installé ». Enfin, « La cuisine a fait l'objet de tous les soins du directeur du Dépôt qui contribue ainsi à confirmer aux étrangers que la France est toujours le pays de l'hospitalité ».

¹⁷⁵ Jean Anglade, *La vie quotidienne des immigrés en France de 1919 à nos jours*, Paris, Hachette, 1976, chapitre II, « Les Polonais », p. 30 et suivantes.

¹⁷⁶ Jean Anglade, *ibidem*, pp. 34-35.

¹⁷⁷ Janine Ponty, *Les Polonais en France. De Louis XV à nos jours*, Monaco, Editions du Rocher, « Gens d'ici et d'ailleurs », 2008, pp. 106-107.

¹⁷⁸ Cf. *L'Echo toulinois*, n° 2335, 28 février 1920, p. 1 : article « Le Dépôt des Travailleurs Etrangers ».

Mais l'impression générale des observateurs et des immigrants au sujet des conditions du Dépôt est loin de cette description orientée du journaliste de *L'Echo toulais* : Janine Ponty souligne ainsi les conditions d'emblée précaires de fonctionnement du Dépôt, notamment, et c'est un facteur essentiel de la vie de cette structure, à cause de la multiplicité des administrations qui doivent la gérer conjointement. Par exemple, le service de douche, « *admirablement installé* » selon le journaliste cité plus haut, est en fait « *le serpent de mer du centre de Toul* » : « *Ces douches ne marcheront jamais bien, en partie parce qu'elles servent jour et nuit sans interruption lors de l'arrivée d'un train, en partie parce que les crédits manquent pour un entretien correct*¹⁷⁹ ».

Les immigrants eux-mêmes ont apparemment gardé souvent un souvenir très mitigé du Dépôt de Toul ; les témoignages cités par exemple par Gary Cross¹⁸⁰ sont à cet égard bien éloquents : ainsi à propos du voyage et de l'arrivée à Toul, « *According to one Polish farm worker they were shipped in cattle cars without windows or light for three days across Germany. A Polish miner recalled twenty-five years after coming to France that « the condition of the voyage was deplorable... Upon arrival at Toul the emigrants were packed into old infected barracks ; they slept on straw, were poorly fed and had to wait for some time for the recruiters from the French mines. » Another miner claimed that the SGI had treated the Poles « like human cattle » ».*

Le Dépôt fonctionne globalement assez mal, avec un personnel trop réduit, des tutelles multiples, des conditions matérielles mauvaises, le changement de lieu de la caserne Thouvenot à la caserne Marceau n'arrangeant rien, puisqu'il oblige à reprendre à zéro l'installation des différentes étapes du processus de l'activité du Dépôt.

– Le Dépôt dans son environnement : une place « marginale ».

On peut considérer, en observant les archives, que le Dépôt pendant l'ensemble de sa durée d'existence n'occupe qu'une place sociale relativement marginale dans l'environnement du Toulais. Tout d'abord, il faut souligner les visions globalement assez négatives du Dépôt aux yeux **des administrations locale, départementale et nationale** : plusieurs types de peurs et de préjugés sont clairement apparents dans les sources.

Une des peurs les plus fréquentes, analysée en détails par Janine Ponty, est celle des maladies, des « germes » que les immigrants pourraient amener avec eux, ce qui explique les multiples douches, désinfections qu'ils doivent subir tant au départ en Pologne qu'à l'arrivée à Toul. Ces angoisses remontent parfois jusqu'à un niveau ministériel, ainsi que le montre par exemple une lettre du 24 mai 1922 du Ministère de l'Hygiène, de l'Assistance et de la Prévoyance Sociales, en l'occurrence de la Direction de l'Assistance et de l'Hygiène publiques, lettre adressée au Préfet de Meurthe-et-Moselle : « *Un membre de l'Académie de médecine, chargé par moi de mission, a constaté, à son passage à Toul, au moment de l'arrivée simultanée de convois de travailleurs Westphaliens et Polonais que les bagages de ces convois n'étaient pas désinfectés et traînaient dans la gare. Je vous prie de bien vouloir me fournir à ce sujet tous renseignements complémentaires utiles et donner d'urgence les instructions nécessaires pour que ces faits ne se renouvellent pas.* »¹⁸¹

Autre inquiétude, la peur du vagabondage, la peur que le Dépôt de Toul ne devienne un lieu regroupant des vagabonds, des « indésirables » qui pourraient déranger l'ordre public aux alentours du Dépôt, voire même plus loin : ainsi, par une lettre du 27 janvier 1921, le sous-préfet de Toul demande au Préfet de Meurthe-et-Moselle la désignation d'un inspecteur de police affecté au Dépôt (en remplacement d'un autre), de plus il estime qu'un seul

¹⁷⁹ Janine Ponty, *Polonais méconnus...*, op. cit., p. 58.

¹⁸⁰ Gary S. Cross, *Immigrant Workers in Industrial France. The Making of a New Laboring Class*, Philadelphia, Temple University Press, 1983, p. 62.

¹⁸¹ AD M&M, 10 M 37

inspecteur n'est pas suffisant, car le chef du Dépôt se plaint de la présence de 80 indésirables, « *turbulents* », « *dangereux* » et la caserne n'étant pas clôturée, le sous-préfet invoque la peur des populations des environs¹⁸².

Il y a aussi des inquiétudes plus spécifiques, comme la peur des troubles politiques, du « bolchevisme » : on peut supposer cette peur d'autant plus forte que les immigrants passant par le Dépôt viennent d'Europe centrale et orientale, non loin de l'URSS et des lieux de révolutions du début des années 1920 (et cela même si, paradoxalement, certains de ces immigrants sont tout au contraire des réfugiés fuyant en fait la Révolution bolchévique et la Guerre civile dans l'ancien Empire russe). Ainsi, en mars 1921, le Ministère de l'Intérieur s'inquiète de l'existence d'un supposé « *centre de propagande bolcheviste* » au Dépôt de Toul : une enquête est ouverte, à propos notamment de plusieurs immigrants étant passés par le Dépôt mais cette enquête ne débouche sur rien de concret¹⁸³.

Plus généralement, certains administrateurs ne cachent pas leurs grands doutes sur le recrutement de travailleurs tel qu'il est pratiqué en Pologne : le Sous-préfet de Toul écrit ainsi au Préfet de Meurthe-et-Moselle, le 27 janvier 1921 : « (...) *Beaucoup de Polonais qui se prétendent ouvriers agricoles ignorent tout de la culture et ne peuvent rendre aucun service chez les cultivateurs. Il est hors de doute que des Polonais déjà venus en France ont renseigné leurs camarades restés en Pologne et certains de ces derniers, à la faveur des indications données, ont entrepris chez nous, à nos frais, un simple voyage d'agrément ou de curiosité (...) En tout cas il est urgent de débarrasser le Dépôt dans le moindre délai de la tourbe des indésirables, des paresseux et aussi des chômeurs qui l'encombrent* ». Le Ministère du travail va en fait répondre assez sèchement à ces plaintes, en indiquant que le recrutement va continuer, avec cependant des améliorations¹⁸⁴.

Les représentations des populations locales et des élus locaux au sujet du Dépôt de travailleurs étrangers rejoignent en partie ces peurs et ces inquiétudes que laisse transparaître la correspondance des administrations conservée dans les archives. La présence d'immigrants dans le Toulousain n'est bien sûr pas nouvelle : avant la Première guerre mondiale des ouvriers italiens, notamment, étaient nombreux à travailler sur les chantiers des casernes de l'armée¹⁸⁵. Cependant, la population locale, et en premier celle du village d'Ecrouves, proche du Dépôt, semble ne pas avoir accueilli très favorablement la présence de cette structure, c'est en tout cas ce qui apparaît à la lecture des lettres des autorités ; par exemple, le 24 septembre 1924 le Sous-préfet de Toul écrit au Préfet au sujet d'un certain nombre de faits concernant le Dépôt :

« *J'ai vu M. l'Adjoint d'Ecrouves remplaçant le Maire. Il m'a fait part du mécontentement de la population toute entière voyant ses vergers et ses vignes dévastés par des étrangers qu'une illusoire barrière de fils de fer empêche virtuellement de quitter le Dépôt. Il m'a fait part également des craintes de contamination à laquelle la population se croit exposée.*

Primo : par suite du manque d'eau du Dépôt, ce qui amène dans le village un afflux de polonais, de russes, de tchécoslovaques venant se laver et s'épouiller aux fontaines publiques.

*Secondo : par la suppression des douches et des mesures de désinfection auxquelles étaient astreints naguères, ces sujets étrangers*¹⁸⁶».

En mai 1922, c'est le Maire de Toul qui écrivait au Préfet : « (...) *M. le docteur Bouchon me signale l'encombrement de la Salle des pas perdus de la Gare de Toul par des*

¹⁸² AD M&M, 10 M 37

¹⁸³ AD M&M, 10 M 37

¹⁸⁴ Réponse du Ministère du Travail : lettre du 3 mars 1921, AD M&M, 10 M 37

¹⁸⁵ Le carton 10 M 34 contient d'ailleurs une intéressante documentation sur des manifestations « d'agitation ouvrière » d'autochtones du Toulousain contre des ouvriers italiens, en juillet 1914, juste avant le déclenchement du conflit.

¹⁸⁶ AD M&M, 10 M 37

travailleurs étrangers et leurs familles. Il y a un inconvénient dangereux pour la santé publique. Tous ces nomades plus ou moins propres, séjournent dans la gare dans un contact peu agréable pour les voyageurs qui circulent journallement. (...) »¹⁸⁷.

Afin d'en apprendre plus sur ces représentations locales du Dépôt, nous avons commencé à dépouiller l'un des journaux locaux de cette époque, l'hebdomadaire *L'Echo toulais*, pour l'instant pour les années 1919, 1920 et 1921. Les inquiétudes sanitaires sont là aussi évoquées, dès l'article de présentation du Dépôt : « *Nous ne saurions trop insister sur la sévérité des précautions médicales auxquelles les travailleurs étrangers sont soumis et c'est à tort que la population toulaise pourrait redouter par leur présence l'éclosion d'une épidémie, et nous devons souligner que, dans aucun des convois arrivés jusqu'à présent, on a constaté aucun homme atteint de maladie contagieuse et qu'aucune remarque défavorable n'a pu être faite sur ces émigrants qui viennent contribuer au relèvement de nos ruines et à la reconstruction de nos départements dévastés*¹⁸⁸ ».

La présence du Dépôt est ensuite mentionnée dans les pages de *L'Echo toulais* surtout à l'occasion de faits divers mettant en cause soit des immigrants passant par le Dépôt, soit des membres du personnel de cette structure (qui bien souvent étaient eux aussi d'origine polonaise) : il s'agit la plupart du temps de faits de vols, de bagarres, d'ivrognerie, qui sont parfois l'occasion de sentences assez moralisatrices de la part des journalistes de l'hebdomadaire, voire même l'occasion de tirades à la limite de la xénophobie.

Cependant le Dépôt est aussi de temps à autre évoqué de manière positive : plusieurs articles de *L'Echo toulais* font mention des besoins locaux de main-d'œuvre agricole, en rappelant la possibilité de s'adresser au Dépôt : par exemple, dans le numéro du 31 janvier 1920, « *le Comice Agricole de l'arrondissement de Toul, a l'honneur d'informer les cultivateurs qu'ils pourront trouver à Toul, des travailleurs étrangers, caserne Thouvenot. S'adresser à M. le chef du Dépôt des Travailleurs étrangers, à Toul, qui donnera les renseignements utiles* »¹⁸⁹.

Malgré ces rappels de la présence non loin de la possibilité d'engager une main d'œuvre agricole utile, l'impression globale au sujet du Dépôt donnée par la lecture de *L'Echo toulais* est celle d'une assez forte extériorité par rapport à la vie locale. Mais les archives nous rappellent pourtant que ces années ont été celles qui ont vu l'installation d'immigrants très certainement passés par le Dépôt à Ecrouves et à Toul, et dans le Toulais d'une manière générale : ainsi, l'état des travailleurs étrangers résidant dans l'arrondissement de Toul au 1^{er} novembre 1924 nous indique que pour la commune d'Ecrouves il y avait alors 77 travailleurs étrangers, dont 57 Polonais, un Roumain, 5 Russes et 2 Tchécoslovaques, la majorité de ces personnes étant manœuvres et mouleurs. A Toul même, on trouve alors 170 travailleurs polonais (contre 89 Italiens et sur 384 travailleurs étrangers au total dans la commune). Dans l'ensemble de l'arrondissement de Toul, on trouve à cette date, sur un nombre total de 1545 travailleurs étrangers, 447 Polonais, 46 Tchécoslovaques, 40 Russes, 25 Serbes et Croates et 4 Roumains (et 533 Italiens, 126 Portugais)¹⁹⁰. Devant cette relative importance du nombre de Polonais, et en général d'immigrants provenant d'autres pays d'Europe centrale et orientale, dans ces deux communes et dans le Toulais, on peut légitimement penser que ces personnes, ou en tout cas une bonne partie d'entre eux, sont passés par le Dépôt de travailleurs étrangers de Toul, avant de s'installer dans la région.

¹⁸⁷ AD M&M, 10 M 37

¹⁸⁸ Cf. *L'Echo toulais*, n° 2335, 28 février 1920, p. 1 : article « Le Dépôt des Travailleurs Etrangers ».

¹⁸⁹ *L'Echo toulais*, n° 2331, le 31 janvier 1920, p. 2

¹⁹⁰ AD M&M, 10 M 34, liasse : « Recensement des étrangers et coloniaux par catégories professionnelles, octobre et novembre 1924 », dossier : « Arrondissement de Toul : état des travailleurs étrangers résidant dans l'arrondissement au 1^{er} novembre 1924 »

Les témoignages de deux historiens locaux avec lesquels nous avons eu des entretiens vont dans le même sens : selon eux, des habitants actuels d'Ecrouves, de Toul et du Toulousien seraient les descendants d'immigrants passés par le Dépôt, particulièrement des descendants d'immigrants polonais ¹⁹¹.

– Le destin des lieux d'implantation du Dépôt de travailleurs étrangers :

Dans la perspective de cette enquête, qui cherche à percevoir ce qu'il en est d'éventuels phénomènes de mémoire ou d'oubli autour de cette institution qu'a été le Dépôt de travailleurs étrangers, il nous faut maintenant examiner ce que sont devenus les lieux où celui-ci était installé, après sa fermeture. D'après les documents conservés aux Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, le Dépôt ferme en 1935, apparemment en partie du fait du tarissement des flux de travailleurs étrangers à cause de la crise des années 1930.

○ A Ecrouves, la caserne Marceau devient un lieu d'enfermement :

Dès juillet 1934, les autorités militaires régionales cherchent à récupérer la caserne Marceau d'Ecrouves, là où est alors le Dépôt ¹⁹². Le Préfet de Meurthe-et-Moselle pense que cette restitution n'est pas possible, du fait de la fréquence et de l'importance des convois de travailleurs étrangers : il indique ainsi, dans un rapport, que du 1^{er} janvier au 8 août 1934, il est passé 7165 ressortissants étrangers par le Dépôt de Toul ¹⁹³. Les archives ne nous indiquent pas quelle a été la suite de cette demande de l'Armée, mais une lettre du 21 décembre 1935, de l'Inspection départementale des Services d'Hygiène, adressée au Ministère de la Santé publique et de l'Education physique, témoigne de la fermeture imminente du Dépôt :

« (...) J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre dépêche du 16 décembre m'informant de la suppression du dépôt de Travailleurs Etrangers de Toul, décidée par décret, avec effet du 1^{er} janvier prochain. J'ai immédiatement avisé le médecin et l'infirmière d'avoir à cesser leurs fonctions à partir de cette date. Veuillez trouver, ci-dessous, l'inventaire du matériel sanitaire appartenant à votre Administration (...) » ¹⁹⁴.

Cependant, le Dépôt a-t-il effectivement complètement fermé à cette date du 1^{er} janvier 1936 ? Janine Ponty a trouvé pendant ses recherches un passeport d'immigrant polonais portant un cachet de Toul datant de 1937 : il est donc bien possible que certaines activités aient continué au-delà de 1935 ¹⁹⁵.

Sur l'utilisation, ou l'absence d'utilisation de la caserne Marceau de 1935 à 1938, nous en sommes pour l'instant réduits à des conjectures. Un document de 1943, « Écrouves, rapport de l'Inspection générale des camps » nous permet d'en apprendre un peu plus pour la période suivante : « *Le camp d'Ecrouves, en Meurthe-et-Moselle, fut installé dans une caserne construite en 1913 pour un régiment d'artillerie de forteresse, qui, en 1938, abrita une unité de travailleurs étrangers, et en 1939, un bataillon de travailleurs espagnols.* » ¹⁹⁶

¹⁹¹ Entretien avec M. F., à Ecrouves, le 16 avril 2010 ; entretien avec M. D., à Toul, le 3 juin 2010.

¹⁹² AD M&M, 10 M 37, Lettre du général de Division Jeanpierre, commandant la 20^{ème} Région militaire à M. le Préfet de Meurthe-et-Moselle, le 28 juillet 1934 : « (...) En conséquence, je vous serais obligé de bien vouloir me faire connaître si, par suite des restrictions apportées au recrutement de la main d'œuvre étrangère en France, vous ne seriez pas disposé à envisager l'abandon de tout ou partie de la Caserne Marceau. ». L'Armée souhaiterait aménager la caserne pour y loger des familles de sous-officiers.

¹⁹³ AD M&M, 10 M 37

¹⁹⁴ *Idem.*

¹⁹⁵ Janine Ponty, communication personnelle, le 4 juin 2010. Je remercie Janine Ponty pour l'ensemble des précieuses informations qu'elle m'a communiquées au sujet du Dépôt de Toul.

¹⁹⁶ « Écrouves, rapport de l'Inspection générale des camps, 1943 » : cf. les deux premières pages, reproduites en annexe ; extrait de : Winisdorffer Tiphaine, Perrin Didier, exposition en ligne sur le Centre de séjour surveillé d'Ecrouves, <http://www.archives.cg54.fr>

On remarque que ce rapport fait l'impasse sur la période où la caserne servait de Dépôt de travailleurs étrangers. « Travailleurs étrangers » en 1938, « travailleurs espagnols » en 1939 : nous n'en savons pas plus, mais on peut bien sûr supposer que ces « travailleurs espagnols » faisaient partie des Républicains fuyant le régime de Franco, et on peut donc penser qu'ils furent installés à Ecouves dans le cadre d'un lieu d'internement, comme il en exista beaucoup d'autres ailleurs en France. Cette période 1938-1940 fait donc en quelque sorte la transition entre le Dépôt de Toul, lieu de « tri » d'étrangers, comme nous l'avons vu, et le camp d'Ecrouves, lieu d'internement par la République de « travailleurs étrangers » d'abord, puis « Centre de séjour surveillé » du Régime de Vichy. En effet, la caserne Marceau va servir ensuite de lieu d'internement et d'étape vers les déportations. Le rapport cité, de 1943, continue ainsi : « *Après de longs pourparlers, les Autorités occupantes le mirent à la disposition de l'Administration française fin Août 1941.* »

On dispose de plusieurs études sur cette période de l'existence de la caserne Marceau, de 1941 à 1944, connue alors sous le nom de « Camp d'internement d'Ecrouves » ou de « Centre de séjour surveillé d'Ecrouves » (on peut remarquer que le nom de Toul n'apparaît plus, au contraire de l'époque du Dépôt de travailleurs étrangers)¹⁹⁷. Passèrent alors par ce camp des Communistes, des Résistants, des Juifs et autres personnes « indésirables ».

De la Libération, en 1944, jusqu'à 1946, le lieu devient un centre d'internement pour collaborateurs et prisonniers allemands¹⁹⁸. Puis, il est cédé en 1946 au Ministère de la Justice par l'Armée ; jusqu'à aujourd'hui, est installé sur les lieux même du Dépôt un Centre de détention, c'est-à-dire une prison. Une source internet du Ministère de la Justice retrace à grands traits l'histoire de cette caserne devenue lieu d'enfermement :

« *Ecrouves. Etablissement pénitentiaire - centre de détention. Le centre de détention d'Écrouves a été aménagé dans une ancienne caserne construite en 1913. Après avoir connu des affectations diverses : centre d'internement administratif, camp de prisonniers de guerre et centre de séjour surveillé sous l'occupation et la Libération, cet établissement a définitivement été cédé au ministère de la Justice par l'armée en juin 1946. L'établissement accueille aujourd'hui des personnes détenues, condamnées à de longues peines. Le centre de détention est situé à l'entrée d'Écrouves, en venant de Toul et à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Nancy.* »¹⁹⁹

Là encore, on note l'oubli dans ce petit historique de l'époque du Dépôt de travailleurs étrangers, mention qui ne serait peut être pas bien comprise par les lecteurs de cette notice.

○ **A Toul, la caserne Thouvenot retourne à la fonction militaire :**

La caserne Thouvenot, premier lieu d'implantation du Dépôt est quant à elle retournée à ses fonctions militaires, on suppose dès le transfert du Dépôt à la caserne Marceau en 1924. Cette caserne Thouvenot était encore utilisée militairement jusqu'à récemment. Elle a été désaffectée il y a quelques années, et le terrain sur lequel elle était installée fait l'objet actuellement de vastes aménagements, avec la construction d'un centre aquatique, de lotissement, de bureaux... Nous avons reproduit en annexe des photos des différentes périodes de l'existence de cette caserne Thouvenot.

¹⁹⁷ Brau Pierre-Frédéric, Etiennette Pascale, Say Hélène, *Internement et déportation en Meurthe-et-Moselle*, Nancy, Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, 2007, 40 p. ; Job Françoise, *Racisme et répression sous Vichy. Le camp d'internement d'Ecrouves*, Editions Messene / CDJC, 1996 ; Peschanski Denis, *La France des camps. L'internement, 1938-1946*, Paris, Gallimard, 2002, 456 p. ; Winisdorffer Tiphaine, Perrin Didier, exposition en ligne sur le Centre de séjour surveillé d'Ecrouves, <http://www.archives.cg54.fr>

¹⁹⁸ Denis Peschanski, *La France des camps. L'internement, 1938-1946*, op. cit.

¹⁹⁹ Source: <http://www.annuaires.justice.gouv.fr/index.php?rubrique=10113&ssrubrique=10226&article=11154>

3.1.2. Le destin du Dépôt dans la mémoire collective locale : l'oubli ?

Qu'en est-il du souvenir du Dépôt de travailleurs étrangers dans les « mémoires collectives locales » ? Une promenade d'investigation à Ecouves permet d'en tracer assez rapidement, même si très schématiquement, les limites : à la Mairie, la personne nous informant est bien au courant que le site de la prison actuelle était occupé par le Centre de séjour surveillé pendant l'Occupation, mais elle ne sait rien du Dépôt de travailleurs étrangers. En s'approchant de la prison, qui est à l'écart du centre du village même, on aperçoit d'abord un monument au croisement de la route nationale et de la petite route menant à l'établissement pénitentiaire : ce monument, érigé pendant la législature du maire Francis Michel (entre 1989 et 1995, d'après nos informations) rappelle le souvenir des déportés, comme l'indique le texte de la plaque :

*« Passant, n'oublie jamais que d'ici entre 1942 et 1944, 2000 innocents sont partis vers les camps de la mort nazis »*²⁰⁰

Ensuite, près de la prison est posée une plaque du souvenir sur un des bâtiments annexes ; cette plaque indique :

*« La communauté juive de Nancy
A la mémoire
des hommes, femmes et enfants
arrêtés massivement à partir du 19 juillet 1942 parce que juifs
détenus ici avant leur déportation dans les camps nazis »*²⁰¹

Aux abords de la prison, des gardiens avec lesquels nous avons pu parler nous indiquent de loin les bâtiments apparemment les plus anciens du périmètre carcéral, ils nous renvoient vers le livre de Françoise Job sur le Centre de séjour surveillé, ils savent très bien que ce Centre a existé pendant l'Occupation, mais par contre ne sont pas au courant de l'existence du Dépôt de travailleurs étrangers.

Une promenade virtuelle sur le site de la Mairie d'Ecouves ne donne pas plus d'indications sur le Dépôt de travailleurs étrangers, voilà ce qu'on peut y lire :

*« A l'entrée de l'agglomération, en venant de Toul, se trouvent les installations du Centre de Détention. Pendant la dernière guerre, les Allemands, créèrent là, à la caserne Marceau, un Centre de regroupement pour les détenus politiques et principalement des Juifs, hommes, femmes, enfants, avant de les expédier, via Drancy, dans les camps de concentration. Une plaque de marbre, apposée à l'entrée par la communauté juive de Nancy en rappelle l'utilisation première »*²⁰².

Il y a donc visiblement une mémoire locale apparente du lieu, inscrite notamment de façon très nette dans ces plaques et ce monument, mais une mémoire qui se réfère uniquement à la Seconde guerre mondiale, à l'époque du Centre de séjour surveillé, des emprisonnements et des déportations : les utilisations antérieures du lieu sont passées sous silence pour le simple promeneur qui souhaiterait s'informer.

²⁰⁰ Cf. des photos de ce monument en annexe.

²⁰¹ Voir photos en annexe.

²⁰² Source : www.ecrouves.fr

Lorsque l'on se tourne vers la « mémoire savante locale », le constat est quelque peu différent. La revue savante de la région s'intitule les *Etudes toulaises* : en première analyse, celle-ci n'offre rien sur le Dépôt de travailleurs étrangers, lors d'une recherche que nous avons effectuée par mots-clés sur l'ensemble des articles de la revue, depuis les débuts de sa parution, i.e. vers 1975, sur le site internet de la revue. Il n'y aurait donc apparemment pas d'études locales sur ce sujet. Mais lorsque l'on approche les historiens locaux, on se rend compte que le constat est à relativiser. Les deux historiens locaux que nous avons rencontrés étaient au courant de l'existence dans l'entre-deux-guerres du Dépôt de travailleurs étrangers : une fois « orientés » par nos soins, ils en ont fait mention spontanément tous les deux. Le premier, à l'occasion de questions sur la présence militaire dans la région, le second à partir de questions sur les immigrants dans le Toulouais²⁰³.

M. F. nous répond ainsi sur les casernes du Toulouais et en vient à évoquer la caserne Marceau : il a près de son bureau des dossiers, des pochettes classant des documents et des informations par thèmes d'étude et l'une de ces pochettes concerne la caserne Marceau. Il connaît le Dépôt, il nous montre la pochette correspondante : il s'agit d'un petit dossier de documents sur ce sujet ; un extrait d'un article de Janine Ponty, des extraits de *L'Echo toulouais*, des extraits de sites internet consacrés à l'immigration polonaise. Il dit avoir même écrit un texte titré « La triste destinée de la Caserne Marceau », mais une fois retrouvé, il apparaît qu'il ne traite que de la période de la Seconde guerre mondiale.

M. D. est lui un monsieur âgé de bientôt 88 ans, et il se rappelle avoir vu dans son enfance, à Toul, passer des trains d'immigrants polonais, qui allaient jusqu'à la gare de Toul, puis ensuite se rendaient à Ecrouves. Il indique que beaucoup de Polonais sont restés ensuite en Lorraine. Il souligne qu'il est souvent contacté, maintenant, par des descendants d'immigrants polonais désirant en savoir plus sur ce passage à Toul de leurs ancêtres. Mais il dit avoir du mal à les renseigner plus précisément. « On ne sait rien », dit-il à plusieurs reprises. Il se rappelle aussi avoir été invité, il y a une quinzaine d'années, à une cérémonie à la gare de Toul pour la pose d'une plaque en l'honneur des immigrants polonais.

Cette plaque est effectivement le seul indice de « lieu de mémoire » local des immigrants du Dépôt de travailleurs étrangers de Toul, le seul en tout cas que nous ayons pu trouver. Voilà ce qu'elle indique, à la gare de Toul, dans un texte en français et en polonais :

« Les Français d'origine polonaise, ont souhaité rappeler qu'en ces lieux leurs parents, immigrants des années 1919 à 1935 ont pris contact avec la terre française.

Association France-Pologne

*Caen 1995 »*²⁰⁴

Nous pouvons noter plusieurs éléments intéressants à propos de cette plaque : d'une part le fait qu'il ne soit pas fait du tout mention du Dépôt, mais seulement de la gare. Ensuite que la plaque soit donc apposée à la gare et non près de l'ancien Dépôt : on peut supposer que le lieu le plus « passant » a été choisi, mais aussi que la présence de la prison a pu décourager les initiateurs de cette pose de plaque. Enfin qu'elle ait été placée à l'initiative d'une association franco-polonaise de Caen, donc extérieure à la région, bien que beaucoup de Polonais se soient aussi installés en Lorraine et que ce ne soit pas le gouvernement français ou une instance officielle qui ait pris la responsabilité de rappeler cette venue que l'Etat a pourtant organisé.

Cette plaque nous montre qu'il y a donc effectivement en France une sorte de mémoire du Dépôt, mais bien plus qu'une mémoire locale, qui n'est apparemment présente que chez les érudits, c'est une mémoire de Français d'origine polonaise, et qui se retrouve ainsi un peu partout en France²⁰⁵. Si l'on se place d'un point de vue plus exclusivement local, ce Dépôt n'a

²⁰³ Entretien avec M. F., à Ecrouves, le 16 avril 2010 ; entretien avec M. D., à Toul, le 3 juin 2010.

²⁰⁴ Cf. photo de cette plaque en annexe.

²⁰⁵ Janine Ponty, communication personnelle, le 4 juin 2010.

apparemment pas laissé beaucoup de souvenirs dans les mémoires collectives, c'est un élément de l'histoire locale qui semble maintenant en grande partie oublié, au contraire du Centre de séjour surveillé de 1941-44.

– Le destin historiographique du Dépôt, la « mémoire savante » et le retour du Dépôt :

Si le Dépôt a apparemment été peu à peu oublié dans les mémoires collectives locales, il est revenu ensuite dans le récit historique, à partir d'une date indéterminée, mais probablement dans les années 1970, lorsqu'on assiste aux prodromes d'un réinvestissement de l'histoire de l'immigration dans les études savantes, particulièrement historiques et sociologiques. Le dépôt est en effet évoqué dès 1975 par Serge Bonnet dans le tome 1 de *L'Homme du fer* :

« Au centre d'immigration de Toul. Installé depuis sa création en 1919 dans une caserne de Toul, le centre d'immigration devait voir passer tous les immigrants arrivant en France par la frontière allemande, c'est-à-dire surtout les Polonais, mais aussi des Tchécoslovaques, des Autrichiens, des réfugiés russes, des Yougoslaves, etc. »²⁰⁶

Il y a donc d'abord une étude du Dépôt par les historiens, nous l'avons vu, puis après, ou parallèlement, une mise en perspective de la mémoire ou plutôt de l'absence de mémoire de ce Dépôt dans la société française. Ce thème est d'abord développé par Gérard Noiriel, et ce à plusieurs reprises :

- en 1982 : « *Après [en Pologne] une nouvelle visite médicale, le contrôle de police, la douche et le coiffeur, les ouvriers sont expédiés par trains entiers vers le dépôt de Toul par où transite l'immense majorité des immigrés d'Europe centrale avant la 2^e guerre, et à ce titre véritable « Ellis Island » à la française* » (G. Noiriel, *Longwy. Immigrés et prolétaires. 1880-1980*, Paris, PUF, 1984, p. 167)
- en 1986 : « *A un niveau plus symbolique mais tout aussi significatif, on comparera le sort réservé aux lieux historiques de recrutement des étrangers. Ellis Island aux USA est devenu une sorte de musée, que l'on visite et où sont rappelés par le menu détail tous les aspects de l'immigration. En France, les bâtiments de Toul, où sont passés pendant l'entre-deux-guerres des centaines de milliers de travailleurs d'Europe centrale, ont été rasés, et même dans la localité, bien peu de monde s'en souvient* » (G. Noiriel, « L'immigration en France, une histoire en friche », *Annales ESC*, juillet-août 1986, n° 4, pp. 751-769, p. 754)
- en 1988 : « *Le meilleur exemple de ces lieux d'accueil [des immigrés] est celui de Toul en Meurthe-et-Moselle, par où sont passés des centaines de milliers d'immigrants d'Europe centrale, polonais en majorité (...) Mauvaise conscience de la « France terre d'accueil », le centre sera fermé dans les années trente et détruit (comme tant de « camps » dont il ne reste plus que les cimetières).* » (G. Noiriel, *Le creuset français, op. cit.*, 1988, pp. 156-157)

Puis, le thème et la comparaison sont repris par d'autres historiens, par exemple Philippe Rygiel²⁰⁷. Cet intérêt pour l'histoire du Dépôt des travailleurs étrangers dépasse cependant peu à peu la sphère purement académique : ainsi en mai 1986 on assiste au

²⁰⁶ Serge Bonnet, avec la collaboration d'Etienne Kagan et Michel Maigret, *L'Homme du fer. Mineurs de fer et ouvriers sidérurgistes lorrains, tome 1, 1889-1930, op. cit.*, pp. 280-281.

²⁰⁷ Philippe Rygiel, communication le 19/12/2007, « Du dépôt de Toul à Ellis Island », journée « America ! America ! L'immigration, son histoire et ses représentations », citée plus haut. Cf. aussi intervention de Janine Ponty, 12 novembre 2009 : « Le centre de Toul : une histoire sans mémoire », dans le cadre de la journée « Territoires et histoire de l'immigration – Journée d'hommage à Emile Témime », Cité nationale de l'histoire de l'immigration.

tournage à Toul par le sociologue Albano Cordeiro d'une partie d'un documentaire sur « les frontières et l'immigration », avec la participation de Janine Ponty²⁰⁸. Néanmoins, il convient de signaler que tout le produit du tournage a disparu. Un courrier de Albano Cordeiro nous apprend que lui-même n'a pas pu avoir accès au reportage qu'il a contribué pourtant à filmer.. Vers 1987 ou 1988, il a été rédacteur-chef d'un numéro de magazine télé qui en fait était un pilote, fait selon toutes les normes, mais qui devait servir à la société coopérative TV-Mondes (plus ou moins liée au Cedetim) à joindre au dossier de demande de financement de la réalisation régulière de magazines d'information. M. Cordeiro a choisi les sujets et, était disposé à réaliser un reportage sur l'arrivée des trains polonais dans les années 20 à la gare de Toul, par où sont entrés la plupart des immigrés polonais. Le réalisateur trouvé était un jeune cinéaste polonais réfugié (de ceux qui partaient alors de Pologne vers ... l'Occident). Il avait également invité Jeanine Ponty, qui n'est pas polonaise, mais venait de présenter une thèse de doctorat sur l'immigration polonaise et connaissait donc bien cette particularité des "trains de Pologne" qui débarquaient les migrants à Toul. Le tournage s'est bien passé mais TV-Mondes n'a pas eu le financement espéré. M. Cordeiro qui pensait que d'autres financements aller arriver n'a pas demandé de copie tout de suite. Ce n'est que quelques années plus tard qu'il a cherché à en obtenir une d'autant plus que Jeanine Ponty était aussi intéressée. Mais TV-Mondes n'existait plus, et les personnes contactées, en particulier Jean- Claude Carrière, qui était le référent des responsables de TV-Mondes, sollicité à plusieurs reprises par mail, n'a jamais donné suite à sa demande. Jean-Claude Carrière est décédé l'année dernière. Contactée, Mika Gianotti, qui avait été productrice-déléguée, a été incapable de le renseigner pour avoir accès à une copie du magazine.

En somme, l'impossibilité de financer le projet a enlevé la possibilité de mettre à jour et de rendre public à grande échelle l'existence de ce camp de Toul. Cette difficulté de mise en évidence du Dépôt autrement que par des historiens depuis plus de 25 ans explique donc, en plus de la « mémoire familiale » des migrations, un intérêt pour le Dépôt de travailleurs étrangers chez des descendants d'immigrants polonais en France : on le voit par de nombreuses discussions sur internet, sur des sites liés à l'immigration polonaise, discussions dans lesquelles est souvent évoqué le passage par le Dépôt de Toul, via des travaux d'historiens ; certains de ces sites effectuent même des véritables recherches, en arrivant eux aussi à retracer les étapes de l'histoire de la Caserne Marceau.

Cependant, malgré cette mémoire que l'on pourrait peut-être appeler « communautaire », irriguée par la mémoire savante, un autre aspect va dans le sens du « non-lieu de mémoire », au moins d'un point de vue institutionnel : l'absence de photos contemporaines du fonctionnement du Dépôt, l'absence de photos par exemple montrant des immigrants arrivant à la gare de Toul ou au Dépôt à Ecrouves, l'absence de photos des installations du Dépôt. Cette absence contrastant là-aussi fortement avec le cas d'Ellis Island²⁰⁹.

- Pourquoi le « Dépôt de Toul » n'est pas devenu un « Ellis Island » français ?

Pourquoi le Dépôt de Toul est-il donc devenu une sorte de « non-lieu de mémoire » et, au fur et à mesure des comparaisons, une sorte d'image inversée d'Ellis Island ? D'un point de vue général, « national », cet oubli, ce « trou de mémoire » est évidemment lié à la place de

²⁰⁸ Dans le cadre du tournage, qui s'est déroulé à la gare de Toul et à la caserne Marceau, le 1^{er} mai 1986, une paysanne lorraine d'origine polonaise apportait son témoignage. Janine Ponty se souvient qu'une inscription en polonais et en français, marquant « interdit de fumer », était alors encore lisible sur un des murs de la caserne. Malheureusement, le film de ce documentaire a été perdu (Janine Ponty, communication personnelle, le 4 juin 2010).

²⁰⁹ Et ce alors même que la Société générale d'immigration (SGI) a valorisé le site de Myslowice, dont il reste des photos (Janine Ponty, communication personnelle, le 4 juin 2010 ; cf. aussi la communication citée de Philippe Rygiel).

l'immigration et de l'histoire de l'immigration en France, histoire qui a été, comme on le sait, tardivement prise en compte scientifiquement, institutionnellement et socialement.

Nous pouvons maintenant de plus apporter quelques éléments de réponse en ce qui concerne notre étude, des éléments en un sens plus « locaux ». Comme nous l'avons vu plus haut, l'inscription « marginale » du lieu dans l'espace local à l'époque de son fonctionnement, d'une part, et les destins du lieu après 1935, d'autre part, nous permettent en effet de répondre partiellement à cette question : le Dépôt ne s'est pas du tout inscrit localement dans un devenir social qui aurait pu en faire un « lieu de mémoire » de l'histoire de l'immigration, mais au contraire la « marginalité » du Dépôt et les utilisations ultérieures du lieu l'inscrivent dans une autre histoire, dans une autre perspective, celle d'une continuité de lieu servant d'abord au « tri » et à la mise à l'écart des « autres », des « étrangers » ; puis servant à l'internement : internement des étrangers encore, des Espagnols, des Résistants, des Communistes, des « indésirables », des Juifs, à la déportation de nombre d'entre eux - et ensuite cet endroit est devenu finalement un lieu d'incarcération des prisonniers de droit commun de la République ²¹⁰. On comprend mieux, dès lors, « l'oubli » local (« oubli » qui est aussi en partie celui de la présence du Centre de détention actuel).

Il y avait ainsi peu de place dans cette généalogie pour une mise en exergue positive d'un espace d'arrivée des immigrants, entre 1919 et 1935. Par contre le lieu est devenu (partiellement) un lieu de mémoire de la déportation et de la Résistance (mais très probablement sous la « pression » de phénomènes de mémoire aux niveaux « national » et « régional », depuis la fin des années 1970).

Voilà en fait la séquence qu'il faudrait représenter, si l'on voulait restituer au lieu du Dépôt son épaisseur historique et toutes ses dimensions mémorielles :

- Immigrants d'Europe centrale et orientale : 1919-1935
- « Travailleurs étrangers » : 1938
- « Travailleurs espagnols » : 1939
- Etrangers, Résistants, Communistes, « politiques », « indésirables », Juifs : 1941-1944
- Prisonniers allemands, collaborateurs : 1944-1946
- Prisonniers de droit commun : 1946 jusqu'à aujourd'hui.

Cette séquence restituée pourrait (elle aussi, c'est-à-dire en plus des éléments ressortant du fonctionnement du Dépôt lui-même : notamment l'aspect « déshumanisant » des procédures de « tri » et d'identification des immigrés) nous permettre de qualifier le Dépôt des travailleurs étrangers non seulement comme un « non-lieu de mémoire », mais aussi comme une sorte de « proto-lieu d'internement », si l'on peut s'exprimer ainsi ²¹¹.

²¹⁰ On peut d'ailleurs noter qu'en décembre 1971, après des mutineries à la prison centrale de Toul – mais il s'agit d'une autre prison, la « Centrale Ney », située dans Toul même – Michel Foucault fit une intervention et publia dans la presse un texte pour défendre la psychiatre de la prison qui avait écrit un rapport sur les conditions d'incarcération, intervention reprise dans un des volumes de *Dits et écrits* : Michel Foucault, « Le discours de Toul », in *Dits et écrits*, t. II, Paris, Gallimard, 1994, pp. 236-238. « Toul » peut alors servir là de symbole d'enfermement, et s'inscrire dans une autre histoire, parallèle cependant, celle des contestations du système carcéral.

²¹¹ Outre l'article cité plus haut de M. Bernardot, outre G. Noiriel, nombre d'autres auteurs soulignent les liens historiques existants entre la « mise à l'écart » des étrangers et les phénomènes extrêmes de « mise à l'écart » que sont les camps de concentration, ainsi que les formes récurrentes d'oubli, de « trou de mémoire », de « non-lieux », qui sont concomitantes au déploiement de ce type d'installations, que ces dernières présentent ou non des caractéristiques « extrêmes ». On peut se référer par exemple à Alain Brossat, in *L'épreuve du désastre. Le XXe siècle et les camps*, Paris, Albin Michel, 1996 : « S'il est une chose qui constitue par excellence l'impensé de notre perception et de nos représentations du monde concentrationnaire, c'est bien le lien organique qui rattache les camps du passé – ces lieux de l'ordre de la terreur que nous sommes portés à absolutiser – aux camps

Il resterait, dans une perspective de poursuite des recherches, à s'attacher à la suite de cette séquence pour Toul et ses environs dans la période de l'après Seconde guerre mondiale, pour d'autres immigrants, et peut-être pour d'autres « indésirables » : en effet, on peut supposer qu'il a existé d'autres lieux d'hébergement, voire d'internement pour « immigrés/étrangers » dans le Toullois. Et peut-être alors d'autres « non-lieux » de mémoire, équivalents à celui du Dépôt ? On pense ainsi aux « lieux d'accueil » pour les réfugiés hongrois après 1956 ; on pense aussi aux « populations coloniales » notamment, plusieurs dénominations de cartons dans les inventaires des archives de Meurthe-et-Moselle permettant en tout cas déjà de penser qu'il est possible de continuer cette étude sur ces lieux de « mise à l'écart », voire d'internement, dans la région de Toul, largement au-delà de 1945. Il faudrait alors orienter aussi les recherches vers la question des « camps d'hébergement » pour les travailleurs nord-africains, plus généralement vers les questions de l'habitat immigré. Il faudrait aussi dans ces perspectives s'interroger sur la présence de lieux d'internement dans le Toullois pour des prisonniers algériens pendant la Guerre d'Algérie, comme ceux qui ont existé ailleurs en métropole.

Bibliographie

1) Travaux évoquant le Dépôt de travailleurs étrangers de Toul :

- Anglade Jean, *La vie quotidienne des immigrés en France de 1919 à nos jours*, Paris, Hachette, 1976, 221 p., chapitre II, « Les Polonais ».
- Bonnet Serge, avec la collaboration d'Etienne Kagan et Michel Maigret, *L'Homme du fer. Mineurs de fer et ouvriers sidérurgistes lorrains, tome 1, 1889-1930*, Nancy-Metz, Presses universitaires de Nancy – Editions Serpenoise, 2^e édition, 1986 (1^{ère} édition : 1975), 302 p.
- Colica Michel, *Société Métallurgique de Knutange. 100 ans d'Histoire*, Knutange, Fensch Vallée éditions, Collection Mémoire du fer lorrain, 2000, 352 p.
- Cross Gary S., *Immigrant Workers in Industrial France. The Making of a New Laboring Class*, Philadelphia, Temple University Press, 1983, 299 p.
- Frey Yves, *Polonais d'Alsace. Pratiques patronales et mineurs polonais dans le bassin potassique de Haute-Alsace. 1918-1948*, Presses Universitaires franc-comtoises, Besançon, 2003, 514 p.
- Gousseff Catherine, *L'exil russe. La fabrique du réfugié apatride (1920-1939)*, Paris, CNRS Editions, 2008, 335 p.
- Noiriel Gérard, *Longwy. Immigrés et prolétaires. 1880-1980*, Paris, PUF, 1984.
- Noiriel Gérard, « L'immigration en France, une histoire en friche », *Annales ESC*, juillet-août 1986, n° 4, pp. 751-769.
- Noiriel Gérard, *Le creuset français. Histoire de l'immigration, XIXe-XXe siècle*, Paris, Le Seuil, 1992 (1988), 441 p.
- Ponty Janine, *Polonais méconnus. Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1990, 474 p.
- Ponty Janine, *Les Polonais en France. De Louis XV à nos jours*, Monaco, Editions du Rocher, « Gens d'ici et d'ailleurs », 2008, 201 p.
- Schor Ralph, *L'opinion française et les étrangers, 1919-1939*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1985, 762 p.

2) Travaux évoquant le Centre de séjour surveillé d'Ecrouves :

- Brau Pierre-Frédéric, Etiennette Pascale, Say Hélène, *Internement et déportation en Meurthe-et-Moselle*, Nancy, Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, 2007, 40 p.
- Job Françoise, *Racisme et répression sous Vichy. Le camp d'internement d'Ecrouves*, Editions Messene / CDJC, 1996.
- Peschanski Denis, *La France des camps. L'internement, 1938-1946*, Paris, Gallimard, 2002, 456 p.
- Winisdorffer Tiphaine, Perrin Didier, exposition en ligne sur le Centre de séjour surveillé d'Ecrouves, <http://www.archives.cg54.fr>

3) Sur Toul, Ecrouves, le Toulinois :

- Revue *Etudes toulaises*.
- Aube Jean-Paul, « Ecrouves au XVIIIe-XIXe siècles. Un village de vigneron devenu ville de garnison », *Villages lorrains*, n° 125, hiver 2008-2009, pp. 21-25.

4) Sur les espaces d'internement, notamment en France, au 20^{ème} siècle :

- Bernardot Marc, « Le pays au mille et un camps. Approche socio-historique des espaces d'internement en France au XXe siècle », in *Cahiers du CERIEM* (Univ. Rennes II), n° 10, décembre 2002, disponible sur : www.reseau-terra.eu/articles542.html
- Brossat Alain, *L'épreuve du désastre. Le XXe siècle et les camps*, Paris, Albin Michel, 1996, 500 p.
- Grynberg Anne, *Les camps de la honte. Les internés juifs des camps français, 1939-1944*, Paris, La Découverte, 1999 (1991).
- Nicolaïdis Dimitri (dir.), *Oublier nos crimes. L'amnésie nationale, une spécificité française ?*, Paris, Autrement, collection « Mémoires », 2002, 261 p., notamment Anne Grynberg, « Les camps français, des non-lieux de mémoire », pp. 43-59.
- Parler des camps, penser les génocides*, Textes réunis par Catherine Coquio, Paris, Albin Michel, 1999, 683 p., notamment Sadek Sellam, « Algérie : des colons aux colonels. Camps, extermination, éradication », pp. 322-348 (l'auteur évoque notamment les camps de détention en métropole, pendant la guerre d'Algérie).
- Thénault Sylvie, « L'internement en France pendant la guerre d'indépendance algérienne », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 92, octobre-décembre 2008, disponible sur : www.reseau-terra.eu/articles917.html

*** ANNEXES : DOCUMENTS :**

- **1 - Le premier lieu d'implantation du Dépôt, de 1919 à 1924 : la caserne Thouvenot :**



La caserne Thouvenot, avant le Dépôt.

(indiquée à Écrouves, mais administrativement il s'agit de Toul)

(Source : <http://www.notrefamille.com/cartes-postales-photos/cartes-postales-photos/cartes-postales-photos-Caserne-Thouvenot-54200-ECROUVES-54-Meurthe-et-moselle-64296-75182-detail.html>)



La caserne Thouvenot, aujourd'hui abandonnée (avril 2010)



Les travaux en cours sur le site de l'ancienne caserne Thouvenot (avril 2010)

- **2 - Le second lieu d'implantation du Dépôt, à Ecrouves, de 1924 à 1935 : des photos de baraquements militaires à Ecrouves dans la période antérieure au Dépôt :**



Les « baraquements d'Ecrouves », probablement au début du 20^{ème} siècle
 (source : http://www.communes.com/lorraine/meurthe-et-moselle/toul_54200/cartes-postales-anciennes.821.html)



« Les Baraquements Militaires d'Ecrouves, occupés par le 156^{ème} d'infanterie, 1^{er} bataillon » ; cachet postal : 1918 ?

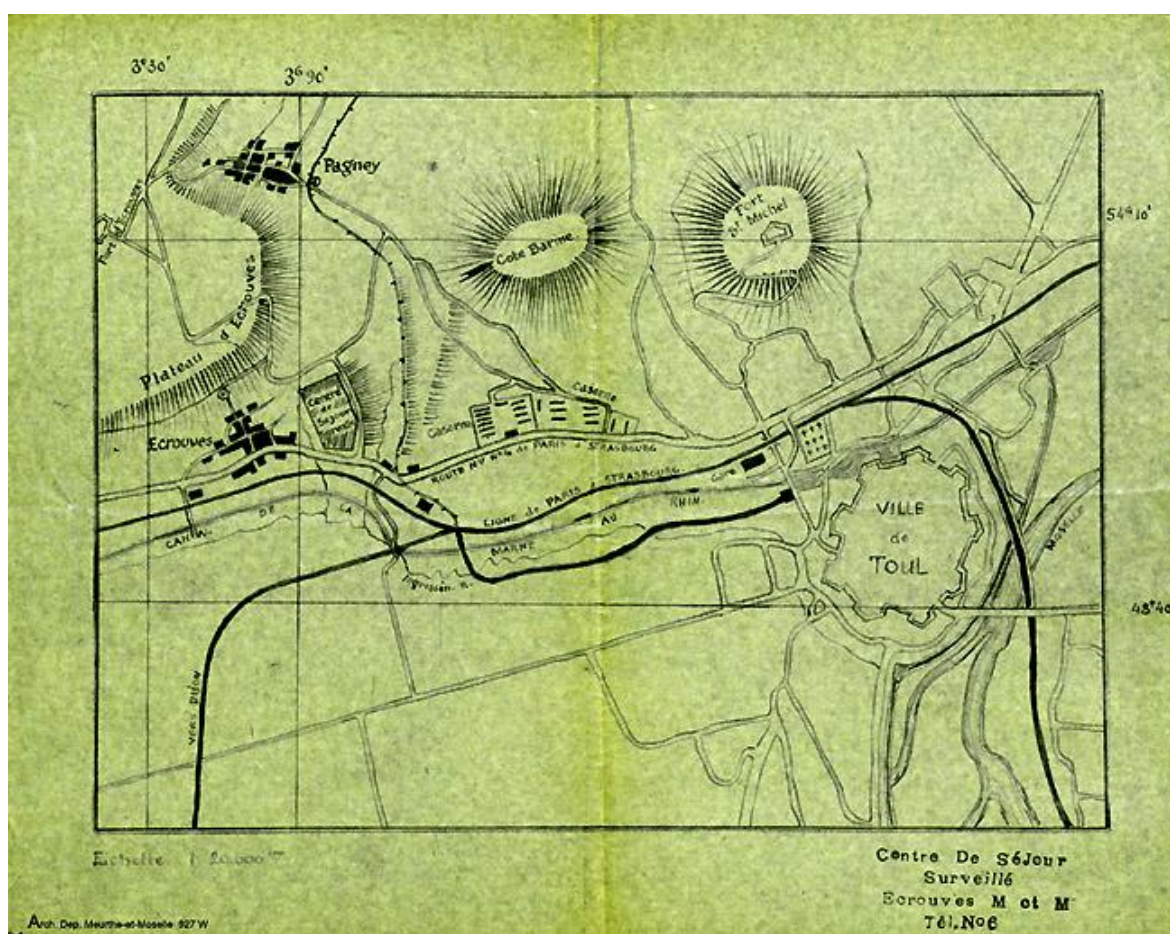
(source : http://www.communes.com/lorraine/meurthe-et-moselle/toul_54200/cartes-postales-anciennes,804.html)



« Les Baraquements Militaires d'Ecrouves, occupés par le 156^{ème} d'infanterie » ;
Cachet postal : 1913

(source : http://www.communes.com/lorraine/meurthe-et-moselle/ecrouves_54200/cartes-postales-anciennes,21.html)

○ 3 - Le Centre de séjour surveillé d'Écrouves, 1941-44, 1944-46 :



« Plan de situation, non daté ». Source : <http://www.archives.cg54.fr> ; exposition en ligne sur le Centre de séjour surveillé d'Écrouves ; auteurs des textes et documents : Tiphaine Winisdorffer et Didier Perrin.

Le lieu du Centre de séjour surveillé (et donc le lieu où était situé le Dépôt de travailleurs étrangers auparavant) est visible, juste à l'est du village d'Écrouves. C'est là où est situé aujourd'hui le Centre de détention. On voit de plus nettement sur la route entre Toul et Écrouves les emplacements de casernes, où était notamment la caserne Thouvenot, donc la première localisation du Dépôt. La gare de Toul est un peu plus loin, à côté du cimetière de Toul, visible lui aussi.

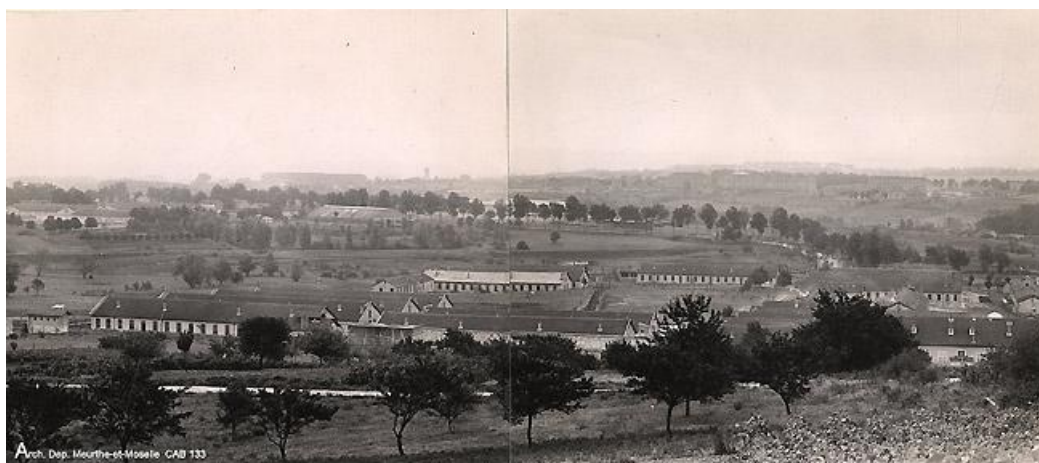
« Ce plan de situation présente les avantages de la localisation du Centre de Séjour Surveillé au pied du plateau d'Écrouves, à la limite de la banlieue de Toul. Le choix est justifié par le passé militaire des lieux et l'existence de nombreuses casernes désaffectées offrant dans l'urgence et à moindre coût les conditions d'hébergement et d'enfermement nécessaires. Le milieu rural permet en outre la mise en place de corvées surveillées à l'extérieur ainsi que les garanties minimales de discrétion. De plus, la proximité urbaine de Toul offre la possibilité d'externaliser certains services tels que les soins aux prisonniers les plus souffrants.

Le plan montre également l'importance des voies de communication. En effet, le camp n'a pas pour vocation l'emprisonnement à long terme, c'est pourquoi sa localisation au centre de la région non annexée à la jonction de grandes voies routières et ferroviaires facilite l'acheminement des prisonniers, leur élargissement ainsi que les visites des familles. Ce n'est qu'à partir de 1942 que la ligne de chemin de fer Paris-Strasbourg et la proximité de la gare deviennent des éléments stratégiques dans l'organisation systématique de convois de déportation de Juifs et de résistants. » (légende de l'exposition en ligne).

La plupart des « avantages » de cette localisation, exposés ici par Tiphaine Winisdorffer et Didier Perrin, peuvent être appliqués au Dépôt de travailleurs étrangers, qui occupait donc ce lieu quelques années auparavant.



« L'entrée du camp, sans date » (source : <http://www.archives.cg54.fr> ; exposition en ligne sur le Centre de séjour surveillé d'Écrouves). On voit l'inscription sur le bâtiment, datant très certainement de l'époque du Dépôt de travailleurs étrangers : « Plan du Dépôt ».



« Vue générale du Centre de Séjour Surveillé d'Écrouves, non daté ».

(source : <http://www.archives.cg54.fr> ; exposition en ligne sur le Centre de séjour surveillé d'Écrouves)

« Cette prise de vue horizontale présente le centre dans son environnement rural, loin des habitations. Sa localisation volontairement à l'écart permet la discrétion de l'internement mais n'est pas sans poser certains problèmes liés au ravitaillement en eau. Les baraques sans étage, de type militaire, ne permettent pas de distinguer sur la photographie leur réelle fonction d'enfermement, de même que le système de surveillance reste très discret. En effet, la prise de vue rend invisible les miradors et l'enceinte de barbelés. Ce système mis en place pour éviter toutes intrusions et évasions est en réalité peu efficace : les miradors n'ont pas tous été construits, et le renforcement de l'enceinte en barbelés a été ralenti par la pénurie de matériaux. Par conséquent les évasions à Écrouves sont courantes et très nombreuses ». (extrait du texte de l'exposition en ligne).

« Écrouves, rapport de l'Inspection générale des camps, 1943 » : deux premières pages :

(source : <http://www.archives.cg54.fr> ; exposition en ligne sur le Centre de séjour surveillé d'Écrouves)

E C R O U V E S

Le camp d'Ecrouves, en Meurthe-et-Moselle, fut installé dans une caserne construite en 1913 pour un régiment d'artillerie de forteresse, qui, en 1938, abrita une unité de travailleurs étrangers, et en 1939, un bataillon de travailleurs espagnols.

Après de longs pourparlers, les Autorités occupantes le mirent à la disposition de l'Administration française fin Août 1941.

Le camp, à 3 kilomètres à l'ouest de Toul, était situé au pied du plateau d'Ecrouves, abrité des vents du Nord, et bénéficiait d'un bon climat quoique assez rude en hiver.

1. - Organisation matérielle -

Le camp était composé de 4 secteurs :

Le premier réservé à la Direction; aux logements du personnel; au poste de garde; aux ateliers; aux infirmeries et aux réserves.

Le second, entouré d'un réseau de barbelés, destiné à recevoir 500 internés environ.

Le troisième composé de diverses petites annexes pouvant éventuellement offrir un millier de places.

Le quatrième, composé de bâtiments d'une capacité d'environ 550 places.

.....

Malgré ces possibilités importantes, Escrouves n'a, dans l'ensemble, contenu qu'un nombre peu élevé d'internés: politiques, marché noir, indésirables, condamnés de droit commun, et israélites provenant de la Meurthe-et-Moselle, du Doubs, du Jura, des Vosges, de la Haute-Saône, du Territoire de Belfort.

Les bâtiments du type «Génie militaire E913» sans étage étaient en maçonnerie et briques avec charpente en fer, couverture en tuiles et plancher en béton.

Les bâtiments en mauvais état général furent sérieusement améliorés.

Les pièces, pourvues de bons appareils de chauffage, éclairées à l'électricité, étaient bien aérées par de larges fenêtres que renforçait extérieurement une fermeture métallique avec grillage.

2. - Organisation sanitaire :

Un médecin traitant de Toul, nommé par arrêté ministériel, venait au camp deux fois par semaine et, en cas d'urgence, lorsqu'on l'appelait.

Deux fois par mois, les internés étaient, d'autre part, soumis à un examen au dispensaire de Toul, ce qui permit de dépister un certain nombre de malades dont l'isolement put être prescrit.

L'infirmierie, installée dans un bâtiment spécial, comprenait une salle pour malades de 12 lits; une salle de

.....

- **4 - Le Centre de détention aujourd'hui : Centre de détention, mais aussi lieu de mémoire du « Centre de séjour surveillé » de la Seconde guerre mondiale, et de la déportation :**



Plaque apposée sur un des bâtiments extérieurs du Centre de détention actuel (photo avril 2010)



Le bâtiment sur lequel est apposée la plaque. (photo avril 2010)



Le monument en souvenir des déportés de la Seconde guerre mondiale, installé il y a quelques années non loin du Centre de détention, au croisement de la route nationale et de la petite route qui mène au Centre de détention. (photo avril 2010)



La plaque, sur le socle du monument. (photo avril 2010)

5 - La plaque de la gare



3.2 LA MEMOIRE IGNOREE

Des épreuves de la reconnaissance publique

3.2.1 Les pionniers : de l'histoire ouvrière à celle de l'immigration

Une question qui surgit face à la faiblesse de la production intellectuelle sur l'immigration en Lorraine est le lien entre l'histoire ouvrière et celle de l'immigration. Lorsque nous prenons en compte dans l'historiographie l'évolution des écrits nous pouvons distinguer une transition entre les travaux sur le monde ouvrier mis en place par Serge Bonnet avec son œuvre sur l'Homme du fer (quand bien même les travaux sur l'immigration sont présents dans sa réflexion) et ceux de Gérard Noiriel qui affichera dans le titre même de sa thèse le lien entre Immigration et Prolétariat. Les deux chercheurs ont influencé la plupart de ceux qui ont participé (au cours du dernier quart du XX^e siècle) aux premiers travaux sur l'histoire de la Lorraine tant sous l'angle des ouvriers que sur celui de l'immigration. Nous renvoyons aux travaux de Leveratto²¹², Montebello²¹³ et Boubeker-Galloro²¹⁴ pour un développement plus précis sur l'Aressli et faute d'avoir pu rencontrer pour le moment les instigateurs de l'Apep nous nous contenterons dans ce rapport intermédiaire de nous focaliser sur la démarche de l'Aressli.

L'Aressli

Le thème qu'il nous faudra développer - afin de comprendre le rôle de certaines associations dans l'émergence du thème immigration – concerne les différents aspects du processus de convergence d'une noria d'initiatives dispersées autour du patrimoine sidérurgique qui va permettre la mise en place d'une réflexion autour de l'immigration au bout de quelques années. Autrement dit comment l'entrée « histoire ouvrière » a débouché sur une autonomisation du thème immigration sur la vingtaine d'année qu'a duré l'aventure de l'Aressli (tout en passant par des structures diverses comme l'Apep) ?

Nous ne disposons pour le moment que de réponses embryonnaires.

C'est à Serge Bonnet - directeur de recherche au CNRS dont les travaux sont consacrés sur la Lorraine - que revient l'initiative de fédérer autour de lui une grande partie des forces vives dispersées sur le territoire lorrain dans des initiatives d'étude et/ou de sauvegarde du patrimoine lorrain à travers une structure implantée près de Nancy. Son initiative fait écho à celle d'un autre chercheur G. Noiriel qui a participé à l'association pour la Préservation et l'Etude du Patrimoine du bassin de Longwy (APEP). Cette association était née, dans le prolongement de la mobilisation des sidérurgistes lorrains au moment des fermetures de sites en Lorraine. Noiriel était alors en poste comme enseignant de collège près de Longwy et animait des émissions d'histoire sur « Lorraine Cœur d'Acier » la radio de la CGT. L'APEP a regroupé pendant une dizaine d'années des militants syndicalistes ouvriers, des employés, des étudiants et des enseignants du bassin de Longwy autour de la réalisation d'enquêtes sociologiques, historiques à partir du recueil d'histoires de vie autour du travail et de l'immigration. Dans sa démarche il a bénéficié de la collaboration avec des chercheurs locaux comme David Charasse mais aussi à Paris comme la sociologue Catherine Lévy du CNRS.

²¹² LEVERATTO (Jean-Marc), « Peuples de l'usine et théâtre de l'histoire – Une ethnologie de la production d'histoire industrielle en Lorraine : le cas de l'Aressli », rapport pour la mission du Patrimoine ethnologique, Metz, 1999, 122 p.

²¹³ LEVERATTO (Jean-Marc) – MONTEBELLO (Fabrice), *op. cit.*, pp. 45-69

²¹⁴ Galloro-Boubeker, Rapport Fasild, *op. cit.*,

En ce qui concerne l'Aressli la coloration « ouvrière » est inhérente à sa genèse. Pour le comprendre, il faut remonter avant les années 1980 au moment de Culture et Liberté, le mouvement d'éducation populaire né en 1970 à l'initiative du Centre de Culture Ouvrière et du Mouvement de Libération Ouvrière en Lorraine pour trouver les premiers protagonistes de ce qui deviendra plus tard l'association qui nous intéresse ici. A travers son réseau national, composé d'associations, Culture et Liberté fonctionnait avec des individus allant des personnes salariées, aux étudiants en passant par des acteurs associatifs. On y trouvait des chercheurs comme Pierre Belleville²¹⁵ et des étudiants comme Gérard Sautré. Ce dernier à l'aide de chercheurs parisiens en psychologie autour de Pierrette Rossi et de son mari Raoul Rossi de l'Institut des Hautes Études Cinématographique va participer à la réalisation en 1971 d'un documentaire d'une quarantaine de minutes intitulé « Fensch 1969²¹⁶ » dans le cadre de l'histoire ouvrière.

Certains des protagonistes de l'aventure du CCO vont participer ensuite à des ateliers de travail sous la houlette de Serge Bonnet²¹⁷ à Jarville au musée de l'histoire du fer. Rajoutons que les premiers participants aux réunions de Jarville appartenaient eux-mêmes à diverses associations de promotion de l'histoire ouvrière avec en particulier l'une d'entre elles qui s'intitulait « Mémoire et Avenir des vallées sidérurgiques » qui fut créée en 1981. Cette association est emblématique dans la mesure où elle a pris en charge la réédition de l'ouvrage d'Adrien Printz : « La vallée usinière » et certains membres participeront ensuite à la création de l'association des Amis d'Adrien Printz quelques années plus tard.

« Dans cette association on avait posé la question de la mémoire du patrimoine industriel qui était en lien avec le musée de Neufchef auquel beaucoup d'entre nous ont participé. Ensuite on a fait un réseau avec des gens de Neuves-Maisons. Il y a eu plusieurs associations comme ça qui dans la Lorraine se sont rejointes pour réfléchir sur la question du patrimoine industriel et dans lesquels les problèmes de migration des populations qui venaient de loin qui venaient travailler dans le pays, étaient abordés. On était surtout des gens de terrain avec des gens comme celui de Joeuf, Roger Martinois et d'autres comme Thierry Speth qu'on a retrouvé ensuite à l'Aressli. L'Aressli était plus universitaire d'un certain côté du point de vue recherche là c'était beaucoup plus des acteurs locaux qui se posaient la question du patrimoine et de maintenir une histoire autour de ce qui a été fait parce que c'était en train de disparaître. L'immigration faisait partie des discussions mais elle n'était pas encore autonomisée. Ça l'a été dans l'Aressli après quand on a créé la cellule immigration mais c'était pas avant le début des années 1990 (Entretien 3)».

A ce stade de notre investigation nous connaissons mal la période de passation effectuée à la fin des années 1980 à la tête de l'Aressli entre S. Bonnet et Y. Le Moigne professeur à l'université de Metz et directeur de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Lorraine. En ce qui concerne notre étude nous pouvons simplement dire que, jusqu'au début des années 1990, les travaux de l'Aressli portent encore principalement sur l'industrie et les ouvriers en Lorraine même si des allusions apparaissent dans les écrits. En 1988, dans la revue Les Cahiers Lorrains un numéro complet est dédié aux « Pleins feux sur la Lorraine Industrielle²¹⁸ » et représente le fruit des travaux menés en séminaires à l'Aressli.

²¹⁵ BELLEVILLE (Pierre), Actions culturelles en milieu ouvrier, évaluation de cinq expériences, Services des études et recherches - Paris, 1979, 36 pages

²¹⁶ Revue Positif – Revue de Cinéma, n°144/145, novembre-décembre 1972, p. 68 ; Revue Ecran 72, mai 1972, p. 34

²¹⁷ LEVERATTO (Jean-Marc) – MONTEBELLO (Fabrice), op. cit.

²¹⁸ Les Cahiers Lorrains, Mars 1988, n°1

L'avant-propos de Yves Le Moigne est suivi par une proposition de thèse de Jean-Marie Moine sur « Les maîtres de forges en Lorraine du milieu du XIX^e siècle aux années Trente. Histoire sociale d'un patronat sidérurgique ». Tandis que les autres articles portent sur « Les gens du textile dans les Hautes-Vosges aux XIX^e - XX^e siècles », par Pierre Durupt, sur la « Reconversion en Lorraine, quelques réflexions d'un sociologue » par Francis de Chasse, « Tradition industrielle et aspirations sociales et professionnelles des jeunes des vallées sidérurgiques de la Fensch et de l'Orne (étude menée sur les vallées sidérurgiques lorraines de 1980 à 1986) », par Gérard Sautré ou encore « Quelques adresses pour mieux connaître la Lorraine industrielle », par David Charrasse.

C'est au tout début des années 1990 seulement qu'apparaissent les premiers signes d'une prise de position résolument tournée vers l'immigration en tant que thème à part. Pour le moment nous n'avons que des éléments tronqués et nous espérons que des recherches plus poussées permettront de les approfondir. Nous savons que la réflexion au sein de l'Aressli en termes de discussions apparaît en 1992 avec la création d'une cellule « immigration ». Cette initiative est « chaleureusement appuyée par le père Bonnet » et stimulée par des universitaires comme Pierre Bardelli de Nancy qui ont à cœur de mettre en lien les études sur le travail en Lorraine et l'immigration. Il faut également signaler l'intérêt manifesté par des institutions comme le FAS qui cherche à mettre en place un Observatoire de l'Intégration.

Après une première réunion à laquelle assiste S. Bonnet le 15 juillet 1992, un courrier adressé le 18 novembre 1992 à l'ensemble des contacts de l'Aressli cristallise des souhaits exprimés depuis plusieurs mois : « Depuis quelques temps, des chercheurs de différentes disciplines (universitaires ou non) concernés par le thème de l'immigration en Lorraine, ont émis le souhait de sortir de leur isolement. Une première réunion a déjà eu lieu en juillet et au dernier colloque de Villerupt, certains participants ont manifesté leur intérêt pour cette démarche ».

C'est le 16 décembre 1992 que la plupart des protagonistes qui structureront le groupe immigration de l'Aressli se réunissent pour échanger des informations sur leurs travaux en cours, décider des modalités de fonctionnement de l'équipe et faire des propositions de recherche commune. On y trouve des enseignants du secondaire comme R. Martinois et des thésards chargés de cours en histoire à l'université de Metz comme L. Delmas et L. Commaille, des étudiants en histoire comme Marie-Louise Antenucci et Vincent Ferry, des sociologues comme Muriel Habay et Jean-Luc Périoli de l'université de Strasbourg, Yves Cardellini, des écrivains comme Anne-Marie Blanc et d'autres interlocuteurs comme Daniel Soibinet de l'Espace Guy Moquet de Villerupt, François Faraut de la Drac de Metz et Stefan Leiner de l'université de Saarbrücken.

Les premières réalisations concrètes apparaissent au cours du premier trimestre 1993 sous forme d'exposés au sein d'un atelier de l'Aressli. Le 3 février 1993, Luc Delmas présente -devant ce qui est qualifié de « commission immigration de l'Aressli » - une contribution sur « l'émigration italienne à Jarny – apport des archives écrites » puis le 17 mars Jean-Luc Périoli intervient sur « Immigrés et Conflits sociaux – Le cas de la Mine d'Hayange » tandis que P. Galloro expose un travail sur « La main-d'œuvre des usines sidérurgiques (1888-1940) – Etude des flux. Analyse du cas de Joeuf ». Dans les trois cas, les auteurs continuent de mettre en lien l'immigration avec la porte d'entrée de l'usine. Dans le cas de L. Delmas les travaux présentés portaient sur un travail plus global de recherche sur la ville ouvrière de Jarny entre 1886 et 1936. En ce qui concerne de Jean-Luc Périoli, sa présentation synthétisait trois mémoires présentés dans le département de sociologie de l'université de Strasbourg sur le thème de la mine de fer tandis que les immigrés sont vus d'abord dans les équipes de travail des usines sidérurgiques chez P.

Galloro. Devons nous imaginer que le flou dans l'utilisation du terme « émigration » - pour désigner de manière paradoxale la présence italienne dans la vile de Jarny - pourrait révéler la nouveauté de l'objet dans une équipe encore peu aguerrie avec les notions ?

Il faudra attendre l'intervention de Vincent Ferry le 12 mai 1993 sur « la considération des immigrés par les politiques en France depuis 1974. L'émergence du Front National vu à travers ce problème » pour assister au détachement des immigrés du lien ouvrier dans la formulation des approches.

Tous ces ateliers de rencontre vont déboucher sur plusieurs réalisations qui contribueront à la visibilité des travaux de l'Aressli sur l'immigration en Lorraine.

Une autre réalisation est la prise de contact avec des chercheurs comme Gérard Noiriel (Recruté à Paris depuis peu) et des structures de recherche parisiennes de travail autour de l'immigration comme le CEDEI (Centre de Documentation et d'Étude de l'Émigration italienne).

Dans le cas de Gérard Noiriel, le groupe le sollicite en lui expliquant que « *Majoritairement, les membres du groupe ont conscience de la multitude de travaux réalisés sur l'immigration, y compris en Lorraine. Mais ils considèrent que, pour notre région, les approches sont trop souvent éclatées, dispersées et parfois contradictoires (en particulier en ce qui concerne les données chiffrées). D'où leur souci de regrouper quelques forces en Lorraine et leur souhait de mettre en chantier une histoire globale de l'immigration dans la région. Tous se rendent bien compte qu'il s'agit d'un projet ambitieux mais je crois que c'est d'abord dans cette perspective qu'ils attendent de vous, à la fois conseil et appuis*²¹⁹ ». La rencontre a lieu le 16 juin 1993 mais ne débouchera sur rien de concret.

Parallèlement, le 10 juin 1993, suite à des contacts préalables, le groupe de travail sur l'immigration de l'Aressli organise aux Archives Départementales de Metz une rencontre avec des membres du CEDEI : Antonio Beccheloni, Michel Dreyfus et Pierre Milza. Lors de cette réunion ce dernier se déclare « fasciné par l'immigration en Lorraine ». De cette réunion, des projets naissent qui inscrivent les travaux naissant dans des perspectives nouvelles : La revue du Cedei : « La Trace » est disposée à recevoir des articles de chercheurs lorrains sur l'immigration, une rencontre au Cedei est prévue en fin d'année 1993 afin de préparer un colloque qui est prévu au printemps 1995. Dans le numéro 7 de la Trace de décembre 1993 figurera dans la rubrique « activités du CEDEI et perspectives de recherche », quelques paragraphes sur « Un projet de Recherche en Lorraine » mais ce n'est que dans le numéro double 11-12 de mai 1999 que paraîtra un seul article d'un membre de l'Aressli devenue alors moribonde²²⁰ puis l'année suivante la revue se contentera de signaler la soutenance de thèse de Marie-Louise Antenucci. L'idée de colloque avec le CEDEI n'a jamais abouti, c'est finalement dans le cadre du festival du film italien de Villerupt en 1995 qu'une table ronde est organisée.

L'une des réalisations peut-être la plus visible de ce groupe est la parution d'un Guide bibliographique de l'Histoire de l'Immigration en Lorraine (XIX^e-XX^e siècle) avec le soutien financier du FAS-Lorraine. Les travaux préliminaires s'étalent jusqu'à la fin de l'année 1994 à partir d'une structure de base proposée par V. Ferry. Le guide sera disponible courant 1995.

L'apogée des activités de l'Aressli sur l'immigration aura sans doute été la période de la première moitié des années 1990. Pourtant malgré les avancés il apparaît que l'une des faiblesses de cette structure aura été (au-delà du manque de projets menés à terme et qui dénote peut-être déjà des fragilités) sa grande difficulté à valoriser des travaux sur

²¹⁹ Lettre du 17 mai 1993 de F. Birck adressée à G. Noiriel à son adresse personnelle, N°FB/LG 1538/93.

²²⁰ DELMAS (Luc), « Les immigrés italiens en Lorraine pendant les guerres », La Trace, n°11-12, Cedei, mai 1999

l'immigration de manière générale malgré les vœux pieux de ses membres. A une histoire globale de l'immigration en Lorraine réclamée sur le papier s'est vite substituée une histoire de l'immigration italienne avec des vellétés de travail sur les Polonais lorsqu'il s'agissait d'inviter Jeanine Ponty à participer aux réunions du groupe (mais sans résultats visibles).

Après 1996-1997 et les années qui ont suivi, le groupe s'est affaibli et l'Aressli a fini par disparaître (pour des raisons qui - en partie pour l'instant - apparaissent dans le chapitre suivant de ce rapport).

Passerelle : L'étude de l'immigration comme acte militant

La même démarche de convergence d'une multitude d'initiatives individuelles et collectives aboutit au projet d'édition de la revue Passerelle à Thionville qui verra le jour en 1990. A la différence du processus en œuvre autour de l'Aressli, la parution de Passerelles exprime directement la volonté de mettre en exergue l'immigration et les relations interculturelles comme le précise son sous-titre : « Revue d'études interculturelles » et sa profession de foi : « *Editée en Lorraine, cette revue est nourrie de son Histoire : région transfrontalière, interculturelle, de migrations, la Lorraine est elle-même une passerelle. Mais cette revue s'intéresse aussi aux cultures d'Europe et de Méditerranée, à la construction européenne, aux « nationalités », aux minorités à travers le monde, aux nouvelles citoyennetés individuelles ou collectives. Passerelles par des approches multiples - sociologie, littérature, histoire, ethnologie, photographie - essaie de comprendre ces Temps nouveaux dans lesquels nous sommes entrés* ».

Les origines remontent, selon les fondateurs de la revue, au Lycée Saint-Exupéry à Fameck. La plupart des acteurs ont très tôt été sensibilisé à la question de l'immigration dans la vallée de la Fensch en participant à la Marche pour l'Égalité de 1983 et de 1984. Ils ont participé au niveau local, régional et national à ces marches mais également à Convergence 84. Dans ce lycée, ces jeunes de 16 ou 17 ans ont été en relation avec les mouvements gauchistes. Certains d'entre eux affichaient des sympathies maoïstes, d'autres trotskistes et d'autres étaient sans affiliation particulière mais tous se mobilisaient en faveur des étrangers en particulier lors de l'affaire des foyers Sonacotra. De manière générale ils ont pris conscience du phénomène immigration comme reflet social à travers l'initiation apportée par des amis plus âgés ou des parents syndicalistes ou des militants.

Les actions menées et les rencontres ont développé une volonté de lutte en faveur d'une population défavorisée qui était celle des immigrés qu'ils côtoyaient tous les jours et pour laquelle ils cherchaient à agir ou tout au moins à réfléchir sur le meilleur moyen d'action. Dès les Marches de 1983 ils ont participé à des ateliers de réflexion au niveau national sur la nécessité de globalisation du discours autour des problèmes liés à l'immigration afin de tenter d'éviter l'enfermement d'une approche uniquement centrée sur un groupe précis. D'où leur prise de distance avec SOS Racisme dont le discours ne convenait pas à leur souci d'interroger le phénomène migratoire.

« On n'arrivait pas à trouver... en tous cas au niveau national... il y avait en région... on avait des amitiés dans différentes régions comme Marseille par exemple ou Strasbourg des personnes avec qui on pouvait s'entendre. Mais on trouvait que les idées après les années 1984, 1985, 1986 sur les questions liées à l'immigration au niveau national surtout, il y avait une pensée dominante qui ne nous plaisait pas du tout, du tout, du tout ! Et on s'est dit comment on peut faire nous pour se positionner même à partir de la région Lorraine pour dire à haute voix ce qu'on essaye de défendre depuis des années à partir de la Lorraine ».

Dans le contexte d'arrivée de la gauche au pouvoir après 1981, tout un travail a été mené dans la région thionvilloise avec Smaïn Mebarki du service culturel de la ville de Thionville qui a sollicité des membres de ce réseau pour monter des festivals interculturels dès le début des années 1980. L'une de ces manifestations dénommée : « Fêtes et Retrouvailles » avait permis de faire venir des groupes culturels du bassin méditerranéen autour d'une réflexion sur la question des liens entre Lorraine et Méditerranée (qui donnera son titre au premier numéro de Passerelles quelques années plus tard). Au cours de ces années, le théâtre municipal de Thionville a fait venir des groupes venus d'Espagne, du Maroc, de Grèce et du Cap Vert ce qui, pour les organisateurs constituait un exploit.

« Cette arrivée de la gauche au pouvoir, ça nous a permis de nombreuses choses. Parce que sans l'arrivée de la gauche en 1981, au niveau des Drac toutes les portes étaient complètement fermées pour des jeunes comme nous par exemple. Le fait que Jack Lang arrive ça eu un effet très, très rapide en région Lorraine et au niveau de Metz, des tas de projets ont pu émerger (Entretien 11) ».

Parmi ces projets il y a eu celui de l'association Solidar Jeunes de Fameck et la mise en lien avec le journal Sans Frontières. Dans les deux vallées usinières de la Fensch et de l'Orne toute une série d'initiatives ont vu le jour. Ainsi à Nilvange la création du café théâtre le Gueulard a participé du même mouvement avec des protagonistes qui se retrouvaient dans les manifestations, les rassemblements pour permettre aux jeunes de monter à Paris et participer à Convergences 84, les festivals organisés pour promouvoir la culture des héritiers de l'immigration.

« Faire que les gens puisse venir voir leur culture et que ces populations puissent entrer et s'asseoir dans les beaux fauteuils rouges du théâtre municipal au début des années 1980 était pour nous extrêmement important ! Il y avait toute une démarche politique autour de ça ! (Entretien 11) »

Ce militantisme s'est accompagné de réalisations scientifiques avec la mise en place d'ateliers et de tables rondes auxquelles étaient invités des écrivains, des universitaires et l'ensemble de ces démarches a permis la réalisation d'un colloque à Thionville sur les rapports entre la Lorraine et le bassin méditerranéen. Ce sont les actes de ce colloque qui donneront naissance au premier numéro de la Revue Passerelles ! Ce colloque a été l'occasion de faire venir des universitaires spécialisés dans les relations entre l'Orient et l'Occident comme Thierry Hentsch chercheur à l'université du Québec à Montréal (UQAM)²²¹.

« Aucun universitaire local parce qu'autant que je me souviens, à Metz à cette époque là les personnes qui travaillaient sur les questions liées à la migration n'étaient pas très nombreux ou peut-être même... mais je peux me tromper... inexistantes... en tous cas il n'y avait pas de dynamique... Et peut-être même pas sur Nancy on ne trouvait pas d'interlocuteurs. Il y avait au cours des années 1980 et début des années 1990 un soucis de travailler sur la mémoire ouvrière ou industrielle... ça oui... avec l'Aressli (...) (Entretien 11) ».

Cette présence internationale au colloque fondateur de la revue souligne d'autant plus l'absence des locaux qu'elle fait écho à l'idée exprimée par l'un de nos interlocuteurs : *« Finalement c'est à croire que l'histoire de l'immigration en Lorraine a été faite par tout le monde sauf par les Lorrains ! (Entretien 8) »*. Il ne faut pas négliger non plus que le

²²¹ HENTSCH (Thierry), L'Orient imaginaire : la vision politique occidentale de l'Est méditerranéen, Paris, Les Editions de Minuit, 1988, 290 p.

regard porté sur les activités de cette revue de la part du corps académique et de recherche n'était pas forcément bienveillant. D'aucuns y voyaient plus une revue culturelle que scientifique tandis qu'aux yeux d'autres, l'interculturel pouvait apparaître comme une résonance du culturalisme.

Mais progressivement cette revue avec ses 16 ans d'existence et ses 30 numéros par an a su s'imposer comme un vecteur de diffusion de la connaissance sur l'immigration en Lorraine et dans l'espace transfrontalier comme le montre la publication des actes du colloque « Un siècle d'immigration au Luxembourg ». Enfin comme l'ont prôné les fondateurs, la revue a touché à toutes les populations migrantes sans donner d'exclusivité à des études sur l'une ou l'autre nationalité.

Ainsi au terme de cette première approche sur deux organes principaux de Lorraine en charge de la mémoire de l'immigration locale il conviendra de nous interroger également sur plusieurs points.

Tout d'abord, quels liens existaient entre les équipes qui ont travaillé simultanément. Existait-il des coopérations individuelles ou formelles ? Quelles ont été les tensions éventuelles ? Comment ont été établis les programmes d'étude ou de publication sur l'immigration ? Selon quelles approches ?

Ensuite la composition des groupes de travail dans chacune de ces deux entités avait - de l'aveu des différents membres déjà rencontrés - une large représentation des enfants de l'immigration. A cela près que si pour Passerelles une forme d'unanimité existait depuis les premières manifestations lycéennes : « *Nous enfants de l'immigration.... Parce que ça je te l'ai pas encore dit mais... mais un des points commun entre toute cette bande d'amis c'est qu'on était tous issus du même milieu social : fils d'ouvriers de la sidérurgie et tous issu de l'immigration... que ce soit l'immigration algérienne, espagnole, italienne etc... etc...* ».

Pour l'Aressli la genèse de ce qui deviendra l'association semble nous indiquer la faiblesse des effectifs d'enfants d'immigrés dans les groupes qui convergeront pour donner naissance aux équipes de travail. Ce n'est que sur le tard qu'apparaissent de manière plus nombreuse qu'auparavant de membres de filiation immigrée au moment où débute les revendications pour créer une cellule immigration dans l'association.

Plusieurs requêtes restent en suspens pour le moment à savoir quelle est la part de l'affectif par rapport à des origines dans les desseins des acteurs ? De la participation à un idéal ouvrier ? De la motivation scientifique sur un nouvel objet et partant de là de la stratégie et du calcul de valorisation individuelle des chercheurs ? Peut-on réduire comme l'a fait un de nos interlocuteurs le débat à une opposition entre les héritiers de l'immigration qui revendiquent le droit à parler d'eux et donc se prennent en main en créant une revue et en poussant à sortir de la vision ouvrière par la création d'une commission immigration ad hoc à l'Aressli ?

3.2.2. Le grand mépris universitaire en Lorraine

On distingue en filigrane derrière le parcours de ces deux entités qui ont participé aux débats autour de la question de l'immigration en Lorraine un certain nombre de tensions et de distensions. L'une des principales questions à laquelle il convient de répondre dans notre recherche est l'existence de l'écart entre une présence étrangère massive plus que séculaire sur le territoire lorrain et la faiblesse des productions scientifiques sur l'objet immigration en dépit de l'existence d'un dispositif de recherche académique bipolaire autour des universités de Metz et de Nancy et les structures qui ont pu chercher à les suppléer.

Les entretiens menés au cours de cette phase exploratoire auprès de différents acteurs tant universitaires, associatifs et de particuliers nous permettent de dégager

plusieurs pistes interprétatives qu'il nous faudra approfondir en complétant les approches déjà effectuées en particulier avec des acteurs que nous n'avons pas pu joindre jusqu'ici en raison d'un calendrier trop chargé des intéressés.

L'immigration comme objet ignoble ?

Les discussions préparatoires avec d'anciens étudiants qui ont effectué leur cursus au cours des années 1980-1990 dans l'une des deux universités lorraines, avec des chargés de mission auprès d'organismes locaux, avec des membres d'associations en lien avec les étrangers mais aussi avec des enseignants de différentes disciplines ont fait ressortir l'idée que jusqu'à la fin des années 1990 l'objet immigration était déconsidéré.

Cette relégation apparaît sans doute déjà par la quasi absence du thème dans les revues académiques en lien avec les universités locales. Dans les *Annales de l'Est*, entre 1960 et 1995 seule une vingtaine d'articles est parue en rapport avec la métallurgie en Lorraine. Parmi eux quatre traitent de la question des migrations dont 2 sur les Alsaciens-Lorrains²²² et 2 sur les Italiens²²³.

L'étymologie du terme ignoble renvoie à quelque chose qui est « grossier, sans distinction » et de manière plus large à ignobilis c'est-à-dire ce qui n'est pas noble. C'est Sayad qui le premier a dénoncé ce qu'il qualifiait d'indignité sociale conférée à l'objet "immigration" à la fois en tant que problème social et en tant qu'objet d'étude académique. A l'université, la place faite aux études sur un objet détermine en quelque sorte la légitimité de cet objet. Pour reprendre l'expression de P. Bourdieu, la situation de légitimité est quelque chose qui fait intervenir à la fois la structure du groupe et l'espace institutionnel à l'intérieur duquel ce groupe fonctionne²²⁴.

Une des pistes à explorer sera l'analyse de la place des acteurs dans la relégation à un rôle mineur des recherches sur l'immigration. Il a existé une sorte de séparation des savoirs selon différents registres. Cette tendance n'a pas été le propre des universitaires lorrains mais participe à une tendance générale dénoncée dans les sciences humaines par nombre d'auteurs qui ont plaidé (et plaident encore) pour une réflexivité des disciplines trop souvent arc-boutées sur des pratiques rigides²²⁵.

« *Le Père Bonnet tu sais très bien qu'il n'était pas universitaire. L'Université s'est en quelque sorte déchargée de l'Histoire ouvrière ou de toutes les questions connexes sur le père Bonnet. De l'époque de F. Roth et de son prédécesseur Barral personne ne travaillait là-dessus (Entretien 8)* ».

« *...donc ça c'est bien un truc qu'il faut se dire il y a bien eu à un moment donné un blocage en histoire contemporaine sur Nancy, c'était très clair, de tous ceux qui avaient des velléités de travailler sur les questions ouvrières et sur l'immigration, on était vraiment bloqués...complètement... c'était impossible. Voilà pourquoi aussi derrière ça s'est pas développé parce que les personnes qui s'opposaient à ce type d'études sont partis à la retraite il y a quelques années seulement (Entretien 5)*»

²²² BARBIER (F.), « Distribution géographique des émigrés d'Alsace-Lorraine en France (1870-1872) », *Annales de l'Est – Revue 2* – 1979, p. 119-132 ; BARRY (D.-H.), « Immigration des Alsaciens-Lorrains à Nancy après la Guerre de 1870 », *Annales de l'Est – Revue 2* – 1979, p. 133-165

²²³ BONNET (Serge), « Les italiens dans l'arrondissement de Briey avant 1914 », *Annales de l'Est – Revue 1* – 1962, p. 3-92 ; KÖLL (Louis), « Immigration italienne et intégration française à Auboué (Meurthe-et-Moselle) - 1901-1939 », *Annales de l'Est – Revue 3* – 1978, p. 231-265

²²⁴ BOURDIEU (Pierre), *Ce que parler veut dire – L'économie des échanges linguistiques*, Éd. Fayard, 1982, 243 p.

²²⁵ CORCUFF (Philippe), « Pour une épistémologie de la fragilité - Plaidoyer en vue de la reconnaissance scientifique de pratiques transfrontalières », BERTHOUD (Gérald), « Pour une autre science sociale », Actes du XXe colloque annuel du Groupe d'Etude « Pratiques sociales et Théories », *Revue Européenne des Sciences Sociales – Cahiers Vilfredo Pareto*, Tome XLI, n°127, décembre 2003, Librairie Droz, pp.233-244

« Ben c'est simple, quand j'ai voulu faire ma thèse, j'ai proposé de travailler sur les étrangers en Lorraine. Mon prof m'a tout de suite dit que ça ne valait pas le coup et que le mieux serait de faire un boulot à la Michel Verret (Entretien 6) ».

« A Nancy je te promets que tu peux fouiller dans les bibliographies – en tous cas celles que j'ai vues –... écoute le pionnier c'est quand même Gérard Noiriel avec sa thèse. Il y a eu Bonnet et il y a eu Noiriel. Après il y a eu des maîtrises mais pas des masses. C'était pas le propos de ceux qui donnaient des maîtrises et des thèses à ce moment là (Entretien 8) ».

« ... Interlocuteur : [En parlant du professeur qu'il avait sollicité pour suivre ses travaux sur l'immigration] Il ne m'a pas suivi du tout (...) j'étais complètement perdu. Quand j'ai rendu le DEA donc c'était début 1992... je savais pas du tout ce qu'il valait... et j'avais une espèce d'appréhension comme ça, j'étais perdu (...) je pense que ça ne l'intéressait absolument pas.

Question : Mais quoi ? Qu'est ce qui ne l'intéressait pas ?

Interlocuteur : Le thème ! C'est le thème qui ne l'intéressait absolument pas ! Il passait du temps avec des étudiants sur d'autres thèmes mais celui là il voyait pas l'intérêt (Entretien 4)»

Les logiques du jeu universitaire.

« La rareté des travaux sur l'immigration ne peut s'expliquer qu'en allant vers l'université qu'en étudiant le fonctionnement de l'histoire à Nancy et à Metz. Qui détenait les postes, qui donnait les postes ? Quand Gérard Noiriel a fait sa thèse sur les immigrés, personne n'a bougé le petit doigt pour l'intégrer à Nancy. Bon il a été intégré à Paris mais il m'a dit un jour : « je ne reviendrai plus à Nancy ! ». Ce qui aurait pu faire école avec quelqu'un qui aurait fait une carrière comme Gérard Noiriel et bien il n'y a pas eu d'école autour de Gérard Noiriel à Nancy parce que les historiens ont fait autre chose à Nancy : c'est de l'histoire très classique, de l'Histoire Politique ! (Entretien 6)»

« Faut pas se leurrer ! Il ne pouvait pas y avoir d'histoire de l'immigration à l'université en Lorraine à cause du fonctionnement même du système ! Dès la première année les étudiants sont profilés pour passer les concours après la licence ou la maîtrise. Les départements ont une sorte de.. de.. d'aura en fonction du nombre d'étudiants admis au CAPES et à l'agrégation. Donc déjà une grosse partie des étudiants est canalisée vers ces concours. De plus dans les commissions qui recrutent les profs on veut des enseignants qui vont assurer auprès des candidats au concours. Le programme de ces concours est national alors ils en ont rien à f..... d'innover un peu en recrutant un collègue qui n'est pas dans le sérail. Les thésards se disent du coup que pour être recruté il vaut mieux avoir un profil classique en faisant une thèse sur un thème porteur et la boucle est bouclée ! (Entretien 6)»

Ces deux assertions nous contraignent à mener des investigations sur la pratique du jeu universitaire local au cours des années 1980-1990. Sommes nous en Lorraine face à l'existence d'une recherche théorique déconnectée de la pratique et, d'autre part, une communauté de chercheurs qui ne s'adressent plus qu'à eux-mêmes en générant des forges centrifuges qui expulsent les intrus à cette logique²²⁶ ? Quelle part de doxosophie trouve-t-on dans les pratiques de ceux que Bourdieu qualifie de savants apparents des apparences²²⁷ ? L'existence éventuelle de ces pratiques a-t-elle contribué au regroupement d'une

²²⁶ JOHNSON (H.T) - Kaplan (R.), Relevance Lost, Harvard Business School Press, 1987

²²⁷ BOURDIEU (Pierre), Les doxosophes, Minuit 1, 1972, pp. 26-45

communauté de recherche parallèle afin de mettre en commun des savoirs et des savoir-faire en lien avec les demandes sociales réelles ?

Plusieurs assertions nous laissent déjà entrevoir la complexité des relations qui ont pu exister entre les différents mondes qui se sont côtoyé, repoussé, attiré.

« Au début des années 1990, dans le groupe de travail qui s'intéressait à mettre en place des recherches sur l'immigration on était quelques étudiants de maîtrise, des travailleurs sociaux et il y avait avec nous des profs du secondaire. Une ou deux fois il y a eu des profs d'université mais c'était en économie. Certains des profs du secondaire étaient chargés de cours à la fac d'histoire et en même temps ils faisaient leurs thèses sur des travaux industriels plus ou moins en rapport avec l'immigration. C'étaient eux les plus aguerris par rapport à nous qui étions des débutants. Ils étaient les moteurs du groupe. Un jour (c'était en 1990 ou 1991 je crois) qu'on était [XXX] et moi en train de nous demander comment on allait s'en tirer avec une bibliographie très succincte sur la question de l'immigration, un de ces chargé de cours nous a dit qu'on faisait fausse route avec l'immigration et que pour nous placer à la fac il valait mieux bosser sur les structures industrielles. Les autres avaient l'air d'accord. Ils sont partis et peu après le groupe s'est dissout faute de cadres expérimentés (...) (Entretien 9)».

« Quand ce prof a interdit à ses étudiants de fréquenter les structures extérieures, la plupart des types qui bossaient avec nous dans l'association et qui étaient en même temps ses étudiants se sont carapatés. Fallait les comprendre, ils briguaient un poste à la fac, c'était pas le moment de se mettre à dos ceux qui pouvaient vous recruter. Alors on s'est retrouvés tous seuls et les travaux sur l'immigration ont arrêté ».

Enfin, il nous reste à comprendre le rôle des personnels institutionnels qui avaient en charge le financement d'actions propres à stimuler ou inversement à freiner les recherches sur l'immigration en Lorraine. Quels mécanismes systémiques ou individuels ont joué ?

« Quand on a proposé le travail sur l'immigration à l'Aressli, le directeur de la Drac était très favorable à ce qui se passait aux archives départementales de la Moselle dans le cadre de la mission industrielle (...). Tout s'est mis en place par des relations personnelles. Ça a duré un certain temps. Les sommes allouées étaient tellement minables que lorsque je les recevais je...(et ça je l'ai compris après) je ne pensais pas que l'université pouvait penser un seul instant qu'étaient détournés là des financements qui lui revenait ! Vu la réaction de certains profs il faut croire que si. ...Mais ce qui a été plus grave (...) c'est les réductions budgétaires de la Drac. Troisième cas de figure, il y a eu au sein de l'Aressli des universitaires ou des candidats universitaires qui ont transposé au sein de l'Aressli des enjeux universitaires. Ça c'est la filière du secondaire ».

Le manque de cadres.

Ensuite dans les années 1980 et 1990, les départements d'histoire de l'université de Metz et de Nancy comptaient plusieurs professeurs en histoire contemporaine mais aucun n'était spécialisé dans des travaux sur l'immigration.

« Pour ma maîtrise (en 1989) moi je voulais bosser sur les Italiens en Lorraine et j'avais le choix entre un prof spécialisé sur l'histoire du sport, un autre en histoire politique, j'ai dû changer mon sujet qui n'avait plus rien à voir avec les Ritals (...rires...) (Entretien 7)»

« Comment tu veux quand tu regardes le centre de recherche dans les années 1990 que ça marche ? Le directeur du centre de recherche habitait à Strasbourg et ne venait qu'une fois dans la semaine. On était je sais pas combien d'étudiants à demander rendez-vous... et lui.... on en rigolait à l'époque mais ... je te jure c'est pas croyable... dans la même

après midi il faisait ses cours, il s'occupait de sa paperasse et nous casait en quelques minutes. Nous on rigolait parce qu'on se demandait parfois si on l'avait bien vu tellement c'était rapide (rires). Moi j'ai des potes que ça a écoeuré. Tiens tu connaissais [XXX] tu comprends pourquoi il a fini par partir à Paris pour aller chez Milza ! (Entretien 8)»

Enfin une hostilité affichée existait entre les universitaires et certains groupes de travail constitués hors structure académique et qui menaient des travaux scientifiques que les premiers jugeaient comme des menaces potentielles :

« [au début des années 1990] C'était une structure qui était au-delà. Et quand cette structure a commencé à se structurer et à produire des premiers travaux de qualité sur l'immigration je me souviens qu'à l'université de Metz notamment il y a eu une levée de boucliers. Parce que l'université entre autres mais par le biais des professeurs qui justement tenaient un certain nombre de laboratoires notamment celui sur l'histoire de l'Europe occidentale il y avait eu une levée de boucliers en disant : « de toutes façons ce que vous faites nous le faisons déjà ce n'est pas la peine de refaire la même chose. Il faut vous tourner vers autre chose par ce que votre travail plus ou moins (là je schématise) il est inutile » ! Or aucun personnel en poste dans le laboratoire ne menait de travaux sur l'immigration (...). Il y a donc eu une espèce d'avortement dans l'œuf (...) Finalement les gens par découragement certains se sont tournés vers autre chose (Entretien 3) ».

« Je me rappelle qu'on était réunis tous les 3 avec [XXX] et [XXX] dans son bureau et il y a eu du poing sur la table en disant que si on travaillait pour cette structure on travaillait plus pour la fac. Ça a calmé tout le monde et on est gentiment retourné repartis travailler chacun dans son coin alors qu'on pouvait avec cette structure bosser ensemble. D'ailleurs ça n'a pas loupé tout s'est cassé la gueule dans les mois qui suivaient et plus personne n'a parlé de monter des travaux extra-universitaires sur quoi que ce soit et encore moins sur l'immigration ! (Entretien 9) ».

« ... oui... mais.. non... mais ça c'est les universitaires ! C'est en fait le problème. (...) ils ne veulent pas que cela empiète sur leur territoire (...) il y a quelque part une rivalité du moins du domaine scientifique ! (Entretien 2) »

Il semblerait que les seules personnes qui ont travaillé sur la question de l'immigration en Lorraine en dehors des personnels permanents et titulaires des laboratoires de recherche lorrains aient été des dilettantes (à prendre dans le sens où le dilettantisme signifie ici une absence de professionnalisation). Comprenons par là des individus qui avaient des compétences dans le domaine de la recherche, formés le plus souvent à l'université mais qui n'effectuaient des études sur l'immigration qu'en marge de leurs occupations principales.

« Qu'est ce que tu voulais qu'on fasse ? On avait beau publier des trucs dans des revues, faire partie du CTHS, s'organiser entre nous pour recueillir des témoignages... on était que... on était pas dans le système... On était que des amateurs... éclairés certes des amateurs-éclairés mais Alors à quoi ça servait ? On publiait au nom d'un laboratoire mais comme on était pas dans le système on pouvait pas transmettre notre savoir aux étudiants parce que déjà on n'était pas enseignant à temps plein mais surtout parce qu'aucun cours n'était profilé autour de l'immigration (Entretien 9, enseignant du secondaire) »

« Vous comprenez, il fallait avoir la foi.... Etre un militant... Je me tapais mes heures comme documentaliste toute la journée et dès que j'avais du temps libre je prenais mes

cliques et mes claques et j'allais faire des entretiens avec des vieux Italiens ou des Polonais de mon quartier parce que sinon personne ne le faisait. Après il y avait des milliards d'heures à retranscrire...à la main ! parce que j'avais pas d'ordinateur à l'époque. C'était un des mes hobbies... Mais j'adorais ça.... (Entretien, ancien documentaliste) »

« On a commencé parce que chacun d'entre nous avait un lien personnel avec l'immigration. [XXXX] est fils d'Italien, [XXXXX] est fils de républicain espagnol qui a fui le franquisme moi j'ai des origines allemandes... Mais comme personne ne se bougeait on s'est dit qu'il fallait sauver la mémoire en allant voir les vieux immigrés et essayer de comprendre qu'est ce qu'il s'est passé avec nos parents. Eux ne nous disaient rien. C'est comme ça qu'on a créé l'association et qu'on a ensuite fait des conférences, des ateliers... (Entretien 10, membre d'association, employé à la SNCF)

3.2.3 De la difficulté des archives : entre limites, disparité et dispersion

Les mondes des archives

A travers l'existence des différents mondes en Lorraine, la présence étrangère dans cette région s'explique en partie par le recrutement plus ou moins organisé sur toute la période par une multitude d'employeurs, d'organismes publics ou privés et d'initiatives en marge de toutes structures.

- D'abord, du point de vue de l'administration publique des flux de main-d'œuvre étrangère, avant 1914 l'État joue un rôle marginal. Le recrutement réfléchi de la main-d'œuvre étrangère est resté embryonnaire du côté français avec la création par le Comité des Forges d'un service spécialisé sous la responsabilité du colonel Couturier en 1911 seulement. En Moselle l'organisation est plus précoce avec une structure centralisée qui avait en charge la venue des ouvriers extérieurs dès la fin du XIX^e siècle.

La liberté des flux se réduit après la Grande Guerre et l'Armistice. Après 1914 apparaissent un encartement²²⁸ des étrangers en France et la mise en place de procédures administratives spécifiques de suivi des individus présents sur le territoire français en général et lorrain en particulier. Une forme d'institutionnalisation du recrutement se met en place dès 1924 avec la création de la Société Générale d'Immigration (SGI) sous l'égide de l'État français (mais avec une mainmise patronale) qui prend en charge, en théorie, la venue des populations extérieures sur le territoire français.

Ensuite à la Libération, la création de l'Office National d'Immigration (ONI qui deviendra dans les années 1980 l'OMI) complète l'encadrement administratif de l'introduction d'étrangers sur le territoire français.

- Les entreprises privées (dont certaines seront nationalisées) ont également joué un rôle (que l'on pourrait définir comme initial en début de période) dans la venue des travailleurs étrangers et dans leur prise en charge une fois installés dans les localités de Lorraine. Les établissements, par le suivi qu'elles ont organisé de leur main-d'œuvre, ont - dès le départ - généré également des sources (registres d'embauche, administration de l'entreprise, salaires...) très précises.

L'ensemble des documents relatifs à la main-d'œuvre étrangère et à sa prise en charge par l'entreprise a suivi les vicissitudes de l'histoire économique générale. Les

²²⁸ CRETTEZ (Xavier) – PIAZZA (Pierre), Du papier à la biométrie – Identifier les individus, Presses de Sciences Po, 2006, 331 p.

restructurations industrielles, les fusions, les disparitions d'entreprises, etc... ont dispersé des documents au quatre coins du pays quand tout n'a pas été purement et simplement détruit²²⁹ !

F. Roth, qui s'est intéressé à la Lorraine annexée, reconnaissait "qu'il faut recourir à d'autres sources (...) à défaut des registres d'embauche et de sortie des entreprises"²³⁰.

Ce problème n'est pas typiquement lorrain. Déjà en 1967, le Centre de Recherche de l'Histoire de la Sidérurgie du Musée du Fer de Jarville, dans sa Revue d'Histoire de la Sidérurgie, se plaignit à propos des "Problèmes de main-d'œuvre à Décazeville" que les « sources sont incomplètes : les livres d'embauche nécessaires à l'étude de l'effectif ouvrier ont disparu ». Les seuls renseignements sur le personnel de cette usine émanaient eux aussi d'enquêtes administratives et de statistiques générales.

Au cours des années 1960, B. Gille se plaignait que dans notre connaissance était déjà fort limitée. Il préconisait que "parmi les statistiques que les grandes entreprises peuvent fournir aux historiens, on n'omette pas les effectifs ouvriers"²³¹. A peine une décennie plus tard, la revue L'histoire plaidait en faveur d'une recherche sur l'archéologie industrielle seule capable de conduire à une histoire concrète, matérielle, du travail industriel derrière ses hommes mais "faute d'archives suffisantes sur ces questions, l'historien doit se faire anthropologue et recourir à l'enquête orale, auprès des anciens travailleurs dépositaires d'une mémoire collective du travail (...)"²³².

Pour le personnel immigré des usines sidérurgiques A. Printz était parvenu à consulter quelques registres d'embauche de l'usine de la Fenderie à Hayange-Sérémeange après les avoir récupérés "in extremis sur une décharge du crassier de Suzange"²³³. Les séries étaient incomplètes mais des enseignements précieux en avaient été tirés. Mais, pour ces quelques reliquats, combien ont été détruits et avec eux des témoignages précieux sur la vie de la main-d'œuvre en Lorraine ? Après le démantèlement des grands groupes sidérurgiques de l'Est au cours des décennies 1970 et 1980, beaucoup d'archives furent détruites ou simplement dispersées comme ces documents de l'usine de Jœuf qui ont été retrouvés au début des années 1990 dans le sous-sol de l'une des tours du quartier de la Défense à Paris !

« La négligence de beaucoup d'entreprises à l'égard de leurs propres archives ne s'explique pas autrement : la plupart d'entre elles supportent mal le poids de leur passé car ce passé est vécu comme un frein à la nécessaire rénovation permanente des structures²³⁴ ».

Il suffit de regarder la portée des travaux à mener lorsque l'on sait que si on cherche à connaître les modalités de recrutement de la main-d'œuvre étrangère dans les houillères, si une partie des documents se trouvent en Lorraine, une autre est située dans le Nord de la France au Centre Historique Minier de Lewarde. Ce centre de ressources documentaires tient à disposition des documents précieux allant des dossiers du service des Relations Publiques des Charbonnages à propos des besoins en logement et ou du reclassement du personnel marocain dans les années 1960 (Cote 64 W 87) jusqu'à de précieux procès verbaux du Comité Central des Houillères Françaises dont une des commissions s'occupait

²²⁹ M^{me} A. MALLET, l'ancienne surintendante des usines des Wendel nous a révélé au cours d'une entrevue qu'une grande partie des documents de Jœuf auxquels elle eut accès autrefois furent brûlés dans les hauts fourneaux de l'usine.

²³⁰ ROTH (François), op. cit., p. 349.

²³¹ GILLE (Bertrand), La sidérurgie française au XIX^e siècle, Recherches historiques, Genève, Droz, 1968, p. 210.

²³² CHASSAGNE (Serge), L'archéologie industrielle, L'Histoire, n°2, juin 1978, pp. 91-92

²³³ PRINTZ (Adrien), La vallée usinière, Imprimerie Marchal, Florange, 1985, p. 83.

²³⁴ HAMON (Maurice) - TORRES (Félix) (sous la dir. de), article de CARON (François), "Mémoire d'avenir", Actes du premier colloque d'histoire appliquée aux entreprises organisé par S^t Gobain et Public Histoire : L'Histoire dans l'Entreprise, Blois 21-22 mai 1985, Economica, p. 4 de la préface.

spécifiquement de la main-d'œuvre étrangère (Cote 6201-2 val 60). Pour celui qui cherche une réponse sur un thème précis à propos de l'immigration en Lorraine et s'intéresse à tel groupe industriel qui aurait appartenu aux Schneider, c'est l'Académie François Boudon du Creusot qui dispose de fonds tandis qu'à Blois, Saint-Gobain a monté une structure d'archivage où les éléments propres à la Lorraine sont présents.

- Enfin pour ce qui est des particuliers, outre la mine (!) de renseignements à tirer des entretiens, les familles disposent d'objets de la migration mais également de lettres et iconographie auxquels il faudrait pouvoir accéder. Cela demande de la confiance, de la compréhension de la démarche ce qui suppose du temps. De ce point de vue, nous devons garder en mémoire les recommandations de A. Sayad qui exhorte le chercheur à mettre en relation les espaces de départ et d'arrivée dans une seule et même appréhension. En, mettant ces considérations en lien avec les observations de Franzina il apparaît que les plus forts agents d'émigration étaient la lettre et la parole²³⁵. L'organisation des migrations s'appuyait, dans les pays de départ, sur une presse spécialisée (Pour l'Italie : L'Avvenire, Il Centrale, L'Edera)²³⁶ qui servait de relais entre ceux qui étaient déjà partis, ceux qui cherchaient à partir et les familles qui étaient restées²³⁷. On y trouve des conseils et des mises au point sur les marchés du travail. Lorsque la situation économique ou les conditions de travail dans certains pays laissaient à désirer cette presse prévenait les ouvriers de ne pas s'y rendre²³⁸ et inversement leur proposait des destinations plus favorables.

A quelle compréhension de l'immigration en Lorraine pouvons nous accéder derrière la vision tronquée d'un regard purement local ? Par exemple, Norbert Elias a su montrer que dans l'interaction apportée par la migration, il peut exister une forme de mobilité hors du mouvement. En partant de cette dimension, on peut supposer que la femme du migrant qui n'a jamais quitté son village trouve une nouvelle place sociale. Ainsi dans la société patriarcale des Abruzzes, la domination absolue de l'homme s'effrite avec l'éloignement de ce dernier. Avec l'absence du mari parti en Lorraine ou ailleurs, c'est à l'épouse qu'étaient confiées les grandes responsabilités dont elle était exclue auparavant comme la gestion des biens, l'éducation des enfants et les décisions importantes de la vie courante. A tel point, que dans certaines lettres recueillies par Lussana on trouve des exemples où les femmes ne suivent pas à la lettre les indications laissées par le mari parti et où les hommes expatriés finissent par accepter ces changements en disant "avete fatto bene !".

Cela nous incite à tenter de dépasser les visions polarisantes qui attribuent des valeurs différentes aux points de contact entre individus issus de milieux divers en fonction de la position de l'observateur.

Dans le cas des recherches sur l'immigration et son insertion dans la société civile locale, outre les documents classiques d'approche sur les nationalités nous avons à cœur de consulter des archives particulières comme les archives des mains-courantes des différents services de police (municipale, nationale et peut-être gendarmerie). Les Archives Départementales de Moselle disposent de documents au moins après 1945 qui nous permettent d'apprécier les événements au quotidien concernant (dans certaines localités

²³⁵ FRANZINA (Emilio), *Merica, Merica ! Emigrazione e colonizzazione nelle lettere dei contadini veneti in America latina (1876-1902)*, Milano, 1979

²³⁶ Archivio dello Stato dell'Aquila, Ufficio amministrativo provinciale di Aquila, Commissione degli arbitri per reclami degli emigranti, Busta 145, Cat. 1, Classe 4, Fasc. 21

²³⁷ Notamment les journaux lançaient des appels : " Maria B. ... vedova B. ... di Fagnano (...) per rintracciare i fratelli Giovanni ed Agostino di San Gregorio di Paganica. Fino al 23 dic. 1908 stavano ad Esch poi partirono per la Francia senza lasciare notizie. ... "

²³⁸ L'Avvenire, n°909, 9 juin 1912 déconseillait de se rendre en Suisse et dans le Wurtemberg.

pour lesquelles ces archives ont été déposées) la population locale et ses rapports avec les étrangers.

Néanmoins, une réflexion sur les archives fait partie de notre volonté de dépassement.

L'archive comme support de connaissance

A) L'archive comme connaissance indiciaire, indirecte et conjecturale

Pour apprécier les portées et les limites de l'archive, nous nous plaçons dans la démarche de Michel de Certeau pour qui le travail de l'historien confronté aux archives se réfère à la combinaison d'un lieu social et de pratiques scientifiques. Ce procédé est élaboré en prenant soin de définir la possibilité d'établir un ensemble de règles permettant - par un jeu d'aller-retour et de vérification connexes - de « contrôler » des opérations proportionnées à la production d'objets²³⁹.

Ainsi, travailler sur un thème quel qu'il soit, et en particulier sur celui de l'immigration, à partir d'archives suppose de garder à l'esprit les périls d'une dérive vers une histoire donnant la priorité à l'exigence de mémoire au détriment de celle du savoir²⁴⁰. De ce point de vue il convient d'être conscient que dans la démarche historique disposer d'archives et les traiter revient à la construction d'un objet avec tout ce que cela suppose de critique sur les sources, de sélection, d'interprétation afin « d'arranger » en quelque sorte ce que l'historien trouve dans lesdits documents. Cette opération d'arrangement signifie une mise en intelligibilité et en cohérence des sources avec toutes les limites que cela suppose puisque toute « connaissance historique est indiciaire, indirecte et conjecturale »²⁴¹.

Cela explique l'affrontement que Michel Vovelle qualifie d'antinomique de l'archive et de la mémoire (voire des mémoires), avec d'un côté le contrôle des faits, des dates et des lieux à travers le document irrécusable que procure l'archive que l'on oppose aux défaillances et plus souvent encore aux affabulations de la mémoire, autour desquelles s'est construit un récit légendaire, au service d'autojustification périlleuse, ou d'un discours idéologique marqué²⁴².

B) L'archive comme objet de construction

En ce qui concerne les archives publiques de l'immigration la logique inhérente à la conservation des documents par les dépôts départementaux (Archives Départementales) procède non par des thématiques particulières (comme Étrangers ou Immigration par exemple) mais de la logique du fonctionnement des administrations. Cela signifie que l'entrée Étrangers ou Immigration, lorsqu'elles existent en tant que telles dans les répertoires des fonds publics d'archives, est subordonnée au prisme du fonctionnement d'un service administratif particulier. Ainsi, l'étranger n'est vu que parce qu'il est étranger donc sa présence sur le territoire français (dès lors que les procédures d'encartement ont été établies) doit avoir des documents en règle (une carte de séjour par exemple) ce qui explique que le terme « Étranger » dans les archives est souvent lié à l'établissement des cartes de séjour ou des procédures légale d'introduction de la main-d'œuvre étrangère etc.... C'est le versement du bureau des étrangers de la préfecture qui explique ensuite une existence dans les dépôts et la possibilité pour le chercheur de travailler dessus.

Le versement des documents d'une administration vers les archives suppose qu'ils aient perdu toute valeur d'utilité administrative. Tant que les administrations travaillent sur les

²³⁹ DE CERTEAU (Michel), « L'opération historique », LE GOFF (Jacques) – NORA (Pierre) dir. Faire de l'Histoire – Tome 1, Nouveaux Problèmes, Gallimard, 1974, pp. 19-68

²⁴⁰ BEDARIDA (François), Le métier d'historien, L'Histoire, n°206, janvier 1996, p. 98.

²⁴¹ GINZBURG (Carlo), Mythes, Emblèmes, Traces, Paris, Flammarion, 1989

²⁴² VOVELLE (Michel), « Mémoire – l'archive irremplaçable et suspecte », Regards 26, Juillet-août 1997,

dossiers et s'en servent pour mener à bien leurs missions, les documents restent dans les services concernés. Les archives ne reçoivent que des papiers qui ont perdu toute utilité administrative. Mais entre l'existence de documents qui sont "versables" et leur versement réel, un véritable écheveau de logiques propres aux institutions, de limites matérielles, de rapports de force et de méconnaissance existe qui conditionne – en aval - la possibilité de prendre connaissance des éléments.

Beaucoup d'établissements publics dépendent en général de structures nationales et donc de ce fait-là ne se considèrent plus comme dépendants du département ou de la région bien qu'elles soient assujetties aux mêmes règles de versement.

« (...) je suis rattaché à une structure nationale je discute au niveau national ! Je ne vais pas à discuter avec un petit archiviste au niveau local je suis un établissement public je suis donc au-dessus de vous donc je vais pas négocier quelque chose (...) (Entretien 2)».

Cette tension entre les échelons touche tous les domaines indépendamment de la question de l'immigration qui nous intéresse ici. Ce thème qui peut apparaître sensible ne l'est pas particulièrement dès lors que l'on se place du point de vue réglementaire. Pour le comprendre, il convient de distinguer entre l'idée d'accès pour le chercheur à des archives publiques en lien avec l'immigration et celle du versement des documents à des dépôts d'archives publiques. L'accessibilité est régie par un certain nombre de règles en fonction de la nature de l'archive (médicale, dossiers personnels, données nominatives). Par contre toute administration est tenue par les textes de loi à céder ses archives. Or il s'avère que ce n'est pas toujours le cas.

D'abord parce que les responsables de service ne signalent pas forcément l'existence de documents dont ils ne se servent plus et qu'ils devraient verser malgré les efforts et les rappels des services des ADM.

D'autre part parce que matériellement il est impossible de tout récupérer. Lorsque le service des archives de Moselle était encore dans les locaux de la préfecture de Metz il y avait une capacité de stockage de 20 Km linéaire dans les salles prévues à cet effet. La création du bâtiment actuel sur les hauteurs de Saint-Julien-les-Metz a permis d'étendre cette capacité à 50 Km linéaires. Cela peut paraître gigantesque mais il faut être conscient que tous les ans, 1 km d'archives (tous thèmes confondus) est introduit dans cet espace qui menace inéluctablement d'être saturé dans les décennies à venir. La solution de la numérisation n'est pas toujours jugée satisfaisante par tous les responsables départementaux d'archivage pour des questions de pérennisation et surtout parce que concrètement le support papier reste privilégié quand bien même une transcription numérique existe.

Ainsi, lorsque nous cherchons à travailler dans le cadre d'un projet de recherche sur les recensements de population de Lorraine et que nous avons tenté de mettre en lien sur plusieurs décennies la répartition géographique des habitants de localités, en particulier des immigrés, nous avons dû nous tourner vers les services du cadastre. Or ceux-ci ne disposent parfois que de la version informatique des plans de ville actuels. Nous avons pour notre part le souci de retracer d'un recensement à l'autre les mouvements d'habitants depuis la fin du XIXe siècle mais cela s'avère parfois difficile voire impossible puisque les services des archives dès lors qu'ils ont obtenu un versement des services du Cadastre de Moselle auront la difficulté de traiter la masse de documents avec un personnel certes compétent mais en effectif limité.

Cette impossibilité de tout récupérer et de tout traiter explique les logiques de tri qui interviennent. Sur l'ensemble des archives qui devraient être stockées dans les silos tous

les ans, on estime que 10 % entrent effectivement dans les dépôts d'archives publiques, un tiers disparaît du fait des services émetteurs et plus de la moitié est détruite officiellement après analyse des contenus par des professionnels.

3.2.4. La nouvelle donne des années 2000

Depuis le début des années 2000 il existe des réalisations qui s'inscrivent dans des recherches d'envergure menées conjointement par les deux universités régionales. Pour la clarté du propos nous distinguerons d'une part les travaux universitaires proprement dit et d'autres part les initiatives locales portant sur la valorisation de la présence immigrée en Lorraine avec ou sans la participation du monde académique.

3.2.4.1. L'engagement universitaire

A) Mémoires et travaux d'étudiants

Le nombre des mémoires concernant l'immigration a connu une évolution différente selon les disciplines.

La plupart des travaux sont concentrés sur l'université de Metz dans le laboratoire de sociologie qui depuis 2003 a vu augmenter le nombre des travaux sur l'immigration. Le recrutement de personnels spécialisés dans la recherche sur l'immigration qui dispensent des cours spécifiques auprès des étudiants dès la première année universitaire a contribué à développer le thème auprès des étudiants. Ce n'est pas le cas dans d'autres départements comme en histoire où encore peu d'étudiants choisissent ce thème.

Dans les mémoires, l'approche nationale continue d'alimenter une partie des travaux avec une prédominance pour les Italiens²⁴³ en histoire. En sociologie, les thèmes sur la nationalité sont minoritaires et servent d'entrée à des thèmes transversaux comme des comparatifs²⁴⁴, la famille²⁴⁵, l'intégration²⁴⁶, le genre²⁴⁷. Les études privilégient des thèmes divers que l'ethnic-business²⁴⁸, la langue²⁴⁹, les réfugiés²⁵⁰ ou la religion²⁵¹ ou des

²⁴³ GUATELLI (Olivier), Les italiens dans l'arrondissement de Saint-Dié - 1870-1970, Thèse de l'université de Nancy, 2002 ; ANTENUCCI (Marie-Louise), dont la thèse sur l'Immigration italienne en Moselle (1870-1940) soutenue en 2000 à l'université de Metz a été publiée sous le titre Parcours d'Italie en Moselle : histoire des immigrations italiennes, 1870-1940, Éd. Serpenoise en 2005

²⁴⁴ ZOGHBI (Walid), Immigration algérienne en France – regard croisé sur les visions de l'autre : l'Algérie vue par les « beurs » et la France par les jeunes algériens, Mémoire de maîtrise de sociologie, 2003 ; ANDRIOT (Laurence) – BARTHOLET (Séverine) – DECET (Anne-Florence) – LEYENDECKER Sabrina), Immigration italienne – les liens avec le pays d'origine causes ou conséquences de la vie en France, Mémoire de maîtrise de sociologie, 2003 ; MEDJOUNE (Nadia) – MESSAS (Nadia) Essai de compréhension d'une population franco-musulmane rapatriée les Harkis, Mémoire de maîtrise de sociologie, 2001

²⁴⁵ JOUDAT (Mohammed Hicham), Le rôle de la famille marocaine dans l'insertion professionnelle des jeunes diplômés, mémoire de DEA de sociologie, sans date

²⁴⁶ COLLIN-CESTONE (Nathalie), La place du couple immigré italien dans le processus de son intégration (1945-1965), Mémoire de maîtrise de sociologie, 2003

²⁴⁷ SI ABDALLAH (Najet), Trajectoires de vie de femmes algériennes émigrées, Mémoire de maîtrise de sociologie, 2000

²⁴⁸ Ly (Cheick-Oumar), L'entrepreneuriat ethnique : la création d'entreprises comme stratégie « d'évitement » du chômage et de la discrimination à l'embauche, mémoire de maîtrise de sociologie, 2005

²⁴⁹ EL MORJILLE (Khadija), Etude du processus de transmission de la langue arabe chez les jeunes de la seconde génération nés ou ayant grandi en France de parents immigrés maghrébins, mémoire de maîtrise, 2001

²⁵⁰ NOURA (Khadija), Le réfugié à l'épreuve – Essai sur la « mise en scène » de la crédibilité dans sa demande d'asile, mémoire de maîtrise, 2004 ; GERARDI (Maryline), D'une frontière à l'autre – anthologie de

approches plus variées²⁵². Une originalité tient au fait que dans le cadre des recherches de laboratoire menées en sociologie, des étudiants des IUT (Département Statistique et Traitement Informatique des Données) de l'Université de Metz sont sollicités depuis 2000 pour effectuer des stages de traitement des données quantitatives et produisent également des mémoires d'étude sur l'immigration²⁵³.

Du point de vue quantitatif, les éléments qui nous sont apparus sont en deçà de la réalité dans la mesure où les étudiants qui soutiennent un mémoire de maîtrise (ou désormais de master depuis la réforme LMD) sont tenus d'en déposer un exemplaire à la bibliothèque universitaire de leur établissement de soutenance. Ce n'est pas toujours le cas. Ainsi sur le référentiel de la Bibliothèque universitaire de Metz n'apparaissent que peu de mémoires soutenus dans le département de sociologie. En revanche la bibliothèque du centre de recherche Erase dispose de mémoires touchant de près ou de loin l'immigration soutenus depuis 2000 et classés dans l'un des rayonnages approprié. Une partie des mémoires qui sont restés en interne, n'est pas encore référencée et les documents sont en cours de classement. On retrouve le même phénomène en histoire et dans d'autres départements qui ont proposé un travail sur l'immigration à leurs étudiants.

C'est pourquoi pour pouvoir établir une liste exhaustive nous avons contacté les directions de laboratoire afin qu'ils nous autorisent à consulter les travaux qui sont dans leurs locaux. Cette démarche a été effectuée à Nancy et à Metz dans des disciplines aussi variées que les sciences du langage ou la communication²⁵⁴.

B) L'institutionnalisation de la recherche autour de l'immigration.

Entre inscriptions et actes

- Dans les dénominations des structures universitaires apparaissent désormais les intitulés qui font une référence directe à l'interculturel, aux migrations etc... Cet affichage par son aspect d'interpellation traduit la reconnaissance d'un objet

mémoires d'exil, Parcours de familles migrantes en quête d'asile – Processus identitaire, 2006 ; Lavandier (Benjamin), Les réfugiés dans le dispositif des CADA en Moselle, mémoire de maîtrise, 2005

²⁵¹ RACHULA (Dorothee), Entre aversion et conversion : les jeunes femmes et l'islam, mémoire de maîtrise d'ethnologie, 2001 ; KHATI Lydia, La reconnaissance de la religion musulmane en France, 2004 ; HUART (Véronique), Religiosité plurielles : les convertis à l'islam dans la France contemporaine – Individuation ou « subjectivation » du croire ?, 2005

²⁵² GELLION (Valérie), DEA, Exil et souffrance – Pour une définition socio-culturelle de la souffrance chez des personnes issues de l'immigration turque, 1998 ; WEISHAR (Sabine), Les associations de personnes d'origine étrangère à Farébersviller, 2000 ; FALL (Mame Top), Etudiants sénégalais – Du statut d'étudiant à celui d'immigré, 2002 ; MEGDOUD (Samira), Le périple d'un immigrant, 2003 ; BENHARA (Madjouba) – BOUAOUD (Bachra), La discrimination à l'embauche, fantasme ou réalité ? – Enquête sociologique dans le bassin d'emploi de Thionville 2003 ; SHEERER-MOLNAR (Maria), La mobilité des étudiants européens non erasmus, 2006 ; GHERIDAN (Houria), Alimentation et pratiques culinaires : des immigrés marocains à Hombourg-Haut, 2006

²⁵³ KINTZINGER (Grégory), Etude de la réalisation d'un logiciel de traitement des données sur la MObilité SPAtiale des Migrants (MO-SPA-MI), Rapport de stage de l'IUT-STID, 2002 ; KUROWSKA (John), Etude de la mobilité spatiale de migrants à Joeuf, Rapport de stage de l'IUT-STID, 2003 ; COURTIN (Cécile) – DEMANGEON (Julia), DE LIMA (Mario), Etude des ouvriers de l'usine de Joeuf en 1911, Rapport de stage de l'IUT-STID, 2004 ; DE LIMA (Mario), Etude de la mobilité spatiale de migrants à Joeuf en 1911, Rapport de stage de l'IUT-STID, 2004 ; PINKOS (Nicolas), Etude de la mobilité spatiale et de l'évolution sociale des migrants à Joeuf (1911-1936), Rapport de stage de l'IUT-STID, 2004 ; PISANO (Jérémy), Traitement des données de l'Insee sur les Tri-Iris des communes de Woippy et Montigny-lès-Metz, Rapport de stage de l'IUT-STID, 2005 ; LAAS (Arnaud), Traitement des données quantitatives de la lutte contre les discriminations, Rapport de stage de l'IUT-STID, 2005

²⁵⁴ Dans le cadre du CPER un atelier de travail avec des étudiants qui participaient aux travaux du CREM (Université de Metz) et du CRIICP (Nancy-2) a donné lieu à des mémoires auxquels nous espérons avoir accès.

précédemment négligé et la volonté de créer et de transmettre des savoirs sur l'immigration.

Ainsi, au sein de l'université de Metz, l'école doctorale est une structure chargée de mettre en commun le potentiel de recherche et de formation des différentes équipes des UFR de droit et d'économie, des sciences humaines et des arts ainsi que des lettres et des langues. Cette démarche vise à optimiser la formation des doctorants. Dès le départ, l'école doctorale messine s'est intitulée « Perspectives interculturelles : écrits, médias, espaces, sociétés » avec le but déclaré de privilégier les projets à caractère interculturel. Plusieurs axes ont été définis comme prioritaires en particulier tout ce qui est en lien avec les frontières, les territoires, les échanges mais également les mémoires et la culture. Cette école doctorale s'inscrit résolument dans le cadre de la thématique fédérative de la future MSH de Lorraine dont le lien avec notre recherche apparaît avec l'intitulé même : « Frontières » avec les mêmes axes.

Notre investigation sur l'appréhension de la mémoire de l'immigration au sein des structures académiques va s'appliquer à rencontrer les instigateurs de ces initiatives pour comprendre tant leurs motivations que les perspectives de leurs réalisations.

D'autre part, certains laboratoires de recherche des deux universités ont favorisé la structuration de la recherche autour du phénomène migratoire. Le laboratoire de sociologie de l'université de Metz a inscrit dans ses thématiques de recherche les thèmes de Migrations, d'Immigration, d'Ethnicité et de Globalisation. Un atelier sur les six que développe le centre de recherche y est consacré et alimente la réflexion des chercheurs et des étudiants. Au Grée de Nancy 2 les travaux centrés plus sur le marché du travail, la politique de l'emploi, les politiques sociales et l'économie recoupent les études sur les populations de migrants.

- La mise en place de ces initiatives s'est accompagnée de réalisations collectives concrètes.

En 1999 est lancée l'idée d'un colloque international sur la Lorraine comme terre de brassage de population qui aura lieu en octobre 2000 sous le titre de « Lorraine terre d'accueil et de brassage ». Nous n'avons pas pu rencontrer encore tous les instigateurs de cette manifestation aussi ne disposons nous que de quelques éléments disparates qu'il nous faudra compléter pour comprendre les enjeux, la qualité et les motivations des organisateurs ainsi que la nature des soutiens et des appuis locaux.

La plupart des observateurs rencontrés s'accordent pour y percevoir un début d'institutionnalisation de l'objet immigration dans le paysage de la recherche en Lorraine tant du point de vue académique que de celui des politiques publiques puisque cette manifestation est – à leurs yeux – à mettre en lien avec le lancement Contrat de Plan Etat Région (CPER) au début des années 2000.

Le CPER est avant tout un ensemble de dossiers que l'État et la région Lorraine cherchent à financer en commun sur une période allant de 2000 à 2006 dans le but déclaré d'une reconnaissance des priorités locales. Le projet lancé en 2000 avait pour ambition de faire la part belle à l'étude des migrations en Lorraine en finançant des recherches portées conjointement par les deux universités lorraines autour d'un thème qui au départ était intitulé « Dynamique des Peuples et des Populations » avant de devenir « Dynamique des peuples et constructions européennes ». Ce changement d'intitulé s'est accompagné d'une modification de la vision du projet. Ainsi, en octobre 2000 au cours de l'une des premières réunions de travail des futurs acteurs impliqués dans le projet, parmi les cinq orientations définies il était prévu de faire la synthèse des travaux sur l'immigration puis d'effectuer une analyse historique du phénomène en Lorraine ! Cette approche novatrice (puisque jamais réalisée en Lorraine) avait incluse une dimension comparative transfrontalière avec

la Grande Région voire même européenne. L'ensemble des disciplines des deux universités lorraines devait être sollicité.

La version finale du projet s'est transformée autour de la question des processus d'apprentissage et de transmission des cultures immigrées et transfrontalières : culture de la mémoire transfrontalière des conflits, culture de la mémoire immigrée, culture comportementale de communautés immigrées et culture politique en émergence dans le cadre de la construction européenne.

Cette modification de perspective soulève un certain nombre de questions, en particulier sur les motivations des changements opérés, par quels décideurs et des portées du projet. Comment et pour quelles raisons s'est effectuée la transmission de la direction du projet entre les historiens (M.J. Demarolle de l'université de Metz de 1999 à fin 2000) et une direction bicéphale partagée entre la présidence de l'université de Nancy 2 (Pierre Bardelli) et le Centre de Recherche sur les Médiations (J. Walter) avant que ce dernier n'assume seul la direction des investigations ? Quels liens ont-ils été établis avec les chercheurs locaux, quelles ont été les modalités de collaboration et les perspectives de pérennisation ?

Nous avons déjà établi des contacts pour une série d'entretiens futurs tant auprès des collectivités territoriales qu'au sein des universités.

C) Professionnalisation

Dans un premier temps, en 2000 le laboratoire de sociologie de l'Université de Metz a défini un profil de poste pour le recrutement d'un Ingénieur de Recherche (IGR) avec des compétences sur le thème immigration. Ce personnel de catégorie A de la fonction publique a été chargé de participer la mise en oeuvre des activités de recherche, de formation, de gestion, de diffusion des connaissances et de valorisation de l'information scientifique et technique du laboratoire en particulier en ce qui concerne l'immigration sous la responsabilité du directeur de la structure. A ce titre, il s'est vu chargé d'une série d'études et de mission d'enquête auprès des populations immigrées de Lorraine mais également de diffusion des résultats dans des organes scientifiques et au cours de manifestations scientifiques.

Si cette première création a marqué une avancé considérable dans le positionnement de l'institution universitaire lorraine, en réalité, c'est en 2003, que la visibilité a été la plus importante. Cette année là, pour la première fois, le monde académique lorrain a vu le recrutement d'un premier enseignant-chercheur en sociologie dont le profil de poste comportait explicitement la volonté de développer la recherche mais surtout l'enseignement de la sociologie de l'immigration. Ce poste a été complété en 2005 par l'arrivée d'un second maître de conférence recruté sur un profil proche. La maquette d'enseignement du nouveau programme d'enseignement de la sociologie à Metz traduit depuis lors une réelle volonté de rendre visible les recherches sur l'immigration de manière générale mais surtout en utilisant les ressources locales.

D'autres enseignants dont le poste est défini sur des thématiques générales contribuent au travail sur l'immigration, que ce soit en psychologie sociale avec Pascal Tisserant autour de l'interculturel ou en Communication à Nancy 2 avec Sylvie Thiéblemont-Dollet dont les centres d'intérêt portent sur les espaces féminins de la médiation qui regroupent à la fois l'immigration de femmes africaines et leurs rôles au sein de la société française.

Notre travail consistera également à comprendre les logiques qui ont permis cette réalisation.

Enfin, l'interculturalité que l'on retrouve chez plusieurs chercheurs lorrains est le thème retenu par l'école doctorale de l'université de Metz (PIEMES) tandis que la MSH de Lorraine – en pleine construction - s'affirme autour du thème des « Frontières ». En étoffant l'équipement de recherche dédié à l'immigration les structures universitaires

initient des études de fond sur le long terme en multipliant des approches jusqu'alors trop partielles. C'est dans ce contexte de lacunes et de reconstitution de la connaissance universitaire lorraine sur l'immigration qu'il faut replacer le travail proposé ici.

Mais au-delà de cette dimension des ressources universitaires ou « savantes », il s'agira de répertorier d'une part celles des historiens amateurs et autres quêteurs de mémoire, et d'autre part de souligner l'importance d'initiatives privées et publiques pour valoriser les mémoires locales des immigrations. Ainsi des festivals de Villerupt et de Fameck, qui se tiennent tous deux dans les hauts lieux de l'implantation de la main-d'œuvre étrangère de Lorraine, le premier dans le Pays-Haut et le second entre les vallées usinières de la Fensch et de l'Orne, berceaux de la sidérurgie. Ces événements culturels à travers une forme d'esthétisation participent à la fois d'une revendication mais également d'une reconnaissance identitaire qu'il convient d'analyser.

D) Ouverture et cristallisation des compétences

En dehors des initiatives prises pour l'étude locale de l'immigration, des contacts entre chercheurs lorrains et leurs collègues de la Grande Région ont été établis et des programmes de travail d'envergure ont été mis en place à des fins de comparaison des résultats et des territoires.

Plusieurs réalisations méritent d'être soulignées portées par les deux universités.

- Interreg III-A entre le laboratoire de Sociologie de l'université de Metz, des structures associatives de Wallonie et le Centre de Documentation sur les Migrations Humaines. Un travail comparatif sur trois générations de l'immigration turque, portugaise et italienne s'est effectué entre Lorraine-Walonie et Luxembourg de 2000 à 2006.

- Le projet Migrants d'élaboration d'une base de donnée historique sur la mobilité des migrants en lien avec des centres d'archives et des associations met aujourd'hui en relation des partenaires comme le laboratoire de sociologie et les IUT d'informatique de l'université de Metz, le CDMH de Dudelange mais également des structures comme le Danish Emigration Archives, Aalborg (DK), Museo Emigrante, San Marino, The Institute of Diaspora and Ethnic Studies, Jagiellonian University, Cracovie (PL), Per Nordahl, Swedish Emigrant Institute, Växjö (SW) et le Centre for Migration Studies at the Ulster-American Folk Park (UK)

- Colloques Internationaux

- 7-8-9 mai 2004, Organisation du colloque international : « 20 ans de discours sur "l'intégration" », avec Gérard Noiriel de l'EHESS, les universités de Metz et de Nancy 2 qui a donné lieu à un ouvrage scientifique²⁵⁵ et en 2005 organisation du colloque international : « De la discrimination dite "ethnique et raciale" : discours, actes et politiques publiques – Entre incantations et humiliations » avec le centre des Migrations (CDMH) de Dudelange et les universités de Gênes et de Milan

- En mai 2006 colloque international « Archives des Migrations – de la problématique à la méthodologie » avec le centre des Documentations des Migrations Humaines de Dudelange

- En 2007 un colloque conjoint entre les universités de Metz, de Nancy 2, le CDMH et l'université de Luxembourg aura lieu dans le cadre de Luxembourg Capitale de la Culture européenne dont le thème sur 2007 est « Migrations ». Le sujet du colloque est d'établir un bilan pour tous les pays de la communauté européenne à la fois historique mais également interdisciplinaire et intitulé : « Migrants : de la Cité à la Citoyenneté – Etat des Lieux des recherches européennes ».

- En 2008 et 2009 deux colloques ont successivement abordé la question

²⁵⁵ NOIRIEL (Gérard) - GALLORO (Piero-D) – FERRY (Vincent), 20 ans de discours sur « l'intégration », Collection Forum IRTS, L'Harmattan, septembre 2005, 480 p.

L'ensemble de ces réalisations fera l'objet d'une réflexion sur les apports des manifestations et leurs portées dans la connaissance de l'histoire de l'immigration en Lorraine en lien avec les autres régions européennes.

3.2.4.2. La société civile entre soutien et engagements

A) Compréhension de l'immigration et transmission des savoirs.

La compréhension du phénomène migratoire en Lorraine et de ses implications dans la société locale passe également par des organismes qui favorisent l'acquisition et la diffusion du savoir.

- Le Fasild puis l'ACSE

Les travaux de soutien à l'intégration des populations immigrées qui fondent l'une des missions de l'ancien Fasild devenu par la suite ACSE en Lorraine ne doit pas nous faire oublier son inscription dans le paysage national et lorrain depuis la fin des années 1950. Ce fonds créé en 1958 dans le cadre du Plan de Constantine, au plus fort de la guerre d'Algérie a recueilli des informations relatives aux populations immigrées dans les différentes régions françaises. Paradoxalement nous ne savons que peu de choses sur cet organisme et ses actions en Lorraine.

Les liens avec l'université ont été tissés très rapidement et se sont multipliés au cours des années 2000 par le financement d'une série de recherches menées par des laboratoires des universités lorraines²⁵⁶.

Notre questionnement sera autour des aspects théoriques et pratiques des recherches financées par ce Fonds. Comment l'action du Fasild fait-elle écho à la mémoire de l'immigration en France et en Lorraine en particulier ?

- ISM

Cette association inscrite dans le paysage lorrain depuis plusieurs décennies a pour objet de favoriser la communication et la rencontre avec les populations étrangères et les cultures différentes. En termes de projet son implantation dans les quartiers à forte présence immigrée a permis de suivre et d'accompagner des programmes d'envergure notamment sur le GPV de Metz-Borny qui cherchait à faire de ce quartier et de certains établissements scolaire comme le collège Descartes des pôles d'exception en lien avec des professionnels et la population. Des réalisations autour de la mémoire de l'immigration et de l'histoire de l'immigration sont organisées à destination des scolaires avec des universitaires et des professionnels de terrain.

D'autre part, cette association organise le festival Rencontres et métissages qui se veut autant un événement artistique et culturel, qu'éducatif et informatif autour du thème de la pluralité et de la richesse culturelle et humaine de la Lorraine

Ce qui nous interpelle dans cette démarche c'est l'aspect pratique des missions (interprétariat, conseil, démarche administratives auprès de populations étrangères de Lorraine) et l'aspect réflexif de l'association qui utilise ses réalisations quotidiennes pour les réinjecter dans la réflexion générale sur l'immigration.

²⁵⁶ Juin 2003-Décembre 2005 : "Processus d'acculturation et représentation de l'identité à travers l'observation des personnes issues de l'immigration italienne en Lorraine - (années 1950 à nos jours)". Partenariat entre le laboratoire de Sociologie – ERASE et Laboratoire ETIC de l'université de Metz ; Octobre 2004-Septembre 2005 : « Diagnostic Territorial Stratégique dans les domaines de l'intégration et de la lutte contre les discriminations », Partenariat entre le laboratoire de Sociologie – ERASE et Laboratoire ETIC de l'université de Metz ; 2003-2005 : « Représentations de l'immigration et rôle des médias » par le CREM de l'université de Metz

D'autres organes locaux peuvent être signalés comme le Forum-Irts de Lorraine²⁵⁷ ou les bibliothèques et médiathèques.

B) Transmission et esthétisation : les festivals de la mémoire

A côté des travaux strictement académiques menés dans le cercle des laboratoires de recherche existent des initiatives de sauvegarde et/ou de promotion de la mémoire portées par le monde associatif ou les services culturels des communes suivant des modalités variées. Nous ne pouvons analyser l'ensemble des approches qui vont du festival du film italien de Villerupt dans le Pays-Haut, aux initiatives du Forum des Citoyens d'Algrange en Moselle en passant par l'Association Recherches Observations Formations Enseignements (AROFE) dans les Vosges ou au festival Interculturel « Hommes et Usines » de Talange.

Nous nous centrerons sur deux volets de l'approche mémorielle et de sa transmission :

- D'abord le Forum des Citoyen d'Algrange qui se consacre en partie au recueil de la mémoire immigrée en Lorraine à des fins de sauvegarde et de restitution du matériau sous différentes formes.

- Ensuite, le Festival « Hommes et Usines » du Service Culturel de Talange dans la vallée de la Moselle se veut être le pendant des festivals communautaires de Villerupt (les Italiens) et de Fameck (Festival du film arabe). L'originalité de la démarche tient à l'évolution du concept. Au début des années 2000 le projet consistait à animer quelques soirées dans la localité de Talange en faisant venir un conférencier sur un thème de l'histoire de l'immigration en Lorraine qui changeait chaque année. En 2000 le festival rendait hommage aux Italiens, l'année suivante ce furent les Portugais etc... avec des animations de groupes folkloriques ad hoc. Progressivement la municipalité a décidé de s'engager dans la voie scientifique à partir de 2003, le travail s'est articulé avec l'intervention d'universitaires de Metz puis de Nancy 2 autour d'un travail de fond avec les populations locales sur le thème de l'immigration. Plusieurs colloques internationaux ont été organisés conjointement entre le monde académique et la municipalité de Talange. En 2005 les fruits de cette collaboration ont conduit la Ville de Talange à signer un partenariat de recherche scientifique avec les universités lorraines et le Centre Universitaire luxembourgeois, la commune de Dudelange et Luxembourg ville pour accueillir le colloque international organisé dans le cadre de Luxembourg 2007, capitale de la culture européenne.

²⁵⁷ Pour prendre juste l'année en cours, en février 2006, le forum a invité Olivier Le Cour Grandmaison sur « Colonisation(s), guerre(s) et extermination » tiré de son ouvrage Coloniser, exterminer – Sur la guerre et l'État colonial, paru chez Fayard en 2005 puis successivement M. Maffessoli sur les discriminations et des projections de films sur l'immigration.

3.3 LA MEMOIRE ESCAMOTEE

A mesure qu'une prise de conscience de l'importance de l'objet immigration s'est effectuée dans les cercles universitaires et que la production scientifique allait progressivement s'étoffer, des écrits plus littéraires ont vu le jour en Lorraine des années 1970 à nos jours. Selon la définition de l'AFNOR, les écrits spécialisés des universitaires restent qualifiés de "littérature grise" sans doute parce que : « sa couleur grise évoque une opacité, une ambiguïté « passe-muraille » (...) A l'opposé, en somme, de ces livres blancs qui prétendent s'afficher avec éclat devant l'opinion publique. En réalité tous les documents « gris » (rapports d'études, de recherche, d'activité, notes techniques, actes de congrès, de séminaires, thèses, etc.) n'ont pas le même niveau d'intérêt ou n'intéressent pas au même degré toutes les catégories d'usagers"²⁵⁸. Ils ont pour vocation à être produit à l'intention d'un public restreint en dehors des circuits commerciaux de l'édition et de la diffusion, quand bien même parfois certaines maisons d'éditions de presses universitaires mettent des ouvrages spécialisés sur les étals à destination de tous les usagers. Toutefois, le grand public n'est pas coutumier des bibliothèques universitaires, des dédales des revues spécialisées ou des articles très pointus compilés dans des ouvrages collectifs ou des catalogues difficiles d'accès. Les usagers de Lorraine se tournent volontiers vers des ouvrages qui leur sont destinés par des éditeurs régionaux afin d'obtenir des informations sur leur commune, un corps de métiers ou une période de l'histoire de Lorraine.

C'est cette source d'information documentaire qui nous intéresse ici parce qu'elle renvoie à la connaissance dans le sens où les individus qui ne connaissent pas la Région Lorraine ou qui veulent approfondir ce qu'ils en savent vont se tourner vers des ouvrages faciles d'accès. Cette littérature qualifiée de "blanche" a du sens pour l'individu et devient une information sociale qui lui permet d'agir, de prendre des décisions et de répondre à des besoins, plus ou moins bien définis. Nous pouvons supposer que cette littérature régionale est un point de départ privilégié car elle est à la fois une représentation subjective, celle de l'auteur, et un reflet d'un imaginaire collectif avec des prolongements que d'aucuns qualifieraient de régionalistes.

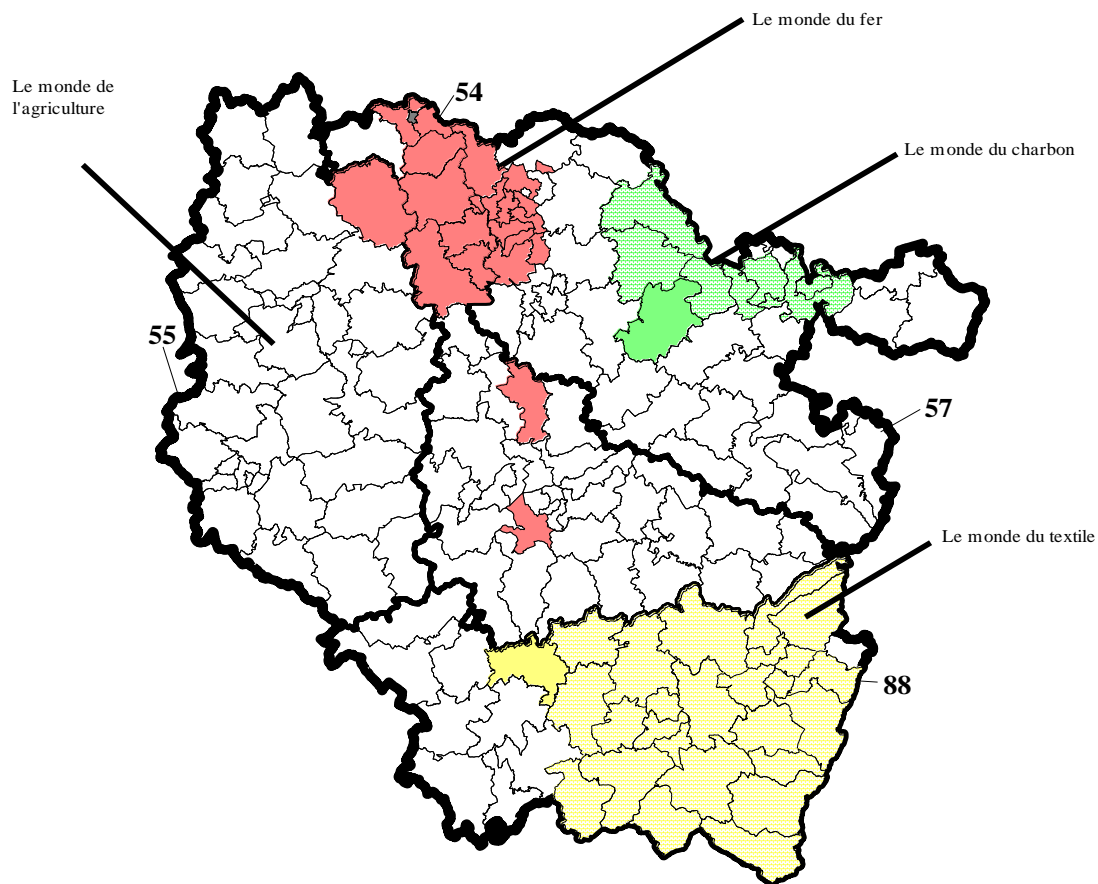
Pour bien comprendre les portées de notre démarche il convient de préciser le décalage qui apparaît entre la présence étrangère en Lorraine attestée depuis le XIX^e siècle et aujourd'hui dans les statistiques officielles et le faible écho rencontré dans la littérature locale.

3.3.1. Les étrangers comme élément statistique de la population de Lorraine

L'arrivée massive des étrangers dans l'espace lorrain a débuté à la fin du XIX^e siècle et s'est poursuivie de manière continue pendant un siècle autour des mondes du travail de Lorraine. Autour des principaux domaines constitués par la mono-industrie du charbon, de l'acier, du textile mais aussi de l'agriculture, différentes activités comme le BTP, la sous-traitance, les services ont également participé à l'appel en main-d'œuvre étrangère venue s'installer dans les localités de Lorraine.

²⁵⁸ Comberousse (Martine), La Littérature grise, Bulletin de la Bibliothèque de France, Paris, Tome 38, n°5, 1993

Représentation des différents mondes du travail en Lorraine (1880-années 2000)



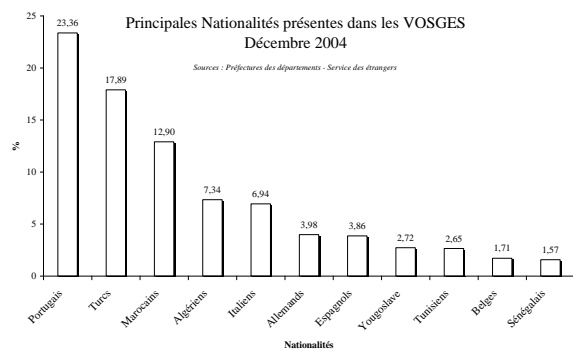
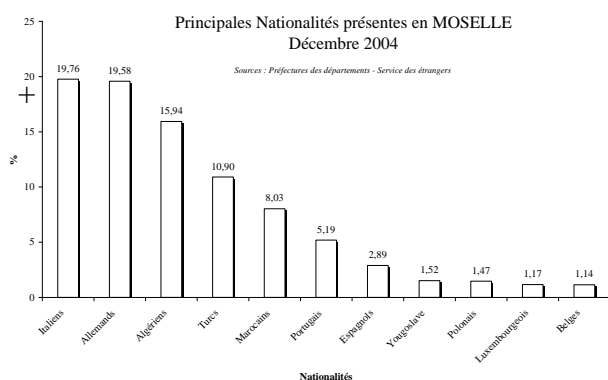
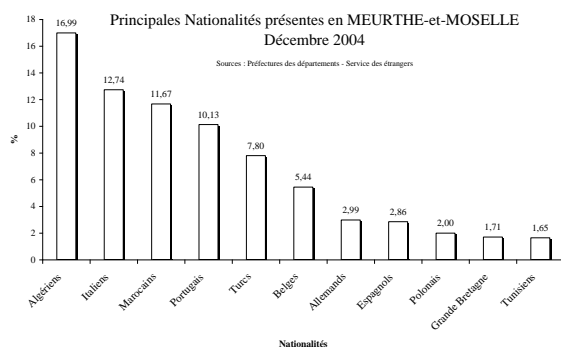
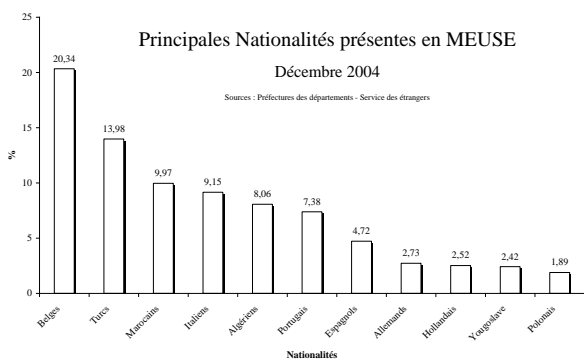
Après la crise des années 1970, au niveau national, les chiffres des recensements montrent qu'au cours de la décennie 1980, la région Lorraine était placée en cinquième position en termes de pourcentage de la population étrangère par rapport à la population totale de la région juste après l'Île-de-France, Rhône-Alpes, Provence-Côte-d'Azur et Corse avec 179 404 étrangers répartis sur les quatre départements. Le total des étrangers de Lorraine représente alors 7,7 % de la population régionale. A l'échelle locale, en Moselle même, les chiffres sont supérieurs à la moyenne régionale avec 9,6 % de la population contre 7,2 % en Meurthe-et-Moselle, 5,8 dans les Vosges et 3,4 en Meuse. Au milieu des années 2000, plus de 97000 étrangers ont été recensés dans le département de la Moselle répartis entre 108 nationalités différentes avec une prédominance d'une dizaine de nationalités qui regroupent 95 % du total des étrangers²⁵⁹. A ces chiffres il convient de rajouter ceux de ces migrants (et de leurs descendants) qui disposent de la double nationalité (française et étrangère) et qui n'apparaissent pas dans les statistiques.

De manière générale d'un recensement à l'autre entre 1975 et les années 2000 la présence étrangère en Lorraine suit l'évolution qui s'opère au niveau national quand bien même les pourcentages de cette région restent légèrement supérieurs à la moyenne de la France. A l'instar de la métropole, une véritable contraction des effectifs intervient en Lorraine. Dans cette région, c'est à partir des années 1960 que la baisse a lieu, faisant passer la part des

²⁵⁹ Préfecture de Moselle, Bureau des Étrangers, Décembre 2004

étrangers de 13,6 % de la population régionale en 1968 (contre 5,3 % en France) à 7,4 % en 1999 (contre 5,6 % au niveau national). Ce tassement ne concerne pas tous les ressortissants étrangers. Ce sont surtout les courants qualifiés d'historiques, c'est-à-dire ceux présents depuis la fin du XIX^e siècle qui connaissent un recul en particulier les Italiens. Les effectifs d'Italiens sont passés en Lorraine de 63 409 individus au recensement de 1968 à 17 842 en 1999. La désindustrialisation, l'accès à la nationalité française et un certain nombre de retours au pays expliquent l'effacement des cisalpins en Lorraine.

Si à l'échelle de la région les Italiens dominent les autres nationalités suivis par les Algériens et les Allemands, les ressortissants de nationalités présentes depuis peu en France et en Lorraine viennent à la quatrième place. Pourtant en se référant à une analyse départementale, les nuances contredisent cette situation régionale. Il n'y a qu'en Moselle que les Italiens continuent à occuper une place prépondérante. En Meuse ce sont les Belges qui arrivent en première position numérique, en Meurthe-et-Moselle ce sont les Algériens et dans les Vosges, les Portugais. En Moselle, les chiffres fournis par la préfecture montrent qu'en 2004, 19,8 % des étrangers sont encore des Italiens. Parallèlement, les ressortissants étrangers venus de pays hors communauté européenne apparaissent de manière plus significative qu'auparavant. Contrairement aux Italiens qui sont répartis de manière plus ou moins uniforme sur le territoire mosellan (61 % des communes de Moselle ont au moins 1 Italien résidant), les étrangers venus plus tardivement sont, spatialement, plus concentrés. En 2004, seules 21 % des communes de Moselle ont au moins un Turc, 31 % ont au moins 1 résidant Algérien et 5 % accueillent au moins 1 Sénégalais.

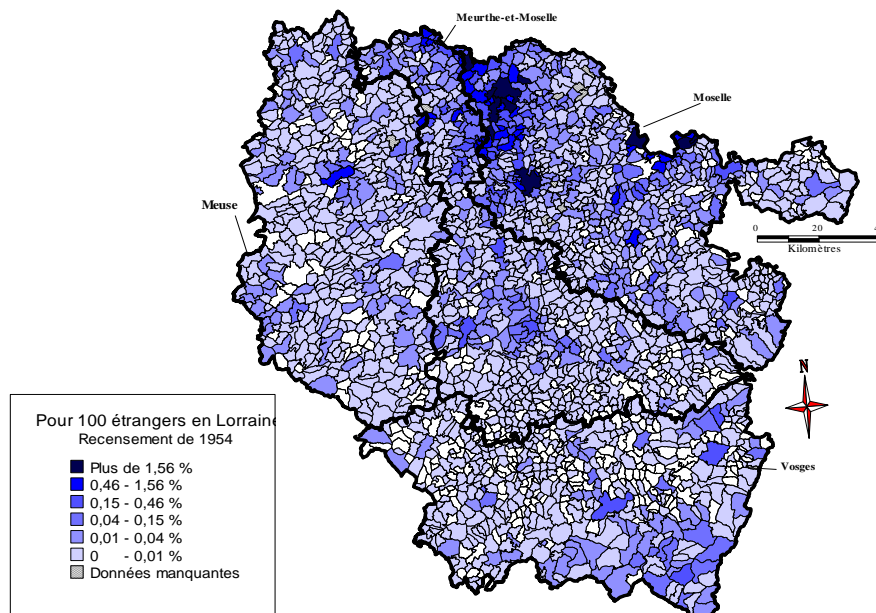


Cette tendance permettrait d'expliquer la présence aussi importante d'Allemands dans les chiffres fournis par la préfecture de Moselle en 2004. Si historiquement, cette présence s'explique par les liens naturels tissés entre pays voisins et le fait que la Moselle a appartenu au Reich entre le traité de Francfort et l'Armistice, il est apparu que la présence allemande actuelle massive en Moselle date surtout des années 1990²⁶⁰. Cette évolution ne concerne pas tout le département et n'affecte la plupart des localités que de manière plus marginale. Si, en

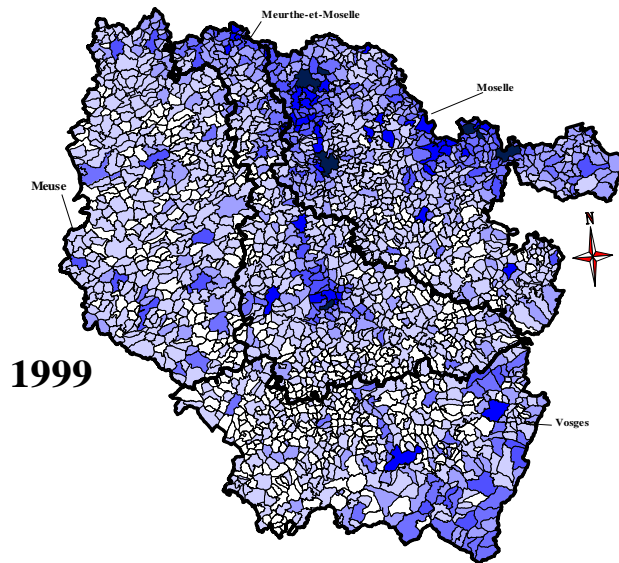
²⁶⁰ *ibidem*

Moselle, environ un cinquième de la population étrangère est allemande, hormis à Metz leur présence est très faible à l'ouest de la frontière linguistique qui divise le département en deux parties alors que sur la bordure allemande de l'est mosellan leur présence est prépondérante.

L'ensemble de ces données ne tiennent pas compte non plus des individus ayant été naturalisés ni des descendants. Ces chiffres ne permettent que de dégager une tendance générale. L'enquête de l'Insee de mars 2010²⁶¹ indique que 20 % des habitants de Lorraine ont au moins un ascendant étranger avec des variations importantes entre les localités en termes d'origine



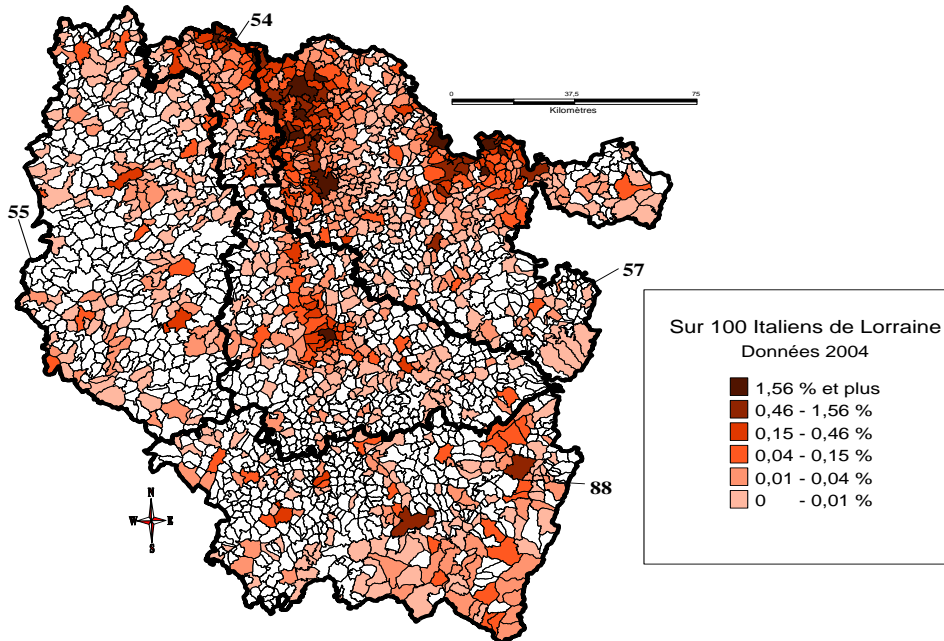
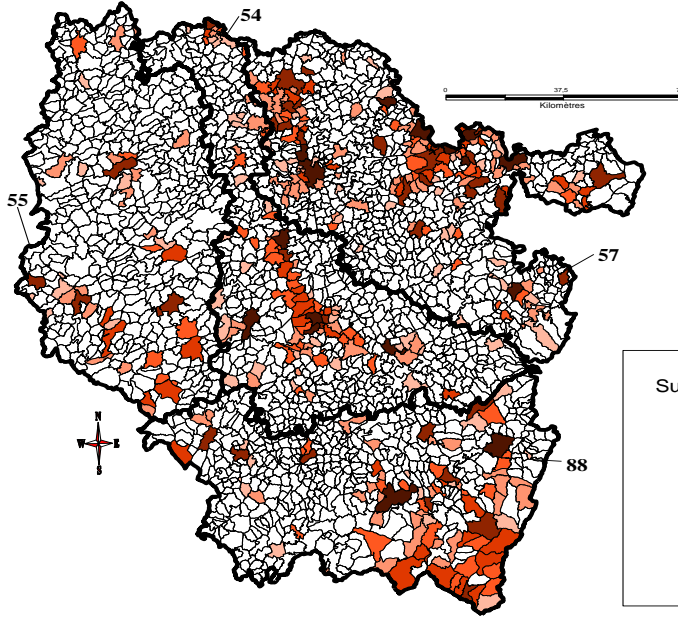
nationale de ces immigrants (A Villerupt les Italiens et leurs descendants dominent tandis qu'à Behren-lès-Forbach ce sont les Nord-africains) mais également en proportion. Ainsi, si nous regardons la répartition des étrangers par nationalité sur le territoire lorrain entre les années 1950 et 2000, force est de constater que malgré une implantation différenciée en fonction des zones industrielles et rurales, la plupart d'entre eux se retrouvent dans les mêmes espaces avec des intensités plus ou moins comparables. La désindustrialisation, la délocalisation d'entreprises vers Fos-sur-Mer ou Dunkerque et le retournement de flux dû à la venue de frontaliers luxembourgeois ou allemand acheteurs de terrains sur la bordure lorraine explique les nuances entre les deux dates extrêmes de cette période²⁶².

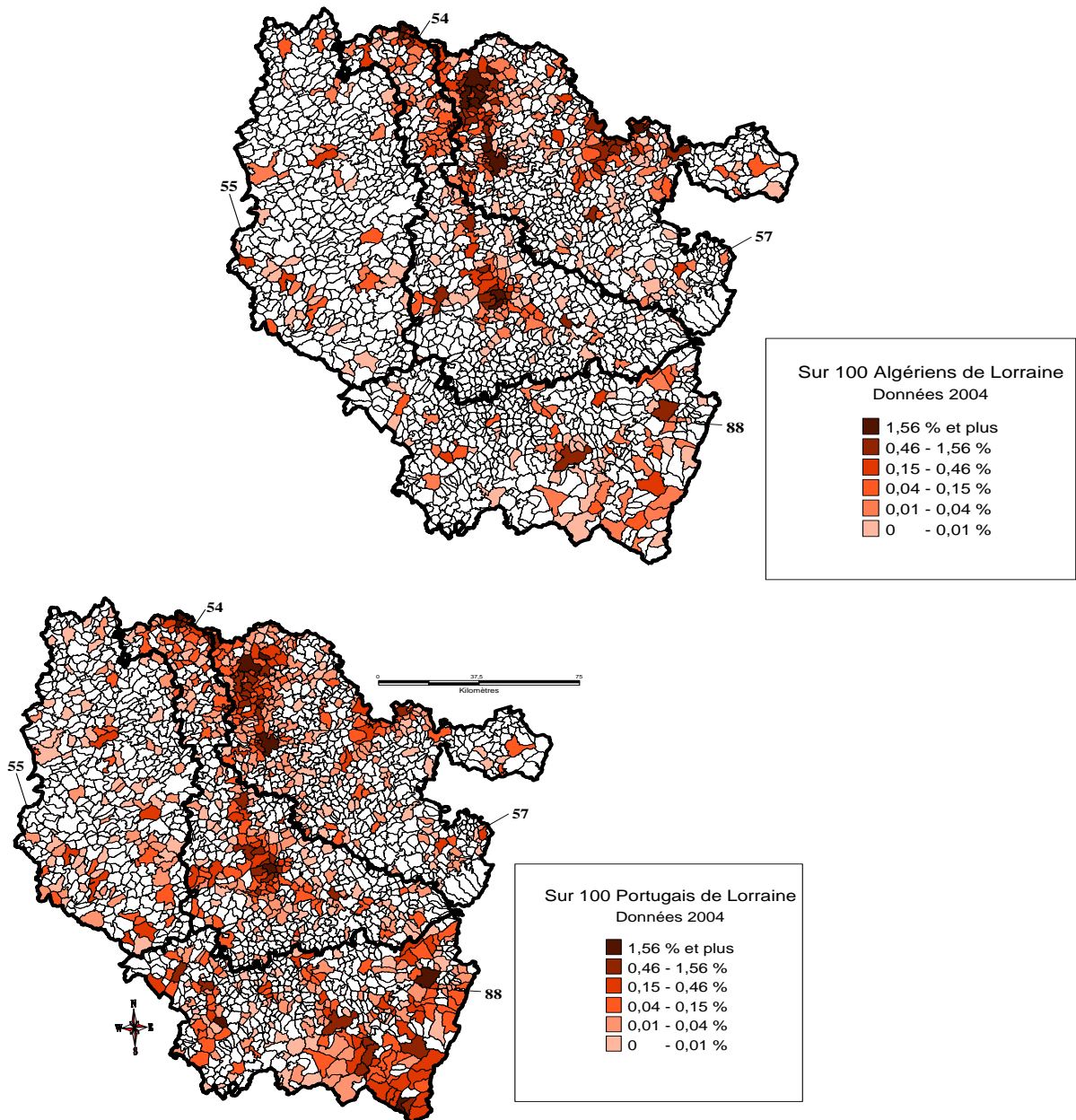


S'il existe bien une territorialisation de l'implantation des étrangers en Lorraine en fonction des activités de cette région, la répartition par nationalité est également nuancée comme nous le montrent les cartes suivantes tirées des données fournies par les services des étrangers des préfectures de Lorraine.

²⁶¹ BORREL (Catherine) – LHOMMEAU (Bertrand), Etre né en France d'un parent immigré – Insee Première, Cellule statistique et Etudes sur l'immigration, Insee, 1287, Mars 2010

²⁶² RAMM Michel, *Frontière, « Espace et territoire transfrontalier que avenir pour l'est mosellan ? »*, thèse de doctorat, mention géographie, université de Metz, 1999





Avec telle continuité dans le temps et dans l'espace, le lecteur s'attendrait à voir se refléter cette présence dans la littérature locale à travers les livres écrits sur les localités ou entreprises de cette région.

Pourtant, malgré une implantation dans les communes lorraines depuis plusieurs décennies des migrants et de leurs descendants, l'étude de ce nous pourrions qualifier la « bibliothèque lorraine » dénote sinon une invisibilité de certains étrangers dans la population de Lorraine au moins un traitement préférentiel de certains autres.

Notre démarche part de l'interrogation suivante : quels [r]enseignements, un lecteur extérieur qui viendrait en Lorraine et qui chercherait à connaître la population de cette région pourrait-il obtenir en s'attelant à la lecture des livres exposés dans les bibliothèques de Lorraine ? Notre travail a consisté à parcourir l'ensemble des ouvrages grand public qui sont

proposés gratuitement aux lecteurs sans obligation d'abonnement et hors du champ académique accessible uniquement à quelques spécialistes. Ces documents peuvent être certes achetés mais de manière plus large, ils sont consultables en libre accès dans les bibliothèques/médiathèques de tout le territoire lorrain sans avoir recours à un personnel spécialisé ni à une démarche spécifique de recherche dans un catalogue. Ce sont, en général, des ouvrages disposés dans des rayonnages des bibliothèques municipales ou des médiathèques à disposition des lecteurs sans limite d'âge.

Du point de vue formel, nous avons retenu tout livre, opuscule, guide etc... quels que soient le format, la date d'édition ou l'auteur à la seule condition qu'il affiche l'ambition de donner des renseignements sur la population d'une commune, d'une circonscription ou un corps de métier de Lorraine. Nous avons donc retenu une palette très large contenant des encyclopédies, des brochures statistiques sur la population départementale, des guides régionaux, des monographies communales ou des recueils d'illustrations et de témoignages.

Ces ouvrages vont des approches les plus larges, « *La Lorraine* » écrits par des universitaires²⁶³ ou par des éditeurs de guides régionaux²⁶⁴, « *Histoire de la Lorraine*²⁶⁵ », « *Encyclopédie illustrée de la Lorraine*²⁶⁶ » jusqu'aux livres ayant pour objet unique et direct les populations migrantes comme « *Les Immigrés* » ou « *Italiens en Lorraine*²⁶⁷ ».

En tout, 173 œuvres ont été analysées avec un soin particulier apporté aux préfaces très souvent rédigées par des notables, hommes politiques, chercheurs, anciens responsables syndicaux ou d'entreprises ou membres d'une institution académique tous susceptibles d'apporter une caution aux écrits et révélant par là, en partie, un certain regard institutionnel.

La présence des étrangers dans la littérature régionale correspondrait alors à une forme de reconnaissance de ces populations immigrées comme membres à part entière de l'histoire et de la mémoire des localités ou des corporations. En intégrant les histoires de ces hommes et de ces femmes à la mémoire des villes et villages qu'ils ont habité et aidé à développer, les ouvrages apparaissent comme autant de révélateurs de leur visibilité sociale. Les écrits les concernant pourraient ainsi être envisagés comme autant d'éléments cérémoniels par lesquels le groupe dominant célèbre l'intégration d'une partie de ses membres à l'occasion d'une étape de son développement. Ce processus en s'érigeant en rite de passage, recèle une certaine vision de la société qui se considère en tant que « société traditionnelle » (dans un sens incluant la notion de légitimité) dans une quête pour réduire les tensions provoquées par les changements et assurer une permanence du groupe social. Autrement dit, il s'agirait moins de voir la ritualisation de passage des écrits sur les étrangers dans les livres sur la Lorraine en termes chronologiques qu'en l'analysant dans une perspective d'inclusion/exclusion²⁶⁸. Cette approche permet de faire émerger les groupes ou les individus qui apparaissent effectivement comme privilégiés par ce rite de passage et désigne, en creux, ceux qui en sont exclus avec, en corollaire pour ces derniers, une mise à l'écart des privilèges et pouvoirs que cette ritualisation confère. Cet exercice d'observation de la place accordée aux étrangers dans les productions écrites sur la Lorraine correspond à notre volonté d'analyse des processus

²⁶³ BONNEFONT (Jean-Claude), *La Lorraine*, PUF-La question régionale, 1984, 158 p.

²⁶⁴ Guides Gallimard, *La Lorraine*, 2002, 298 p. ; Guides Bleus, Hachette, *La Lorraine*, 510 p. 2009 ou Le Petit-Futé, *Guide Région Lorraine*, 2010, 379 p.

²⁶⁵ BASTIEN (René), *Histoire de la Lorraine*, Éd. Serpenoise, 1991 ; ROTH (François), *Histoire de la Lorraine – L'époque contemporaine*, 2. Le 20^e siècle, PUN-Serpenoise, dir. Guy Cabourdin, 1994, 272 p. ; Vartier (Jean), *Histoire de la Lorraine*, Editions France-Empire, 1994, 332 p. ; CUNY (Jean-Marie), *Histoire de la Lorraine... des temps anciens à nos jours*, 113 p. ; PARISSÉ (M.), *Histoire de la Lorraine*, dir., Privat Edition

²⁶⁶ Editions Serpenoise, PUN, Dir. René Taveneaux, *Encyclopédie Illustrée de la Lorraine*, 4 Volumes,

²⁶⁷ Chambre de Commerce Italienne de Moselle, *Italiens en Lorraine, de l'intégration à la réussite*, Editions Reg'art, 1997, 167 p.

²⁶⁸ BOURDIEU (Pierre), *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982

d'identification et de relégation. Il permet l'examen, dans les discours, des perceptions et des attitudes des acteurs sociaux engagés dans les relations intra et extra-groupe.

3.3.2. Nostalgie, incantations et escamotage

- **Entre nostalgie**

L'étude de la bibliothèque lorraine fait apparaître deux grandes tendances. La première peut être qualifiée de littérature de terroir pour ne pas dire d'ordre régionaliste. Ce courant littéraire, est apparu à la fin du XIX^e siècle, et a donné lieu à diverses tentatives de valoriser de manière littéraire l'image de la vie traditionnelle. Ce mouvement est né dans le contexte d'une urbanisation galopante et a cherché la valorisation du monde rural, considéré comme stable dans le temps. Il correspond à une volonté de préserver et de protéger un mode de vie en voie de disparition. En Lorraine une grande partie des livres traitent d'une question locale avec une prédominance des ouvrages qui se consacrent à l'exploration du passé de cette région à travers des titres évocateurs comme « *La Lorraine de nos grands-parents*²⁶⁹ », « *Histoire de notre Lorraine*²⁷⁰ », « *C'était hier en Lorraine*²⁷¹ », « *Lorraine années 1950*²⁷² », « *L'Orne mosellane au début du siècle*²⁷³ » ou « *...des temps anciens à nos jours*²⁷⁴ ». Il se dégage de ces écrits une mélancolie à peine déguisée pour une période considérée comme l'âge d'or de l'histoire régionale soulignant le constat posé par C. Bromberger « Les préoccupations pour les cultures et les particularismes régionaux ne semble occuper le devant de la scène intellectuelle française qu'en période de crise ou de restauration, quand se rompent les équilibres économiques et démographiques ou encore quand la Nation échappe aux fondements modernes de son histoire, tels que les ont conçus les Lumières et incarnés la Révolution²⁷⁵ ».

Ce retour consiste, dans les ouvrages lorrains, à considérer que « c'était un autre temps. Une vie plus sereine, plus conviviale » et pose l'idée de parler « avec nostalgie de la vie de nos-grands-parents, de nos aïeux²⁷⁶ » parmi lesquels le lecteur attendrait que soient cités les étrangers vus qu'une grande partie de la population lorraine est d'ascendance étrangère. Comme le rappelle V. Jankélevitch, la nostalgie n'est pas le mal du retour à une situation passée et irréversible puisqu'on peut toujours revenir spatialement à son point de départ mais ce qui ressort de la nostalgie reste qu'il est impossible de redevenir celui qu'on était au moment du départ. C'est ce qui ressort en quelque sorte de ces écrits qui savent de manière confuse que l'âge d'or est terminé et qu'il ne reste comme possible que les vaines tentatives de faire le point entre la situation actuelle ressentie comme troublante (« On a rasé nos cathédrales²⁷⁷ ») et un passé glorieux.

La description des localités est parfois clairement teintée de mélancolie que ce soit dans la vallée de la Fensch : « Notre village aux sources de la Fensch était le lieu de rencontre et

²⁶⁹ TOGNOLLI (Gino), *La Lorraine de nos Grands-Parents – Les gens, les métiers, les lieux autour de 1900*, Editions Place Stanislas, Conservatoire Régional de l'image, 2009

²⁷⁰ VARTIER (Jean), *Histoire de notre Lorraine*, Editions France-Empire, 1973

²⁷¹ FAUVEL (Christien), *C'était hier en Lorraine*, Photos de Paul de Busson du RL, 2003, 217 p.

²⁷² TOGNOLLI (Gino), *Lorraine année 1950*, Editions de l'Est, 2004, 144 p.,

²⁷³ SITEK (Jean-Jacques) et BRACH (Roland), *L'orne mosellane au début du siècle*, Collection "Images et Régions", Esd'éditions-Serge Domini Editeur, 1997, 94 p.

²⁷⁴ CUNY (Jean-Marie), *Histoire de la Lorraine... des temps anciens à nos jours*, Editions Jmc, 1995, 112 p.

²⁷⁵ BROMBERGER (Christian), « L'ethnologie de la France et le problème de l'identité », *Civilisations*, 42-2-1993, pp. 45-63

²⁷⁶ LALLEMAND (Pierre), *Pont-à-Mousson – Gens & Traditions (1850-1950)*, Editions Pierron, 2002, 231 p., p. 7

²⁷⁷ ROUSSEAU (Armelle) – GAY (Marcel) – JOLIN (Jean-Louis) – ROUPPERT (Roger), *De Fonte et d'Acier*, Klopp, 1995, 189 p., p. 181

d'amusement des jeunes de la vallée, qui se donnaient rendez-vous dans les guinguettes et sur les étangs du Moulin Sainte Marie le dimanche après-midi. Tout ceci a été évoqué avec une certaine nostalgie par ceux qui l'ont vécu et raconté. Toute cette génération a disparu. (...) Cet ouvrage est-il destiné à nous rappeler la vie quotidienne dans notre village à la période charnière de sa mutation puisqu'elle correspond à la fin de la société agricole et artisanale et à l'essor des exploitations minières et de la sidérurgie dans la Vallée de la Fensch²⁷⁸ » ou à Nancy « Aujourd'hui la ville est continue entre Nancy et Laxou... Les vaches ont disparu, le ruisseau de Hardeval, frontière entre Laxou et Villers, aussi. Sur les coteaux ensoleillés vers Mi-lès-Vignes, il n'y a plus guère de vergers et plus de vignes. Le plateau ne verra plus les moissons d'antan et seuls quelques corps de bâtiments rappellent qu'il y eut là deux grosses fermes²⁷⁹ ».

Ce désir devient un thème récurrent avec comme dénominateur commun la question de la sauvegarde de la mémoire des ancêtres : « Cette exploration de nos racines permettra à chacun de s'approprier le passé de notre communauté, pour une meilleure compréhension du présent et un engagement plus serein dans l'avenir²⁸⁰ ». Le lecteur pourrait supposer que le terme de « communauté » concernerait tous ceux qui ont participé à son histoire au fil des décennies qui sont racontées dans les ouvrages, qu'ils soient nés sur place ou venus d'ailleurs. Tels livres sur des localités se veulent dépositaires de « *la mémoire de la vallée*²⁸¹ » voire de « *La mémoire des Lorrains*²⁸² » dont l'auteur précise que « Nous possédons un trésor secret, un patrimoine des familles fait de récits de la troisième génération, d'objets hérités, de survivances muettes qui nous interrogent. Nous espérons par des résurgences multiples avoir réveillé et stimulé la mémoire des Lorrains ». Dans le Bassin Houiller de Lorraine, le président des HBL, préfet de région hors cadre déclare qu'il fallait écrire sur l'*Histoire des HBL*²⁸³, parce qu'« Il était temps d'intervenir pour fixer cette mémoire alors que les témoins retraités ou actifs de la mine sont encore là » tandis que le directeur Général des HBL de 1975 à 1981 parle lui d'« aider la mémoire collective à fixer le souvenir ». L'ouvrage sur *Hagondange*, cité industrielle s'il en est, tient à rendre hommage « A nos pères, nous sommes redevables du formidable travail accompli qui a transformé en ce début du XX^e siècle, notre localité alors rurale, en un carrefour industriel connu dans l'Europe entière (...) que nos anciens ont réalisé. De fiers sidérurgistes, ils ont été, ils sont restés. Notre Municipalité (...) fait avec responsabilité face aussi au devoir de mémoire inhérent à la fonction électorale²⁸⁴ ». Tels autres sont utilisés pour décrire « *la vie quotidienne en 1900*²⁸⁵ » ou « hommes et lieux de mémoire en Lorraine²⁸⁶ » tandis que certains cherchent à restituer la mémoire d'un métier « *Du Charbon et des Hommes*²⁸⁷ », « *Nous les derniers mineurs*²⁸⁸ », « *Mineurs de fer*,

²⁷⁸ HAAS (Jean-Louis) – DI BARTOLOMEO (Roland) textes de, Photos de la collection Gaston Adolph, *La vie quotidienne à Fontoy en 1900*, Gérard Klopp éditeur, 1993

²⁷⁹ Laxou, *du village à la ville, promenade en images à travers le siècle*, Editions ville de Laxou, 2000, 145 p.

²⁸⁰ HUCHOT (Ghislain), *Terville, de la communauté à la commune, le livre du centenaire*, Gérard Klopp Editeur, 1994, 224 p.

²⁸¹ SITEK (Jean-Jacques), *Rombas, mémoire de la vallée de l'Orne – Amnéville – Moyeuve – Pierrevillers – Silvange – Vitry*, Gérard Klopp, 1993, 343 p. ; PRINTZ (Michel) Textes et KWIATKOSKI (Pascal) Photos, *Le Val de Fensch-Histoire d'une vallée, Algrange, Knutange, Nilvange, Hayange, Neufchef, Ranguevaux, Sérémange Erzange, Florange, Fameck, Uckange*, Communauté d'agglomération du Val de Fensch, serge Domini Editeur, 2001, 140 p.

²⁸² GERARD (Claude) – LANHRE (Jean), *La mémoire des Lorrains*, 1984, 452 p.

²⁸³ *Du Charbon et des Hommes – Histoire des HBL de 1946 à 1992*, Pierron Serpenoise, 1993,

²⁸⁴ SITEK (Jean-Jacques) textes - KWIATKOSKI (Pascal) Photos, *Hagondange Hier et aujourd'hui*, Ville de Hagondange, Serge Domini Editeur, Collection « Images et Régions », 2003, 143 p.

²⁸⁵ HAAS (Jean-Louis) – DI BARTOLOMEO (Roland) textes de, Photos de la collection Gaston Adolph, *La vie quotidienne à Fontoy en 1900*, Gérard Klopp éditeur, 1993

²⁸⁶ Cordier (Marcel), *Hommes et lieux de mémoire en Lorraine*, Editions Pierron, Collection « histoire et images », 1991, 237 p.

²⁸⁷ *Du Charbon et des Hommes – Histoire des HBL de 1946 à 1992*, Pierron Serpenoise, 1993,

*gueules jaunes et fiers de l'être*²⁸⁹ » ou « *Il était une fois la sidérurgie*²⁹⁰ ». Au vu de ces titres, chacun de ces ouvrages est supposé renfermer des éléments sur les populations de Lorraine, qui habitent les vallées ou y ont séjourné à une certaine période, qui ont fait partie des derniers mineurs qu'ils aient été des Italiens, des Yougoslaves, des Marocains, Algériens etc...

Or, il n'en est rien. Une seconde tendance qui émerge des ouvrages fait des « Lorrains », (dont on peut noter que personne ne prend la peine d'en fournir une définition), une population qui transcenderait l'industrialisation et la venue concomitante des étrangers. Ces derniers sont mis à distance par l'ancrage local des populations considérées comme plus légitimes puisque présentes sur le sol de Lorraine depuis toujours. Certains auteurs établissent par exemple un palmarès des *Noms de famille en Lorraine*²⁹¹ en précisant d'emblée qu'il y a 900 000 noms en France allant du plus fréquent comme "Martin" à celui qui n'est porté que par quelques personnes. L'ouvrage admet dans son introduction que 370 000 patronymes « sont présents depuis des siècles, depuis leur origine sans doute, sur le territoire français (...) et près de 430 000 sont quant à eux d'origine récente, entrés en France par le jeu des migrations depuis un siècle. Ils sont en général portés chacun par très peu de représentants, à l'exception des noms d'origine ibérique, vietnamienne ou africaine : ces régions du monde ayant peu de variétés de patronymes, l'arrivée de migrant est tout de suite perceptible à travers les noms. Dans les 100 noms les plus portés de France sont ainsi présents 14 patronymes espagnols ». Dans ce constat national les auteurs opposent 89 % de la population avec des patronymes d'origine ancienne et 11 % récente avec l'idée que la proportion va varier par la suite car 20 % des nouveaux nés ont des patronymes d'origine étrangère. Ils reconnaissent également que, pour la Lorraine, il y a eu un « véritable virage qui date des années 1960, avec des caractéristiques très différentes (migrants venant de pays de plus en plus lointains et qui s'implantent avec leur famille) (p. 10) ». Pourtant, malgré le constat, que sur ces noms d'implantation récente certains font déjà partie des noms les plus portés de la région Lorraine l'ouvrage n'en présente aucun à part un seul, les N'Guyen en Moselle. Tous les autres noms présentés au fil des pages rappellent l'implantation séculaire des porteurs de patronymes dans le paysage régional. Les autres sont ignorés. Ce constat vaut également au niveau départemental, avec l'ouvrage *Les noms de famille en Moselle*²⁹², qui liste les 1000 premiers noms de Moselle mais les N'Guyen (que l'ouvrage précédent sur la région admettait comme figurant parmi les plus portés en Moselle) n'y figurent plus.

D'autres auteurs tentent d'établir une généalogie multiséculaire des habitants des localités de Lorraine en rappelant des liens avec les différents peuples qui ont séjourné sur le territoire régional. Ainsi, dans *Terville, de la communauté à la commune*, le lecteur y apprend que « Nous sommes des Gaulois Belges : les médiomatrices (p. 18) », devenus ensuite des « gallo-romains (...) (p. 21), avant que la cité ne prenne l'identité de « Therovilla, la Franque (p. 25) », puis de « Terwes, village luxembourgeois (p. 35) », « Terffen au cœur de l'empire austro-espagnol (p. 63) » et « Terwen commune autonome d'Elass-Lothringen (p. 132) ». Lorsqu'il s'agit de parler de Terville en tant que cité ouvrière (p. 150), l'auteur reconnaît volontiers l'apport démographique étranger venu d'Italie mais en lien avec les disharmonies causées par l'industrie et plus tard les premières immigrations nord-africaines sont clairement associées à la crise de la sidérurgie et au marasme dont souffre encore la

²⁸⁸ FISCHER (Elise) – OSTER (Camille), *Nous les derniers mineurs, l'épopée des Gueules noires*, Hors collection Editions, 2004, 123 p.

²⁸⁹ SIMONIS (André), *Mineurs de fer – Gueules jaunes et fiers de l'Etre*, Editions Serpenoise, 1996, 263 p.

²⁹⁰ BERRAR (Jean-Claude), *Il était une fois la sidérurgie*, Editions Serpenoise, 2009

²⁹¹ BONTEMPS (Daniel) – BONTEMPS-LITIQUE (Martine), *Les noms de famille en Lorraine*, Archives et Culture, 1999, 222 p.

²⁹² BERNARDINI (Nicolas) et alii, *Les noms de famille en Moselle*, coll. Dirigée par Marie-Odile Mergnac, Archives et Culture, 2007, 304 p.,

région (p. 178-179) alors même que dès les années 1930 des Algériens étaient massivement présents autour de Thionville. Certes, l'auteur reconnaît qu'il existe dans cette région frontalière : « Une immigration vieille comme le monde... (p. 223) » mais sa démonstration, part des Grandes Invasions (sic !) et s'arrête curieusement à la Révolution Française.

Dans la vallée de l'Orne également, l'ouvrage *Rombas, mémoire de la vallée de l'Orne – Annéville – Moyeuvre – Pierrevillers – Silvançe – Vitry*, débute à la préhistoire mais s'arrête ensuite à la Grande Guerre.

Il existerait par là une forme de continuité avec les écrits locaux de la fin du XIX^e siècle critiques de l'industrialisation. Dans l'Est, au cours des années 1900, on a vu paraître un ensemble de publications inscrites dans un mouvement qui contribua à diffuser l'idée que les espaces industriels comme celui de Briey était devenu une sorte de "second Transvaal"²⁹³. Gérard Noiriel cite les termes de "Klondyke" et "Tour de Babel" pour rappeler à quoi fut comparé le territoire meurthe-et-mosellan au début du XX^e siècle. Des personnalités locales et certains notables s'évertuèrent à louer les qualités de la vie rurale pour mieux exprimer leur refus de l'ère industrielle et de ses conséquences. S. Bonnet, Ch. Santini et H. Barthelemy rappellent qu'en ce qui concerne les instituteurs qui rédigeaient en Meurthe-et-Moselle les « Monographies », "leur objectivité est fortement colorée d'un parti pris rural"²⁹⁴. Les vertus de l'existence traditionnelle étaient systématiquement comparées aux "forêt de cheminées, [qui] ne cessent de lancer de l'aube à la nuit et de la nuit à l'aube, des tourbillons fumeux qui estompent les vertes fuites des coteaux et couvrent d'un immense crêpe, des campagnes jadis aimables et riantes". Et ces auteurs d'affirmer que l'implantation des forges et minières dans un pays essentiellement agricole a été la cause principale de la destruction de l'harmonie qui existait jusqu'alors entre les habitants de ces contrées. Georges Hottenger, un notable lorrain a été même jusqu'à exprimer ses regrets : "(...) Que ne retrouvons nous parmi nos populations lorraines, à défaut de l'essor individuel des Yankees, la vigoureuse et solide constitution de ces familles Boers qui (...) opposent à la cohue envahissante des mineurs, une inlassable résistance et qui (...) réussissent à maintenir et à faire respecter (...) la victorieuse influence de leur race"²⁹⁵. Dans différentes localités de ce "Far West", les implantations d'étrangers - "ces maraudeurs"²⁹⁶ - furent vite mises à l'index. Or, la référence aux écrits de ce personnage est explicitement utilisée dans « Briey, deux mille ans d'histoire » paru en 1995. Dans un chapitre complet, l'auteur parle de "l'explosion de l'industrialisation" en débutant son argumentation par le sous-titre : "Un pays rural qui devient le bassin de Briey". Il y explique, en parlant des apports massifs d'ouvriers étrangers qu'ils « entraînent une mutation radicale de villages en véritables petites villes (...) les premières années seront difficiles » puis parle de l'ascension de la démographie (p. 466) qui débouche sur le paragraphe « les inquiétudes du maire de Mance : L'accouchement d'une nouvelle société ne se fait pas sans douleur. La délinquance, la criminalité, la prostitution prennent des proportions hors du commun"²⁹⁷ ».

Il ressort en partie de la bibliothèque lorraine que le Lorrain serait l'élément « souche » qui n'aurait pas été affecté par la venue des populations extérieures à cette région, que ce soit pour cause d'annexion ou de migration. Les nouveaux venus, étrangers ou envahisseur allemand seraient des intrus au point que pour certains auteurs « Toutes les nouvelles cités industrielles telles Rombas, ville métallurgique champignon, ou Montois cette

²⁹³ Le terme fut lancé par le sous-préfet de Briey et retranscrit par le rédacteur du *Journal des Débats* cité in Bonnet (Serge) - Kagan (Étienne) - Maigret (Michel), *L'Homme du fer*, Nancy, P.U.N., Metz-Édition Serpenoise, 1975-1985, Volume 1 (1889-1930) 298 p. et 2 (1930-1959), 413 p.

²⁹⁴ H. BARTHELEMY - S. BONNET - C. SANTINI, *Les Italiens dans l'arrondissement de Briey avant 1914*, Berger-Levrault, 1962, 92 p., p. 83

²⁹⁵ HOTTENGER (Georges), *Le pays de Briey*, article paru dans *le Pays lorrain et le Pays messin*, 1911, volume 8, p. 472

²⁹⁶ HOTTENGER (Georges), *ibidem*, p. 481

²⁹⁷ HELLER (François), *Briey, Deux mille ans d'histoire*, Editions Serpenoise, 1995, 709 p.

autre cité minière, submergèrent les anciens villages agricoles du plateau par un flot continu de populations étrangères (...)»²⁹⁸ » ou sont responsables du désordre et de la destruction de l'harmonie qui existait jusque là comme à Woippy, qui dans les années 2000 possédait « 40 % d'étrangers . (...) la construction de Saint-Eloy, où n'existait, jusque là, qu'une ferme château, a bouleversé le paysage urbain et les structures démographiques et socio-culturelles de la commune²⁹⁹ ». Dans l'avant-propos de la *Mémoire des Lorrains*, l'auteur précise : « Nous possédons un trésor secret, un patrimoine des familles fait de récits de la troisième génération, d'objets hérités, de survivances muettes qui nous interrogent. Nous espérons par des résurgences multiples avoir réveillé et stimulé la mémoire des Lorrains ». Néanmoins l'ouvrage passe brutalement de la sidérurgie jusqu'en 1870, qui était à échelle humaine avec des équipes réduites à quelques professionnels, à la débâcle de la fin du XX^e siècle comme si entre les deux étapes la période industrielle, qui a été celle qui a drainé le plus de populations extérieures à la région n'avait été qu'une parenthèse. Cela explique que les seuls paragraphes qui traitent de la migration ne concernent que les émigrés de Lorraine partis tenter leur chance ailleurs. Dans *Le Petit Futé* sur la Région Lorraine, sont présentées les Grandes Périodes de l'Histoire de la Lorraine (p. 38) avec "la Préhistoire", "Les Celtes", "les Romains", "Les Huns", "Les Carolingiens", "La Féodalité" et ensuite ... il n'y a plus rien. L'industrialisation s'arrête avant 1914 et est décrite dans une seule phrase concise : « Le développement est très rapide jusqu'en 1870 p. 43 » et si un chapitre "Population" existe, il ne parle pas du tout des étrangers même s'il est spécifié : « Aujourd'hui, la tendance va vers une légère augmentation due pour l'essentiel à la réduction du déficit migratoire, à l'accroissement du travail frontalier et à la reconversion réussie des bassins miniers et sidérurgiques ».

Dans beaucoup d'ouvrages consultés, les études démographiques révèlent également à quel point les étrangers sont perçus comme responsables des atteintes à l'harmonie locale. Dans *La Population de la Lorraine au XIX^e siècle*³⁰⁰, quand l'auteur parle de l'immigration italienne, il la fait figurer dans le chapitre intitulé « l'accentuation des déséquilibres démographiques » et la majeure partie de l'ouvrage fait la part belle à la germanisation de la Moselle et aux départs des Lorrains Optants.

Cette question de l'émigration de Lorraine semble être une véritable préoccupation des auteurs et dans certains ouvrages elle surpasse la question de l'immigration. Ainsi dans *La Lorraine en face*³⁰¹, l'aspect immigration de cette région est évacué en quelques phrases pour signaler que la Lorraine a été un creuset de population qui a fonctionné malgré quelques difficultés mais ce qui préoccupe le plus l'auteur, par ailleurs président du Conseil Economique et Social, c'est l'inversion des flux « p. 35 : Il est significatif de constater que l'immigration des jeunes lorrains s'effectue pour l'essentiel, outre l'Ile-de-France, vers les régions voisines (...) qui captent plus souvent les jeunes plus qualifiées dont elles ont besoin ».

Dans *La Lorraine*³⁰², l'immigration n'y est mentionnée que pour l'apport démographique dans les années 1950-1960 en trois lignes rapides puis survolée dans la partie 4 : « Partir ou rester ? » tandis que l'histoire de la paysannerie, quant à elle, s'étale sur plusieurs pages. Dans le *Guide Bleu*³⁰³ sur la Lorraine, aucune référence n'existe sur la

²⁹⁸ SITEK (Jean-Jacques), *Rombas, mémoire de la vallée de l'Orne – Amnéville – Moyeuvre – Pierrevillers – Silvange – Vitry*, Gérard Klopp, 1993, 343 p.

²⁹⁹ BRASME (Pierre) – NAUROY (Jean) – THOEN (Philippe), *Woippy d'hier à aujourd'hui*, Editions Serpenoise, Société d'histoire de Woippy, 1998, 63 p.

³⁰⁰ BRASME (Pierre), *La population de la Lorraine au XIX^e siècle*, Ed. Serpenoise, 2000, 194 p.,

³⁰¹ CAYZELLE (Roger), *La Lorraine en Face*, Editions Mettis, 2009, 152 p. ; BONNEFONT (Jean-Claude), *La Lorraine*, PUF-La question régionale, 1984, 158 p.

³⁰² BONNEFONT (Jean-Claude), *La Lorraine*, PUF-La question régionale, Prof à l'université de nancy 2, 1984, 158 p.

³⁰³ *Guides Bleus*, Hachette, 510 p., 2009

présence d'étrangers alors qu'il y a une double page sur les dialectes et la littérature lorraine (p. 46-47) et autant sur le multilinguisme alsacien (40-41). Dans *La Mémoire des Lorrains*³⁰⁴, les auteurs négligent l'immigration voire même le travail d'usine pour se consacrer longuement aux dévotions populaires.

L'Encyclopédie illustrée de la Lorraine publiée en quatre volumes n'échappe pas à cette règle. Dans le volume premier "La vie artistique", dirigé par le Directeur des Archives Départementales de Meurthe-et-Moselle le liminaire rédigé par un professeur émérite de Nancy 2 débute au IX^e siècle avec l'apparition du mot Lorraine suite au démembrement de l'Empire Carolingien au traité de Verdun et s'arrête à l'époque Moderne avec quelques références à la période contemporaine. Un seul chapitre sur "L'école de Nancy", est contemporain mais le monde ouvrier et les étrangers qui ont participé au mouvement industriel d'où est en partie issue le mouvement de Nancy sont évacués par une seule phrase : « Elle [La Lorraine] fut et demeure largement ouverte aux influences méditerranéennes qui orientèrent sa spiritualité et ses créations artistiques (p. 26) ». Le deuxième volume qui traite de "La vie Religieuse" occulte complètement la question des musulmans. Le chapitre sur « Une histoire du 7^e art en Lorraine », ne fait aucune référence aux festivals du film italien de Villerupt ou à celui de Fameck et dans le dernier volume : "La vie intellectuelle" les auteurs reconnaissent que : « Grâce à la série du sociologue Serge Bonnet, (4 vol., 1975-1985) La Lorraine industrielle trouve enfin droit de cité dans la littérature (p. 222) » et de reconnaître que « Toute la Lorraine n'est pas vouée au régionalisme (...) » et de citer Primo Basso un auteur d'origine italienne qui échappe à l'influence des milieux parisiens et lorrains, passionné de théâtre et auteur de contes pour enfants qui réalise une autobiographie *l'O di Giotto* en 1973 et *Shamrock Blues* en 1983. Par contre, dans le *Petit Futé*, au chapitre "Art et Culture – La Lorraine et le cinéma", si les festivals du film de Gerardmer et celui de Fameck sont cités, il n'y a pas un mot sur le festival du film italien de Villerupt (Il faut se rendre dans l'abécédaire pour découvrir le Festival du film Italien de Villerupt).

*Hommes et lieux de mémoire en Lorraine*³⁰⁵, ne fait référence qu'aux personnalités de quelques grands hommes de Lorraine comme si la renommée de cette région ne pouvait s'appuyer que sur des hommes politiques, des militaires ou des hommes d'Eglise seuls dignes d'être porteurs d'une quelconque représentativité. Cette disposition à considérer que la région Lorraine ne doit sa réputation qu'à des célébrités se retrouve dans *l'Histoire de notre Lorraine*³⁰⁶. Dans le chapitre VI de cet ouvrage, intitulé "Le rayonnement lorrain", celui-ci est uniquement dû aux industriels, aux hommes d'État, aux militaires, aux écrivains, savants et artistes. Les ouvriers, en particulier ceux venus d'ailleurs, ne seraient pas digne de figurer dans le panégyrique : tout se passe comme s'il serait préférable que « notre » Lorraine soit celle des noms associés à la colonisation tel que Lyautey, Paul Crampel et Emile Gentil (participant à l'aventure de Brazza) qu'à des inconnus, issus parfois de ces colonies et qui ont permis de développer la région. Le même constat peut être fait dans *Lorraine années 1950*³⁰⁷ qui cite les travaux pionniers de Gérard Noiriel mais pour mettre en exergue des passages où le patronat se méfie des ouvriers. L'essentiel du livre est consacré à des chapitres comme "visites princières et présidentielles en Lorraine", "Soldats de Dieu et Soldats de France" sur la guerre d'Algérie et le rôle de Bigeard ou "les Dieux du stade et de la piste" dans lequel le seul sportif qui tire son épingle du jeu est Roger Piantoni qui a débuté sa carrière à Piennes.

³⁰⁴ GERARD (Claude) – LANHRE (Jean), *La mémoire des Lorrains*, 1984, 452 p.

³⁰⁵ CORDIER (Marcel), *Hommes et lieux de mémoire en Lorraine*, Editions Pierron, Collection « histoire et images », 1991, 237 p.

³⁰⁶ VARTIER (Jean), *Histoire de notre Lorraine*, Editions France-Empire, 1973

³⁰⁷ TOGNOLLI (Gino), *Lorraine année 1950*, Editions de l'Est, 2004, 144 p.

Dans *Lorraine* de l'Encyclopédie Bonneton³⁰⁸, il n'y a rien sur les immigrations pas plus que dans *Histoire de la Lorraine*³⁰⁹ de Jean Vartier tandis qu'à lire *Histoire de la Lorraine*³¹⁰ de René Bastien, Verdun n'a jamais été défendu par les troupes coloniales puisqu'elles n'y figurent pas, et quand page 194 l'auteur parle de la résistance en Lorraine, le réseau lorrain Mario qui était composé d'étrangers n'apparaît pas non plus. Globalement, le XIX^e siècle y est décrit comme une période de calme et de prospérité. Le seul paragraphe qui donne des informations sur la "Naissance de la grande industrie en Lorraine" n'évoque à aucun moment l'immigration et le travail des étrangers mais se contente d'affirmer que « Le développement est très rapide. La moitié des ouvriers de la Moselle travaillent dans les forges (p. 171) ». Ce sont les départs de Lorrains qui forment l'essentiel du discours : « les départements voisins bénéficient de cet exode. Pompey et Pont-à-Mousson deviennent des cités industrielles et les vallées vosgiennes s'enrichissent de nouvelles activités industrielles. Nancy, Epinal et Saint-Dié voient leur population augmenter (p. 181) ». Pour la ville de Metz, dans *Histoire de Metz*³¹¹, le chapitre XIV : " L'essor et les problèmes de la période contemporaine (1945-1990)", explique que « le dynamisme démographique » a été réel mais pas un mot sur les étrangers : « La ville devait cette sensible progression davantage à son excédent naturel qu'à son solde migratoire (p. 275) ». Pour *Moyeuve-Petite à l'orée du bois*³¹², le livre commence par Chapitre I : La paroisse du IX^e siècle à nos jours puis se continue par Chapitre II "20 années de la Vie au village (1938-1958)" et se termine par Chapitre III "La vie des Associations les plus représentatives" : La société de Musique la Renaissance, Le souvenir Français, les Anciens Combattants et les Sapeurs Pompiers.

L'histoire racontée par les universitaires sur *Nancy, du bourg cadastral à la communauté urbaine – 1000 ans d'histoire*³¹³, apparaît sans doute comme symptomatique des préoccupations locales avec en arrière-plan le conflit germano-lorrain qui renvoie à la marge le traitement de la question des étrangers en Lorraine. Le "Chapitre VII. La capitale de la France de l'Est (1873-1914)" décrit la localité comme frontalière car située "Au bord de la nouvelle frontière (p. 199)". Mais au lieu d'interroger la présence allemande attestée par les statistiques fournies par les Archives Départementales de Meurthe-et-Moselle et montrer que beaucoup de ces étrangers n'étaient rien d'autre que des Mosellans devenus allemands, les auteurs préfèrent insister sur Nancy, « "Une ville patriote et républicaine", (p. 205) » et « "Une « capitale » prospère et rayonnante (p. 208) ». A la lecture de l'ouvrage, cette fortune ne devrait pas grand-chose aux étrangers (surtout pas aux Allemands fussent-ils des Mosellans) puisque ce sont les "réseaux patronaux et syndicats ouvriers" qui sont au cœur de la réussite : les ouvriers eux-mêmes disparaissent de la reconnaissance surtout s'ils sont venus d'ailleurs. De ce point de vue, alors que l'exposition coloniale bat son plein en 1909 à Nancy, et qu'un village sénégalais y est inauguré le 21 mai aux côtés de la Maison Djamal, un palais tunisien, les auteurs négligent de citer ces épisodes pour mieux se consacrer (p. 217) à la rivalité franco-allemande. Les Allemands n'étaient pas invités à cette manifestation coloniale de Nancy. Ce ne sont pas les cases africaines qui, pour les auteurs définissent le caractère notable de cette exposition, mais la maison de l'Alsace qui fut érigée dans le parc Sainte-Marie de Nancy et les auteurs insistent sur la venue de trains de Moselle pour mieux souligner le caractère patriotique de la Lorraine soudée au-delà des frontières. Le "Chapitre VIII. Le temps des guerres mondiales (1914-1945)" prend le temps de raconter (p. 229) les "Difficiles années 1930" dont « L'une de ses conséquences fut une baisse de la population urbaine (...)

³⁰⁸ Encyclopédie Bonneton, *Lorraine*, 2002, 320 p.

³⁰⁹ VARTIER (Jean), *Histoire de la Lorraine*, Editions France-Empire, 1994, 332 p.

³¹⁰ BASTIEN (René) *Histoire de la Lorraine*, Ed. Serpenoise, 1991,

³¹¹ BOUR (René), *Histoire de Metz*, Editions Serpenoise, 1990, 304 p.

³¹² KAUFFMANN (Gilbert), *Moyeuve-Petite à l'orée du bois – Essai d'histoire locale*, 1983, 251 p.

³¹³ BOQUILLON (Françoise), GUYON (Catherine) – ROTH (François), *Nancy, du bourg cadastral à la communauté urbaine – 1000 ans d'histoire, les évènements, les lieux, les hommes*, Editions place Stanislas, 287 p. 2008

ces départs furent compensés par l'arrivée de nouveaux habitants : des ruraux, des Français d'autres régions venus pour raisons professionnelles, des fils d'Italiens du Pays Haut qui reprenaient un petit commerce (...) et qui, en moins d'une génération, s'intégrèrent totalement dans la ville. De plus loin de Pologne et d'Europe orientale fuyant la misère et les violences, des familles juives s'installèrent pauvrement dans le quartier Saint-Sébastien. Mais pas un mot sur la venue ces Français venus d'autres régions qui auraient été des Algériens : après la promulgation de la loi de 1932 qui obligeait les entrepreneurs à n'embaucher que des Français, les Algériens étant des Français, leur venue en Lorraine a été massive jusqu'à la guerre.

Très vite, l'ouvrage s'intéresse à la période des Trente Glorieuses et le chapitre sur "La crise d'identité des nancéens (p. 241)" renoue avec la rivalité de cette ville avec Metz tandis que la question des étrangers apparaît enfin mais de manière particulière. Les immigrés ne sont pas situés dans le contexte de croissance de la localité mais plutôt traités sous l'angle des « problèmes » à l'occasion des rénovations urbaines : « "Vastes opérations de réhabilitation (p. 247)" : (...) les grands ensembles du Haut-du-Lièvre, qui avaient contribué à résorber la crise du logement, se sont vite dégradés ; la population avait changé et s'était prolétarisée avec l'arrivée de beaucoup de familles d'origine étrangère notamment maghrébine, et la multiplication des problèmes sociaux. Moins de 20 ans après sa construction, le « Haut-Dul » avait acquis une terrible réputation de ghetto social où le vandalisme régnait en maître (...). Et les auteurs d'insister sur des fondamentaux : « "Anciens et Nouveaux Nancéens (p. 254)", (...) Beaucoup d'habitants ne sont pas nés dans la ville et sont seulement nancéens de la première génération ; ils viennent de la Lorraine du sud, des Vosges, de la Moselle ou du Pays-Haut et s'intègrent très vite. A côté des patronymes lorrains, l'abondance des patronymes d'origine alsacienne ou italienne montre à quel point à chaque génération, Nancy a une fonction de creuset. La population de passage vient de la France entière et même de l'étranger ». Cette idée du caractère transitoire des étrangers à Nancy est présente également dans l'ouvrage *Nancy*³¹⁴ qui, dans le chapitre IV, martèle que « "en passant par la Lorraine..." il y a ceux qui fuient la Lorraine. Ceux qui s'y installent et ceux qui ne font que passer... ».

Le même phénomène se rencontre dans l'ouvrage *Lorraine, Luxembourg et Pays Wallon – Mille ans d'une histoire partagée du Moyen-Age à nos jours*³¹⁵. Cet ouvrage constitue les Actes d'un colloque tenu en février 2007 au Conseil Régional de Lorraine. Il s'intéresse particulièrement à l'espace qui correspond, *grosso modo*, à celui du gisement de fer qui verra l'implantation jusqu'à la fin du XX^e siècle de la main-d'œuvre étrangère venue des mêmes pays. L'histoire partagée dont il est fait allusion n'est pourtant pas celle des populations actuelles brassées d'un apport extérieur et surtout pas celles venues de Turquie ou du Maghreb. Au contraire, il s'agit là-encore de s'interroger, à l'heure d'une Europe de la libre circulation des hommes, sur « La Grande région : un reliquat lotharingien (Territoire, Politique, Culture) ? ». L'auteur de ce chapitre, avance l'idée que dans les trois pays, au-delà des frontières, il subsiste un ensemble linguistique et culturel qui repose sur la langue et des dialectes proches et sur « le plan culturel et notamment religieux » il parle d'une « dorsale catholique » ou « frontière de catholicité » pour identifier l'axe lotharingien avec en particulier la Saint-Nicolas qui serait le point d'acmé de cette manifestation de religiosité. La question de l'islam qui au même moment surgit dans l'actualité locale et relie également les habitants musulmans de ces trois espaces n'apparaît nulle part ou peut-être en contrepoint de ce discours. L'ironie est que, l'ouvrage oublie un peu rapidement que Saint-Nicolas qui,

³¹⁴ CAHEN (Gérald) – LOUIS (René), *Nancy, Autrement*, série France NS, n°3, 1990, 229 p.

³¹⁵ ROTH (François), *Lorraine, Luxembourg et Pays Wallons – Mille ans d'une histoire partagée du Moyen-Age à nos jours*, Comité d'Histoire Régionale, annales de l'Est, n°Spécial, 2008, 326 p., Actes du colloque tenu les 22 et 23 février 2007 au CR de Lorraine

d'après l'auteur est passé de patron de la Lorraine à symbole de la catholicité locale est également vénéré par le patriarcat orthodoxe et grégorien turc de Lorraine (De plus en janvier 2010, la Turquie a entamé une procédure pour réclamer les reliques de ce Saint détenues en Italie). A Laxou, le chapitre sur "La vie religieuse" ne contient rien non plus sur l'islam alors que le livre sur *Moyeuivre-Grande* qui consacre un chapitre entier sur « L'émergence d'une société multiconfessionnelle : ferveur catholique, installation du protestantisme et minorité israélite » reste également silencieux sur la quatrième des confessions pratiquées en Lorraine. L'ouvrage *Moyeuivre-Grande*, s'il reconnaît l'importance des communautés étrangères qui font d'elle : « Une ville de plus en plus nombreuse, cosmopolite et dynamique » et recèle un vrai développement sur les Maghrébins, ne s'achève pas moins sur un chapitre en forme d'interrogation : « le crépuscule des religions traditionnelles ? ».

Enfin, dans *Histoire de la Lorraine... des temps anciens à nos jours*, aucune des 11 parties ne parle des étrangers. En guise de conclusion, l'auteur achève le dernier chapitre "L'avenir de la Lorraine" sur le pèlerinage consacré à Jeanne-d'Arc à Domrémy-Vaucouleurs et c'est encore l'image de Jeanne-d'Arc qui figure dans l'éditorial du *Petit Futé* sur la région Lorraine ! Enfin, la vie traditionnelle d'autrefois n'est pas celle qui parle de l'essor de la région grâce à l'industrie et à une main-d'œuvre cosmopolite mais c'est celle qui était *Au Temps de la soupe au lard*³¹⁶. Cet ouvrage consacre une première partie sur "Qu'il était beau mon village" en parlant des villages de Lorraine d'autrefois sans faire mention des cités d'usine et de ses habitants tandis qu'une dernière partie fait l'éloge du rythme du calendrier et des fêtes chrétiennes.

- **...incantations**

Pourtant, paradoxalement, malgré ces réalités rencontrées dans la bibliothèque lorraine, une grande partie des avant-propos parcourus ne manquent pas de rappeler que la Lorraine a une histoire en lien avec l'immigration dans cette région. Les personnalités sollicitées pour rédiger les avant-propos ne ratent pas une occasion de souligner cet aspect dans leurs contributions. Tel président du Conseil Economique et Social de Lorraine parle de « creuset de population³¹⁷ », tel président d'une communauté d'agglomération déclare que le livre qu'il préface « est un moyen de montrer ce territoire tel qu'il est : debout, bien vivant, actif, trouvant des forces et des idées nécessaires à sa reconversion avec des femmes et des hommes, riches de leur diversité, décidés à comprendre, à s'organiser, à convaincre pour avancer³¹⁸ ». Des écrivains sont également mis à contribution et rappellent que la région de Briey est devenue l'un des huit centres mondiaux de migration avec New-York, Rio de Janeiro ou Melbourne ce qui explique que cet espace accueille plus de 32 nationalités³¹⁹ tandis que des descendants de capitaines d'industries lorraines expriment leur fierté de préfacier un ouvrage qui illustre « ce formidable engagement humain, pour le meilleur et pour le pire d'une communauté ouvrière, française, italienne, polonaise (...) »³²⁰. Des chercheurs ont souligné que « Le fer a modelé des territoires entiers, des cultures et surtout des hommes. Des milliers d'immigrants ont façonné, au prix de leur travail, de douleurs et de tensions multiples une communauté nouvelle et ont contribué à faire de la Lorraine ce qu'elle est

³¹⁶ BONTEMPS (Daniel), *Au temps de la soupe au lard – la vie traditionnelle d'autrefois en Lorraine, des Côtes de Meuse aux Côtes de Moselle*, 1993, 490 p.

³¹⁷ CAYZELLE (Roger), «La Lorraine en Face », Editions Mettis, 2009, 152 p.

³¹⁸ PRINTZ (Michel) Textes et KWIATKOSKI (Pascal) Photos, *Le Val de Fensch- Histoire d'une vallée, Algrange, Knutange, Nilvange, Hayange, Neufchef, Ranguévaux, Sérémange Erzange, Florange, Fameck, Uckange*, Communauté d'agglomération du Val de Fensch, serge Domini Editeur, 2001, 140 p.

³¹⁹ DESSI (Sylvain) – TRUBA (Serge), *Complainte en Sol Mineur*, 1993, 97 p.

³²⁰ CASAROTTO (Jean Thomas), *La société des Aciéries e Micheville – De Joseph Ferry et Cie ... à la Société des Laminoirs de Villerupt (Contribution à la connaissance de l'histoire technique, économique et sociale de la haute vallée de l'Alzette)*, Fensch Vallée Editions, 2004, 491 p.

aujourd'hui, une terre riche de sa diversité. Anonymes, oubliés de l'histoire, ils sont aussi présents par la photographie dans ces pages (...) ³²¹ »

La plupart des auteurs de ces préfaces scandent qu'il est important de sauvegarder la mémoire : « (...) ce livre n'est pas un guide touristique, il se veut une flânerie au fil des rues et au fil des siècles, une promenade humaine. Il tente de restituer la vraie noblesse qui importe aux disparus et aux héritiers : celle de la mémoire ³²² »,

La grande majorité tient à saluer la mémoire de ceux qui ont contribué à la richesse de la région que ce soit de manière explicite « ... *Hommes, femmes et enfants bâtisseurs...* ³²³ », « ... *Les gens, les métiers, les lieux...* ³²⁴ » ou « ... *une histoire partagée* ³²⁵ ... » en écho aux propos d'anciens dirigeants de sièges d'exploitation qui se félicitent de la parution d'un livre sur l'histoire de tel puits de mine : « Cette histoire d'un siècle du siège de Merlebach s'inscrit bien au-delà des techniques et des méthodes d'exploitation déjà commentées dans de nombreux ouvrages. Elle s'inscrit surtout dans le travail, la collaboration, la solidarité de plusieurs générations d'hommes, de femmes d'enfants qui pendant un siècle ont contribué à l'élaboration de notre culture minière ³²⁶ ».

- et escamotage.

Néanmoins, une fois le discours des personnalités passé, un autre constat est que très peu de titres d'ouvrages annoncent que les habitants venus d'ailleurs sont au cœur du sujet traité. Il existe certes des livres intitulés « *Ces hommes venus d'ailleurs* ³²⁷ », « *Lorraine terre de brassage et d'accueil des populations* », « *Parcours d'Italie en Moselle – Histoire des immigrations italiennes* ³²⁸ », « *Un siècle d'immigration italienne dans les Vosges* ³²⁹ », « *Slovènes en Lorraine du fer* ³³⁰ », « *Les relations franco-luxembourgeoises* ³³¹ », « *Les relations franco-belges* ³³² » ou « *Les Immigrés* ³³³ ». Mais quantitativement ces livres aux titres directement évocateurs de la question des étrangers dans la région ne représentent qu'un faible pourcentage des rayons de la bibliothèque lorraine (environ 7 %).

Ensuite, l'essentiel des ouvrages portent sur des objets plus larges qui font la part belle à l'histoire des localités ou à un corps de métier à travers une iconographie abondante et

³²¹ BERRAR (Jean-Claude), *Il était une fois la sidérurgie*, Editions Serpenoise, 2009

³²² LALLEMAND (Pierre), *Pont-à-Mousson – au cœur des rues, la mémoire d'une ville*, Editions Pierron, 1994, 309 p.

³²³ SCHMITZ (Robert), *De la terre au charbon – Hommes, femmes et enfants, bâtisseurs du siège de Merlebach*, Editions Serpenoise, 2003, 207 p.

³²⁴ TOGNOLLI (Gino), *La Lorraine de nos Grands-Parents – Les gens, les métiers, les lieux autour de 1900*, Editions Place Stanislas, Conservatoire Régional de l'image, 2009

³²⁵ ROTH (François), *Lorraine, Luxembourg et Pays Wallons – Mille ans d'une histoire partagée du Moyen-Age à nos jours*, Comité d'Histoire Régionale, annales de l'Est, n°Spécial, 2008, 326 p., Actes du colloque tenu les 22 et 23 février 2007 au Conseil Régional de Lorraine

³²⁶ SCHMITZ (Robert), *De la terre au charbon – Hommes, femmes et enfants, bâtisseurs du siège de Merlebach*, Editions Serpenoise, 2003, 207 p.

³²⁷ CONRAUD (Jean-Marie), *Ces hommes venus d'ailleurs*, Edité par l'association « amitiés franco-portugaises d'Herseange, 1991, 150 p.,

³²⁸ ANTENUCCI (Marie-Louise), *Parcours d'Italie en Moselle – Histoire des immigrations italiennes (1870-1940)*, Ed. Serpenoise, 2005.

³²⁹ GUATELLI (Olivier), *Un siècle d'immigration italienne dans les Vosges de 1870 à nos jours*, Ed. Place Stanislas, 2008, 140 p.

³³⁰ PISLAR-FERNANDEZ (Marie), *Slovènes en Lorraine du fer (1919-1939) A travers des récits de familles*, Editions Migracije 5, 2004

³³¹ POIDEVIN (Raymond) - Trausch (Gilbert) dir., *Les relations franco-luxembourgeoises de Louis XIV à Robert Schuman*, Actes du Colloque de Luxembourg (17-19 novembre 1977), Centre de recherches relations internationales de l'université de Metz, Metz, 1978, 336 p.

³³² POIDEVIN (Raymond) dir., *Les relations franco-belges de 1830 à 1934*, Actes du Colloque de Metz (15-16 novembre 1974), Centre de recherches relations internationales de l'université de Metz, Metz, 1975, 370 p.

³³³ PRINTZ (Adrien), *Les Immigrés*, op. cit.

souvent, la question des populations est traitée dans des chapitres consacrés à l'économie ou à la démographie. Ensuite seulement, les étrangers apparaissent sous forme de chiffres ou comme illustration de propos plus larges. Il existe bien sûr des livres ayant des chapitres complets sur les étrangers mais aucun ne prend la peine d'un panorama sur le temps, dans l'espace et sur plusieurs communautés. L'approche reste parcellaire voire parfois partielle.

En effet, il transparait à la lecture des œuvres sur la Lorraine et de la place qu'elles réservent aux étrangers, est celui des rapports avec les lieux que les auteurs se sont appropriés matériellement et/ou mentalement dans leurs écrits. L'absence des immigrés (ou en tous cas de certains d'entre eux) des descriptions de communes, entreprises etc... exprime un déni de la présence de ces populations de certains territoires considérés, par ceux qui s'arrogent la légitimité du local, comme une sorte d'espace vital³³⁴ qu'il leur semblerait difficile de partager sans risque d'en être dépossédés. La présentation par les auteurs des lieux qui sont emblématiques de ce qu'est ou devrait être la Lorraine (le village, l'usine, le cimetière...) procède d'une cartographie mentale que ces auteurs mettent en œuvre pour tenter - sinon de sauvegarder l'identité d'une région, au moins de la redéfinir à la fin du XX^e siècle, au moment où se confrontent la globalisation et les sociétés locales³³⁵.

Les relations entre populations en Lorraine ont toujours été conflictuelles de la fin du XIX^e siècle - qui marque le début des arrivées massives de migrants – jusqu'à nos jours. Cette violence s'est exprimée au fil des années de manière à la fois physique, verbale mais également par un processus de rapport de force informel à travers la violence symbolique qu'ont imposé les habitants établis dans les localités de Lorraine aux nouveaux venus³³⁶. Cette violence se perçoit de différentes façons en particulier par le confinement et l'assignation de certaines catégories de population dans une vision négative mais également dans les silences. Toute forme de relégation s'appuie sur une construction catégorielle. Les travaux de H. Tajfel, et ceux de J.-C. Turner ont montré comment, par un jeu de comparaisons, les individus se perçoivent comme membres d'une entité plus générale : « *Ils s'identifient à cet ensemble et différencient ce groupe des autres sur la base d'une croyance commune définie comme les convictions que les membres de ce groupe sont conscients de partager et considèrent comme définissant leur état de groupe* » (Bar-Tal, 1990, p. 36).

Ces croyances sont le soutien de la formule de Shérif qui souligne, de son côté, qu'elles seules permettent de tracer la frontière entre les groupes d'appartenance et de non appartenance et mettent en place les moyens de communication ou d'entraves (Sherif, 1951). Cette représentation, de la part des acteurs, tient à une perception de leur place sociale basée sur le mode de la dualité (Bachelard, 1957) où l'ancrage, dans une catégorie, s'oppose à l'errance de ceux qui n'y figurent pas.

D'une part certains ouvrages suppriment de leur récit les étrangers comme s'ils n'avaient jamais existé dans les lieux qu'ils décrivent. Dans *l'Histoire de la Lorraine ... des temps anciens à nos jours*³³⁷, l'auteur déroule au fil des chapitres une histoire où les étrangers n'ont pas leur place. Il s'étend largement sur "l'année terrible (défaite de 1870)", sur "l'annexion", "la III^e République", "La Grande Guerre de 1914-1918", "Verdun sauve la France", "L'entre-deux-guerres", "La Guerre de 1939-1945", "La Guerre d'Indochine", "La

³³⁴ ASSION (Peter), « Des recherches sur le populaire à une sociologie de la culture fondée sur les études folkloriques », CHIVA (Isac) – JEGGLE (Utz) dir., *Ethnologies en miroir*, Editions de la MSH de Paris, 1987, pp. 249-272.

³³⁵ TOURAINE (Alain), « Globalisation et sociétés locales », Knafou (Rémy) dir., *La planète "nomade" – Les mobilités géographiques aujourd'hui*, Belin, 1998, pp. 15-26

³³⁶ GALLORO (Piero-D.), « La "trace" des Italiens établis en Lorraine : de l'exclusion à la légitimation » in Boggiani (Jos) et alii, *Traces de mémoire, mémoire des traces – Parcours et souvenirs de la présence italienne au Luxembourg et dans la Grande Région*, Presses Universitaires du Luxembourg, 2007

³³⁷ CUNY (Jean-Marie), *Histoire de la Lorraine... des temps anciens à nos jours*, 113 p.

Guerre d'Algérie et la fin de l'empire colonial", " Mai 1968", et "L'avenir de la Lorraine" mais aucun élément pour expliquer ou décrire la présence étrangère en Lorraine. Dans la *Chronique du val de Metz*³³⁸ aucune des images qui s'étalent au fil des pages ni aucun paragraphe ne fait allusion aux étrangers quels qu'ils soient ou ont été. En dépit des statistiques consultables dans les registres de l'INSEE, les villages de la périphérie messine, où se sont établies les couches sociales les plus favorisées, semblent être exempts de la venue des immigrés ou en tout cas préfèrent ne pas en parler. En ce qui concerne *L'industrie du fer en Pays-Haut*³³⁹ les hommes n'apparaissent pas du tout. Dans les ouvrages qui parlent de *Knutange*³⁴⁰ ou de *Nilvange des origines à la Seconde Guerre mondiale*, pourtant des localités qui logeaient le personnel de la Société Métallurgique de Knutange, une des plus importantes de la région, en particulier des Russes Blancs venus au cours des années 1920 mais également des étrangers de toute l'Europe puis des anciens coloniaux, rien ne laisse deviner leur présence. A *Hagondange*³⁴¹ la place des étrangers est minimisée puisque dans le chapitre "Hagondange Centre-Hagondange Cité au grand siècle industriel" ils sont décrits comme n'étant que quelques dizaines malgré la présence avant 1914 de l'usine Thyssen qui deviendra ensuite l'UCPMI dans les années 1920 : « (...) 3 dortoirs d'une capacité totale de 100 lits tâchèrent d'accueillir et surtout d'y fixer la population instable des nombreux ouvriers célibataires, étrangers pour la beaucoup". Mis à part ces quelques lits l'ouvrage ne parle plus des étrangers et la célèbre rue du Colonel Manhès ou la rue de la Fontaine où des grands ensembles ont logés des centaines d'étrangers n'apparaissent que dans la partie urbanisation sans mention de leur rôle d'accueil des immigrés. Dans le Pays-Haut, à Mont-Saint-Martin³⁴², Fontoy³⁴³, Neufchef³⁴⁴ et à Hayange³⁴⁵, c'est-à-dire au cœur de l'industrialisation du fer lorrain dans les vallées usinières de la Fensch et de l'Orne³⁴⁶, la vie quotidienne se résume à quelques éléments démographiques sans précision de l'importance des étrangers dans les localités malgré quelques éléments sur les foyers Amlé et Sonacotra à Hayange.

Dans le bassin houiller on retrouve la même tendance. *L'Histoire des HBL de 1946 à 1992*³⁴⁷, pourtant riche de la venue des ouvriers Algériens dès 1946 et surtout des Marocains sous dérogation entre 1974 et 1977 malgré la suspension de l'immigration de travail en 1974, ne donne aucune indication sur l'importance de ces étrangers malgré un chapitre intitulé "les Hommes du Charbon".

Pour montrer son appartenance au groupe qui détient la légitimité il convient de s'inscrire dans le « nous » qui englobe ceux dont la présence en Lorraine ne fait plus l'objet d'interrogations. C'est en quelque sorte le cas des descendants d'Italiens de Moselle et de Meurthe-et-Moselle qui mettent en avant cette appartenance à une migration ressentie comme

³³⁸ MONGET (André), *Par monts et par vaux – village lorrain, chroniques du Val-de-Metz en cheminant par Ars-sur-Moselle, Jussy, Moulins les Metz et Sainte Ruffine*, 1999, 347 p

³³⁹ RIDEAU (Marcelle), *L'industrie du fer en Pays-Haut*, Editions Impact, Longwy-Metz-Luxembourg, 1987, 1^{ère} partie, les Vieilles forges,

³⁴⁰ CHARPENTIER (Michel) – DROCKENMULLER (Louis) – SCHNEIDER (Raphael), *Knutange-Nilvange au fil du temps*, Collection villes et villages de Lorraine, Fensch Vallée Editions, 2004, 181 p. ; Knutange et Nilvange, *Mémoire en Images*, Association au Fil du temps, Alain Sutton, 2004, 128 p.

³⁴¹ SITEK (Jean-Jacques) textes - Kwiatkowski (Pascal) Photos, *Hagondange Hier et aujourd'hui*, Ville de Hagondange, Serge Domini Editeur, Collection "Images et Régions », 2003, 143 p.

³⁴² *En passant par la Lorraine, Mont-Saint-Martin* Tome 1, le village, Editions Impact, Longwy-Metz-Luxembourg, 1988, Album de photos

³⁴³ HAAS (Jean-Louis) – DI BARTOLOMEO (Roland) textes de, Photos de la collection Gaston Adolph, *La vie quotidienne à Fontoy en 1900*, Gérard Klopp éditeur, 1993

³⁴⁴ DIVOT (Pierre) abbé, *Neufchef dans le cadre d'une histoire régionale*, Editions le Lorrain, 1970, 136 p.

³⁴⁵ BOURGASSER (Alphonse), *Hayange au fil des ans*, 1985, 221 p. ; LECHNER (François), *Hayange, Mémoire en Images*, Alan Sutton, 2004, 127 p.

³⁴⁶ SITEK (Jean-Jacques) - BRACH (Roland), *L'Orne mosellane au début du siècle*, Collection "Images et Régions", Esd éditions-Serge Domini Editeur, 1997, 94 p.

³⁴⁷ *Du Charbon et des Hommes – Histoire des HBL de 1946 à 1992*, Pierron Serpenoise, 1993

étant de « vieille souche » dans les ouvrages sur la Lorraine. Ainsi, dans le livre d'Alain Amicabile, *Remercie la neige – Une histoire du Pays-Haut* paru aux éditions Syllepse en 2006, on peut lire en quatrième de couverture que l'auteur a souhaité écrire : « Une histoire des mines et de la sidérurgie du Pays-Haut vue par un fils d'immigré antifasciste italien (...) » tandis que son homologue Albert Falchetta dans *Ni con, ni salaud – Histoire d'un militant en pays du fer* publié aux éditions Paroles de Lorrains inscrivait également en quatrième de couverture qu'il est « né de parents immigrés italiens dans le quartier ouvrier de Longwy-Gouraincourt (...) » et que son livre constituait une « Une parole vraie de Lorrain et de militant (...) ». On retrouve cette mise en avant de la filiation cisalpine et l'engagement local dans *De Fonte et d'Acier*³⁴⁸, où p. 157 un chapitre intitulé « Militant » - qui donne la parole à un syndicaliste - commence par « Je suis fils d'immigré italiens (...) »

Cette place particulièrement positivée des Italiens et de leurs descendants est alimentée par des auteurs qui expliquent le rôle joué par les Cisalpins dans la vie politique locale tout au long du XX^e siècle. François Roth, historien, universitaire de Nancy et spécialiste des questions politiques de la région explique sans ambages dans le chapitre VII de *La vie politique en Lorraine au XX^e siècle* intitulé « Tempéraments du pays lorrain » : « La gauche communiste [de Lorraine] présente deux caractéristiques qui de l'extérieur peuvent apparaître quelque peu contradictoires ; elle est nationale et italienne ; nationale dans la mesure où la dimension patriotique qui s'exprime par la dénonciation véhémement de l'Allemagne et du Marché commun et par la popularité de thèmes comme « produisons français », achetons français » correspond à des convictions populaires (d'où la sensibilité au gaullisme gaullien), italienne dans la mesure où le communisme est marqué sociologiquement et culturellement par l'apport italien ; on le remarque non seulement aux patronymes mais aussi aux comportements profonds ». Impression confirmée par l'auteur de l'ouvrage sur Moyeuve-Grande³⁴⁹ qu'il décrit comme : « Une ville en pleine croissance qui marche vers le progrès et la modernité : (...) les raisons de ce phénomène sont multiples : croissance démographique naturelle, dynamisme des forges et des mines, colonisation allemande et immigration italienne »

D'autres travaux universitaires viennent confirmer cette inscription normalisée des Italiens dans le paysage lorrain. Dans le livre paru sur la ville de Metz aux éditions Autrement sous la direction de Sylvie Hamel et Jacques Walter au début des années 1990, un chapitre entier a été consacré à une famille italienne considérée comme emblématique du parcours des Italiens dans ce chef-lieu « Maria Dominique et Eugenio (...) histoire d'une famille messine heureuse » (...) pour certains ils sont M. et M^{me} Cavaliere (...) ils se sont si bien adaptés à la Lorraine qu'ils pensent maintenant que c'est leur vraie patrie. » Les auteurs procèdent ensuite sur plusieurs pages à la description du patrimoine de cette famille et déclarent en conclusion : « Des vrais Lorrains ! ». Le résultat est similaire dans le livre sur Nancy édité également chez le même éditeur Autrement par Gérald Cahen et René Louis³⁵⁰. Dans le chapitre IV intitulé *En passant par la Lorraine...* les auteurs expliquent « qu'il y a ceux qui fuient la Lorraine. Ceux qui s'y installent. Et ceux qui ne font que passer »... Puis se lancent dans une description de différents acteurs jugés suffisamment représentatifs d'un groupe. Si le chapitre « « Parlez on tourne » ou quand un fils d'émigrés (sic !) italiens tourne un film dans une rue populaire » s'intéresse au parcours de Primo Basso, un descendant d'italiens qui a filmé les Italiens dans leurs quartiers de Nancy, celui sur Michel Platini clame haut et fort : « Platini il francese » !

³⁴⁸ ROUSSEAU (Armelle) – GAY (Marcel) – JOLIN (Jean-Louis) – ROUPPERT (Roger), *De Fonte et d'Acier*, Klopp, 1995, 189 p.

³⁴⁹ MIKSA (Karim), *Moyeuve-Grande*, Ville de Moyeuve-Grande, Monographie historique, Serge Domini Editeur, Texte de Karim Miksa et Collaboration Editoriale de Michel di Giannantonio, 2003, 280 p.

³⁵⁰ CAHEN (Gérald) – LOUIS (René), *Nancy*, Autrement, série France NS, n°3, 1990, 229 p.

Dans les vallées usinières du Pays-Haut, Marcel et Marie-Louise Kaercher-Régnery dans leur livre *Fensch Vallée du Fer – Chronique historique, industrielle et minière*, consacrent un chapitre entier à « Un siècle d’immigration internationale ». Ils y expliquent que « travailleurs acharnés, les Italiens se sont parfaitement intégrés dans la population de la Vallée de la Fensch. Le sens inné des affaires, le goût du risque leur ont permis de s’installer à leur compte » ce qui justifie qu’ils apparaissent comme parfaitement intégrés alors que les Nord-africains sont cités quand la débâcle industrielle vient mettre fin à la prospérité de la région³⁵¹. Cette affirmation reprend celle d’Adrien Printz qui vingt ans plus tôt proclamait dans *Les Immigrés* du sillon ferrifère lorrain que « En fait ces Italiens sont du pays autant que quiconque, fils d’immigrés, pour le moins de vrais natifs de nos mines et usines, acclimatés, naturalisés. Ils partagent le sort commun et n’ont plus aucun problème particulier »³⁵². Cette idée de similitude entre Italiens ou autres étrangers avec les Lorrains tient au partage des situations vécues qu’elles soient d’ordre physiologiques « Italiens – Polonais, Allemands et autres... et Français ! Quelle différence ? Le visage jauni, les mains calleuses, les poussières qui encrassent sans discrimination les poumons (...) »³⁵³, sportives avec la mobilisation du nom de Michel Platini, Piantoni³⁵⁴ ou également, comme dans *De Fonte et d’Acier*³⁵⁵, qui explique que l’équipe Première des seniors d’Auboué a remporté la coupe de France à Coubertin en battant le Racing Club de France parce : « (...) qu’il y avait beaucoup d’Italiens dans cette équipe », des luttes pour défendre l’outil industriel mis à mal par la crise des années 1970 voire même pour les Italiens « la langue, les coutumes, la religion étaient les mêmes que celles des Français (...) »³⁵⁶. Cette affirmation de l’état de similitude entre les locaux et ces Cisalpins s’effectue parfois par un rite initiatique comme à Rehon où c’est une femme, la Jeannette, qui procède à cette ritualisation dans le chapitre “La Jeanne relève des paris fous”. Le paragraphe termine d’ailleurs de manière allégorique sur le thème de la Lorraine *Alma Mater* :

« Les Français sont des fainéants !

« Qu’est-ce que vous dites ? Vous allez voir s’ils n’ont pas de c... A l’époque l’usine recevait des briquettes de charbon pour alimenter les locomotives à vapeur. J’ai voulu montrer aux Italiens de quoi étaient capables ceux de Rehon. J’ai déchargé un wagon de 40 tonnes en 1 journée (...) j’ai eu fini avant les hommes (...) Au fond je les aimais bien ces jeunes qui arrivaient tout seuls en Lorraine. J’étais un peu leur Mamma à tous ! ».

Ensuite pour d’autres auteurs, les descendants de Cisalpins et ceux issus d’une migration européenne sont intégrés dans le cercle local par un procédé simple : ils peuvent parfois faire valoir leur présence en Lorraine dans la longue durée. Dans *Mineurs, les Derniers seigneurs du Charbon*³⁵⁷, les auteurs procèdent en effectuant des portraits de représentants de cette aristocratie écrits sous forme de témoignages. On y distingue des seigneurs qui seraient de vieille noblesse par leurs liens familiaux anciens. Dans cette catégorie, les mineurs font apparaître dans le titre du chapitre qui les concerne un lien familial ancien : « Mon grand père était un paysan originaire de la région de Poznan (p. 94) » raconte celui qui représente une ascendance de Polonais, « Leur père quitte la Slovénie “avec le ventre” à la recherche du pain (p. 114) », « Son grand-père était cavalier de Garibaldi, Mon grand père était originaire de Cesenatico (p. 126) » ou « Mon grand-père est de Serra-San-

³⁵¹ KAERCHER-REGNERY (Marcel et Marie-Louise), *Fensch Vallée du Fer – Chronique historique, industrielle et minière*, Editions Fensch-Vallée, 1990, 502 p.

³⁵² PRINTZ (Adrien), *Les Immigrés*, Adrien Printz 1970, 207 p.,

³⁵³ SIMONIS (André), *Mineurs de fer – Gueules jaunes et fiers de l’Etre*, Editions Serpenoise, 1996, 263 p.

³⁵⁴ TOGNOLLI (Gino), *Lorraine année 1950*, Editions de l’Est, 2004, 144 p. : Chapitre XI : Les dieux du Stade et de la piste avec Roger Piantoni qui a commencé à Piennes.

³⁵⁵ ROUSSEAU (Armelle) – GAY (Marcel), *op. cit.*, p. 136

³⁵⁶ LALLEMAND (Pierre), *Pont-à-Mousson – Gens & Traditions (1850-1950)*, Editions Pierron, 2002, 231 p.

³⁵⁷ GRISON (Jacques) – MATHIEU (Bernard), *Mineurs les derniers seigneurs du charbon*, Flammarion, 2005.

Bruno en Calabre (p. 138) » pour les Italiens ou « En mémoire de mon père (p. 154) » pour un descendant d'Europe Centrale. Par contre les deux seuls qui ne sont pas présentés dans ce livre avec des origines familiales anciennes sont d'abord un Marocain : « Du Rif à la Lorraine (p. 106) » et le psychologue des HBL : « Ils ont fait leur vie ici » qui, en parlant de la population des immigrés maghrébins, devient en quelque sorte le médiateur par lequel passe la voix de ceux à qui on ne demande pas de s'exprimer directement !

Par leur participation aux mouvements d'opposition au démantèlement des installations industrielles les Italiens ont également gagné leurs lettres de noblesse au point de devenir des icônes du mouvement ouvrier de Lorraine comme dans *Hommage à Marcel Donati, militant et poète ouvrier* : « Marcel est devenu une sorte d'icône. Celle du prolo qui a réussi à transcender sa condition ouvrière pour devenir un intello. Fils d'immigrés [italiens] presque illettrés ayant émergé au registre de l'écrivain reconnu, débatteur faisant péter l'audimat, porte parole d'une classe ouvrière (...) ». Dans *Un siècle d'images à Villerupt*, les auteurs débent leur introduction en signalant que « Au cours du XX^e siècle, plus de trente nationalités seront dénombrées dans les quartiers Villeruptiens : Italiens, Polonais, Nord-africains, Slaves » mais le reste du chapitre est consacré aux Cisalpins avec quelques informations chiffrés sur les Polonais.

Cette propension à rendre visible les migrants venus d'Italie se retrouve dans la parution d'œuvres qui portent haut et fort l'origine nationale péninsulaire dans les titres : *Les Petites Italie, Sicile sur Moselle*³⁵⁸, *Italiens en Lorraine, de l'intégration à la réussite*³⁵⁹, *Ritals ici, Lorrains là-bas destins d'immigrés*³⁶⁰. L'Italien devient progressivement le modèle d'une population qui au départ étrangère finit par occuper une place centrale tant dans le travail que dans la société civile. Ainsi, dans *Rumeurs d'usines*³⁶¹, les auteurs proposent aux lecteurs des extraits de documents d'archives qu'ils contextualisent à l'aide de personnages chargés d'en faire le commentaire. Pour inviter le lecteur à comprendre un extrait de texte sur un thème comme « Sur les pensionnaires », un paragraphe tiré d'un document qui date de 1935, une introduction présente des personnages imaginaires qui feront découvrir l'usine. « Emile, un des fils de Jacques [ouvrier lorrain] va aussi à l'usine. Sur son chantier, il côtoie une multitude de travailleurs étrangers. Il se lie avec un Italien ». Ensemble, le héros lorrain et son nouvel ami italien vont servir de support pour raconter « 1926 les conditions de vie dans les baraques », et « La vie des ouvriers étrangers, 1930 ». Ce procédé, en donnant un rôle de guide de la société locale à l'Italien place en quelque sorte les Cisalpins au même niveau que les autochtones.

Dans « Histoire d'un Ruisseau³⁶² », la partie 2 s'intitule « Les immigrés » : découpée en 16 chapitres qui décrivent jusque dans le dernier quart du XX^e siècle ces étrangers Ce sont les immigrés européens et surtout les Italiens qui font l'objet d'une description abondante et détaillée : Chapitre 1 : Le milieu originel, Chapitre 2 : Les hayangeois de la première moitié du 19^e siècle, Chapitre 4 : les premiers Israélites, Chapitre 7 : Luxembourgeois et Belges, Chapitre 8 : Les Italiens d'avant 1914, Chapitre 9 : La mission catholique italienne, Chapitre 10 : les Russes dans la vallée, Chapitre 11 : les Polonais ; Chapitre 13 : les Italiens de l'entre-deux-guerres, Chapitre 14 : les naturalisations, Chapitre 15 : les expulsions, Chapitre 16 : l'après-guerre avec plusieurs paragraphes 1. Italiens 2. Polonais 3. Hongrois et enfin chapitre 17 : aspects de l'assimilation avec un appendice de Marie-Louise Antenucci sur l'immigration italienne dans la vallée de la Fensch. Les autres populations étrangères et en particulier celles

³⁵⁸ DI SALVO (Rosemarie), *Sicile sur Moselle – Nous sommes tous des émigrés ou des immigrés*, Editions Pierron, 1987, 129 p.

³⁵⁹ Chambre de Commerce Italienne de Moselle, *Italiens en Lorraine, de l'intégration à la réussite*, Editions Reg'art, 1997, 167 p.

³⁶⁰ ANTENUCCI (Marie-Louise), *Ritals ici, Lorrains là-bas destins d'immigrés*, Ed. Serpenoise, 2009, 173 p.,

³⁶¹ DESSI (Sylvain) – TRUBA (Serge), *Rumeurs d'usines*, Editions serpenoise, 1998

³⁶² PRINTZ (Adrien), *Histoire d'un ruisseau*, Editions Fensch-Vallée, 1996, 327 p.

issues du monde colonial deviennent invisibles. Les discours placent au cœur du dispositif territorial des catégories valorisées ou qui peuvent être incluses dans le même groupe que ceux qui détiennent la légitimité d'une présence. A mesure que les populations sont perçues comme intruses elles sont placées en périphérie des discours voire sont rejetées dans un silence exclusif.

Cette catégorie partagée est sentie comme circulaire avec un centre fort et une périphérie floue (Corbin, 1994). De là une interprétation fixiste des liens et la métamorphose de l'individu en ce que Françoise Péron qualifie d'« homme-lieu » : « l'homme ne peut se développer qu'en symbiose avec le territoire et avec la société dont il est issu, et auxquels il est assigné à résidence pour la vie sous peine de déchoir » (Péron, 1998). La géocentricité de cette logique du cercle suppose d'opérer un drainage des paramètres qui autorisent la catégorisation en partant d'un modèle établi apte à faciliter la comparaison intra et inter-groupes. Ainsi, les travaux de Rosch, (Rosch, 1978), sur la prototypicalité, ont montré que la catégorisation est un processus dynamique dépendant du contexte et déterminé par des relations de comparaison dans des situations précises. Ainsi, dans les villages ou les équipes de travail de l'industrie lorraine tant que les liens de proximité dominaient, on assistait à une individualisation des relations parce que les différences au sein du groupe d'appartenance étaient considérées comme moins prononcées que celles perçues avec un groupe voisin nouvellement arrivé et donc encore imprégné de dissemblances. Quand les Italiens sont arrivés à la fin du XIXe siècle, ils apparaissaient comme indignes de figurer dans un collectif qui aurait regroupé les autochtones et les frontaliers. Plus tard, ce sont les Slaves puis les Nord-africains qui ont fait les frais de cette vision, permettant aux Italiens de profiter de la promotion sociale de l'inclusion dans le paysage local lorrain. Ce procédé relègue les anciens coloniaux en dehors du cercle des initiés. Ceux-là restent, en quelque sorte, dans la position « d'i-gnoblité » décrite par A. Sayad et dénoncée par les jeunes, membres de l'association Frantz Fanon de Moulaine-Haucourt qui se sont insurgés contre l'invisibilité des Maghrébins dans l'ouvrage sur « Haucourt-Moulaines-Saint-Charles d'hier et d'aujourd'hui³⁶³ ».

Bien que présents en Lorraine depuis les années 1930, très peu de livres parlent des Algériens, des Marocains ou des Tunisiens et, contrairement aux Italiens, aucun ouvrage ne fait figurer directement les migrants d'Afrique du Nord dans son titre. Ainsi, l'ouvrage que Jean-François Patricola a réalisé à partir de portraits de familles de Lorraine issues du Maghreb est intitulé *Parcours de vie*³⁶⁴ tandis que celui édité par le Conseil Général de Meurthe-et-Moselle s'intitule *Ma femme est le père de mes enfants*³⁶⁵ ! Ce n'est qu'en décembre 2010 que paraîtra le premier ouvrage qui annoncera clairement sur la couverture l'histoire des Algériens et des Marocains dans le Bassin Houiller de Lorraine³⁶⁶.

Certaines populations, en particulier les Nord-africains, les Asiatiques ou les noirs africains sont rayés de la carte mentale lorraine. Dans l'ouvrage *Metz*³⁶⁷, si Jean-Marie Pelt se permet de faire usage du « Beur Alibi » dans un chapitre c'est pour mieux invalider la manière d'utiliser les habitants des banlieues pour dénoncer le problème des banlieues (p. 90-107). La description du chapitre sur le quartier des Allemands à Metz est symptomatique de l'escamotage des populations d'Afrique du Nord. Il s'intitule : « Grand-Wad : la rue des Polonais, des Italiens, des Portugais, des Espagnols... ». Ce quartier est depuis la Libération reconnu pour être populaire et cosmopolite. Toutefois en signalant dans le titre de chapitre

³⁶³ HUBLAU (Louis), *Haucourt-Moulaine-Saint-Charles d'hier, d'aujourd'hui et de demain*,

³⁶⁴ PATRICOLA (Jean-François) textes - POINSIGNON (Michel) Photos, *Parcours de vie*, Contrat de ville de l'agglomération thionvilloise, Serge Domini éditeur, avril 2005

³⁶⁵ BENCHAABANE Mohammed et Tahardji Rahvia, coord., *Ma femme est le père de mes enfants*, Ed. Conseil général de Meurthe-et-Moselle, 2006

³⁶⁶ GALLORO (Piero-D.) – PASCUTTO (Tamara) – SERRE (Alexia), *Mineurs algériens et marocains, une autre mémoire du charbon lorrain*, Autrement, à paraître en 2010

³⁶⁷ HAMEL (Sylvie) – WALTER (Jacques) dir., *Metz*, Série France n°5, Autrement, 1991, 187 p.

l'origine européenne des migrants on induit le lecteur à penser que ce quartier ne recèle pas d'autres immigrations. Le procédé utilisé qui consiste à ne parler que d'une ruelle d'un vaste quartier où les Nord-africains dominaient met en avant l'idée que cette artère était représentative d'une zone de Metz peuplée d'immigrés et aboutit à valoriser surtout la présence de ceux venus d'Europe : « (...) Il y avait les Italiens, les Polonais, les Portugais, les Espagnols mais à l'époque là il y avait moins de Portugais et d'Espagnols, vers 1957-58 ils ont commencé à arriver (p. 120) ». Or, pour qui a parcouru les rues, s'est informé aux archives municipales ou à consulté les fonds entreposés aux Archives Départementales de Moselle, les rapports de police désignaient ce quartier (au même titre que celui du Pontiffroy) comme *La Medina* de Metz. C'est précisément dans ces ruelles (décrites néanmoins dans l'ouvrage en question comme typiquement latines) que les responsables du MNA et du FLN ont recruté massivement dans leurs rangs des membres algériens actifs avant de se livrer une guerre fratricide au moment de la guerre d'Algérie. Il suffit de parcourir la presse des années 1950 et 1960 pour s'en convaincre :



Extrait du journal « Le Républicain Lorrain », 8 juin 1956

Le même procédé d'escamotage joue quand il s'agit de décrire les flux successifs de migrants qui sont arrivés en Moselle. Loin de nier l'existence de l'immigration, certains auteurs se contentent de n'en donner qu'un aperçu partiel en occultant certaines périodes au cours desquelles les migrants qui dominaient n'étaient pas ceux dont on cherche à montrer la présence. Ainsi, dans le guide sur la *Moselle – Metz et le Pays messin, Pays de Bitche, Nied, Sarrebourg, Saulnois, Trois frontières et Bassin houiller* rédigé par un journaliste d'un journal local et deux universitaires membres en outre de plusieurs institutions régionales de renom³⁶⁸ il est admis que « l'aspect de la région changea avec le recours massif à la main-d'œuvre étrangère. Le charbon donna un air cosmopolite au bassin. En 1926, les Polonais constituaient 17 % des travailleurs de la mine. A la veille de la Seconde Guerre mondiale les Houillères lorraines n'employaient plus que 33 % d'étrangers, par suite d'une politique de naturalisation et de recrutement régional en particulier dans les régions de Sarralbe et de Puttelange, et dans les secteurs de Creutzwald et de Bouzonville (p. 73)». Et les auteurs d'enchaîner : « Les

³⁶⁸ KOCHERT (Francis), MICHAUX (Laurette), MICHAUX (Gérard), *Moselle – Metz et le Pays messin, Pays de Bitche, Nied, Sarrebourg, Saulnois, Trois frontières et Bassin houiller*, Castermann-Serpenoise, Le Guide, 1995, 345 p

besoins en main-d'œuvre avaient été considérables et constants ; seule l'immigration étrangère avait permis de les satisfaire. L'arrondissement de Thionville-ouest vit sa population bondir de 26 000 habitants en 1871 à 145 000 en 1964. Polonais, Italiens et Portugais fournirent les plus forts contingents de mineurs et dans une moindre mesure Allemands et Yougoslaves (p. 82)». Aucune référence à la venue massive et à l'installation durable des ouvriers nord-africains et de leur famille sans parler des réfugiés venus au moment de la Guerre Froide, des Chiliens ou de ceux du Sud-est asiatique. L'histoire de l'immigration en Lorraine semble alors s'arrêter avec la venue des migrants européens et occulte complètement les autres. Dans *Histoire de Nancy*³⁶⁹, les étrangers n'apparaissent que dans le chapitre qui parle de "La capitale de la Lorraine mutilée (1870-1914)" dans le paragraphe qui donne quelques indications démographiques, où il est dit que « la cause première, qui a donné l'élan initial, est incontestablement dans les années 1870-1880 le repliement de nombreux Alsaciens-Lorrains ayant opté pour la France (p. 393) (...) mais lorsque l'immigration d'Alsace-Lorraine s'atténue, le relais est pris par les ruraux (...) par les militaires et (...) outre les Allemands qui dominent on trouve particulièrement des Luxembourgeois, des Belges, des Italiens, des Suisses et même quelques russes (p. 394)». Ensuite pour le néophyte qui parcourt le reste du livre, Nancy semble ne jamais avoir connu de migration turque, asiatique, africaine ou autre. Les lecteurs qui s'intéressent à Pont-à-Mousson n'échappent pas à la règle, puisque dans *Pont-à-Mousson – Gens & Traditions*³⁷⁰, l'ouvrage contient une photographie d'une classe d'enfants de Polonais (p. 25) et un chapitre est consacré aux "Déracinés accueillis en Lorraine" : « Après la Guerre de 1914, l'immigration fut forte. Les Italiens, déjà présents à Pont-à-Mousson, s'étaient immédiatement intégrés (...) » mais à part ces deux éléments et quelques lignes sur les Polonais, là encore rien n'est montré sur les migrations extra-européennes.

Dans *Uckange à travers les âges et les gens*³⁷¹, l'auteur parle des immigrants à partir d'un sondage qu'il a effectué sur les Lettres A et B de l'Etat-Civil et du coup montre que la population est essentiellement composée d'Alsaciens, d'Alsaciens-Lorrains, de Prussiens et Bavarois, d'autres Allemands, de Luxembourgeois puis en refaisant la même chose sur le registre des assurés de la caisse de maladie pour 1903 et 1913 il conclue que cela « (...) nous révèle notamment l'existence d'une importante colonie italienne, de suisses, d'anglais et de "Bosnien" ». Puis l'ouvrage révèle l'importance de cette immigration cisalpine.

Dans d'autres ouvrages, des chapitres attirent dans un premier temps le regard de celui qui cherche un élément sur l'immigration nord-africaine en Lorraine au risque d'être rapidement déçu³⁷². Dans *Nancy* publié chez Autrement, une partie est bien intitulée : « Du Loukoum à la Bergamote (p. 175) » mais ce chapitre ne raconte pas le parcours d'un algérien ou d'un tunisien mais d'un fils de Français métropolitains installés outre-mer et venus s'implanter à Nancy quand il était encore enfant. A Briey³⁷³, le seul maire dont on vante l'origine extérieure dans le chapitre "La dernière décennie (1984-1994) : Un maire venu d'ailleurs" n'est pas un étranger mais un Pied-Noir ! Dans le *Petit Futé sur la Lorraine*³⁷⁴, le festival du film italien de Villerupt et celui du film arabe de Fameck sont cités mais une maladresse rédactionnelle fait effectuer une inversion à l'auteur : « à Fameck, l'Italie n'est pas uniquement sur les écrans noirs, mais aussi dans la rue (p. 29) ».

Enfin, pour ceux qui s'intéressent au patrimoine local, les individus sont de confession musulmane sont devenus invisibles comme dans l'ouvrage sur le *Patrimoine du Val de*

³⁶⁹ TAVEANEUX (René) dir., *Histoire de Nancy – Univers de la France*, Privat, 1987, 506 p.

³⁷⁰ LALLEMAND (Pierre), *Pont-à-Mousson – Gens & Traditions (1850-1950)*, Editions Pierron, 2002, 231 p.

³⁷¹ PRINTZ (Adrien), *Uckange à travers les âges et ses gens*, 1974, 209 p.,

³⁷² CAHEN (Gérald) – LOUIS (René), *Nancy*, Autrement, série France NS, n°3, 1990, 229 p.

³⁷³ HELLER (François), *Briey, Deux mille ans d'histoire*, Editions Serpenoise, 1995, 709 p.

³⁷⁴ *Le Petit Futé*, 2009

*Fensch*³⁷⁵. L'introduction du conservateur régional de l'inventaire Général de Lorraine promettait pourtant que « Témoin d'une mixité sociale certaine, enrichie régulièrement par l'arrivée de nouvelles vagues de migrants, ce patrimoine se lit aussi de manière émouvante dans les cimetières » dans la mesure où « L'une des richesses peu connues de ce territoire est bien cette étonnante mosaïque culturelle et cultuelle qui nous a offert la chance exceptionnelle d'étudier sur un espace, somme tout restreint, le mobilier liturgique lié à 4 confessions différentes ». Or, en ce qui concerne les cimetières, l'ouvrage parle effectivement de la séparation entre cultes dans les cimetières comme à Algrange avec des secteurs catholique, protestant allemand et orthodoxes russes ou ukrainiens et décrit « les alphabets – latin, cyrillique ou hébreu – et les langues – français, latin, allemand, russe, italien... qui sont autant de témoins de la diversité culturelle d'une population réunie dans la mort (p. 177) ». L'auteur insiste sur le fait que « souvent peu visités, les cimetières et les Monuments aux Morts donnent de ceux qui les ont fait ériger, une image contrastée, véritable mémoire d'une société façonnée par les vagues régulières d'immigration mues par les besoins de l'industrie ». Mais si les cultes chrétiens et les tombes israélites de Hayange et Uckange sont bien décrits, le grand absent de cet ouvrage est le culte musulman et, partant - comme dans la plupart des ouvrages de la Bibliothèque lorraine, ceux qui le pratiquent quand bien même ils font partie de la population de cette région depuis des décennies.

³⁷⁵ POTIER (Nicolas) Inventaire et légendes – POINSIGNON (Michel) Photos – BOUVET (Mireille Bénédicte) conservateur régional de l'inventaire Général de Lorraine, Textes introductifset direction scientifique, *Le Patrimoine du Val de Fensch*, serge Domini Editeur, 2001, 140 p.

Annexe 1

Suite à un colloque³⁷⁶ que nous avons organisé à l'Université de Metz en novembre 2008, le Laboratoire Lorrain de Sciences sociales s'est associé aux historiens de l'ACHAC pour exploiter les images d'archives de l'immigration en Lorraine, en organisant une exposition itinérante à partir de la rentrée 2009 qui a donné lieu à des débats et rencontres opportunes pour nos observations in situ. Nous livrons ci-dessous, après la présentation de l'exposition, le journal de terrain d'une rencontre organisée avec l'association « Frantz Fanon » de *Saint-Charles (commune de Haucourt-Moulaine-Saint-Charles)*.

LORRAINE, PORTE DES SUDS

Un siècle de présence et d'immigration

Panneau 1 : **LORRAINE, PORTE DES SUDS**
(Un siècle de présence et d'immigration)

Panneau 2 : **L'EST DE LA FRANCE ET LES COLONIES**

Panneau 3 : **L'APPEL À L'EMPIRE ET L'ÉPREUVE DU FRONT**

Panneau 4 : **SOLDATS, PRISONNIERS ET TRAVAILLEURS**

Panneau 5 : **L'ENTRE-DEUX-GUERRES ET LE TEMPS DE L'INVISIBILITÉ**

Panneau 6 : **LA DRÔLE DE GUERRE ET PRÉSENCES DES SUDS**

Panneau 7 : **PRISONNIERS ET OCCUPATION**

Panneau 8 : **RÉSISTANCE ET LIBÉRATION**

Panneau 9 : **IMMIGRATION EN LORRAINE ET CONFLITS COLONIAUX**

Panneau 10 : **TRAVAIL, REVENDICATIONS ET CONDITIONS DE VIE**

Panneau 11 : **NOUVELLES GÉNÉRATIONS, NOUVELLES VISIBILITÉS**

Panneau 12 : **LE TEMPS DES HÉRITAGES ET DES MÉMOIRES**
TEXTE DE PRÉSENTATION GÉNÉRALE

LORRAINE, PORTE DES SUDS

Un siècle de présence et d'immigration

³⁷⁶ Immigration coloniale/post coloniale, immigration européenne : différences et similitudes, Université de Metz, 29 10 2008

Cette exposition offre un récit exceptionnel sur un siècle de présences des Suds en Lorraine et sur les différents flux migratoires qui génération après génération ont contribué à l'histoire de la région, de ses départements, des principales municipalités (Nancy, Metz, Verdun...) et des différentes agglomérations urbaines ou zones rurales. Cette exposition s'appuie sur l'ouvrage *Frontière d'Empire, du Nord à l'Est* et les nombreux textes et images que cet « album de famille » sur l'immigration des Sud a rassemblé. À travers douze panneaux, couvrant une période longue de 1870 à aujourd'hui, l'exposition *Lorraine, Porte des Suds* se veut un témoin riche et complémentaire de l'ouvrage.

La Lorraine a entretenu pendant de longues décennies un rapport particulier aux Suds. De la guerre de 1870 (avec la présence des Turcos) à la Seconde Guerre mondiale en passant par l'appel massif aux troupes coloniales de militaires et de travailleurs lors de la Grande Guerre, la région se caractérise par une forte présence militaire issue des outre-mers qui croise une présence « de travail » qui s'inscrit dans l'histoire du mouvement ouvrier français. Parallèlement, le fait colonial est présent en Lorraine dès le début du XX^e siècle à travers les villages ethniques itinérants, l'émergence d'une école artistique fascinée par l'Orientalisme, l'action de propagande de l'institut colonial de Nancy à partir de 1902 ou encore l'importante exposition coloniale de 1909. Ces différentes traces de la présence des Suds ont contribué à créer un regard spécifique sur l'Autre, mais aussi à créer des zones de contact entre les populations locales et les « indigènes ». Si l'entre-deux-guerres marque un net repli en ce qui concerne les immigrations de travail, on note une forte présence des troupes coloniales en région, une sorte de ligne Maginot « humaine » face à l'Allemagne.

Avec les Trente Glorieuses (1945-1975), le besoin de main-d'œuvre est tel, que les vagues d'immigrés se multiplient et se diversifient, en recrutant massivement pour l'industrie locale au Maghreb. Enfin, les dernières décennies, des années 70 à nos jours, verront émerger de nombreux paradoxes. Au moment du regroupement familial, la déstructuration du bassin industriel touche en priorité les travailleurs immigrés et installe durablement une crise profonde. Problèmes de chômage, crise du logement, déshérence de la jeunesse, mais aussi lutte contre le racisme, naissance d'une vie culturelle et associative, sont les signes de cette génération qui s'exprime visiblement lors de la Marche de 1983. Entre nouvelles générations et transmission des héritages, la Lorraine, territoire frontière, perméable aux passages, découvre aujourd'hui sa relation à l'histoire des immigrations des Suds.

Exposition coordonnée et réalisée par le **Groupe de recherche Achac** (www.achac.com), sous la conduite d'Emmanuelle Collignon et Pascal Blanchard en collaboration avec le laboratoire ERASE 2L2S de l'université de Metz (Ahmed Boubeker), en partenariat avec l'Acse, Direction régionale Lorraine, du Conseil général de La Meuse, de la Ville de Nancy, de la Ville de Metz, de la Ville de Verdun et avec le soutien de la DRAC Lorraine ; création graphique Thierry Palau ; iconographie et documentation Marion Sergent. L'ensemble des textes de la présente exposition est inspiré de l'ouvrage *Frontière d'empire, du Nord à l'Est* publié sous la direction de Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Ahmed Boubeker & Éric Deroo, avec les contributions de Farid Abdelouahab, Abd al Malik, Emmanuel Amougou, Elkbir Atouf, Gilles Aubagnac, Philippe Bataille, Christian Benoît, Pierre Besnard, Gilles Boëtsch, Corinne Bonnefond, Saïd Bouamama, Nicolas Buchaniec, Violaine Carrère, Marie Cegarra, Sylvie Chalaye, Antoine Champeaux, Sabine Cornelis, Stéphane de Tapia, Karima Dirèche-Slimani, Nicolas Fournier, Stanislas Frenkiel, Arnaud Friedmann, Piero-D. Galloro, Yvan Gastaut, Paul Gaujac, Jean-René Genty, Douglas Gressieux, Matthieu Hazard, Moussa Khedimellah, Bruno Laffort, Sandrine Lemaire, Jean-Yves Le Naour, Pascal Le Pautremat, Jean-Marc Leveratto, Christine Levisse-Touzé, Jean-Marie Linsolas, Christelle Lozère, Gilles Maury, Khadija Noura, Hervé Paris, Gilles

Reymond, János Riesz, Maurice Rives, David Sbrava, Alexia Serré, Benjamin Stora, Laurent Veray & Catherine Wihtol de Wenden.

Avec les partenaires du programme et de l'ouvrage *Frontière d'empire, du Nord à l'Est. Soldats coloniaux et immigrations des Suds* (Éditions La Découverte, 2008), les directions régionales de l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances (Acsé) Alsace, Champagne-Ardenne, Franche-Comté, Lorraine, Nord-Pas-de-Calais et Picardie, la région Alsace, la région Nord-Pas-de-Calais, la Direction Régionale des Affaires Culturelles du Nord-Pas-de-Calais, la Ville de Lille, la Ville de Metz, la Ville de Nancy, la Ville de Roubaix, la Ville de Strasbourg, la BDIC-MHC & l'ECPAD.

Annexe 2 :

Compte-rendu de l'observation de la réunion fondatrice de l'Association « Frantz Fanon », le samedi 17 avril 2010. (Par Olivier Le Guilloux)

Lieu : salle des fêtes « Jean Vilar », à Saint-Charles (commune de Haucourt-Moulaines-Saint-Charles).

On arrive vers 14h15 à la salle des fêtes³⁷⁷. Il y a déjà des gens au-dehors et dans la salle, des saluts, des bises, des discussions. Nous sommes accueillis par Hassan (étudiant du Master anthropologie de Metz) et par David Biabiany (le président de l'association). Puis on se promène un peu dans la salle. Au fond, une longue table derrière laquelle seront assis les orateurs ; puis des rangs de chaises, une dizaine de rangées d'une dizaine de chaises chacune. A droite de l'écran, il y a une deuxième salle, ouverte, plus petite, avec des tables et de la nourriture et des boissons.

Sur tous les côtés de la salle, il y a des panneaux, de deux types : une série de panneaux de l'exposition sur « Lorraine, porte des Suds. Un siècle de présence et d'immigration » ; entre ces panneaux sont intercalés d'autres panneaux faits visiblement spécialement pour cette réunion, des panneaux « locaux » : sur ces panneaux il y a des photos, beaucoup de photos de classes, mais aussi des photos d'autres groupes, de groupes sportifs, des photos de manifestations. Il y a quatre grands panneaux de ce type, avec leur titre marqué au feutre au milieu, entre les photos : « années 70 », « années 80 », « années 90 », « années 2000 ». Toutes ces photos sont apparemment relatives à la vie du quartier, de la commune, beaucoup de gens les regardent, se reconnaissent ou reconnaissent des proches, s'interpellent, se montrent les photos les uns les autres. Certaines images sont plus « générales » : photos des manifestations pour la sidérurgie des années 70 et 80.

Un autre panneau est consacré à des personnalités célèbres : Frantz Fanon (avec plusieurs pages racontant sa vie), Martin Luther King, Rosa Parks, avec des photos, des textes. Il y a aussi sur ce panneau des cartes : une carte de l'Espagne et du Portugal, une carte de l'Italie, une carte de la Pologne, une carte du Maghreb, une carte de la Guadeloupe, de la Martinique...

Tout cela donne donc l'impression d'avoir été préparé très soigneusement, cela représente visiblement beaucoup de travail.

377 Cette réunion de fondation a été annoncée dans le Républicain lorrain : « HAUCOURT-MOULAINES, Mémoire des héritiers de l'émigration. L'association Frantz-Fanon, présidée par Biabiany David, organise le samedi 17 avril, de 14h à 18h, à la salle des fêtes Jean-Vilar de Saint-Charles une animation sur le thème de la mémoire locale des héritiers de l'émigration à Saint-Charles... Publié le 15/04/2010 ».

Sur le site du Journal officiel, on trouve aussi la déclaration de création de l'association : « Association: FRANTZ FANON. Département (Région) : Meurthe-et-Moselle (Lorraine). Type d'annonce: ASSOCIATION/CREATION. Déclaration à la sous-préfecture de Briey. Objet : organiser des réunions, des conférences, des spectacles et des activités culturelles, artistiques, sportives de loisirs susceptibles d'améliorer les conditions de vie et de travail de ses membres et de l'ensemble de la population ; favoriser les relations interpersonnelles ; lutter contre la sédentarité des jeunes ; partager et impliquer les adhérents dans les responsabilités inhérentes à l'organisation internes des ateliers mis en place ; informer et sensibiliser les parents à l'état de sédentarité de leur enfants et les impliquer dans les réflexions et les objectifs recherchés par l'association ; redynamiser la pratique sportive de jeunes sur le quartier. Siège social : 25 A, rue de la Meuse, 54860 Haucourt-Moulaine. Date de la déclaration : 14 décembre 2009 ». Source : www.journal-officiel.gouv.fr/association

Je regarde les panneaux, pendant un moment David discute avec moi, je lui pose quelques questions sur l'association, il me présente les buts de l'association : donner aux jeunes des images « positives », un peu différentes des images que l'on donne habituellement (« il n'y a pas que Zizou et Jamel Debbouze », dit-il), des modèles différents de ceux proposés en général par les médias, aussi des images de « leur histoire », de l'histoire du quartier ; tout ceci à travers des activités culturelles et sportives. Faire un travail qui à son avis n'est pas fait actuellement, il considère d'ailleurs que Saint-Charles est un peu ignoré par la mairie (administrativement, la commune est Haucourt-Moulaines-Saint-Charles, une commune apparemment constituée de trois parties assez différentes)³⁷⁸. On apprendra plus tard que David a 32 ans, qu'il a cinq enfants et qu'il est d'origine guadeloupéenne (et à un moment de la conversation, il nous présentera son père).

Sur un des côté de la salle, il y a une table avec des livres : des livres sur l'immigration (*Atlas de l'histoire de l'immigration*, livre d'Alain Gilette, livre d'Assouline....), sur la colonisation (un petit livre de la collection Milan), sur l'histoire de Longlaville.... Et aussi plusieurs exemplaires du même livre, *Le silence tirillé*, un livre sur l'histoire des soldats africains dans l'armée française, de Rachid Bouamara ; je parcours le livre, c'est apparemment à la fois un livre d'histoire locale (il parle notamment de ces soldats dans la région) et un livre d'historien « amateur », je regarde la 4^{ème} de couverture, sur laquelle il y a une photo de l'auteur... et je me rends compte qu'il y a quelqu'un à côté de cette table qui semble bien être l'auteur, je lui demande, c'est lui, et on discute un peu.

Il me dit qu'il a pris connaissance de ce sujet un peu par hasard, qu'un de ses oncles est mort en tant que soldat dans des combats non loin d'ici, en Belgique, au printemps 1940. Pour lui, ce travail de recherches a été très important, « même une thérapie », dit-il. Le livre représente l'aboutissement de « huit années de travail ». Je lui demande s'il est historien, ou enseignant, par ailleurs, il me dit qu'il est employé communal. Il me parle de l'importance pour la jeunesse de ce genre de sujet, de l'importance de ces questions de « transmission » d'une histoire qui, dit-il, a été occultée : « cela a été bien organisé », dit-il, avec un sourire, au sujet de cette occultation. Il précise aussi qu'il veut faire cette transmission de manière sereine, qu'il n'est pas question de « communautarisme »³⁷⁹. Il y a

³⁷⁸ On peut trouver quelques informations sur cette commune sur internet : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Haucourt-Moulaine> , avec surtout un renvoi au site de l'Insee, avec là beaucoup de données sur la population, l'emploi, etc. Cf. aussi le site officiel de la commune : <http://pagesperso-orange.fr/haucourt-moulaine/>

³⁷⁹ On peut trouver des informations sur Rachid Bouamara sur internet : voilà par exemple la présentation d'une conférence qu'il a faite à l'IUT de Longwy : « Ces héros oubliés. Les combattants africains pour la liberté ? (le 24 Mars 2010). A l'occasion de la sortie du livre de Rachid BOUAMARA qui retrace l'histoire d'hommes du continent africain engagés dans la seconde guerre mondiale, le cycle de conférences de l'IUT Henri Poincaré de Longwy est heureux d'accueillir l'auteur de ce travail d'histoire. Ces héros qui ont tant donné et qui ont contribué pour que le Monde soit libre aujourd'hui sont pourtant restés emmurés dans l'Oubli, absents des manuels scolaires et autres encyclopédies. C'est pour combattre ces injustices que Rachid BOUAMARA s'est attelé à un gros travail de recherches historiques pour tenter de réhabiliter ces hommes qui ont donné leur vie. A cette conférence, Rachid Bouamara montrera aussi comment notre bassin de vie a été défendu par des spahis marocains et algériens de la 1ère Brigade en mai 1940. Le conférencier se fera ainsi le narrateur d'une Histoire vraie mais malheureusement trop souvent ignorée. Pourfendeur d'idées reçues, bien loin de toutes haines et de tout communautarisme, l'auteur tentera de reconstituer grâce à un énorme travail de mémoire ce qui fut et cherchera à transmettre ses connaissances et les résultats de huit années de recherche. Pourquoi ce retour au passé ? Ce travail sur le passé, nous dira l'auteur, doit servir le présent. Il doit en effet nous aider à lutter contre tous les phénomènes de discrimination qui continuent malheureusement à gangrener notre pays, la France, et où certains de ses enfants continuent à être écartés de la marche égalitaire... Les petits enfants de ces héros oubliés peut-être? Intervenant : Rachid BOUAMARA, Fonctionnaire de la fonction publique territoriale, Adjoint administratif à la mairie de Longuyon, Auteur du livre "Le silence tirillé", Auto-édition, 2009, 197 pages, Préface de Hossain Bendahman (docteur d'état en

maintenant beaucoup de gens dans la salle, ils regardent les panneaux, les livres, se saluent, discutent... Apparemment, beaucoup de personnes se connaissent. Ambiance festive.

Vers 15h00, la réunion commence. Tout le monde s'assoit, sauf des enfants qui s'amuse entre les rangées. Il y a quatre jeunes personnes debout, devant l'écran. Il y a d'abord quelques mots de David, le président. Il a un papier à la main, il est visiblement intimidé, il hésite beaucoup, il dit qu'il n'a pas l'habitude de parler en public, la salle l'encourage, il expose en quelques mots les buts de l'association, parle de l'idée de donner des modèles positifs aux enfants.

Ensuite Hassan, l'étudiant du Master anthropologie de Metz, prend la parole. Lui a nettement beaucoup plus l'habitude de parler en public, il expose le déroulement de l'après-midi, le programme. Il remarque qu'il y a un représentant de la MJC qui est présent, mais que les élus ne sont pas venus, il dit sa déception, dans la mesure où l'organisation de la journée a représenté « deux mois de travail ».

La salle est maintenant aux trois quarts pleine, environ 70 personnes, des hommes, des femmes, des enfants, des familles venues ensemble, des personnes âgées... Des personnes d'un peu tous les âges, mais me semble-t-il assez peu d'adolescents, proportionnellement. On continue par des petits exposés de trois enfants, des collégiens. Un exposé sur Frantz Fanon, assez développé, l'enfant lit une feuille ; puis deux autres exposés, plus courts, quelques mots sur Patrice Lumumba et sur Martin Luther King.

Vers 16h00 environ, on annonce une pause de 15 mn, on invite les gens au buffet. Des gens sortent de la salle, nous aussi, et a lieu une discussion avec quelques personnes, notamment entre le président de l'association et Piero Galloro. David s'excuse de son discours, encore une fois, mais Piero lui dit que c'était très bien, puis David reparle de l'association, de l'idée d'amener d'autres références culturelles, différentes de ce qu'on leur impose par les médias, la télé, etc. Il parle de ses rapports avec la mairie, du fait que lorsqu'ils sont venus à la mairie pour dire qu'ils voulaient créer une association, on leur a dit, avec un peu de condescendance, « vous êtes bien pressés » - il nous dit alors, « on s'est sentis infantilisés, moi j'ai 32 ans, j'ai 5 enfants, je travaille ».

La discussion s'élargit à Hassan et un autre jeune : ils insistent sur cette idée qu'ils ont l'impression d'être mis à l'écart, notamment eux, les jeunes. Piero demande qui sont ici les hommes politiques influents, le jeune (dont j'ignore le nom) répond, avec un sourire : « ce sont des Italiens ». Ils ont l'impression notamment que peu de choses sont faites en direction de Saint-Charles, des populations qui y habitent, ils se sentent peu représentés dans la politique de la commune, dans le personnel politique, dans les activités, ils se voient comme les oubliés, les laissés-pour-compte. David, à un moment de la discussion, à propos de l'histoire, des références culturelles proposées aux jeunes : « Sarko dit : il faut avancer, il faut oublier le passé, mais non, ce n'est pas possible ! »

Retour dans la salle, vers 16h30 : c'est le moment des débats [il est à noter que quelqu'un filme toute la séance, toute la discussion]. A la table s'assoient de gauche à droite Hassan, Piero, un jeune homme : Abdelaziz, David. Hassan prend le premier la parole : il présente d'abord l'ouvrage de Rachid Bouamara et le remercie d'être venu. Puis il explique comment le débat va se passer, il présente Piero, et le thème « histoire et mémoire de l'immigration ».

[Dans la salle, il y a maintenant environ 50 personnes]

On continue par un exposé d'Abdelaziz (qui pendant la pause, répétait son texte, assis sur des marches, à côté de la salle). Il expose ce que devrait être l'association, les

psychologie clinique et psychopathologie) ». Source : http://www.iut-longwy.uhp-nancy.fr/actualites/conferences/archives_des_anciennes_conferences/ces_heros_oublies_les_combattants_africains_pour_la_liberte . Dans le cadre de la recherche, il serait sûrement intéressant de faire un entretien avec Rachid Bouamara sur ces thèmes et sur son parcours.

activités socio-culturelles. Il évoque l'idée d'une « France plurielle », constituée par « divers flux migratoires », sur le fait qu'il faut prendre en compte cette « France plurielle ». Il insiste sur la nécessité au sein de la société française de la tolérance, du respect et du dialogue. Il évoque le fait que « l'intégration des immigrés d'origine nord-africaine, guadeloupéenne, africaine, semble plus difficile que celle des immigrés des pays du Sud de l'Europe ». Se demande pourquoi. Insiste encore sur la nécessité de la tolérance, sur la nécessité de se méfier des clichés (par exemple « quelqu'un qui porte une barbe n'est pas forcément un terroriste ! Est-ce que seul le père Noël a le droit de porter une barbe en France ? » - rires dans la salle). L'objectif de l'association est « unité dans la diversité », avec la « fierté d'être Français. « Cette association est celle de nous tous ». Applaudissements. Hassan lance alors un appel à questions. Un monsieur d'une soixantaine d'années (il apparaîtra qu'il s'agit du maire de la commune, M. Jacques Marteau, qui est arrivé tantôt), se lève et pose la première question : pourquoi après 1962 les intellectuels algériens qui vivaient en France ne sont pas retournés dans leur pays, qui avait pourtant besoin d'eux ?

Piero Galloro répond. Il se présente, il étudie l'immigration en Lorraine, l'immigration maghrébine en Lorraine est mal connue, par exemple il n'y a jamais eu d'étude sur la guerre d'Algérie en Lorraine, il est donc difficile de répondre à la question du monsieur ; problème de l'amnésie sur l'immigration.

Une dame prend la parole : « c'est peut-être nos parents qui peuvent répondre pourquoi ils sont restés ». Un autre monsieur, environ la soixantaine, dit qu'il a vécu la guerre d'Algérie, évoque quelques souvenirs. La salle est attentive.

Retour sur l'immigration : Piero : il n'y a rien sur l'immigration dans les livres de classe. Un jeune répond : « c'est parce qu'ils ont honte, peut-être ». Piero : c'est parce que l'on sait peu de choses, il y a des trous dans la mémoire de l'immigration. Une jeune femme pose une question à M. Marteau, le maire, qui apparemment était enseignant auparavant, à propos de l'alphabétisation des enfants d'origine nord-africaine dans les années 1970. Puis, c'est un homme d'une trentaine d'années [je l'appellerai ici J.] qui se présente : il est d'origine marocaine, ses parents ne savaient ni lire ni écrire, des Français les ont aidés, comme M. Marteau et sa femme, qui les ont beaucoup aidés. La question qu'il se pose : qui va maintenant aider ainsi les petits d'aujourd'hui, comme son petit frère, par exemple ? Une jeune femme prend la parole : « Pourquoi nous, Maghrébins, on n'a pas cette reconnaissance qu'ont eue plus vite apparemment les Italiens et d'autres immigrés ? ». Réponse de Piero : sur les incompréhensions, le manque de reconnaissance, le racisme des élites, les discriminations. La même jeune femme reprend la parole : « Mais nous on lutte depuis des années, des années ! » et elle ajoute « de nos jours, quand on dit « issus de l'immigration », cela veut dire « Maghrébins » ». Une autre jeune femme [elle va prendre plusieurs fois la parole, je ne sais pas son nom, je vais l'appeler ici A.] : « je trouve triste qu'au jour d'aujourd'hui des hommes politiques se demandent pourquoi nos parents ne sont pas rentrés chez eux » Pas de réaction du maire.

Une autre jeune femme intervient sur la question des intellectuels qui ne sont pas rentrés en Algérie. Hassan lui répond, en évoquant les différences entre le FLN et le MNA. Puis une autre jeune femme : des gens sont restés pour des raisons de travail, et à cause des enfants, bien sûr.

A. : « Ici, on n'est pas considéré comme Français, et là-bas pas comme Algérien ». Hassan répond en parlant de l'immigration, de Sayad, de la double absence.

J. reprend la parole : il a bac + 3 en physique appliquée, il était le seul Arabe dans sa promotion (sur 15 étudiants), quelqu'un lui dit alors : « c'est normal que tu te balades en sciences, c'est les Arabes qui ont inventé les maths ! », et J. lui a répondu : « Je suis plus français que toi, je suis né ici, et avant toi ! ». J. dit que pourtant on se fait insulter avec des

mots comme, il s'excuse, mais il est sûr que tout le monde l'a parfois entendu, comme « bougnoule ». Discrimination à partir des CV, des visages, des photos...

Réponse de Piero sur les discriminations, sur le temps qu'il a fallu pour mettre en place la Halde. Abdelaziz évoque l'importance du vote, il espère que l'Association Frantz Fanon incitera les jeunes à voter.

M. Marteau est tout à fait d'accord, il rappelle qu'il y a eu seulement 43% de votants [aux régionales ?] ici, et un Front national à 10-13 % - « et un FN qui monte, M. Marteau ! », lui disent plusieurs jeunes femmes.

A. reprend la parole : « On est toujours obligé de se justifier, par rapport aux médias on est tous des terroristes, au journal télévisé on n'entend que cela ».

Dans la salle, les premiers rangs sont très attentifs, il y a des groupes de jeunes femmes très attentives, en général il y a d'ailleurs plus de femmes que d'hommes dans les premiers rangs. Vers le milieu de la salle, derrière moi, il y a un groupe de jeunes hommes d'environ 20-25 ans, qui sont parfois un peu moins attentifs ; à un moment, j'entends l'un d'entre eux qui dit : « on se croirait à l'école, là ! ».

Hassan parle maintenant d'un livre de M. Hublau ³⁸⁰ sur « Haucourt-Moulaines-Saint-Charles d'hier et d'aujourd'hui », sur l'histoire de la commune ; Hassan parle précisément de la préface du livre, préface de Jean-Paul Durieux, député-maire de Longwy : le préfacier évoque « des gens qui sont venus d'ailleurs... », mais il omet de parler des Maghrébins.

Piero répond, en comparant avec l'histoire des Maghrébins dans le bassin houiller : les problèmes de mémoire, les « oublis ». Abdelaziz dit quelques mots pour dénoncer l'équation « délinquance = quartiers ». Une autre jeune femme : « Il faut toujours se justifier, c'est malheureux ». On demande toujours à son fils : « Français, mais de quelle origine ? ». Une autre jeune femme, se présente, elle est de Thionville : elle est Française, mais elle n'arrive pas à renouveler ses papiers, car elle n'a plus le papier de demande de nationalité qu'elle avait fait autrefois. Ses voisins commencent à l'encourager et à lui donner des conseils ; M. Marteau prend la parole : « il faut venir à la mairie d'Haucourt, on lui fera sa carte d'identité ».

³⁸⁰ L'auteur est Louis Hublau : cf. dans *Le Républicain lorrain* : « La mine de Moulaine a laissé un trou démographique. Fermée il y a près d'un demi-siècle, la mine de Moulaine, située sur le territoire de Haucourt, a laissé un vide démographique dans la commune. La municipalité essaie aujourd'hui de le combler avec un projet de lotissement sur l'ancien crassier. L'industrie du fer est très ancienne dans la commune de Haucourt-Moulaine, débutant à l'époque gallo-romaine, voire celte. Louis Hublau, passionné d'histoire et auteur du livre *Haucourt-Moulaine-Saint-Charles d'hier, d'aujourd'hui et de demain*, relève, le long de la rivière de la Moulaine, de nombreuses forges au Moyen Âge, ainsi que des platineries. L'arrivée du premier haut-fourneau suivit la destruction du moulin, à la fin des années 1840. Deux autres vinrent compléter les équipements. Le 1er février 1868, un décret accordait la concession de 371 ha de la mine de Moulaine aux Aciéries de Longwy. C'est la date qui orne aujourd'hui la stèle inaugurée en 2003 pour annoncer le début de l'aventure. « A cette époque, la mine possédait plusieurs ouvertures de galeries superposées. Le minerais était dirigé vers les hauts-fourneaux de Moulaine par un transporteur funiculaire ou à Mont-Saint-Martin par des wagons », explique Louis Hublau dans son ouvrage. Plusieurs centaines de personnes, ouvriers et mineurs, travaillaient dans le secteur à la fin du XIXe siècle. Le début du suivant débutait avec quelques grèves, et un chiffre : 426 855 tonnes extraites en 1903. Après une brève parenthèse durant la Première Guerre mondiale, l'activité de la zone repartit de plus belle, jusqu'au démontage des hauts-fourneaux et leur arrêt total en 1941. 17 ans plus tard avait lieu l'épuration des étrangers du site [? sic], et commençait sa lente désagrégation. Jusqu'à sa fermeture définitive au 1er janvier 1963. De nombreux employés trouvèrent refuge dans les exploitations alentours. « Après la fermeture de la mine de Moulaine, ce fut le début de la baisse importante de la démographie pour la commune (de 607 habitants en 1936 à Moulaine, à trois fois moins actuellement, NDLR). » Publié le 01/04/2009. Source : <http://www.republicain-lorrain.fr/fr/region/article/400985,79/La-mine-de-Moulaine-a-laisse-un-trou-demographique.html>

Louis Hublau est qualifié dans un autre article du journal de « passionné d'histoire bien connu dans le Pays-Haut ». Il est aussi notamment l'auteur de *Longwy. Le Crassier. Le géant terrassé*, Editions Fensch-Vallée, 1999, et d'autres livres sur l'histoire du Pays-Haut.

J. prend la parole : à propos de double nationalité, il a la nationalité française et la nationalité marocaine. « Si je montre mon passeport marocain, c'est menottes, commissariat, tribunal ». Il raconte un épisode avec des policiers, il leur dit « Je suis Français », les policiers lui répondent « Vous êtes les deux » [Français et Marocain]. « Je suis quoi alors, je suis un puzzle ? ».

A. : « Autour de nous, on ne nous donne pas d'image positive ». Une autre jeune femme : « L'Education nationale a effacé de leur mémoire ce que nos parents ont fait pour la France ».

Hassan : « M. le Maire est là, mais malheureusement il vient seul, c'est dommage ». Ce qui a été fait représente pourtant beaucoup de travail, « personne n'est payé, on a mobilisé une vingtaine de jeunes, des familles », « on arrive à se mobiliser, à faire venir beaucoup de personnes, 200 personnes. M. Marteau est venu, mais seul, où sont les autres élus ? ».

Réponse du maire : il dit qu'il n'a reçu l'invitation que hier matin, et laisse entendre que s'il ne l'avait pas reçue, il ne serait pas venu. Il n'a pas eu le temps de prévenir son conseil.

Une dame : « En général chez nous la porte elle est ouverte, pas besoin d'invitation ».

Suit un moment de tension, le maire se fâche un peu, apparemment il aurait voulu recevoir l'invitation plus tôt, quelques échanges un peu tendus, puis il apparaît, pour Hassan, que l'invitation a été envoyée lundi et que malheureusement le maire ne l'a reçue que vendredi... M. Marteau fait remarquer que les 4 « élus maghrébins » du conseil municipal ne sont pas venus... Abdelaziz se tend lui aussi un peu, répond un peu vivement au maire (mais là je n'ai pas bien compris). M. Marteau dit qu'il n'a pas fait de remarques particulières. La tension retombe très vite.

Une jeune femme tient à préciser que l'association n'est pas une association maghrébine, c'est une association française, « ici c'est une petite commune, on se connaît tous ».

Un jeune homme [qui avait été qualifié un peu avant comme « d'origine portugaise »] conclut en proposant : pourquoi ne pas appeler l'association « France ne nous dit pas non ».

Fin de la réunion.

Il est environ 18h00.

Annexe 3

Conférence. Espaces mémoriels et liens sociaux. Ville de Mont-Saint-Martin, 26 mars 2009

Pour évoquer en quelques mots mon parcours de recherche, je dirais que je travaille depuis une vingtaine d'années sur des problématiques de recherche, au carrefour de la question urbaine et de celle des migrations, et l'ambition de ces travaux serait de comprendre comment ces populations dites exclues, disqualifiées, ou captives des dispositifs d'intervention sociale, comment ces populations prennent malgré tout place dans la société française. Comment elles prennent place, comment elles construisent leur place à travers des formes de mobilité et d'ancrage qui conjuguent des dimensions urbaines, culturelles, économiques et sociales

La ville, le milieu urbain, la ville apparaît comme un lieu privilégié dans cette perspective de recherche. L'air de la ville rend libre (Weber l'affirmait), et tout le mouvement de la modernité s'inscrit d'ailleurs dans le décor urbain, la ville comme théâtre de l'actualité, la ville comme spectacle vivant de figures du lien social, propices à toutes les rencontres et toutes les métamorphoses. Il semble pourtant que l'heure est au déclin de ce schéma de la modernité, ce modèle baudelairien de la ville, car c'est aujourd'hui la hantise de la fragmentation – *la dispersion des espaces publics, la déchirure du tissu social* – c'est cette nouvelle figure de la fragmentation qui marque aujourd'hui les représentations publiques des transformations urbaines.

Il est vrai que si l'air de la ville rend libre, l'urbain n'efface pas pour autant les frontières.

Ces frontières ce sont bien sûr les frontières sociales qui dessinent les clivages d'une "société fragmentée", ce sont les nouvelles frontières intérieures de la société française derrière lesquelles se retrouve reléguée une diversité de parias de la norme urbaine.

Ces frontières, on les circonscrit sans doute un peu trop rapidement à celle de l'enclave urbaine, les quartiers défavorisés comme on les appelle ou la banlieue du grand malaise de la modernité, la banlieue sur laquelle se focalise les discours publics. Bien sûr, la ségrégation urbaine, avec des logiques d'assignation à résidence, peut apparaître comme une traduction spatiale de la discrimination et de la différenciation sociale. Et l'on pourrait comprendre ainsi que les figures de la relégation illustrent une inégalité des conditions et des positions, en associant les populations immigrées à des territoires circonscrits.

Cela dit, au-delà des clichés sur les "cité ghetto", nombre d'études ont permis de distinguer différentes formes d'inscription spatiale des immigrés dans les villes françaises. Par ailleurs, il me semble que le thème de la crise urbaine, recoupe un site exemplaire d'interrogations sur l'ensemble de la société postindustrielle dans un contexte où la pluralité des normes et des références interroge les notions de bien commun, d'intégration et de changement social.

On peut comprendre ce que je viens de dire comme des précautions oratoires avant de parler d'autre chose. Parler d'autre chose que de la misère du monde et des immigrés, ça ne veut pas dire passer le social par pertes et profits, bien au contraire. Bien au contraire, parce qu'il me semble que c'est le misérabilisme bien intentionné qui fait de l'immigré l'otage de nos grands principes et de nos certitudes quelque peu galvaudés sur le modèle social français. En effet, les immigrés et leurs héritiers sont loin d'être passifs face à la discrimination. On ne peut pas réduire leurs itinéraires et leur place dans la cité à la figure

de la victime d'un antiracisme larmoyant : c'est oublier un peu trop vite qu'ils sont aussi des acteurs sociaux et qu'ils participent à l'invention des nouvelles dynamiques urbaines, qu'ils sont même parfois à l'avant-garde de la création d'univers singuliers comme autant de lieux où s'invente le vivre ensemble ?

En tout cas, lorsqu'on prend en considération les récits de vie de migrants, on finit toujours par sortir du confinement de nos réserves pour populations en voie d'intégration.

Dans les différentes cités de banlieue sur lesquelles j'ai travaillé, il faut se déplacer dans le quotidien comme dans la mémoire des groupes sociaux pour appréhender différents modes d'habiter et de circuler. Différents modes d'habiter liés à des clivages générationnels, sexués, familiaux, différents modes d'habiter et différents mondes sociaux dont les centralités et les frontières se déplacent avec le temps, se croisent, s'enchevêtrent sans se confondre. Dans cette perspective, loin de se réduire à la fragmentation, le contexte urbain apparaît comme une superposition de territoires servant de support à de nouvelles identités. Je dirai même qu'à travers la construction de leurs territoires entre la ville et les quartiers, les héritiers de l'immigration construisent une trame, la trame des multiples manières de vivre la ville aujourd'hui. Bien sûr l'espace peut être vécu comme lieu d'enfermement, lieu de repli, mais il se construit aussi à travers une capacité à renouveler des formes d'ancrage à travers des parcours à la fois singuliers et collectifs. On sort ainsi d'une vision statique de l'origine et de l'appartenance lorsque l'ancrage comme lieu de référence n'est plus en contradiction avec le fait d'être à la fois « d'ici et d'ailleurs », lorsque le changement d'espace et la mobilité deviennent la condition de l'investissement local.

J'en arrive plus précisément à la question de la mémoire urbaine. Avec le temps des mégapoles, des réseaux délocalisés ou des banlieues, il semblerait que le schéma de la modernité urbaine soit dépassé

Faut-il pour autant en conclure que nous serions libérés de toute référence au local ?

Je crois que c'est un peu trop vite oublier la mémoire précisément, la mémoire qui demeure, malgré les prétentions postmodernes à se couper à la fois de ses origines et de ses fins. La mémoire des gens, la mémoire des villes qui reste enchâssée dans des lieux, dans des ruelles, des noms de rues, dans les recoins des quartiers. La mémoire donc, comme le dernier bastion de l'identité qui apparaît en dernière instance comme une manière de se référer. Néanmoins, *car il faut émettre quelques réserves*, cet éloge de la mémoire ne saurait nous faire oublier ses abus. Je vais passer rapidement sur la nouvelle obsession commémorative qui caractérise l'actualité des villes. Je fais, bien entendu, référence à cette nouvelle vogue des "lieux de mémoire" qui serait liée aux métamorphoses de la société française, au passage en quelques années – Je cite P. Nora -d'une "conscience nationale unitaire à une conscience de type patrimoniale". Je vous renvoie au travail monumental de l'historien mais aussi à d'autres travaux critiques sur les « abus de la mémoire », sur une mémoire collective imposée par une historiographie officielle qui pourrait aboutir à une manipulation de la mémoire

Je m'inscris dans une autre lignée de travaux sur la ville. Ceux en particulier de Michel de Certeau qui évoquent une pluralité des mémoires et des manières de vivre la ville, mémoires familiales, mémoires de quartiers, autant de mémoires ordinaires tissées au fil des jours pour trouver ses marques dans le paysage urbain, pour retrouver une ville invisible et secrète à l'abri du sens univoque d'une mémoire collective patentée. Plus précisément, ce sont les récits de mémoire de la ville habitée qui constituent mon objet de recherche, des récits à travers lesquels se racontent des croyances ou des pratiques communes, des solidarités, des combats qui construisent aussi l'espace urbain en y insufflant un esprit des lieux. Entre éloge et abus de la mémoire, est ce qu'il existe une voie médiane qui pourrait orienter un bon usage de la mémoire ? Je n'ai pas la prétention

d'apporter une réponse définitive, mais je dirais qu'au-delà d'une perspective de la nostalgie patrimoniale, c'est sur un registre réflexif de la mémoire que se nouent les rapports entre une mémoire des lieux et une mémoire des gens. Dans certaines situations dans lesquelles s'inscrivent les « villes sinistrées » et les « banlieues », lorsque le passé fait défaut ou lorsque ce passé est porté comme un fardeau, ce qui devient important avec le passé, c'est ce qu'on en fait, c'est ce qu'on choisit de transmettre. Et lorsque l'éducation populaire n'est plus un enjeu de politique publique, c'est plutôt un discours sur la mémoire qui porte les ambitions de cohésion sociale. On assiste ainsi à l'émergence d'un nouveau secteur inclassable dans lequel le politique s'articule à l'économique et au culturel. C'est un investissement public sur le patrimoine qui peut tout autant virer au localisme et au repli identitaire qu'à la fondation de nouvelles médiations culturelles dans une société de l'information.

Il faut néanmoins souligner qu'autour des mémoires, un enjeu essentiel de reconnaissance trouve place dans l'agenda des politiques publiques. En effet, dans les communes les plus défavorisées, l'apport des populations ouvrières est le plus souvent reconnu, mais en revanche, d'autres nouveaux venus - *et en particulier les immigrés maghrébins* -, ces nouveaux venus qui sont parfois là depuis longtemps restent au seuil d'un droit de cité dans l'histoire locale. Dès lors on ne peut plus parler de villes qui seraient composées par une seule catégorie de population, une seule mémoire. La ville habitée se construit par des groupes multiples et chacun doit travailler sur lui-même pour devenir complémentaire des autres. Le problème bien sûr c'est que quand on cherche comme ça à rendre compte d'une mémoire au pluriel des petites gens, on risque de se perdre dans un magma de sources. Il me semble que pour renouer le fil des récits dispersés, l'enjeu n'est pas vraiment de prétendre à un tableau exhaustif de la mémoire collective locale. Ce serait plutôt de répondre à la question posée par Paul Ricœur « *Comment la mémoire à l'épreuve de l'histoire – de ses traumatismes ou de ses blocages – comment la mémoire parvient à assumer et à prendre en charge les aléas de l'histoire et du lien social?* » Et P. Ricœur ajoute que c'est ce qui incombe à une politique de la mémoire instruite par l'expérience, l'expérience de l'histoire au sens de ce que les gens font et endurent, au sens où ils interprètent leur mode d'existence historique. Pour être encore plus précis, si chaque individu dans son bout de quartier peut se réclamer d'un patrimoine symbolique et dresser le cadastre de sa communauté imaginaire, ce qui permet de passer du je au nous de la ville s'inscrit dans la construction de ressources liées à des activités sociales, économiques ou culturelles. Je dirais que l'expérience des quartiers nous invite à redécouvrir l'individu, non comme représentant d'une culture quelconque, mais comme se situant au carrefour de divers mondes et de plusieurs vies. Et plutôt que de chercher à définir cette expérience par des contenus culturels spécifiques, il me semble que l'enjeu serait plutôt de rendre compte de dynamiques culturelles, de tensions structurantes qui seraient le lieu d'une activité de réinterprétation d'un héritage en quête de reconnaissance à la croisée des chemins en quelques sortes, entre la forclusion dans la nostalgie et un pari sur le dynamisme d'une mémoire en acte.

Au final, je dirais que dans une perspective du développement ce qui importe c'est de comprendre que l'expérience vécue ne devient liberté de choix qu'en ouvrant sur d'autres expériences, lorsqu'elle parvient à élargir un pouvoir d'action de l'acteur. Pour le dire autrement, ce n'est qu'en dépassant ses propres champs d'expériences que le « sujet capable de faire mémoire » parvient à l'ouvrir sur de nouveaux horizons d'attentes et lui donner une véritable portée. Et d'autre part, ce sujet capable, il ne voit son expérience reconnue – *son histoire, sa compétence, son identité* – il ne la voit reconnue cette

expérience que lorsque celle-ci parvient à sortir de son cadre d'origine pour se soumettre à l'épreuve d'autres contextes.

On en arrive donc à la question essentielle de la reconnaissance.

Je vais la poser cette question dans le cadre des mémoires plurielles des petites villes ouvrières qui est une des configurations urbaines de la mémoire vive sur lesquelles j'ai travaillé notamment en Lorraine. Pour situer le contexte, je dirai qu'à la différence des ZUP, du fait de la taille, mais aussi de la fonction urbaine, la captivité résidentielle dans ces villes moyennes laisse place à des logiques d'installation des milieux populaires. L'un des effets de ces logiques est que le turn-over y est moins élevé que dans les ZUP. Il en résulte des effets de localité qui reposent sur des rapports d'interconnaissance et une continuité intergénérationnelle des milieux populaires, mais aussi bien entendu sur des hiérarchies entre milieux sociaux.

Cette continuité intergénérationnelle est sans doute un déterminant des formes de transmission, de renouvellement et d'inscription des dynamiques mémorielles communautaires dans la localité. Bien sûr la localité peut se traduire de prime abord par ses effets de confinement. Mais en même temps ce confinement relève d'une mémoire ouvrière problématique, en ce sens qu'elle repose à la fois sur une expérience partagée – *les anciennes générations ont travaillé dans les mêmes ateliers* – sur une expérience partagée donc mais aussi sur un clivage des sociabilités locales. En effet ce qui aurait pu donner lieu à une communauté d'expérience s'est souvent traduit par une ségrégation des rapports sociaux dans la ville, où les ouvriers français et les ouvriers immigrés ont constamment suivi des itinéraires d'installation parallèles, bien que dans la proximité immédiate. Au point que s'il fallait dessiner les trames de la mémoire locale, ce serait dans la plupart des cas deux villes qui apparaîtraient. Et même si les générations successives ont pu élargir les réseaux de sociabilité, la persistance de trames différenciées de la mémoire locale reste d'actualité.

Ce qui bien sûr nous permet d'insister sur les malentendus de la mémoire collective, sur des mémoires occultées et sur un décalage entre domaines privé et public.

Si on prend l'exemple de la construction patrimoniale de la Lorraine industrielle, vous savez que les acteurs principaux ce sont des héritiers des hommes de fer, les fils d'anciens travailleurs immigrés (Italiens en majorité) qui sont par un sentiment de reconnaissance et qui se lancent dans une tentative de réhabilitation du « patrimoine industriel ». Ce sont ces logiques d'engagement qui sont à l'origine d'un débat public local sur la nécessité de nouvelles médiations : comment favoriser la prise de parole de toutes les victimes du démantèlement industriel ? En Lorraine, c'est donc le travail sur la mémoire ouvrière initié dans les années 1980 qui apparaît comme précurseur de l'intérêt public pour les mémoires de l'immigration.

Mais il faut nuancer le propos. D'abord parce que la reconnaissance en question reste à l'état d'ébauche et même de vœu pieux pour les composantes non-européennes de l'immigration. La mémoire ouvrière apparaît même parfois comme un écran qui masque d'autres mémoires. Et il s'agit notamment de prendre en compte un refus des héritiers de l'immigration maghrébine de s'identifier pleinement à un monde ouvrier qui n'a pas gardé trace de la mémoire de leurs pères.

Plus largement et au-delà de la Lorraine industrielle, l'immigration pose la question essentielle des malentendus entre histoire et mémoire. Pourquoi ? Tout simplement parce que le lien entre mémoire collective et historiographie nationale est remis en cause par des débordements dans l'espace public qui font que d'autres récits qui relevaient de mémoires

clandestines trouvent aujourd'hui place sur la scène médiatique et culturelle, soulignant ainsi un décalage avec les discours officiels relatifs à une mémoire publique patrimonialisée. À ce propos, avec mon collègue P. Galloro, nous avons initié un projet de recherche sur les non-lieux de mémoire de l'immigration (projet à propos duquel nous avons sollicité votre collaboration), et c'est dans un décalage que nous découvrons ces non-lieux, un décalage entre l'officialisation et les tentatives non abouties des groupes qui ont pour objectif de rendre visible et audible cette mémoire. Il peut s'agir d'une mémoire dominée qui a pu être passée sous silence parce qu'un autre groupe a pris possession de ses lieux, ou parce que tout simplement la communauté qui la portait s'est dispersée : c'est le cas pour de multiples groupes en Lorraine : Ukrainiens, Russes, et mêmes Polonais dans une certaine mesure. Il peut aussi s'agir d'une mémoire dont on a effacé les traces ou qu'on a empêché d'inscrire ses propres signes dans l'espace, parce ce qu'elle était jugée trop en contradiction avec les représentations dominantes de la mémoire collective Lorraine. C'est surtout le cas pour l'immigration Maghrébine, Algérienne en particulier. L'intervention de l'historien peut servir de révélateur de ces mémoires. Les signes de la présence occultée deviennent nombreux lorsqu'on gratte les façades urbaines, ou en dépoussiérant les archives des entreprises, ou encore en interrogeant les gens sur des lieux qui n'existent plus.

Mais on peut aussi évoquer d'autres obstacles à la mise en récit d'expériences collectives qui nous renvoient aux cadres sociaux dans lesquels s'inscrivent les mémoires de l'immigration. Je pense aux oppositions entre domaines privé et publics, ou encore aux clivages générationnels qui s'articulent à des clivages sociaux et socioculturels. On pourrait aussi évoquer les clivages de genre qui soulignent les disparités mémorielles d'une immigration à l'autre. Je dirai que tous ces clivages se traduisent notamment par des conflits mémoriels et participent d'un défaut de reconnaissance. Cela dit, plus largement, il s'agit aussi de distinguer la dimension de « l'officialisation » de celle du public, parce que même privés de reconnaissance, des mémoires ignorées restent publiquement à l'œuvre. J'ajoute qu'on peut même concevoir des formes de patrimonialisation propres aux populations immigrées qui échappent aux auspices de l'action publique, même si, bien entendu, elles ne sauraient échapper à l'épreuve d'une confrontation aux dispositifs officiels dans leur mobilisation des ressources urbaines d'interculturalité et dans leurs « manières de faire » et de ce qui fait patrimoine aux yeux des uns et des autres ». Il y a des héros anonymes dans les quartiers que j'ai identifiés au cours d'une précédente recherche à travers une figure du « passeurs de mémoire vive » en quête de reconnaissance. Je dirai que c'est un modèle d'acteur du développement, car il fait de son projet un lieu à partir duquel quelque chose de commun peut se reconstruire entre les enjeux individuels et collectifs. Ses logiques d'action puisent dans différents gisements de la mémoire locale et l'enjeu est de constituer des ressources mobilisables et nécessaires aux individus et aux groupes pour construire leur place, pour se situer, participer d'une lignée, assumer un rôle actif dans la création des trames du lien social. Dans cette perspective, plutôt que d'opposer des initiatives d'acteurs « privés » aux actions liées à une mobilisation institutionnelle, il s'agirait de rendre compte sur des territoires, des tensions, des conflits ou des synergies entre ces modes de légitimation « par le bas » ou « par le haut » d'un travail des mémoires. Et je dirai pour conclure qu'il s'agit là d'un travail de mémoire exemplaire, dans le sens où ce travail de mémoire participe d'un changement des représentations dans le contexte d'une société complexe où la pluralité des normes et des références questionne les notions de bien commun et d'espace public. Exemplaire donc parce qu'il nous concerne tous.

BIBLIOGRAPHIE

- Augé M. Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la sur-modernité, Seuil, 1992
- Badiou A., Circonstances 3, Éditions Lignes, Paris, 2005
- Battegay A., Boubeker A., L'action associative des jeunes maghrébins, entre Affirmation d'un droit de cité et pratiques urbaines. Les annales de la recherche urbaine, n°89, juin 2001,
- Boubeker, A. Les mondes de l'ethnicité, Baland, 2003
- Boubeker, A. Les carrefours de la mémoire dans la ville habitée, ARIESE-Ministère de la Culture, 2002
- Boubeker, A. Familles de l'intégration, Stock, 1999
- Boubeker A., Paris H., Demanget M., « Passeurs de la mémoire vive... », Ministère de la culture, Novembre 2007
- BOURDIEU (Pierre), Ce que parler veut dire – L'économie des échanges linguistiques, Éd. Fayard, 1982.
- BOURDIEU (Pierre), Les doxosophes, Minuit 1, 1972
- CEGARRA (Marie), La mémoire confisquée – Les mineurs marocains dans le nord de la France, Ed. du Septentrion, 1999
- Céline, L.F. « Voyage au bout de la nuit », Gallimard Folio, 1997
- Certeau, M (de) L'invention du quotidien, Gallimard, 1990
- CERTEAU M. (de), « L'opération historique », LE GOFF (Jacques) – NORA (Pierre) dir. Faire de l'Histoire – Tome 1, Nouveaux Problèmes, Gallimard, 1974, pp. 19-68
- Deleuze, G., Guattari, « Mille plateaux », Minuit, 1980
- CORCUFF (Philippe), « Pour une épistémologie de la fragilité - Plaidoyer en vue de la reconnaissance scientifique de pratiques transfrontalières »,
- DELMAS (Luc), « Les immigrés italiens en Lorraine pendant les guerres », La Trace, n°11-12, Cedei, mai 1999
- Forêt C. Travail de mémoire et requalification urbaine, DIV, 2007.
- FRANZINA (Emilio), Merica, Merica ! Emigrazione e colonizzazione nelle lettere dei contadini veneti in America latina (1876-1902), Milano, 1979
- Galloro P., Ouvriers du fer princes du vent, histoire des flux de main d'œuvre dans la sidérurgie Lorraine 1880-1939, Ed. Serpenoise, Metz, 2001
- Galloro, Boubeker, Histoire et mémoires des immigrations en Lorraine, ERASE-FASILD, 2007
- GALLORO (Piero-D.) – PASCUTTO (Tamara) – SERRE (Alexia), Le mineur Maghrébin du Bassin Houiller de Lorraine, Recherche ACSE, 2007-2009
- Goetz B. Monde, désert, oasis, in Paquot T., Younès C., Le territoire des philosophes, La découverte 2001
- Gillet, A, Dérives atopiques. Le « non-lieu » ou les errances d'un concept. Espace temps net, Textuel, 08 05 2006
- GINZBURG (Carlo), Mythes, Emblèmes, Traces, Paris, Flammarion, 1989
- Halbwachs, M., La mémoire collective, Albin Michel, 1997
- HENTSCH (Thierry), L'Orient imaginaire : la vision politique occidentale de l'Est méditerranéen, Paris, Les Editions de Minuit, 1988
- Honneth, A., La réification, Gallimard, 2007
- JOHNSON (H.T) - Kaplan (R.), Relevance Lost, Harvard Business School Press, 1987
- Latour, B. «Changer la société, refaire de la sociologie», La découverte 2007.
- KÖLL (Louis), « Immigration italienne et intégration française à Auboué (Meurthe-et-Moselle) - 1901-1939 », Annales de l'Est – Revue 3 – 1978, p. 231-265
- Koselleck R., « L'expérience de l'histoire », Seuil, 1997

LEVERATTO J. M., « Peuples de l'usine et théâtre de l'histoire – Une ethnologie de la production d'histoire industrielle en Lorraine : le cas de l'Aressli », rapport pour la mission du Patrimoine ethnologique, Metz, 1999

Leveratto J.M., Montebello F. « Faire l'histoire des hommes de fer », in A. Bensa, D. Fabre, « Une histoire à soi », Ed. MSH, 2001

Michel, A. « L'immigration Algérienne en Moselle, Annales de Géographie, Volume 65, N° 351, 1956.

Noiriel, G. Etat, nation et immigration, Gallimard, 2005

Noiriel G., Le creuset français, Seuil, 1992

NOIRIEL G. - GALLORO P. – FERRY V. 20 ans de discours sur « l'intégration », Collection Forum IRTS, L'Harmattan, septembre 2005, 480 p.

Nora P. (dir) Les Lieux de mémoire, Gallimard, 1997

PONTY (Janine), Polonais méconnus – Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux-Guerres, Publications de la Sorbonne, 1990

PRINTZ (Adrien), La vallée usinière, Imprimerie Marchal, Florange, 1985,

Rancière, J. Les Noms de l'histoire, Seuil, 1992

Ricoeur, P. « La mémoire, l'histoire, l'oubli », Seuil 2000

Ricoeur, Lectures 1, autour du politique, Gallimard, 1999

Ricoeur P., « L'herméneutique biblique », Editions du Cerf, Paris 2001

Salhins, M., Les lumières en Anthropologie, Société d'ethnologie, 1999

SAYAD, A. « Les paradoxes de l'altérité », Raisons d'agir, 2006

Sayad. A. « Un Nanterre Algérien, terre de bidonvilles ». Autrement, 1995

Sayad. A., « Les trois âges de l'émigration algérienne ». Actes de la recherche en sciences sociales. 1977.

Tarrius, A. Territoires circulatoires et espaces urbains. Les annales de la Recherche Urbaine, n° 59-60.

Taylor, C, Modern social imaginaries, Duke university press, 2004

Todorov, La mémoire et ses abus, Esprit, Juillet 1993

Tornatore J.L.. Trou de mémoire. Une perspective post-industrielle de la lorraine sidérurgique. Dans la mémoire de l'industrie. De l'usine au patrimoine. 2006

Traverso, E., Le passé mode d'emploi, La Fabrique, 2005

VOVELLE (Michel), « Mémoire – l'archive irremplaçable et suspecte », Regards 26, Juillet-août 1997

Table des matières

Introduction	p.3
Partie 1 : Approche théorique des non-lieux de l'immigration	p.9
1.1. Corpus et contexte local	p.11
1.1.1 La question des non-lieux, ses enjeux heuristiques, ses limites	p.11
1.1.2 La mémoire du désastre industriel	p.17
1.2. Paradoxes des non-lieux de l'immigration	p.19
1.2.1 Paradoxe de l'invisibilité : mémoire ouvrière et patrimoine d'immigration ..	p.19
1.2.2 Paradoxe de la fragmentation	p.24
1.2.3 Paradoxe de la disparité	p.27
Partie 2 : Lieux d'ancrage ou lieux symboliques	p.33
2.1 Introduction	p.35
2.1.1 Démarche de la recherche	p.37
2.1.2 Contexte	p.38
2.1.3 Hypothèse de la ritournelle immigrée comme lieu de mémoire	p.40
2.2 Les quatre temps d'une dynamique migratoire de la chanson kabyle	p.43
2.2.1 Le temps des héritiers	p.45
2.2.2 Le temps de la nostalgie militante	p.56
2.2.3 La grande noria des fondateurs	p.64
2.2.4 La légende des pionniers	p.73
Partie 3 : Lieux Publics	p.85
3.1. La mémoire effacée : le dépôt de travailleurs étrangers de Toul	p.87
3.1.1 Un lieu à géométrie variable	p.89
3.1.2 Le destin du dépôt dans la mémoire collective locale : l'oubli ?	p.98
3.2. La mémoire ignorée : Des épreuves de la reconnaissance publique	p.115
3.2.1 Les pionniers : de l'histoire ouvrière à celle de l'immigration	p.115
3.2.2 Le grand mépris universitaire en Lorraine	p.121
3.2.3 De la difficulté des archives	p.126
3.2.4 La nouvelle donne des années 2000	p.131
3.3 La mémoire escamotée : la bibliothèque lorraine	p.139
3.3.1 Les étrangers comme éléments statistiques	p.139
3.3.2 Nostalgie, incantations et escamotage	p.146
Annexes	p.165